

Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

CORRESPONDANCE INTIME

DU

COMTE DE VAUDREUIL

ET DU

COMTE D'ARTOIS

PENDANT L'ÉMIGRATION (1789-1815)



L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1889.





Museo Borghese

*La Duchesse de Polignac  
d'après le portrait peint  
par M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun en 1787*



H.F.B  
V3615c

CORRESPONDANCE INTIME

DU

COMTE DE VAUDREUIL

ET DU

COMTE D'ARTOIS

PENDANT L'ÉMIGRATION (1789-1815).

PUBLIÉE AVEC INTRODUCTION, NOTES ET APPENDICES

PAR

M. LÉONCE PINGAUD

Ouvrage accompagné de quatre portraits en héliogravure

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1889

Tous droits réservés

91758  
15/19/08.



# CORRESPONDANCE INTIME

DU

## COMTE DE VAUDREUIL

---

LXXXVII

M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Indécision de l'Empereur. — Départ de Breteuil pour Bruxelles. —  
Bruit d'une grande mésintelligence entre le comte d'Artois et le  
prince de Conde. — Las Casas à Padoue. — Gustave III. — Léopol I et  
La Fayette. — Insurrection en Savoie. — Le Béarn, le Roussillon et  
le Vivarais vont éclater.

(Vicence) ce 26 juin 1791.

Nous sommes ici dans une ignorance de nouvelles qui nous déplaît mortellement. Depuis votre départ d'Ulm, nous n'avons pas un mot de vous, Monseigneur; et Calonne, depuis son départ de Vérone, m'a écrit une seule fois quatre ou cinq lignes. Cependant j'écris des volumes, sans avoir rien de bien nouveau ni de bien saillant à mander.

La marche de l'Empereur est toujours d'une incertitude insupportable. Il dit au duc de Polignac à Milan qu'il n'avait plus rien à y faire et qu'il en partirait sous peu de jours pour aller à Padoue, où il le reverrait. C'était à peu près une audience de congé qu'il donnait au duc, qui partit



en effet et revint ici. Il est depuis deux jours à Padoue à attendre l'Empereur qui n'arrive pas. Je viens d'envoyer à la poste, d'où on m'a fait dire que les ordres sont donnés à Montebello et ici pour son passage aujourd'hui. Ld. avait promis au duc qu'il lui écrirait s'il y avait quelque chose de nouveau à lui mander ; apparemment qu'il n'y a rien eu, car il n'a point écrit.

On me mande de Suisse que M. le baron de Breteuil va partir de Soleure pour Bruxelles, et qu'il presse beaucoup les préparatifs de son départ. Vous êtes à portée d'être instruit de ce fait, qui, réuni à toutes les autres données, n'est pas indifférent, d'autant qu'il est très lié avec M. de Mercy.

On répand et on fait répandre en Suisse que vous êtes fort mal avec M. le prince de Condé ; qu'il y a beaucoup de division parmi les gentilshommes réunis sous vos drapeaux ; que certainement les puissances ne vous donneront aucun secours. M<sup>me</sup> la duchesse de Brancas (1) l'a dit à plusieurs reprises à Lausanne, où elle a été passer quelques jours. Tout part de la même boutique. Patience et toujours patience, mon prince ; car la précipitation gênerait tout, et il faut de grands moyens pour épargner le sang et empêcher de nouveaux crimes.

Las Casas est à Padoue, bien décidé à parler au nom de l'Espagne.

On dit toujours que le roi de Suède va à Spa ; j'espère, si ce voyage a lieu, que vous le verrez, que vous le consulterez. Je sais qu'il est plein d'ardeur pour le rétablissement de notre monarchie et d'estime et d'intérêt pour vous.

Vous avez sûrement reçu de gros paquets que je vous ai envoyés par M<sup>me</sup> de Polastron et ensuite par mon cou-

(1) Catherine-Frédérique-Wilhelmine de Nyvenheim de Neukirchen, troisième femme du duc Louis de Brancas, né en 1714, mort en décembre 1793. Elle était, au dire du marquis de Raigecourt, dans des relations intimes avec M. de Breteuil (LA ROCHESTERIE, *Marie-Antoinette et l'Émigration*, dans *le Correspondant*, an. 1875) ; ce qui explique l'amertume du propos de M. de Vaudreuil.

sin. J'en attends les réponses avec bien de l'impatience; car, vu les réticences de l'Empereur, nous sommes moins à portée de savoir que vous, qui avez tous les jours des nouvelles et qui pouvez correspondre avec Bruxelles. N'épargnez pas les courriers, s'il y avait des choses importantes à mander, car les postes sont peu sûres, je vous en avertis.

J'ai l'honneur de vous envoyer une lettre de Flavigny, qui me mande une chose bien extraordinaire. Un homme d'esprit, qui arrive de Vienne, l'a assuré que, depuis le commencement de la révolution, Léopold correspond avec La Fayette. Cet homme dit qu'il en est sûr, et l'a appris par les valets de chambre de Léopold. Je ne crois pas à pareille chose; mais, comme on me dit de vous le mander, j'obéis.

Le même Flavigny me confirme les bruits d'insurrection en Savoie et à Turin. Ce sont de grands avertissements pour tous les rois de la terre; mais ils paraissent frappés d'aveuglement. Il est sûr, d'après toutes les nouvelles, que la propagande redouble ses efforts, et réussira si on lui laisse du temps. Une partie de la Suisse, et principalement le pays de Vaud, est gangrenée, et on me mande de Bruxelles que tous les jours il y a du train. Les troupes y font encore leur devoir; mais il ne faut qu'un moment pour tout perdre, et nous savons que le régiment qui est à Insprück n'est pas sûr. C'est par un voyageur sûr qui a fait le démagogue avec un Français qu'il a vu à Insprück, et qui en a tiré que ce Français est à Insprück pour corrompre ce régiment et qu'il a parfaitement réussi, que nous avons appris ce fait. Nous en instruisons l'Empereur, mais le croira-t-il? En tout, je suis dans ma quinzaine de noir, et, à moins que quelque chose de positif et d'important ne me vienne tirer de ma tristesse, j'y resterai opiniâtrément.

Instruisez-nous par une occasion de ce qu'auront rapporté Christin, Alexis; de ce qu'aura produit le message de Bonnières, du baron de Goguelat et du

comte Alphonse. Tout me paraît encore bien embrouillé et cependant le Béarn, le Roussillon et le Vivarais vont éclater sans attendre les appuis. Cela me paraît inévitable. Que Dieu nous aide, car il n'y a que lui d'honnête et de sûr ! Je n'en puis plus.

La comtesse Diane est un peu mieux, et je commence à espérer. Les eaux continuent de faire grand bien à M<sup>me</sup> de Polignac. L'une et l'autre me chargent de vous parler de leurs vœux et de leur tendresse pour le plus loyal et le plus intéressant des princes.

Je me mets à ses pieds et dans ses bras.

---

## LXXXVIII

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Nouvelle du départ de la famille royale de Paris. — La Reine justifiée. — Réflexions sur ce qu'il y a à faire pour garantir le trône. — Les Polignac.

(Vicence) ce mercredi 29 juin 1791.

Nous venons de recevoir un courrier de Turin, qui nous est envoyé par Sérent et qui s'était arrêté à Milan pour remettre à l'Empereur une dépêche de Sérent.

La nouvelle qu'il nous apporte paraît appuyée de tant de vraisemblances sur le départ du Roi, de la Reine et de M. le Dauphin, que nous nous livrons à cet espoir. Le bulletin disait que le Roi était parti depuis sept heures, quand l'Assemblée a appris cet important événement. Une aussi grande avance nous fait espérer que rien n'aura pu empêcher la marche du Roi, qui d'ailleurs doit avoir été combinée avec vous, avec l'Empereur et avec Ester-

hazy, puisque Leurs Majestés (suivant la nouvelle) se dirigeaient vers Tournay. Sept heures d'avance doivent suffire pour assurer la sortie du royaume, et, quand même Leurs Majestés ne seraient pas sorties, le Roi sera libre et maître hors les fers des enragés de Paris.

L'Empereur nous a fait dire par le courrier qu'il partirait aujourd'hui, mercredi, de Milan pour Vicence et Padoue, et que, si cette nouvelle se confirmait, il nous verrait ici à son passage.

Jugez combien le cœur nous bat ! Il est impossible d'exprimer tous les mouvements de joie, de crainte, d'espérance, qui se succèdent dans nos âmes.

J'ai envoyé sur-le-champ mon fidèle Schmit à Padoue pour instruire M. de Las Casas de nos espérances. Je viens de recevoir sa réponse, digne de l'ambassadeur d'un Bourbon. La moitié de sa lettre est pour vous et il gémit en ce moment des devoirs qui le retiennent.

Vous saviez sans doute ce projet, Monseigneur, et vous n'en avez pas fait part à votre fidèle serviteur, à votre ami ! Vous m'avez privé d'être le témoin du plus beau des moments. Mon extrême sensibilité en souffre, je l'avoue ; mais en même temps la raison me dit qu'un aussi important secret ne devait pas être confié à la poste, ni même à un courrier, et mon cœur se plaît à excuser le vôtre. J'attendrai l'Empereur pour apprendre la confirmation de ce départ, et je me flatte aussi que nous recevrons un courrier de vous ; et pendant ce temps je vais faire les arrangements de mon départ, avoir une voiture, car la mienne n'est pas en état de me conduire, et je partirai avec Armand, aussi empressé que moi de vous porter son cœur et son bras. Il ne fallait pas me confier un secret aussi important, parce qu'une lettre peut être égarée, parce qu'un courrier peut être infidèle ; mais comment ne m'avez-vous pas fait dire, sans autre explication : « *Pars à l'instant ; j'ai besoin de toi !* » Ah ! mon cher prince, voilà le seul tort que vous ayez jamais eu avec moi ! Je ne suis pas tout à fait heureux, parce que ce poids m'est

bien lourd, et parce que j'ai encore des craintes sur le succès de l'événement.

Vous avez dû, si vous étiez instruit, trouver les lettres que je vous ai fait parvenir bien folles ; mais tout nous faisait croire que vous étiez trompé, alors que nous ignorions le motif des tromperies. Tout est à présent expliqué de la plus belle manière, et voilà nos souverains réhabilités dans l'opinion de l'univers. C'est une de mes plus grandes jouissances. Toutes les lettres de Paris disaient que la Reine intriguait pour parvenir à de détestables accommodements ; qu'elle voulait une seconde législation ; enfin qu'elle trompait tout le monde, tandis qu'elle ne trompait que les véritables ennemis du trône et de la religion. Ah ! la voilà bien justifiée par cette grande démarche, et vous serez le premier sans doute à leur rendre hommage, à donner l'exemple de cet amour, de cette fidélité, de cette pureté qui ont toujours guidé vos démarches et votre belle conduite.

Le plus important est fait, si le Roi est libre ; mais tout n'est pas fait encore, et il faut, en rétablissant le trône, lui donner des soutiens que rien ne puisse plus détruire. Qu'allez-vous faire de toute cette belle noblesse qui vous entoure ? Je crois que le plus pressé est de rétablir des compagnies d'hommes d'armes pour l'honneur et la défense de la monarchie. Ce rempart inexpugnable s'élèvera contre toutes les nouvelles attaques des conjurés, et rien ne pourra plus menacer le trône quand il sera entouré par de pareils défenseurs. Un article bien important, c'est que les propriétés du clergé soient rétablies ; car si, le Roi devenu libre, il y avait une seule propriété violée, il n'y en aurait plus aucune de sacrée, pas même celle de l'Empire. Et d'ailleurs la conduite du clergé a été si belle, si courageuse, qu'il faut lui en donner la récompense, et sa cause est réunie à celle de la noblesse et du trône. Mais vos idées sur ces grands objets sont pures comme votre cœur et il est inutile que je vous en parle.

Je viens à mes amis, et je mets leurs intérêts dans vos

mains. Quelque désir qu'ils aient de porter aux pieds de leurs souverains et de leurs bienfaiteurs leur joie, leurs respects et leur tendresse, ils doivent attendre; et, dans cette circonstance, ce que votre amitié avait imaginé pour eux est ce qu'il y a de mieux et de plus sage et de plus décent. Achevez votre ouvrage, et que, de l'aveu du Roi et de la Reine, ils aillent à Vienne. Ne perdez pas cet objet de vue. Je pense que leur bonheur y est attaché, et que vous ne serez pas parfaitement heureux, si vous n'avez assuré le bonheur de vos amis.

Quant à moi, combattre, s'il le faut, à côté de vous, parer les coups qu'on voudrait vous porter, voilà mon ambition et ma fortune.

Daignez porter mes hommages et ma fidélité aux pieds de mes souverains. Ils savent que je les ai bien servis, en étant le compagnon de votre retraite qui les a sauvés tous. J'en ai la récompense, puisque vous m'aimez, et je n'en veux pas d'autre.

Et Calonne? Se servira-t-on de ses sublimes talents? Reconnaîtra-t-on enfin la pureté de son zèle, de son courage? Je le souhaite pour la gloire de mon pays plus encore que pour celle de mon ami.

---

### LXXXIX

#### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

La famille royale sauvée par Bouillé. — Départ de l'auteur. — Fin de la mission du duc de Polignac. — Nécessité d'une étroite union entre le comte d'Artois et le Roi et la Reine. — Vœux pour le sort à venir des Polignac et de Calonne.

A Padoue, ce 3 juillet (1791).

Ah! Monseigneur, quelles trente-six heures nous venons de passer! Et par combien d'alarmes, de douleurs et d'agitations nous avons acheté le bonheur! Mais enfin, de-

puis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire par Denis, un courrier, venu de Verdun à l'avoyer Steiger, puis à Turin, puis à Padoue, nous apprend que le Roi, la Reine et leur auguste famille a été sauvée par les manœuvres et la valeur de Bouillé. Notre désespoir s'est changé en transports de joie et je dois dire que l'Empereur, qui avait été consterné par l'arrestation du Roi, a éprouvé par sa délivrance un bonheur aussi vif que le mien même. J'avoue que je jouis d'avoir dit à l'Empereur et à tous les Vénitiens, que l'arrestation du Roi avait accablés : « *Je* » *réponds que, si M. de Bouillé n'a pas été tué, il sau-* » *vera le Roi ; et comme les nouvelles ne disent pas que* » *M. de Bouillé a été tué, j'ose répondre que le Roi est* » *savvé.* » Mes paroles se sont répandues dans tous les états Vénitiens et y ont porté la consolation et l'espoir, jusqu'à la nouvelle et l'heureux dénouement qui me fait passer pour prophète. Ah ! il ne faut pas l'être pour prédire que Bouillé se sera fait tuer plutôt que de laisser prendre son Roi ; il ne faut que le connaître. J'espère bien qu'il est déjà maréchal de France.

L'Empereur a été parfait dans cette circonstance, et tout le monde a été frappé de la vérité des divers sentiments qu'il a éprouvés. Il est venu lui-même frapper, à quatre heures du matin, à la porte du duc de Polignac qui était couché et qui, en chemise, a appris de la bouche même de l'Empereur la délivrance du Roi, de la Reine et de sa famille.

Mais ce qui est inconcevable, c'est que l'Empereur n'ait reçu aucun courrier ni de vous, ni du Roi, ni de M. de Mercy, ni de M<sup>me</sup> l'archiduchesse.

Je suis resté à attendre jusqu'à ce matin ; mais enfin je ne tiens plus à mon impatience, et je pars. L'Empereur m'a donné une lettre de compliments pour la Reine ; mais, afin qu'elle arrive plus vite, j'ai prévenu S. M. I. que je la donnerai à Armand, dont les forces, malgré mon ardeur, sont supérieures aux miennes. J'ai été si remué par toutes ces vicissitudes que j'ai été trois nuits entières sans fer-



mer l'œil et je craindrais de rester en chemin, si je forçais trop ma marche. J'irai cependant le plus vite que je pourrai, vous en êtes bien sûr.

Armand va partir à l'instant. Je partirai demain, à la pointe du jour ; mais, comme le courrier de Flachslanden ira plus vite que nous tous, le duc de Polignac lui remet ses dépêches et moi ma lettre.

Le duc de Polignac a fini sa mission auprès de l'Empereur, puisqu'il n'y en peut plus avoir que donnée par le Roi, devenu libre ; mais, Monseigneur, vous ne négligerez rien pour qu'il en ait une nouvelle, j'en suis bien sûr. Jusque-là, mes amis resteront à Vicence. Ils écrivent l'un et l'autre au Roi et à la Reine, et c'est Armand qui portera leurs lettres ; mais dans leurs lettres ils ne parlent que de l'excès de leur joie, de leur bonheur qui n'est troublé que par le regret de n'être pas à portée de les leur exprimer eux-mêmes, et ils expliquent les motifs qui les déterminent à attendre les ordres de Leurs Majestés, qui y verront une nouvelle preuve de leur délicatesse et de leur dévouement.

Ah ! Monseigneur, quels transports auront été les vôtres, en revoyant tous les objets chers à votre excellent cœur, et surtout après tous les dangers qu'ils ont courus ! Le ciel m'aurait dû, pour récompense de mon attachement et de ma fidélité, de me rendre le témoin de cette belle et touchante scène.

Il ne doit plus rester dans un cœur comme le vôtre de traces de tous les torts réels ou apparents qui ont croisé vos projets. La dernière action du Roi, ses fers rompus réparent tout, et font tout ce que vous vouliez faire. Puisqu'il avait le projet de fuir ses bourreaux, il a dû arrêter tous vos mouvements, qui pouvaient nuire à son plan, et tout est expliqué. Une union parfaite entre vous et le Roi et la Reine est plus nécessaire que jamais au rétablissement et à l'affermissement du trône. N'écoutez que cela. Toute autre chose serait funeste tôt ou tard. Je suis bien sûr que Calonne et que votre cœur ne vous donneront pas

d'autre conseil. Réunissez la considération juste que vous avez acquise à tous les moyens que le Roi a conquis par son évacion, pour régénérer la monarchie et la religion. Vous pouviez, vous deviez donner des ordres, quand le Roi était dans les fers, quand il ne pouvait avoir que des résolutions dictées par la contrainte, quand il pouvait être à chaque instant victime de mille embûches ; mais à présent il a repris son pouvoir, et vous n'avez plus que le droit de l'éclairer, de lui parler avec la loyauté et la franchise qui vous caractérisent ; mais il faut surtout donner l'exemple de l'obéissance. Dans les premiers moments, les yeux de l'univers sont fixés sur vous, et vous allez être jugé. Mille troubles nouveaux, plus dangereux peut-être que les premiers, naîtraient d'une division entre vous, et *on ne remet l'ordre qu'en se soumettant à l'ordre* ; c'est à vous particulièrement à en donner l'exemple. Donnez au Roi tous les cœurs que votre conduite a conquis. Ah ! mon prince, vous mettez ainsi, et non autrement, le comble à votre gloire.

Il me paraît clair qu'il n'y a pas eu d'accommodement contraire aux droits indestructibles de la monarchie et du monarque ; ainsi vous n'avez plus à protester, mais à jouir, aider et obéir. Mais pourquoi dire à mon prince ce qu'il voit, ce qu'il sent comme moi ? C'est pour qu'il connaisse que celui qu'il honore de son amitié en est digne.

Toutes les prétendues intrigues de la Reine ne sont plus à présent que des démarches nécessaires et bien combinées, puisqu'elle avait un plan, et que le plan a réussi. Tout autre raisonnement porterait à faux. Je n'aime pas M. le baron de Breteuil ; mais si, dans cette occasion, il a guidé ce plan, la France entière lui doit son salut. Je lui fais hommage de ma reconnaissance ; mais je ne le verrai jamais, parce qu'il a été l'ennemi de mes amis, et mon cœur ne peut écouter rien que cela.

En finissant sa mission, le duc de Polignac a décidé l'Empereur à envoyer cent mille francs à Sérent pour les

besoins urgents. à fournir les armes aux catholiques du Languedoc. à indiquer à l'Espagne qu'il est peut-être urgent — le Roi de France ne pouvant pas dans les premiers moments disposer de ses escadres — d'envoyer des avisos dans nos colonies pour avertir de la délivrance du Roi et prévenir, s'il est possible, les mauvaises manœuvres des scélérats. L'ambassadeur d'Espagne a envoyé un courrier en conséquence, tant il a été frappé de cette importance. Le duc de Polignac vous rend compte de tout cela et de quelques autres objets ; puis il prendra congé de l'Empereur, sa mission étant finie jusqu'à de nouveaux pouvoirs. Le duc pense qu'il serait peut-être plus avantageux pour lui, si on place M. de Vérac ailleurs, de prendre sa place en Suisse. De toute manière, c'est ce qu'il y aurait de mieux, de plus décent pour sa position, et il laisse en vos mains le soin du bonheur de vos amis.

M<sup>me</sup> de Polignac m'a montré la lettre qu'elle écrit à la Reine, et en vérité je ne crois pas qu'on puisse mieux penser et mieux dire, vu sa position.

Je forme les vœux les plus ardents (et j'en ai l'espoir) pour que les préventions qu'on avait contre Calonne aient été effacées par les preuves multipliées de son zèle infatigable, de son courage, de sa fidélité et de ses talents ; mais, si les préventions subsistent encore, faites votre possible pour les détruire ; et, après cela, si vous n'y réussissez pas, restez-en là, et qu'il retourne au lieu qu'il avait quitté pour servir son pays et son maître, mais que du moins il y retourne avec la décoration qu'il n'a jamais mérité de perdre. Cet objet ne peut pas, ce me semble, être douteux. Mais, Monseigneur, on ne force pas la confiance ; vous l'entreprendriez en vain, et, dans une telle circonstance, il faut, pour produire un bien si difficile à faire, une confiance absolue. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourrait travailler utilement. Toute autre chose est indigne de lui et de vous qui l'aimez.

Je vous ai dit tout ce que mon cœur, ma raison, ma

conscience m'ont dicté. Il ne me reste plus qu'à vous rejoindre, à vous presser dans mes bras, et à combattre sous vos yeux. J'y cours.

*P. S.* — Le duc de Polignac vous mande, Monseigneur, qu'il vous renvoie votre lettre à l'Empereur qu'il a jugé inutile de lui remettre, les circonstances étant absolument changées. Comme vous en avez copie, il est inutile de vous la renvoyer, et je la brûle.

---

X C

M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Arrestation de la famille royale à Varennes. — L'Empereur décidé à déployer toutes ses forces pour rendre au Roi son trône et l'y affermir.

Sans date (Padoue, juillet 1791).

Ah! Monseigneur, quel passage subit et effroyable de la joie à l'horreur, à la rage! Se peut-il que des Français marchent de crime en crime et aient mis le comble à leur infamie par le plus grand des attentats? Nous venons d'apprendre de la bouche même de l'Empereur, instruit par un courrier de M. le prince de Condé, que le Roi, la Reine, M. le Dauphin, Madame et Madame Élisabeth ont été arrêtés à Varennes, à six lieues des frontières de France. Jugez, par ce que vous éprouvez, de notre accablement, car vous ne vous tromperez jamais en jugeant nos sentiments d'après les vôtres. Voilà donc les projets, les plans de ce *barone*, qui croit qu'on ne peut rien sans lui et qu'on peut tout par lui!

Mais laissons là les reproches, les imprécations, les regrets, et parlons du remède. Je puis à présent vous répondre qu'il sera sûr et prompt. Nous venons de passer trois heures avec l'Empereur, et voici les résultats. Sa parole nous en est donnée, et il nous permet de vous la faire passer. Il va attendre les détails du funeste événement qui nous est annoncé, parce qu'il espère encore, et nous espérons aussi, que sur la route le Roi trouvera des défenseurs, des libérateurs, et que les indignes Français ne se couvriront pas impunément du crime d'avoir une seconde fois emprisonné leur Roi; voilà une hypothèse, et en voici une autre : c'est celle dans laquelle les malheureux auraient consommé leur crime et reconduit le Roi à Paris. Dans les deux cas, l'Empereur est absolument décidé.

Si le Roi a été délivré, il va déployer toutes ses forces pour lui rendre et affermir son trône; il fait en même temps partir un courrier pour l'Espagne, un pour Turin, un pour la Suisse, et, réuni aux princes de l'Empire, il aura bientôt rétabli son beau-frère, son allié, et servi la cause de tous les rois. Ses pleins pouvoirs seront sur-le-champ envoyés à M. de Mercy et au général Bender, tant pour agir que pour faire précéder l'action par un manifeste.

Si le Roi est retombé dans les chaînes, il n'est plus question que de vengeance, sans plus délibérer. Alors ce sera à Monsieur et à vous à faire le premier manifeste en vos noms, au nom de tous les Français fidèles, et il sera appuyé par celui de l'Espagne et par le sien, et soutenu par des forces imposantes.

L'Empereur ne veut plus de délai que celui nécessaire pour être bien instruit des détails de l'un ou l'autre événement, et le temps nécessaire pour la combinaison des mouvements.

L'Empereur a déployé dans cette occasion toute la tendresse d'un frère, la grandeur d'âme d'un vrai monarque, et la décision des grands hommes dans les grandes circonstances. Je lui ai demandé la permission de vous

faire part sur-le-champ de ses projets, et il me l'a accordée. Certes, il n'a pas besoin de témoins de ses engagements ; mais c'est en présence de ses deux enfants et du prince de Lichtenstein qu'il les a pris avec toute la force, toute la loyauté dignes de Léopold. Ne vous laissez donc point abattre par la douleur, ni dominer par la rage. Un frère, une sœur en danger et dans les fers ! Des Français déshonorés ! Quel coup pour l'âme de mon prince ! Mais nous les délivrerons, et nous les vengerons ; mais nous réparerons l'honneur français. Arrêtez donc, contenez encore l'ardeur de tous ces braves croisés qui vous entourent, pour mieux assurer les coups qu'ils vont porter. Le temps n'est pas encore tout à fait arrivé, dès que je ne suis pas à vos côtés ; car qui doute que je ne m'y trouve ?

Je reste, et je crois devoir rester, pour aider le duc de Polignac, saisir tous les moments, et être sûr, avant de partir, que tous les courriers sont partis, que tous les ordres sont donnés. L'Empereur lui-même approuve, désire, veut que j'attende, et j'obéis, parce que c'est pour peu et que j'arriverai à temps.

Mon prince éprouvera une vraie consolation dans ses peines, en apprenant que le temps des vengeances est arrivé et que les intrigues même ne peuvent plus y mettre obstacle. En effet, le Roi, arrêté à six lieues des frontières, a dit à l'univers : « J'étais prisonnier ; j'ai voulu rompre mes fers ; » à tous les bons Français : « Délivrez-moi ; » à tous les rois : « Vengez-moi. » On ne peut rien opposer à cela et la force de ces motifs doit retentir dans toutes les âmes. Ah ! comme la mienne est émue ! Je vais ménager toutes mes forces pour les employer à servir mon prince, mon Roi, mon pays, et à réparer avec vous et tout ce qui vous entoure la tache imprimée au nom français.

Je n'écris pas à Calonne ; cette lettre est pour lui, pour tous ceux ralliés au panache blanc.

---

## XCI

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Nouvelles du comte d'Artois. — Les Suisses. — Désir d'un nouvel ouvrage de d'Antraigues.

A Coblence, le 23 juillet (1791).

J'aurais voulu avoir plus de temps pour vous écrire, mon cher comte, mais je n'ai qu'un moment pour vous embrasser. Sérent vous rendra compte de notre position, qui est bonne et ne peut plus manquer de s'améliorer chaque jour. Je jouis ici de l'amour et de la vénération qu'on a pour notre charmant prince, auquel nous devons le rétablissement du trône et l'existence et l'honneur. J'espérais recevoir ici de vos nouvelles, et je n'en ai pas encore eu. J'ignore si vous êtes encore à Turin ou si vous êtes allé dans vos montagnes. Mandez-moi vos projets et où je pourrai vous écrire en sûreté.

Les Suisses viennent de se prononcer comme des gens qui sentent de grandes forces à leur appui. La diète de Ratisbonne marche bien, et le roi de Prusse se prononce. Cela ira, cela ira. Il faut bien que cette sacrilège chanson soit enfin sanctifiée. On désirerait que M. Audainel (1) fit un second volume à son excellent ouvrage. Si vous avez pouvoir sur lui, engagez-le à travailler; mais surtout qu'il garde du temps pour écrire à ses meilleurs amis.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

(1) *Audainel*, pseudonyme de d'Antraigues. L'ouvrage auquel il est fait allusion ici est sans doute celui intitulé : *Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, Londres (à Paris, chez l'auteur), 1791.



## XCII

## MÉMOIRE DE M. DE VAUDREUIL

Ne pas admettre le baron de Breteuil au conseil des Princes.

Coblence, fin juillet (1791).

La proposition d'admettre M. le baron de Breteuil au conseil des Princes est aussi astucieuse qu'embarrassante. Une foule de raisons se présentent pour et contre cette proposition ; je vais essayer de les déduire et je commence par être avocat du diable, en parlant pour l'admission de cet éternel baron que l'on trouve partout.

Il est certain que les Princes n'ont eu, n'ont et n'auront jamais d'autre but que la délivrance du Roi et le rétablissement de la monarchie ; qu'il n'entre dans leur conduite et leurs démarches aucun calcul personnel, et qu'ils consentiraient tous à n'être pour rien dans ce grand œuvre, pourvu qu'il fût bien opéré.

Il est clair que la confiance de la Reine, et conséquemment celle du Roi, est donnée exclusivement à M. de Breteuil : qu'il faut que cette confiance soit bien forte, puisqu'elle a survécu à la non-réussite d'un plan dirigé par lui, d'un plan qui a croisé, suspendu, annulé jusqu'à ce moment les négociations des Princes ; qui a mis les jours du Roi, de la Reine et de la famille royale dans le plus imminent danger, et beaucoup reculé l'époque de nos espérances. Il est encore certain que M. de Mercy a la principale confiance de l'Empereur ; que ses liaisons avec M. le baron de Breteuil sont très connues ; qu'il était dans la confiance parfaite du plan d'évasion du Roi et de tout ce qui devait suivre ce grand événement, s'il avait été couronné par le succès. On ne peut conclure que, si le

non-succès faisait absolument tomber M. de Breteuil, M. de Mercy aurait sa part de la disgrâce, ayant été de moitié dans ces plans; qu'il est donc de l'intérêt immédiat de M. de Mercy de soutenir, de relever M. de Breteuil. Il paraît encore évident que le roi de Suède est entré dans cette coalition, puisqu'il a pris M. de Bouillé à son service, puisqu'il envoie à Vienne M. de Fersen, ami intime et obligé de M. le baron de Breteuil, puisque M. de Bouillé, lié anciennement avec le baron, et plus encore depuis le dernier événement dans lequel ils font cause commune, suivra de près à Vienne M. de Fersen. On ne peut douter que, quelle que soit l'estime de l'Empereur pour les Princes, la Reine sera toujours écoutée par lui de préférence à eux. La conséquence de toutes ces réflexions est que, si les Princes refusent d'admettre à leur conseil M. le baron de Breteuil, celui-ci, dont l'audace est connue et qui se sent appuyé et par la Reine, et par le roi de Suède et par M. de Mercy, croisera toutes les démarches des Princes, arrêtera toutes les mesures hostiles de l'Empereur, toujours sous le rapport du danger où seraient exposés les jours du Roi et de la Reine par une attaque faite par l'Empereur, et qu'il peut résulter de ce refus des inconvénients et des obstacles insurmontables.

D'un autre côté, les Princes peuvent-ils admettre à leur confiance un homme sans autres moyens que ceux de l'intrigue, un homme qui a trompé, insolenté M. le comte d'Artois, un homme odieux au clergé et à la plupart des parlements, un homme mal famé parmi toute la noblesse réunie sous la bannière des Princes, un homme dont l'admission au conseil des Princes inspirera de la défiance et n'y portera aucune lumière? J'appuierai fortement sur une grande considération : c'est que, lorsque la faiblesse du Roi a tout perdu en France, il est bien essentiel que les Princes ne laissent pas de doute sur leur fermeté, qui peut seule tout sauver. Or cette admission, quel qu'en fût le motif, serait regardée comme un acte de faiblesse. M. le cardinal de Rohan a, par sa position et toute la franchise de sa

conduite depuis le commencement de la révolution, une véritable influence dans les résolutions de l'Empire. De quel œil verrait-il son ennemi personnel admis à la confiance apparente des Princes? Peut-on admettre M. de Breteuil au conseil et lui dérober les secrets du conseil privé? Cela est impossible, car ce qui caractérise tous ceux qui participent à la confiance des Princes est la franchise et la droiture; et dans le genre de l'astuce, le petit et médiocre Breteuil a beaucoup d'avantages sur eux tous. Les secrets seront donc connus de lui, déjoués par lui, et cette guerre, qu'on voudrait éviter en l'admettant, ne fera que changer de genre. Au lieu d'une guerre ouverte, dans laquelle le plus habile ou le plus brave a toujours l'avantage, on aura à soutenir une guerre de trahisons, dans laquelle il est un grand général.

Ma conclusion est dans un refus et d'instruire la cour de Vienne et les Tuileries des motifs du refus, sans rien dissimuler. Il est donc important de bien informer l'Empereur des véritables dispositions des Princes à cet égard, de lui confier toutes les raisons qui fondent leur répugnance, de l'instruire qu'on va rapprocher du conseil des Princes tous les hommes dont la réputation et les lumières, soit pour le militaire, la politique ou l'administration et la législation, peuvent être utiles, comme MM. le maréchal de Broglie, le maréchal de Castries, M. le cardinal de Bernis, et terminer la lettre par le sacrifice de leur répugnance, si l'Empereur désire que M. le baron de Breteuil soit admis.

Une des choses qui me paraissent le plus importantes, c'est d'annuler un homme qui ne peut rien fournir à la masse de lumières désirables dans une aussi grave circonstance, mais en qui le talent de l'intrigue a placé les moyens de nuire, d'arrêter, de croiser les projets des Princes. C'est ce qu'il a fait depuis que les négociations des Princes sont entamées avec les grandes puissances, et c'est ce qu'il cherche encore à faire pour parvenir à son but, qui est d'avoir exclusivement la gloire et surtout les

profits de cette grande entreprise. Venant d'échouer dans un plan hasardé, mal conçu et encore plus mal exécuté, il se raccroche au roi de Suède, place auprès de lui son compagnon de malheur M. de Bouillé, et persuade au roi de Suède, qui les accueille, qu'il doit être exclusivement le chef de la contre-révolution.

Ces deux messieurs ne sont pas arrêtés un moment par la considération que l'Empereur, comme première puissance et comme frère d'une Reine outragée, et que le roi d'Espagne, à son titre de Bourbon, doivent jouer les premiers rôles dans cette coalition. Il suffit que Gustave se livre à eux pour qu'en dépit de toutes les convenances politiques, ils fondent les bases de leur orgueilleuse et stupide ambition sur l'exaltation et les idées chevaleresques d'un roi, qui, par la distance de ses états, la médiocrité de ses forces, ne peut au plus jouer qu'un rôle secondaire, d'un roi que l'Empereur déteste, et auquel il n'a pas même fait part de la déclaration envoyée par Sa Majesté Impériale à tous les autres souverains. Il me paraît clair que dans le conseil d'Aix-la-Chapelle, on n'a pas balancé à prendre des compliments, des politesses faites par les Princes, pour un engagement sacré de choisir le roi de Suède pour l'unique chef d'une entreprise à laquelle il paraît peu prouvé qu'il puisse même fournir un contingent ; en conséquence M. de Fersen, envoyé à Vienne, y fera part de cette prétendue délibération, qui n'y aura aucun succès. Vraisemblablement quelques petits agents, des Bombelles, des Bressac, des évêques de Pamiers (1) seront chargés de porter les mêmes vœux et les mêmes prétentions en Espagne et en Prusse et en Russie.

Si on ne fait, dans ces différents cabinets, que rire de cette absurdité et si elle ne tombe que sur le comité d'Aix-la-Chapelle, j'y consens. Mais, si on parvient à persuader

(1) *Évêques de Pamiers*. Allusion à César d'Agoult de Bonneval, né en 1749, mort en 1824. Il aurait suggéré, d'après les Mémoires de Bouillé (p. 47), le projet de fuite qui aboutit à l'arrestation de Varennes.

que les Princes ont donné leur assentiment à ce ridicule échafaudage, ils seront déjoués, la confiance des grandes puissances se resserrera, et voilà ce qu'il est essentiel d'empêcher plus tôt que plus tard, en instruisant principalement la cour de Vienne et celle de Madrid, que, loin d'avoir part à ce projet, les Princes en sentent l'absurdité et reconnaissent même à cet égard leur impuissance pour une pareille décision. Tout naturellement ensuite, on dénonce le Breteuil comme auteur de cette absurdité, et le voilà tout à coup mis à sa véritable place.

---

### XCHH

#### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Le comte d'Artois en Allemagne. — Nouvelles de Calonne. — Arrivée de France de l'abbé Louis. — Défense de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Opinion sur un opuscule de d'Antraigues. — Le duc d'Havré en Espagne.

Ce 19 août (1791), à Coblence.

J'ai envoyé, mon cher comte, votre lettre à votre abbé et je vous l'expédierai pour Turin dès qu'il aura touché barre ici. Notre jeune prince est absent; son zèle et son bon esprit lui avaient suggéré ce que Sérent et vous aviez cru nécessaire. Il est allé à Vienne et à Berlin, non pour assurer les secours *qui nous sont promis*, mais pour en hâter l'époque. Les peines, les fatigues, le travail et même les dégoûts ne sont pas capables d'arrêter le zèle infatigable de notre jeune héros. Aussi l'aimé-je bien; aussi sera-t-il la gloire et le restaurateur des lis. Il est parti le 13, s'est arrêté chez l'électeur de Mayence, et sera aujourd'hui à Vienne. Peut-être ira-t-il à l'entrevue des

deux monarques à Pillnitz; mais du moins il verra sûrement le roi de Prusse avant de revenir ici. Je n'ai donc pas pu lui communiquer tout ce que vous me mandez pour lui; mais je lui en rendrai compte à son retour, et vous pouvez être sûr qu'il prise bien et votre zèle et votre talent. Votre travail avec Las Casas est d'une utilité importante; continuez-le avec la même ardeur et le même succès.

Vous vous plaignez de n'avoir pas de réponse de notre prince ni de Calonne. Le premier est, en vérité, plus accablé de travail que je ne puis vous le dire, et je ne conçois pas comment il y tient. Le second a été à Londres, a été jeté avec sa voiture dans le Rhin près d'Andernach, et s'en est sauvé par miracle; il vient de partir avec notre prince pour Vienne et Berlin ou Pillnitz, et, dans l'intervalle, a écrit des volumes aux dépens de son sommeil et de sa santé. Voilà sa vie. Ainsi vous le trouverez excusable de ne pouvoir suffire à tout. Il serait même impossible à la longue qu'il pût y résister, si on ne lui donne pas de bons aides.

Le chevalier de Roll vient d'arriver de Berlin. Fort fâché de s'être croisé avec notre prince qu'il venait chercher, il repart sur-le-champ pour courir après lui, et espère le joindre à Dresde. Il nous a apporté d'excellentes nouvelles, et je crois enfin que nos malheurs intéressent et arment l'Europe. Nous saurons du moins d'ici à huit jours à quoi nous en tenir et si les époques de nos espérances seront prochaines ou reculées. Si les mouvements sont prompts, ils seront sûrs; si on retarde, la besogne deviendra difficile et incertaine.

On vient de nous envoyer un second ambassadeur des Tuileries ou de l'Assemblée. M. l'abbé Louis (1), qui nous était annoncé. Mais il a su à Bruxelles que sa mission serait au moins inutile et qu'elle pourrait même être dan-

(1) *L'abbé Louis* (Louis-Dominique), plus tard le baron Louis, né à Toul le 13 novembre 1755, conseiller-clerc au Parlement de Paris avant 1789, ministre des finances en 1814, en 1818 et en 1819, mort le 26 août 1837.

gereuse pour lui, et il est sur-le-champ retourné à Paris après avoir passé quelques heures avec M. de Mercy, que l'on croit disgracié et qui est parti pour l'Angleterre.

Le chevalier de Coigny a remis deux lettres du Roi, une à Monsieur, et l'autre à M. le comte d'Artois, et puis il est allé à Spa. Son objet en se chargeant d'une mission était, je crois, uniquement de se tirer du repaire des brigands et de n'y plus rentrer qu'en bonne compagnie.

Ce 22.

J'avais suspendu ma lettre, espérant que votre abbé arriverait ici et que, partant pour Turin, il vous la porterait. Mais, comme il n'arrive pas, je ne veux pas retarder ma réponse. Je viens de recevoir votre lettre du 11, et j'y réponde en même temps qu'à la dernière.

Je veux vous gronder de trop croire les bruits qu'on se plaît à répandre relativement à la Reine. On ne veut pas assez calculer quelle est sa position affreuse, et, si elle a l'air d'écouter les enragés, c'est à coup sûr pour les tromper et les endormir. Ne mandait-on pas les mêmes choses avant son évasion? Elle les trompait alors; elle les trompe à présent, soyez-en sûr et très sûr. Elle est mère et femme; serons-nous assez barbares pour ne lui pas pardonner des terreurs que ses infâmes ennemis n'ont que trop justifiées? Mais je vous garantis qu'elle est bien loin de s'opposer aux secours que nous implorons. Vous dites qu'on se dégoûte d'attendre, et je suis loin de blâmer une impatience que je partage; mais ne soyons pas injustes en décriant une princesse malheureuse, qui a bien prouvé, par l'effort qu'elle a fait pour rompre ses fers, qu'elle en sent toute la pesanteur. D'ailleurs c'est Louis XVI et Antoinette que nous voulons replacer sur le trône; il faut donc dissimuler leurs torts, et non les exagérer. Mandez cela à ceux qui vous donnent des nouvelles très contraires à celles que nous



avons. Les nôtres sont positives, palpables ; il ne faut pourtant pas les ébruiter, de peur de compromettre leur sûreté. Le temps découvrira la vérité.

J'ai lu avec transport votre ouvrage ayant pour titre : *Point d'accommodement*. Il est de la plus parfaite logique ; il démontre en style de feu le danger et l'impossibilité des accommodements, et il en peint la honte de manière à en préserver. Il me tarde bien qu'il soit imprimé et fort répandu. Il y a un article que vous ne traitez qu'en passant et qui ferait, à lui seul, l'objet d'un ouvrage bien important. Vous devriez travailler à démontrer jusqu'à l'évidence que les créanciers de l'État sont perdus, si l'anarchie actuelle subsiste encore six mois, que la banqueroute est comme faite et sera sûrement faite, et qu'il n'y a que le rétablissement de l'ordre qui puisse sauver une grande partie au moins de leurs créances.

Voilà nos colonies indépendantes jusqu'à l'époque où le Roi reprendra son autorité. Quelle perte, en attendant, pour le commerce et pour le numéraire que les échanges résultant de nos sucres, cafés et indigos produisaient à la France ! Traitez cette importante matière, et ouvrez les yeux de cette classe avide, qui ne cessera d'être révolutionnaire que quand son intérêt la rendra anti-révolutionnaire.

Votre mémoire adressé à M. de Las Casas est parfaitement bien fait et combat victorieusement le plus dilatoire, le plus absurde de tous les plans ; mais ne le faites pas imprimer, parce qu'il renferme des vérités politiques qu'il ne faut pas publier.

J'ose espérer enfin que nous touchons à la grande époque des vengeances et de la punition des brigands qui ont ensanglanté et, qui pis est, déshonoré notre malheureuse patrie. L'Angleterre, que nous redoutions, a fait une excellente réponse officielle à la Prusse et à l'Empereur qui sont parfaitement d'accord. On verra que Calonne ne s'était pas trompé et n'avait pas trompé dans ce qu'il a toujours dit avec assertion de l'Angleterre.

Vous savez à présent que le duc d'Harv  (1) est allé en Espagne, et, comme il y est connu et considéré, ce choix était encore préférable sous ce rapport à celui du marquis de Choiseul, dont je connais d'ailleurs les excellents principes et le talent; mais je ferai connaître aux Princes le prix de son zèle et de son travail.

Quant au baron de Choiseul, la présence de M. le comte d'Artois et des Français contenait le d raisonneur. Réduit à lui seul, il redevient ce que la nature l'a fait.

Les nouvelles de Trevor sont rarement bonnes, et j'ai de la peine à croire que M. Mounier se montre à Aix-la-Chapelle. Il faudrait, pour y arriver, traverser bien des villes remplies de Français, auxquels le pair Mounier pourrait avoir affaire. Les chemins sont peu sûrs pour ces pairs futurs. On ne retient pas aisément la rage de deux mille Français, victimes d'une révolution, dont le vertueux Mounier et compagnie ont été les premiers auteurs.

Rien n'est plus suspect que l'accident qu'a éprouvé M. de Calonne. Je pense, comme vous, que sa chute dans le Rhin n'est pas l'effet d'un malheureux hasard. Il y a beaucoup d'indices qui l'ont soupçonner que c'est un assassinat prémédité; mais à qui s'en prendre, quand il y a autant de scélérats souponnables?

Je vous préviens, mon cher comte, de n'écrire en toute franchise que par des occasions; les lettres de Turin ici sont ouvertes en route, j'en suis sûr.

Ma santé n'est pas bonne depuis quelques jours. Cependant les plus qu'espérances que nous avons me feront du bien.

Écrivez-moi souvent et aimez-moi toujours comme je vous aime.

(1) *Le duc d'Harv *. Joseph-Anne-Auguste-Maximilien de Croy, duc d'Harv  et de Croy, né en 1744, maréchal de camp le 1<sup>er</sup> janvier 1784, chevalier des ordres du roi le 2 février 1783, député de la noblesse d'Amiens aux  tats généraux, émigré en 1791, ministre des Princes près la cour de Madrid. Il ne reentra en France qu'en 1814, fut crée pair de France et lieutenant-général en 1814. Mort en 1839. La marquise (plus tard duchesse) de Tourzel était sa sœur.

## XCIV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Envoi de la déclaration de Pillnitz. — Procédés de l'Espagne. — Progrès de l'émigration.

Ce 12 septembre (1791).

Je vous envoie, mon cher comte, de quoi vous consoler des procédés de l'Espagne. C'est la déclaration imprimée qui a été signée à Pillnitz par l'Empereur et le roi de Prusse. Les Princes n'ont pu se refuser à la nécessité de faire paraître cet acte au moment où la charte vient d'être présentée au Roi. Ils y ont joint une lettre d'envoi au Roi : elle précède la déclaration et servira de confortatif au Roi pour refuser la charte, ou l'excuser s'il l'accepte, parce que les Princes déclarent qu'ils ne peuvent regarder cette acceptation que comme arrachée par violence et nulle de droit. Vous serez, je crois, content de cette lettre, forte en droit, du plus beau style, vigoureuse en principe et touchante par la tendresse qu'elle exprime pour un monarque infortuné qu'on trouve le moyen d'excuser et même de faire valoir aux yeux de ses peuples et de l'Europe attentive à tous ses mouvements.

Mais, grands dieux ! quelle est la conduite de l'Espagne ? Quoi ! nous trouverons donc partout trahison et corruption ?

Quel tort le renvoi de M. de Pannetier (1) et de M. Froment va faire dans nos provinces méridionales ! Quel découragement cela va causer d'une part, et quelle au-

(1) *Pannetier*. Il était l'agent du comte d'Artois en Espagne avant l'arrivée du duc d'Havré. En mai 1791, il fut chargé de solliciter la cour de Madrid d'armer les royalistes des provinces limitrophes des Pyrénées. V. FROMENT, *Recueil de divers écrits relatifs à la Révolution*, oct. 1815, p. 41, 43, 44.

dace de l'autre ! Il faut donc absolument nous passer de l'Espagne, quand elle a un si grand intérêt à nous soutenir ! Et partout les e... détruiront les empires ! Ma rage est poussée au dernier degré, et je ne sais comment j'y survi. Je viens d'écrire à M. de Las Casas une lettre tracée avec le fiel mêlé à l'encre. Il me paraît tout aussi en colère que moi et honteux des procédés de sa cour. Ne nous laissons point abattre, mon cher comte. Il sera peut-être heureux d'avoir peu d'obligations aux puissances, et nous saurons faire nous-mêmes, par de grands efforts, ce qui aurait coûté si peu avec les secours de nos alliés. Au reste j'espère toujours que les promesses de l'Empereur se réaliseront. Nous attendons avec impatience un courrier du duc de Polignac.

Nous espérons beaucoup de l'effet intérieur que produiront la lettre et la déclaration. Nous étions excités de partout à faire paraître quelque chose en ce moment, et voilà le premier signal que nous aurons donné. J'en attends un grand succès.

Calonne doit nous écrire et répondre lui-même à la grande lettre que j'ai reçue de vous et qu'il a gardée pour cela ; mais il a tant travaillé depuis quelques jours que vous ne devez pas lui en vouloir de ce retard.

Écrivez-moi moins librement par la poste, parce que je m'aperçois que toutes vos lettres sont décachetées, et surtout point d'injures pour tous ceux qui en méritent. Ces choses-là aigrissent et font souvent du mal. Notre *preux* est enchanté de votre zèle et de vos travaux. Ah ! qu'il mérite bien d'être ainsi servi ! Quelle pureté d'âme que la sienne, quelle activité, quelle patience et quel courage !

Ma santé est encore bonne ; mais je sens qu'elle succombera à un travail forcé et à la rage qui m'agite. Les coups de canon ne sont rien en comparaison de ce danger.

L'émigration ne fait qu'augmenter d'une manière prodigieuse. Nous avons près de six mille gentilshommes depuis la Suisse jusqu'à Bruxelles et Luxembourg ; des compagnies de bourgeois bien montés s'offrent tant du Dauphiné

que de la Flandre et de l'Alsace. Vous croyez bien qu'elles seront reçues avec reconnaissance. Et nos lâches alliés croient se compromettre en se montrant ! Tant mieux : nous en aurons la gloire, et eux la honte éternelle. Nos malheurs reflueront chez eux, et nous les secourerons.

Bonjour, mon ami. Je crois que j'irais seul attaquer nos ennemis, tant je les méprise.

Je vous embrasse du plus tendre de mon cœur.

---

## XCV

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Accès de découragement. — Lenteur des puissances, fautes des émigrés.

(Coblence), ce 28 septembre 1791.

J'attends toujours pour vous dire des choses positives, mon cher comte ; mais je nage encore dans l'incertitude et le vague. Je n'ai pas assez de sagacité pour pénétrer la politique des puissances et leur accord avec les Tuileries. Je vois bien qu'on nous trompe sans cesse ; mais je ne vois pas l'intérêt que les unes et les autres ont à nous tromper, quand je les vois au contraire intéressées à nous aider, puisque nous ne voulons que les servir. Quelques grandes et criminelles intrigues frappent ma vue ; mais je ne suis pas assez positivement éclairé sur leur but et leur nature, et pas assez habile pour découvrir les remèdes. En conséquence je me suis préparé, résigné à tout, sans faiblesse, sans terreur, et presque sans regrets. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? C'est que la fin de tout est la mort, et que je la vois sans crainte et même avec joie. Ces temps cruels ont appris et invitent à mourir. Je

sens que ma santé succombe à un travail fort au-dessus de mes forces; ma tête n'est pas assez vigoureuse pour le supporter.

Il y a bien longtemps que nous n'entendons plus parler de l'Espagne, et j'en conclus que tout ce que vous m'avez mandé n'a que trop de fondement. *Auri sacra fames!* Nous avons peu d'or, et ce siècle n'est pas celui de l'énergie; il est celui de la corruption. Nous avons peu d'or, et nous ne sommes que purs et fidèles; nous devons succomber. Toutes les lenteurs de la cour de Vienne entraînent celles des autres puissances, et réduits à nos moyens qu'obtiendrons-nous? quelque gloire et la fin de nos maux. C'est quelque chose, et notre lot vaudra mieux que celui des lâches qui nous survivront.

Concevez-vous par quelle intrigue on a fait revenir de votre pays le marquis d'Apcher, M. de Roquefeuille et tous les gentilshommes dont la présence y était le plus nécessaire? Cette émigration est irréparable. M. l'abbé de La Bastide m'écrit de Chambéry qu'il s'en désole, et nous avons par écrit signé de lui que c'est lui-même qui l'a opérée. Il y a là dessous quelque mystère que je ne pénètre pas; aidez-nous à y voir clair, si vous pouvez. Le monde est plein de ceux qui veulent servir exclusivement et qui ne permettent pas le bien qu'on ferait sans eux. Il faudrait cependant avoir un lit avant de tirer à soi la couverture.

Cette acceptation du Roi(1)! Oh! dieux, quelle honte, quel malheur! La lettre des Princes a, dit-on, fait un grand effet; on se l'arrache; mais on a répandu qu'elle est supposée, et personne ne bouge. La terreur est dans tous les esprits, et les moins poltrons finiront par être les maîtres.

Parlez-moi donc de M. de Las Casas. Il y a longtemps que son silence et le vôtre nous étonnent; il faut qu'on intercepte les lettres.

Calonne est épuisé; il est malade dans ce moment. Cela

(1) Le 13 septembre 1791, le Roi avait accepté la Constitution présentée par l'Assemblée Nationale.

nous tourmente beaucoup. Il n'y a point de force humaine qui puisse résister à tout ce qu'il fait. Quelle en sera la récompense ? la persécution des intrigants, l'ingratitude de ses maîtres. et l'abrègement de ses jours : voilà la vie.

Bonjour, mon cher comte ; je vous embrasse comme je vous aime.

---

## XCVI

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Influence probable de l'impératrice Catherine sur l'Espagne. — Avec 6,000 Espagnols et le camp de Jalès, le prince sera maître des provinces méridionales. — Projet d'une nouvelle évasion attribué au Roi et à la Reine. — Le rassemblement d'Ath. — Gustave III furieux contre l'Empereur. — M<sup>me</sup> de Polignac et sa famille.

A Vienne, ce jeudi 20 octobre 1791.

Me voilà en présence de mes bons, de mes chers amis, et votre cœur jugera (car il sait bien aimer) de ce que mon cœur éprouve. Oh ! j'en avais, ils en avaient bien besoin !

Je viens de lire la dépêche que vous envoie le duc de Polignac. Malgré les cochonneries impériales qu'elle contient, comme réception du marquis de Noailles, etc., etc., nous ne sommes pas ici sans espoir que les choses ne prennent bientôt une meilleure tournure. Je crois que l'influence de Catherine s'y fait déjà sentir ; on est déjà honteux d'avoir reçu le marquis de Noailles, et nous espérons que la réponse de l'Empereur à l'acceptation du Roi ne plaira pas à l'Assemblée.

M. de Lucchesini (1), homme de beaucoup d'esprit,

(1) *Lucchesini* (Jérôme, marquis de), diplomate prussien, né à Lueques en 1752, mort à Florence en 1825.



que je connais beaucoup, qui était favori du feu roi de Prusse et qui est fort bien traité par le roi actuel, est parti d'ici détestant la cour de Vienne, très décidé à engager son maître à agir, à soutenir vigoureusement les droits de l'Empire manifestement lésés, et il espère obtenir une mission près des Princes. L'exemple donné par Catherine (1) peut produire cette imitation, qui, quoique tardive, serait d'un grand effet.

Je suis arrivé ici l'âme pleine d'idées noires ; et, après avoir causé à fond, mes pensées se sont dénoircies. M. de Kaunitz paraît ramené à la bonne route ; il est éclairé sur Spielmann (2) ; il a de l'honneur et de l'élévation, et c'est sur lui qu'il faut fonder nos espérances. Il me paraît important que Calonne lui écrive par tous les courriers extraordinaires qui seront envoyés par vous à Vienne.

Je ne sais pas si je verrai l'Empereur, et je crois même que non. Rien ne pourrait me déterminer à être présenté par le marquis de Noailles, et, depuis qu'il a repris ses fonctions, l'ambassadeur d'Espagne ne présente plus les Français ; par qui serais-je donc présenté ?

J'ai regret de ne pas voir l'Impératrice (3) et l'archiduchesse Marianne (4), qui sont parfaites relativement aux affaires de France. Pour Léopold, il s'est amouraché, à Prague, d'une dame qu'il a fait venir ici, et il ne songe qu'à cela. *Gaudeant bene nati*. C'est ainsi qu'on perd un royaume, et tout est en bon train pour cela. On le déteste ; la démagogie est aussi forte à Vienne qu'à Paris, et pour peu qu'il s'endorme dans les bras de l'amour, il se réveillera détrôné.

(1) L'impératrice Catherine avait nommé le comte Nicolas Roumiantzov son ministre auprès des Princes français.

(2) *Spielmann* (Antoine, baron de), né en 1738, mort en 1813. Il était conseiller au ministère des affaires étrangères et rapporteur de la « Conférence des ministres » (V. T. 1<sup>er</sup>, p. 406, note 2). Sous l'empereur Léopold II, il exerça une grande influence sur les affaires.

(3) Marie-Louise, fille de Charles III, roi d'Espagne, morte le 13 mai 1792.

(4) *Marianne*, archiduchesse, fille aînée de l'empereur Léopold II, morte le 1<sup>er</sup> octobre 1809.

Notre sort dépendra de la tenue des dispositions de Catherine, et je vous conseille fort de vous livrer entièrement et exclusivement à elle, de ne rien faire sans son attache et son appui. Elle entraînera l'Espagne, et alors par le midi de la France vous aurez un plein succès. Attaquer par le Nord, avec une puissance mal intentionnée derrière vous, me paraît très dangereux; c'est attaquer le bœuf par les cornes. Au lieu que, l'Espagne une fois décidée par les conseils de l'impératrice de Russie, avec six mille Espagnols et le camp de Jalès, vous serez maître en peu de temps des provinces méridionales, et par conséquent du royaume. Causez, je vous prie, avec d'Albignac sur les moyens de décider son cousin (1) à embrasser la bonne cause. C'est un homme important à avoir, et rien n'est plus facile par l'entremise de son beau-frère, qui est à Coblenz et qui offre de partir et de le déterminer. Je crois qu'il serait bien fait d'envoyer plus tôt que plus tard le comte de Lautrec (2) sur les frontières d'Espagne, près du Roussillon, pour s'assurer de Perpignan et de Bellegarde.

M<sup>me</sup> de Poligrac croit toujours que le Roi et la Reine

(1) *Son cousin*. Le baron Louis-Alexandre d'Albignac, né en 1739, mort en 1820, commandait en 1791 dans le département du Gard, et c'est lui qui réprima les tentatives royalistes d'Uzès et de Jalès.

(2) *Lautrec* (Joseph-Pierre, comte de Toulouse), né en 1727, maréchal de camp le 1<sup>er</sup> mars 1780, député de Castres (Languedoc) aux États généraux. Au mois de juin 1790, il avait été arrêté à Toulouse et envoyé au comité des recherches, sous l'inculpation de vouloir susciter une contre-révolution; mandé à la barre de l'Assemblée Nationale, il s'y justifia complètement (16 juillet 1790). Il semblerait que le conseil que M. de Vaudreuil donne dans cette lettre a été suivi; car en 1792 le comte de Lautrec se trouvait en Espagne, et entretenait une correspondance contre-révolutionnaire avec un ancien garde du corps nommé Vigier; cette correspondance fut saisie et communiquée par le département du Tarn à l'Assemblée législative (séance du 27 mai 1792). Il se rendit alors en Russie et y entra au service militaire avec le grade de général-major; le 16<sup>27</sup> janvier 1793, il fut promu au grade de lieutenant-général. Le 19 janvier 1795 le *Moniteur* annonce, sous la rubrique de Hambourg, le suicide du comte de Toulouse-Lautrec, ex-constituant, qui avait refusé de servir contre sa patrie. Nous ne trouvons pas la confirmation de cette nouvelle dans les *Souvenirs* du comte de Neuilly, qui pourtant habitait Hambourg à cette époque. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que la descendance du comte de Lautrec subsiste encore en Russie.

songent à partir, et elle a quelques raisons pour le penser. Vous devriez conseiller au Roi de se servir exclusivement pour son évasion de Brou (1), l'inspecteur des chasses. Cet homme, plein d'intelligence, de courage et de fidélité, a des moyens sûrs, si on veut s'en fier à lui. Il va toutes les semaines voir le Roi, et n'est suspect à personne. Il a à sa disposition un nombre de gardes, bien montés et aussi sûrs que braves, et il répond sur sa tête de la réussite. Qu'il nous le mène à Coblençe, et le reste ira tout seul. Proposez-le du moins: ce lui sera une preuve qu'on s'occupe avant tout de lui. Cet avis m'est venu de lieu sûr.

Aucun Français ne voit ici M. Noailles. Le bruit a couru qu'il voulait forcer son fils à porter la cocarde nationale, et nos jeunes gens étaient décidés à la lui arracher. Ce jeune homme est fort malheureux, car on dit qu'il pense à merveille, est dans le cœur aristocrate et prêt à fuir la maison de son père. Que ne le fait-il? On aurait du moins un Noailles dans le bon camp. Son père a quitté l'ordre de Saint-Lazare, et, par une inconséquence étrange, le fils porte l'uniforme des gardes du corps. Il serait assez plaisant que MM. les gardes du corps lui mandassent ou de rejoindre à Coblençe, ou de quitter l'uniforme; on rendrait un vrai service à ce jeune homme, qui se déciderait à suivre son corps et la route de l'honneur.

Le duc de Polignac me prie d'appuyer beaucoup sur l'article de l'abbé Sabatier (2), qui peut vous être ici de la plus grande utilité. Il va tous les jours chez M. de Kaunitz, est bien instruit, écouté, parfaitement intentionné. Comme les émoluments peuvent cesser à volonté, on ne risque rien de les donner, parce qu'on les arrête, si cela

(1) *Brou* (François), né en 1728, inspecteur des chasses de la capitainerie de St-Germain-en-Laye.

(2) *L'abbé Sabatier* (Antoine), né en 1742, mort en 1817, fécond littérateur, rédacteur du *Journal politique national* en 1789. Au début de sa carrière littéraire, il avait été protégé par Helvétius. Plus tard, gagné par M. de Vergennes, il se fit le défenseur de la religion et des bonnes mœurs. Après la prise de la Bastille, il émigra en Allemagne, et séjourna assez longtemps à Vienne.

n'est bon à rien ; et, si cela est utile, on est plus que dédommagé de ce qu'il en coûte.

Je crois que vous feriez bien d'écrire à l'Empereur relativement à la réadmission de M. Noailles ; mais il faut une lettre raisonnée, et point une lettre d'humeur. Causez-en à fond avec Calonne, avant d'en parler au conseil.

Revenons à nous et à nos amis. J'ai rendu compte de la parfaite conduite et du plein succès de votre amie. Ses parents en étaient déjà à peu près instruits et enchantés. Ce que je leur ai dit a ajouté à leur satisfaction et à leur confiance ; ainsi la voilà près de vous sans inconvénients jusqu'aux grandes aventures.

Parlons à présent de moi. J'ai été malade en route, et, sans exagération, j'étais mort, si je n'étais pas venu ici. Ma tête était trop surchargée de combinaisons et de projets, et mon cœur était trop souffrant de la privation de mes amis. D'après cela, réglez ma marche à votre volonté ; un mot, et je pars à l'instant. Mais, si les instants ne pressent pas, si vos moyens ne sont pas prêts, si vous n'agissez pas promptement, laissez-moi un peu respirer, car mes forces morales et physiques sont épuisées. Laissez croire que je vous serai utile ici autant et plus qu'au conseil, et je crois que c'est une vérité. Je me sens éteint au conseil par la supériorité de Calonne et par la vôtre, et je pense que je vaud mieux par lettres qu'en paroles. Vous devez avoir reçu une lettre bien pressante de M<sup>me</sup> de Polignac relativement à moi. Ah ! qu'elle avait besoin de me voir ! Mais déjà l'idée de mon départ prochain trouble sa joie. Je m'en fie absolument à votre amitié pour elle et pour moi ; alliez son bonheur et mes devoirs et en même temps mon utilité. Je ne peux mieux faire que de vous en laisser être l'arbitre ; mais, si vous me donnez quelque temps de plus, il faut dire que je vous suis utile ici.

Je crois que la Russie va donner le mouvement à tout, et il me paraît impossible que vous entrepreniez sans son appui et son conseil que vous lui avez demandés. J'ai vu tout le long de ma route les troupes de l'Empereur ; j'ai fait

parler aux soldats pour savoir leurs dispositions et connaître s'ils étaient bien ardents pour entrer en France. Partout ils ont répondu qu'ils sont si fatigués de la guerre des Turcs que le repos est tout leur vœu et leur est nécessaire; et en effet ils paraissent harassés. Il est donc indispensable qu'ils se reposent jusqu'aux premiers jours de mars; alors ils iront avec ardeur. Les mieux intentionnés des généraux autrichiens disent de même. Cela n'empêchera pas, si vous avez les Hessois et les troupes de Darmstadt, que vous ne commenciez avec vos seules forces, surtout si les Espagnols veulent en même temps faire diversion vers les frontières du Roussillon (ce qui se peut même l'hiver). Mais si vous n'avez pas les Hessois, que pourrez-vous faire dans le Nord, avec les seules promesses très hasardées de l'abbé d'Eymar (1)? Ayons de l'ardeur, mais point de témérité, car il ne faut pas croire à tous les rapports; il faut les examiner beaucoup avant de s'y livrer.

D'ailleurs, quand vos gardes du corps et vos gentilshommes seront-ils montés et armés? Cela ne se fait pas vite, quand les moyens d'argent manquent. A votre place, je formerais beaucoup de compagnies de gentilshommes à pied, armés de fusils à deux coups, qui s'exerceraient à parfaitement tirer. Je ferais usage, pour ces compagnies à pied, des remparts de cordes proposés par M. de Guibert (2) et qui mettent à l'abri de l'attaque de la cavalerie. Sur les ailes de ces compagnies à pied j'aurais des escadrons de gentilshommes, qui chargeraient lorsque la cavalerie nationale aurait été ébranlée par le feu de cette bonne infanterie. Cela est moins cher et plus prati-

(1) *D'Eymar*, abbé-prévôt de Neuwiller (Alsace), ancien vicaire général du grand chapitre de Strasbourg sur la rive droite du Rhin, député du clergé du bailliage de Haguenau et Wissembourg aux États généraux. Le 30 novembre 1790, il avait envoyé sa démission à l'Assemblée Nationale et était passé en Allemagne. En 1804, il fut arrêté à Offenbourg, en même temps que le duc d'Enghien à Ettenheim, mais relâché peu de temps après.

(2) *Guibert* (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), né en 1743, mort en 1790. Maréchal de camp en 1788, auteur de plusieurs ouvrages très estimés sur l'art militaire. C'est le même dont il est question dans le *Secret du Roi*, par le duc de Broglie, t. II, p. 431.

cable que de monter toute cette noblesse, où les marins, les artilleurs, les officiers d'infanterie et les gentilshommes qui n'ont pas servi se trouveraient bien embarrassés de mener leurs chevaux. Les gardes du corps, les compagnies rouges et quelque gendarmerie, les escadrons auvergnats et quelques autres, voilà à quoi je réduirais ma cavalerie. On pourrait faire un corps de tous les bourgeois qui veulent passer, et en donner le commandement au brave Malseigne (1), dont le ton militaire et franc leur plairait à coup sûr et qui en tirerait un très bon parti. Je pense encore que vous devriez prendre un jour tous les quinze jours pour aller visiter les gardes du corps, les escadrons auvergnats, et consacrer quelques jours à aller voir l'établissement d'Ath, si intéressant par le bon esprit qui y règne. Là gît l'honneur dans toute sa pureté, et l'âme de mon prince doit s'y montrer sensible. Cela sera du meilleur effet.

On dit que M. d'Hénin vous envoie sa démission. Il est important de le bien remplacer. Pauline m'avait persécuté pour vous proposer mon cousin; mais j'y ai résisté, sans lui en dire les raisons. C'est un M. de Saint-Simon (2) ou M. de Vassé qu'il faut préférer à tout. Un homme qui aurait fait la guerre, qui aurait de la fermeté (et elle est plus nécessaire que jamais pour vos gardes), me paraîtrait devoir décider votre choix, et cela plairait à la noblesse, qu'il faut contenter. *Ceci est pour vous seul.*

(1) *Malseigne* (Le chevalier Guyot de), né en Franche-Comté, maréchal de camp (9 mars 1788), émigré à la suite des troubles de Nancy (août 1790), où il s'était fait remarquer par une résistance courageuse. Il fut quelque temps aide de camp du roi de Prusse, et rejoignit l'armée de Condé en 1795. V. sur lui DUGAS DE BOIS SAINT-JUST, *Paris, Versailles et les provinces*, t. II, p. 324, et *Aperçu sur l'ordre de Saint-George du Comté de Bourgogne*, p. 210-211.

(2) *Saint-Simon* (Claude-Anne, marquis, puis duc de), né en 1743. Entré en 1780 au service de l'Espagne, il n'en fut pas moins député de la noblesse de l'Angoumois aux États généraux. Retourné en Espagne, il y forma un corps d'émigrés sous le nom de Légion royale des Pyrénées. Fait prisonnier au siège de Madrid en 1808, il fut interné dans la citadelle de Bsançon jusqu'en 1814. Il mourut en 1819 dans sa patrie d'adoption, duc, capitaine-général et grand d'Espagne de 1<sup>re</sup> classe.



Je crois très essentiel que le traitement de vos gardes ne soit pas plus fort que celui des gardes du corps, et déjà on murmurait des préférences données aux premiers.

Tâchez de décider Monsieur à donner à dîner, à présent que la saison devient rude; car ce genre de vie n'est pas praticable et dégoûte tout le monde. Monsieur peut avoir un fort bon souper pour lui et huit ou dix personnes qu'il y admettra.

J'ai rêvé tout le chemin à tous ces petits détails, et je profite du départ de Chabannes (1) pour vous les marquer avec toute la franchise que donne un vif et tendre intérêt.

Le baron d'Escars (2) marque à Polignac que si le roi de Suède a de l'argent, il s'embarquera, fût-ce en novembre, et il espère que l'Espagne et la Russie lui en donneront. Il est furieux contre l'Empereur, et ce sentiment gagne tout le monde; malgré cela, il ne faut pas rompre, car c'est la première puissance encore.

On est étonné à Vienne et partout que votre protestation n'ait pas encore paru. En France, tout le monde l'attend. Je désire bien de toute manière que notre ami soit en état de la faire promptement. Pressez pour cet objet; beaucoup de gens indécis n'attendent que cela.

M<sup>me</sup> de Polignac vous mande une chose très positive sur un projet d'évasion prochain; cela vient de lieu sûr. Mais parlez du petit Brou; on vous en saura gré. Envoyez un homme exprès pour cela.

(1) *Chabannes* (Jean-Frédéric de), né en 1762. Il était le fils de Marie-Élisabeth de Talleyrand, née en 1733, mariée en 1759 au comte de Chabannes, dame pour accompagner de Madame Adélaïde et amie de M. de Calonne. En 1789, elle avait reçu ordre de ne plus paraître à la Cour pour être allée voir M. de Calonne à Londres. LESCURE, *Corresp. secrète*, t. II, p. 220.

(2) *Escars* (Jean-François de Pérusse, chevalier, comte, puis duc d'), né en 1747. Maréchal de camp en 1788. Emigré en 1790. Envoyé par les Princes en 1791 auprès de Gustave III, ensuite à Berlin, où il prit du service. Lieutenant-général le 22 juin 1814. Premier maître d'hôtel du roi le 23 août 1814. Mort le 9 septembre 1822, à la suite d'un des diners de Louis XVIII, ce qui fit dire aux plaisants: « Hier, Sa Majesté a eu une indigestion, dont M. le duc d'Escars est mort. »



Le duc de Polignac a ici une machine bien montée pour être désormais instruit de tout ce qui se passera ; mais il ne peut vous confier ses moyens par écrit, parce qu'une seule indiscretion les lui ôterait tous. Il vous supplie de lui envoyer deux fois par semaine un bulletin bien fait et bien *arrangé* des nouvelles de France et de tous les pays, et de le tenir au courant des instructions données à Roll, à d'Escars, à Esterhazy et au duc d'Havré, avec lequel on ne communique pas en Espagne. L'intrigue de Godoï y prévaut, et il est bien essentiel d'éclairer sur ce fait important, car il est à la propagande, et l'Espagne y court de grands dangers.

De grâce, écrivez un mot, ou engagez Calonne à écrire au comte d'Antraigues. Il se tue pour vous servir, et il ne reçoit pas la plus légère marque de satisfaction.

On néglige trop aussi Las Casas. Vous me direz que c'était ma faute. Eh bien ! j'en conviens ; mais c'est que j'en avais au-dessus de mes forces, et si cela avait continué, je devenais fol ou imbécile, et j'en suis encore tout près.

J'ai trouvé M<sup>me</sup> de Polignac plus jolie que jamais, la comtesse Diane engraisnée et bien portante. Idalie vient d'accoucher avant terme ; son enfant est mort, et Armand en est désespéré ; mais la mère se porte bien, et il aura le temps de réparer, si cela n'est pas déjà fait.

Qu'on n'oublie pas dans la protestation de rendre les municipalités, départements et gardes nationales répondants des propriétés et de la sûreté de la noblesse et du clergé. Cet article est bien nécessaire. Il faut aussi appuyer davantage sur l'intérêt de la religion.

Chabannes va partir, et je suis obligé de finir en suppliant Monseigneur de recevoir avec sa bonté ordinaire l'hommage de ma tendresse et de mon respect.

---

## XCVII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Conversation avec l'Empereur. — Pas de lettre de Coblençe. —  
Prochain départ de l'auteur.

A Vienne, ce 28 octobre 1791.

Nous n'avons pas une lettre de Coblençe depuis mon arrivée ici, et il serait cependant important que le duc de Polignac fût plus au courant des nouvelles. On les lui apprend ici, et il devrait au contraire les apprendre aux autres. Cette incertitude, cette ignorance de ce qui se passe rendent sa conduite embarrassante.

Hier j'ai été admis à l'honneur de faire ma cour à l'Empereur, et certes il faudrait que je fusse bien habile pour le prendre par ses paroles. Tel quel, voici le résultat de l'audience que j'ai obtenue. Il eut la bonté de m'apprendre lui-même que la Russie persistait dans ses bonnes intentions, et que l'Espagne aussi était fort animée ; que l'acceptation du Roi n'avait rien changé aux dispositions de ces deux cours. Voilà de l'obligeance et de l'empressement à annoncer de bonnes nouvelles ; mais, en sortant de chez l'Empereur, j'allai chez M. de Kaunitz, où j'appris que, depuis avant-hier, l'Empereur avait donné l'ordre de recevoir dans tous ses ports le pavillon national. Ainsi donc les propos sont bons et les procédés diamétralement opposés aux discours. Concluez comme vous voudrez.

Ma conversation avec l'Empereur n'a pas été longue ; mais j'ai eu le temps de lui dire que dix mille gentilshommes expatriés, manquant de secours, seraient nécessairement forcés de se faire jour l'épée à la main, et qu'il serait impossible de taxer d'imprudencè ce qui aurait été inspiré par le désespoir et l'indispensable nécessité ; que certainement les Princes partageraient le sort et les dangers de toute cette noblesse fidèle ; qu'ils avaient du reste prouvé

à l'univers leur patience et leur prudence, et qu'il y aurait bientôt une époque à laquelle ils prouveraient leur courage ; et que tous les malheurs qui en pouvaient résulter ne leur seraient pas attribués. J'ai ensuite parlé des bruits qui se répandent d'une prochaine évacion et d'une lettre venant de bon lieu qui l'annonce pour le 27 de ce mois.

L'Empereur m'a paru étonné de cette époque du 27, et ensuite il m'a dit qu'il n'en avait aucune nouvelle directe et qu'il ne savait que les bruits vagues qui s'en répandent. Il m'a parlé de la prodigieuse émigration depuis l'acceptation du Roi, et m'a demandé s'il était vrai que beaucoup de bourgeois voulaient aussi émigrer.

J'ai répondu que rien n'était plus vrai, et qu'il ne manquait aux Princes qu'un territoire et de l'argent pour les recevoir ainsi que plusieurs régiments fidèles.

On ne m'a rien répondu.

J'ai dit que la réponse des Princes à tous ceux qui voulaient émigrer était que, s'ils étaient en sûreté dans l'intérieur et s'ils pouvaient y être utiles, qu'ils y restassent ; mais que, s'ils étaient en danger et sans moyens de servir le Roi dans l'intérieur, ils n'avaient qu'à sortir et se réunir aux Princes.

L'Empereur est convenu que cette réponse est juste et sage. Il m'a paru persuadé que l'opinion revient, et que la nouvelle législature est fort méprisée. Il m'a appris que le Roi a écrit au roi de Naples par M. Sacco, chargé d'affaires, pour engager S. M. Napolitaine à quitter le cordon bleu ; le roi de Naples n'a pas cru devoir céder à cette invitation.

Ensuite l'Empereur m'a congédié.

Comme ma lettre sera sûrement lue, je dois être et je suis de la plus grande exactitude. Vous en tirerez les conclusions.

J'ai la fièvre depuis quelques jours ; je l'avais hier quand j'ai été chez l'Empereur, et j'y souffrais cruellement. J'ai ensuite été un moment chez M. de Kaunitz, et

je suis venu me coucher. J'ai eu une assez forte transpiration, qui m'a soulagé; mais je crains que cette fièvre ne devienne intermittente, et alors le désespoir s'emparera de moi.

J'avais prié bien du monde de m'écrire, et vos bontés faisaient que je comptais principalement sur vous; mais je n'ai pas reçu un mot de personne. Rivière, Armand, le duc de Laval, Achille (1), M. de Richelieu, M. de Lange-ron, M. de Pracontal, M. de Juigné, et plusieurs autres attendent le signal pour partir; mais que puis-je leur dire? Quant à moi, je partirai dès que ma santé m'en laissera la possibilité. Quel que soit mon bonheur de voir mes chers et malheureux amis, je saurai m'arracher à ce bien si doux pour me rendre à mon devoir, dès que je pourrai soutenir la route. J'espère être en état de partir le 4 ou le 5 novembre. Je dois croire que *vous, qui connaissez si bien le prix de l'amitié*, vous m'auriez mandé de rester quelques jours de plus, si vous aviez pu me les donner. Puisque vous ne m'en dites rien, je résisterai à toutes les instances qu'on me fait ici, et on y a en effet bien besoin de moi. La comtesse Diane est retombée malade; M<sup>me</sup> de Polignac a de fortes douleurs au foie et va commencer de nouveaux remèdes. N'importe, je partirai; mais j'en mourrai. Il y a longtemps que je suis décidé à mourir pour vous.

Daignez faire agréer à Monsieur l'hommage de mon profond respect.

(1) *Achille-Jean-Louis de Montmorency-Laval*, huitième fils du duc de Laval, né le 25 juin 1772, mort le 20 septembre 1793, d'une blessure qu'il avait reçue à la défense du camp retranché de Bodenthal, à l'avant-garde de l'armée de Condé. V. (ROMAIN), *Souvenirs d'un officier royaliste*, t. II, p. 459, note.

## XCVIII

## M. DE VAUDREUIL A L'EMPEREUR LÉOPOLD

Fausse démarche de Marie-Antoinette. — Urgence d'agir. — Facilité d'une occupation actuelle de la France. — Désespoir de la noblesse émigrée à craindre. — Loyauté des Princes. — L'Europe a les yeux fixés sur l'Empereur. — Excuses pour une lettre écrite sans aucune mission des Princes.

31 octobre 1791.

Sire,

Je commence par demander pardon à Votre Majesté Impériale de ma hardiesse; mais je suis sûr de l'obtenir d'un prince magnanime, dont les vertus et les talents étaient connus longtemps avant que, pour le bonheur du monde, il fût placé à la tête d'un grand empire. Je dois être écouté, quand j'ose plaider la cause du meilleur et du plus malheureux des rois devant son beau-frère et son allié; je dois intéresser Léopold, quand je lui parle de l'infortunée Antoinette.

Je suis positivement instruit, Sire, que la Reine de France, trompée par les traitres dont elle est entourée, a écrit à Votre Majesté Impériale pour l'engager à ne point agir et à la laisser faire. Ah! pour son propre intérêt, Sire, ne la croyez pas! Elle présume trop de ses forces et de son habileté dans des temps aussi orageux et dans des circonstances aussi graves. La Reine croit que le mépris apparent et mérité dont se couvre la nouvelle législature produira la dissolution de cette indigne assemblée et ramènera à l'autorité légitime. La Reine s'abuse. Tous ces mouvements éphémères n'aboutiront qu'à de nouvelles convulsions, à de nouveaux crimes, si la force ne soutient pas les bien-intentionnés et n'en impose pas aux révolutionnaires. C'est encore l'ancienne et déses-

table Asemblée, qui, après avoir renversé l'Empire, conduit en ce moment la capitale; c'est elle qui déjoue la nouvelle législature et qui aspire à se faire redemander par ce peuple aveugle, qu'elle dirige à son gré et dont elle paie encore les satellites avec l'or qu'elle a volé au trésor public. C'est dans le sein de la première Assemblée nationale qu'ont été choisis les hommes vils et criminels, un Beaumetz, un Thouret, etc., qui composent à présent le conseil des Tuileries. La Reine se flatte de les avoir gagnés; elle croit devoir à leurs avis et à leurs soins quelques signes trompeurs de faveur populaire, quelques cris de : *Vive le Roi. vive la Reine!* avec lesquels on surprend sa bonne foi et sa crédulité. Ah! je les ai entendus dès le commencement de la révolution, ces funestes hurlements d'un faux amour! Ils ressemblaient aux cris de mort des sauvages cannibales, et me présageaient dès lors tous les horribles événements dont ils ont été suivis.

Je conviens que l'opinion change même dans la capitale; quant aux provinces, elle y est presque entièrement retournée en faveur du Roi, et la preuve positive en est dans la prodigieuse émigration actuelle des provinces. C'est pour cela qu'il est urgent d'en profiter, en donnant de l'appui aux fidèles et en frappant de terreur tous les conjurés.

Qu'il me soit permis de dire à Votre Majesté que la manière dont les malheureux Français sont traités en Brabant, que la dernière ordonnance relative aux émigrants de France que j'ai lue dans les gazettes, augmentent l'audace des révolutionnaires et feront durer nos troubles, dont cependant le vœu de Votre Majesté est de voir la fin; qu'il me soit permis d'avertir Votre Majesté que, si elle tarde à se déclarer hautement contre les perturbateurs du repos public, contre des rebelles, contre les geôliers de notre Roi, contre les assassins de notre Reine auguste et jadis adorée (des poignards ont été enfoncés dans son lit, la nuit du 3 octobre), contre les ennemis enfin des rois et de Dieu, tous ces monstres, s'ils sont conduits

par des scélérats habiles, se réuniront pour former un plan de défense, pour fortifier les frontières, pour établir de l'instruction et de la discipline dans les troupes nationales et dans les troupes de ligne, pour consolider une force militaire, et alors il deviendra plus difficile de les réduire; il faudra reconquérir ce qui, dans ce moment, ne ferait pas la moindre résistance, puisque les troupes nationales ne sont ni instruites, ni aguerries, puisque l'indiscipline des troupes de ligne sans chefs, sans officiers, ne les rend redoutables qu'à leur propre parti, et puisque le petit nombre de régiments fidèles qui sont en France se réuniront aux secours que Votre Majesté Impériale daignera nous accorder.

Le moment actuel est donc le plus favorable que Votre Majesté puisse saisir. Elle sera étonnée elle-même de la facilité avec laquelle elle fera rentrer dans le devoir des peuples égarés, qui se repentent déjà de leur égarement. J'ose certifier à Votre Majesté Impériale que vingt mille hommes de ses troupes et vingt mille Prussiens qui paraîtraient sur les frontières de Flandre, de Lorraine et d'Alsace, décideraient par leur seule apparition la soumission de ces provinces, où les Princes entreraient sans obstacles, à la tête de la nombreuse noblesse dévouée au Roi et des troupes hessoises qui seront aux Princes du moment que Votre Majesté voudra bien leur donner ses bons offices, déjà promis, pour cette négociation. Dans ce même moment, l'Espagne, le roi de Sardaigne et les Suisses, décidés par l'exemple et le vœu de l'Empereur, n'auront que de très légers efforts à faire pour enlever la Franche-Comté, le Dauphiné, le Vivarais, le Gévaudan, le Roussillon, le Béarn, la Navarre, l'Albret et le Languedoc, déjà bien disposés. Six mille Espagnols et quatre mille hommes des troupes piémontaises suffiront pour les provinces méridionales, tandis que quatre ou cinq mille Suisses entreraient en Franche-Comté, qui n'attend que quelques secours pour se déclarer contre nos tyrans et en faveur de nos légitimes souverains.



D'ailleurs, Sire, ce sont les entreprises partielles et hasardées qu'il est important d'arrêter, parce qu'elles peuvent avoir des suites funestes. Il n'y a qu'un moyen pour y parer : c'est que Votre Majesté déploie promptement des forces. Alors vous n'aurez pas à combattre, Sire. Toute la France se soumettra avec joie aux justes lois que vous voudriez dicter ; tous les Français fidèles, tous les Français repentants tomberont aux pieds de leur auguste libérateur. Léopold sera le vengeur des rois, le soutien des lois, le pacificateur et l'arbitre du monde.

Mais si Votre Majesté ne se presse pas de déployer sa puissance, je ne dois pas lui dissimuler que dix mille gentilshommes français, expatriés et manquant de secours, seront forcés par l'honneur et la nécessité à se faire jour l'épée à la main pour rentrer dans leur coupable patrie, pour y défendre leur religion, leur Roi, leurs propriétés, leurs épouses et leurs enfants, ou pour s'enterrer sous les décombres de la monarchie. Alors les Princes, sans moyens pour les faire subsister et les contenir, seront entraînés par eux et ardents à partager leur soif. *Nous touchons, Sire, à cette époque effrayante* ; mon devoir est de vous le dire. Tous les malheurs qui en pourront résulter influenceront sur le repos de l'Europe. Votre cœur sera-t-il tranquille alors, Sire, puisque vous auriez dû prévenir ces calamités ?

Ce langage est trop hardi peut-être ; mais, Sire, quels calculs, quelles craintes doivent m'arrêter, quand je vois mes souverains et mon pays sur le bord de l'abîme ?

Que Votre Majesté Impériale vienne donc à l'aide de deux princes, qu'il serait bien impolitique de vouloir séparer des affaires qui les intéressent par tous les droits que donnent la naissance et l'opinion. Le Roi n'a pas de sujets plus fidèles qu'eux ; l'ambition, les calculs personnels sont étrangers à leurs cœurs, et cette opinion, qui est tout entière pour eux, ils ne s'en servent que pour consolider la puissance et le bonheur d'un frère qu'ils adorent ; pour conduire aux pieds du trône cette noblesse

fidèle qui les a suivis et pour donner à sa tête l'exemple de l'amour et de l'obéissance.

L'Europe a les yeux fixés sur vous, Sire. Peut-être ignorez-vous son opinion, parce que la vérité arrive rarement aux rois. On est étonné de votre immobilité, qui entraîne celle de toutes les puissances. On sait que les mouvements de Léopold sont tous grands et magnanimes ; mais on dit que vos nobles projets sont souvent arrêtés dans leur exécution. Cependant on croit encore que la stagnation apparente de Votre Majesté Impériale cache quelque grand plan pour le salut de la France ; c'est ce que l'Europe doit en effet attendre du concours du Nestor du siècle, des ministres habiles et des grands généraux qui composent le conseil de Votre Majesté, et surtout des ressources supérieures que Votre Majesté trouvera dans ses lumières personnelles et dans les sentiments de son cœur.

Ah ! suivez, Sire, ces impulsions de votre âme ! Elles vous acquerront une gloire plus digne de Votre Majesté que celle qu'elle obtiendrait par les calculs de la plus habile politique. D'ailleurs il n'est, en ce moment de crise, qu'une seule politique pour tous les souverains : c'est celle de se réunir pour faire respecter leur pouvoir sacré et pour anéantir une secte impie et ennemie du trône et de l'autel.

Ne croyez pas, Sire, que la maison de Bourbon, que la Russie et la Suède renoncent à la gloire de sauver la monarchie française ; ne croyez pas que les princes de l'Empire abandonnent leurs droits envahis en Alsace et en Lorraine. Soyez donc le digne chef de la plus grande, de la plus facile entreprise ; soyez l'auguste défenseur de la noblesse, qui soutient les monarchies, et de la religion, ce frein nécessaire et respectable qui contient les peuples ! Croyez, Sire, que si le foyer même de l'incendie qui nous consume n'est pas étouffé, les flammes embraseront l'Europe et surtout nos voisins.

J'ajoute encore que, si la France doit son salut aux

secours de Votre Majesté Impériale, la reconnaissance des Français rejaillira sur leur auguste Reine, et l'intéressante Antoinette sera bientôt dédommée des outrages qu'elle a reçus par les hommages et l'amour d'une nation rendue à son premier caractère. Mais, si on peut croire que la Reine se soit opposée à votre marche...ah! Sire,... je m'arrête ! Mon attachement pour cette princesse, mon respect, ma reconnaissance pour elle m'empêchent de tracer la suite de malheurs que je redoute, moi qui ne serai heureux que quand je verrai la France à ses pieds.

C'est parce que j'ai vu qu'il était publiquement établi à Vienne que l'Empereur n'agissait pas, parce que la Reine le prie de ne point agir et parce que j'ai senti les inconvénients que ces bruits pouvaient avoir contre la Reine, tant pour le moment que surtout *pour la suite*, qu'étonné, effrayé de cette publicité, j'ai pris le parti d'en instruire Votre Majesté. et en même temps, quoique sans aucune mission des Princes, j'ai pris la liberté de mettre sous ses yeux des réflexions dictées par le plus pur zèle.

Une seule raison peut suspendre les mouvements de Votre Majesté Impériale ; c'est si elle espère encore que le Roi et sa famille échapperont à leurs geôliers. Dans ce cas, et si cette évasion doit être prochaine, il est peut-être inutile que les Princes en soient instruits. Mais si cette époque doit être plus éloignée, il est bien important que les Princes soient prévenus, afin qu'ils emploient tous leurs efforts pour arrêter les mouvements qui pourraient nuire au succès d'une évasion tant désirée.

Je termine ma lettre, comme je l'ai commencée, Sire, en implorant le pardon de ma témérité ; mais cette témérité même est un hommage que je rends à vos vertus.

Je suis, etc.

---

## XCIX

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS.

Insouciance à Vienne pour les affaires de France. — Pas un mot de Coblençe. — Gustave III choqué du silence du comte d'Artois. — Mort de Potemkine. — L'auteur part le 8.

(Vienne), ce 2 novembre 1791.

Flachslanden me mande que vous avez eu la bonté de m'écrire, Monseigneur, et de me donner quelques jours de plus ; mais je n'ai pas reçu votre lettre. Je profiterai cependant de cette augmentation de congé, et j'en profiterai forcément, parce que j'ai besoin de me refaire de plusieurs jours de fièvre que j'ai eue en route et depuis mon arrivée ici. Tout ce que je vois, tout ce que j'apprends ne contribue pas peu à me rendre malade. L'insouciance de ce pays-ci relativement à nos malheurs est au delà de toute expression. Je ne désespère pourtant pas que les yeux ne s'ouvrent et que la lumière ne vienne frapper, venant à la fois du nord et du midi, de la Russie et de l'Espagne.

On mande que vous allez vous établir à la ville. Je voudrais bien y trouver un petit logement pour Pauline, son mari et moi. Je n'ose vous supplier de charger quelqu'un de me trouver cela.

Le duc de Polignac ne reçoit pas un mot de Coblençe ; il serait pourtant nécessaire qu'il fût un peu plus au courant des nouvelles. Tous vos agents se plaignent qu'on ne leur écrit pas, et le baron d'Escars vous a sûrement instruit que le roi de Suède est étonné et choqué que vous ne lui écriviez pas vous-même. On ne peut pas dire qu'il ait tort ; il se conduit assez bien pour qu'on lui marque confiance et reconnaissance. Il était convenu que tous vos agents recevraient un ou deux bulletins par semaine, et cela est indispensable. Veillez donc, Monseigneur, à ce que cela soit fait.

Je ne suis pas content de la santé de la comtesse Diane, ni même de celle de M<sup>me</sup> de Polignac, qui a de vives douleurs au foie et qui recommence des remèdes. Pour Idalie, accouchée avant terme, elle ne s'en porte que mieux, et je crois que cet accident sera bientôt réparé, s'il ne l'est déjà.

Je suis ici aussi content des Hongrois que je le suis peu des Autrichiens. Les premiers sont très sensibles à nos malheurs et ardents pour qu'on y remédie; les autres au contraire sont ou indifférents ou même bien aises de ce qui nous arrive.

La mort du prince Potemkine est un bien grand événement; mais je ne crois pas qu'il change rien aux nobles intentions de l'impératrice, car celle-là a ses idées à elle, indépendantes des caprices de ses ministres, et les assignats ne parviennent pas en Russie.

Je compte être en état de partir le 8. Si la gelée continue, j'irai assez vite; mais si le dégel vient, avec la prodigieuse quantité de neige qui est déjà tombée, je ne sais comment j'arriverai. Je suis, je vous l'avoue, effrayé des de ux cent cinquante lieues que je vais faire dans cette saison. L'hiver s'annonce ici d'une manière menaçante et deux mois avant le temps ordinaire.

Je vous supplie, Monseigneur, de mettre aux pieds de Monsieur l'hommage de mon respect et de recevoir avec v otre bonté ordinaire celui de mon dévouement et de ma tendresse.

J'espère que le petit accident qu'a eu l'hôtesse de M<sup>me</sup> Grand n'a pas eu de suite; on me mande que ce n'est qu'une transpiration arrêtée.

Calonne ne m'a pas écrit un mot, pas plus que vous, et je vous boude tous les deux.

---

## C

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

L'auteur ne partira que le 12. — La lettre annoncée par Flachslan-  
den n'a pas été reçue. — Les productions du séjour d'Ems.

(Vienne), ce 9 novembre 1791.

Quelques raisons, dont je vous rendrai compte, retardent mon départ de deux ou trois jours; mais je partirai sûrement samedi 12. En outre d'une raison impérative et que vous approuverez, j'ai eu, pour ne pas partir aussi promptement, le motif de ma santé, de vives douleurs d'entrailles, mais plus que tout cela, je l'avoue, la peine de quitter mes amis peut-être pour longtemps, peut-être pour... Je m'arrête, car je ne partirais plus. Vous concevrez plus aisément que personne ce qu'il m'en coûte, parce que vous connaissez l'amitié, et parce que vous connaissez mes amis.

Vous vous chargerez donc de mes excuses auprès de Monsieur, qui sûrement ne doute pas de mon zèle, et vous voudrez bien lui dire que, Flachslan den m'ayant écrit que rien ne pressait mon retour et *que vous me l'avez mandé*, j'ai cru pouvoir, sans lui déplaire, prendre cinq ou six jours de plus. Je n'ai pas reçu cette lettre de vous que Flachslan den m'a annoncée de votre part, et je conviendrai que j'en ai eu un peu d'humeur. Qui en a eu bien davantage?... vous le devinerez aisément. Je vous préviens qu'on vous boude bien fort pour n'avoir pas écrit un mot, un seul mot depuis mon départ de Coblen ce. On espérait que ce mot serait : « *Restez encore* », et on l'attendait avec bien de l'impatience.

Je partirai d'ici peu content en apparence; mais je pars persuadé pourtant que la bonne volonté y est, et que l'on attend des circonstances pour se prononcer, et qu'on

cache avec soin des projets dont on craint surtout de laisser pénétrer le mystère avant terme. La poste ne me permet pas de vous en dire davantage.

Daignez vous charger de dire à Calonne que je ne lui écris pas, parce qu'il ne répond jamais, *pas plus que vous*.

Je suis fâché que Roll ait pris trop tôt, à mon sens, son parti. Je pense qu'il est pressant de le renvoyer à son poste.

J'ai su qu'une de nos plus aimables amies a été incommodée; mais j'ai appris avec joie que son incommodité n'a pas eu de suites. M<sup>me</sup> de Guiche m'a dit de sa part que je pouvais rester quelques jours de plus.

J'espère que quelques bonnes âmes se seront occupées de m'avoir un bon et chaud logement, et qu'il y aura de quoi y loger Pauline. J'ignore absolument si le marquis de Vaudreuil est arrivé à Coblenze, et je n'ose, moyennant cela, lui écrire.

Je ne conçois pas que nous n'ayons pas encore reçu de réponse aux dépêches portées par Fontbrune et à celles portées par Chabannes.

Je m'attends à quelques productions du séjour d'Ems. Je m'y attends d'autant plus que la première production en annonçait une seconde, qui tarde trop.

Vous allez avoir M. le comte d'Oxenstiern, et je vous en félicite. Je voudrais que vous vissiez aussi arriver Las Casas; j'ai lieu de l'espérer.

On me charge, malgré l'humeur, de joindre à mes hommages ceux de toute la colonie.

---



## C I

## M. DE VAUDREUIL AU DUC DE POLIGNAC

Défend sa lettre à l'Empereur. — Aggravation de la situation en France. — Motifs d'agir de plus en plus pressants. — Nouvelles du Cap.

(Coblence, décembre 1791.)

J'ai appris avec autant de douleur que de surprise, mon cher duc, que l'électeur de Cologne a mandé à son ministre que l'Empereur lui avait communiqué la lettre que j'avais pris la liberté de lui écrire pendant mon séjour à Vienne, et que S. A. E. l'avait trouvée *au moins bien vive, pour ne pas dire plus*.

J'ai relu cette lettre avec trouble, craignant d'y trouver quelques expressions échappées à ma chaleur naturelle et arrachées par l'importance du sujet. J'avoue qu'en l'examinant avec sévérité, je n'y ai rien remarqué qui pût déplaire à l'Empereur. J'avais d'ailleurs observé le plus profond silence sur ma démarche jusqu'au moment où j'ai su, par des membres du corps diplomatique, que ma lettre avait été envoyée à la chancellerie d'État, et qu'elle était connue. Jusque-là mes plus intimes amis n'en avaient aucune connaissance.

Vous savez, mon cher duc, que personne ne connaît et n'observe plus que moi les règles du respect. J'ai osé parler à l'Empereur de ses premiers mouvements, nobles et magnanimes, mais trop facilement arrêtés dans leur exécution. Ah ! n'avons-nous pas été témoins à Padoue de ces mouvements sublimes, qui nous avaient inspiré la vénération ? C'est de Padoue que sont partis les lettres et le projet de déclaration envoyés par lui à toutes les puissances. C'est à Padoue que Léopold s'était élancé vers l'immortalité. Quel est l'ennemi de Dieu, des rois et des

hommes qui a osé suspendre ces impulsions d'une âme vraiment royale, d'un frère tendre et d'un allié généreux? Mais il est encore temps que Léopold s'empare de cette gloire qu'on veut lui arracher, et les circonstances deviennent impérieuses.

Les nouvelles de Paris sont bien alarmantes, et c'est à présent que je redoute quelque funeste catastrophe. Les brigands y sont appelés et y arrivent en foule; les Jacobins, le maire, la municipalité, les départements ne cachent plus leurs criminels projets, ils ne veulent plus de Roi, et marchent à découvert et avec audace à la destruction de la royauté et à la république. MM. Carra, Dubois de Crancé y ont annoncé aux Jacobins (et leurs discours sont imprimés) qu'il faut faire tomber la tête du Roi aux pieds de la nation souveraine. Les extraits de ces discours vous seront envoyés. Les jours, les heures, les moments perdus seront irréparables. MM. de La Fayette, de La Tour-Maubourg, Rabaud de Saint-Étienne, etc., rassemblent, animent, arment les protestants des provinces méridionales pour seconder les efforts de la capitale. Toutes leurs entreprises criminelles sont encouragées par l'opinion répandue que l'Empereur nous abandonne, et, s'il délibère encore, son indécision livrera son beau-frère et sa sœur à des assassins ou à des bourreaux. Mais que Léopold paraisse, et les Titans sont foudroyés! Un manifeste, une seule menace de l'Empereur, suffiront pour anéantir tous ces complots funestes. La terreur s'emparera des coupables, et les fidèles, ranimés par ses paroles, reprendront l'espoir et le courage. Les dangers du Roi et de la Reine cesseront au moment même où l'Empereur ordonnera qu'on les mette en liberté. Les nouveaux outrages faits au Roi, l'insolence d'une de ses sentinelles qui a l'audace d'arrêter et de menacer son maître, et qu'on ose soustraire à la punition d'un tel crime, ne prouvent-ils pas avec évidence l'esclavage de Louis XVI? La coalition des puissances sera donc inutile et dérisoire? L'ouvrage de Léopold sera donc détruit?

Non, je ne puis le croire, et j'attends à tout moment le signal des vengeances et de la justice. J'ai vu Léopold à Padoue à l'époque de l'arrestation du Roi ; j'ai été le témoin des élans de son âme. Les malheurs de mes souverains se sont depuis aggravés ; ils sont plus que jamais menacés.

Le Léopold de Padoue va reparaître dans toute sa dignité et toute son énergie. Nous lui devons la délivrance de nos maîtres infortunés ; il défendra les droits envahis des princes de l'Empire dont il est le chef : il vengera le Souverain Pontife de la religion qu'il professe, et dont nos tyrans ont usurpé les États ; il affermira tous les trônes ébranlés, et assurera le repos du monde. ♣

La lettre-circulaire que l'Empereur a écrite aux puissances coalisées, depuis l'acceptation du Roi, annonce que, si le Roi éprouvait de nouveaux outrages et si le royaume éprouvait de nouveaux troubles, cette coalition resterait dans toute sa force, et qu'il serait temps alors d'en déployer les moyens. Eh bien ! mon ami, dites-lui que nos colonies sont inondées de sang et en proie aux flammes, que c'est l'ouvrage de nos cruels usurpateurs ; dites-lui que son beau-frère, son allié, un roi, est sans cesse menacé ; que nos législateurs le dépouillent même de la puissance exécutive, et disent tout haut qu'il faut faire tomber cette tête sacrée ; dites-lui que la religion catholique va être proscrite, et que ses ministres fidèles sont plus persécutés que jamais ; dites-lui qu'avant six semaines le sang coulera à grands flots dans toutes les parties du royaume ; qu'il peut, qu'il doit prévenir ces funestes calamités ; qu'il acquerra une gloire immortelle, ou se préparera des remords dévorants ; dites-lui enfin qu'il faut qu'il choisisse l'honneur ou les regrets.

Je reviens encore à la lettre que je lui ai écrite. Elle n'était point déplacée ; elle contenait de grandes vérités, présentées avec toutes les formes du respect dont je suis pénétré. D'ailleurs, quel en a été le motif ? Vous le

savez ; c'était le bruit répandu que la Reine l'empêchait d'agir ; bruit injuste sans doute, mais bien dangereux pour cette infortunée princesse.

Vous pouvez, si vous le jugez à propos, mettre cette lettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale : elle aggravera, j'en conviens, mes torts, si c'en est de dire la vérité. Mais je ne puis m'accoutumer à voir Léopold avec la mesure des hommes ordinaires : je l'ai vu grand à Padoue ; je le vois encore tel, et il ne démentira pas ces premières démarches qui avaient si bien préparé sa gloire.

J'ai des détails sur mon habitation du Cap. Elle est totalement détruite, et c'est une perte de trois millions. Je suis réduit à la mendicité ; mais je n'ai ni le temps, ni la faculté de m'occuper de mes malheurs personnels, quand mes souverains et ma triste patrie sont sur le bord du précipice. J'ai tant fait l'aumône que quelqu'un me la fera le reste de ma vie. Ah ! puissé-je la donner encore pour le service de mon pays et de mes maîtres ! Vos malheurs me touchent bien plus sensiblement que les miens. Ce n'est donc pas sur moi que je gémis ; c'est sur vous et sur Jérusalem. Nous attendons de jour en jour le courrier de Russie, et le retard nous désole. Le baron de Vioménil nous est aussi annoncé de Paris, et il n'arrive pas. Rien n'arrive.

Je crois qu'il est bien temps qu'Armand, Rivière, Laval et les autres Français nous rejoignent. Il faut être ici parce que nous ne commandons plus les événements ; ce sont les événements qui vont nous commander, je dois vous le dire.

---

## CII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Conduite de l'électeur de Mayence. — Dispersion des émigrés. —  
Nouvelles de Saint-Domingue et des Pays-Bas.

(Ce 6 janvier 1792.)

Enfin vous allez voir votre Froment, que vous appelez à grands cris, mon cher ami, et ce qu'il vous donnera ne vous déplaira pas. Je conçois que vous ayez envie de le revoir, car je ne connais pas d'homme plus méritant de la chose publique et plus rempli d'âme et d'esprit.

Nous venons d'être ici dans la plus cruelle de toutes les crises. La déclaration de guerre faite le 14 décembre, au lieu de paraître aux princes de la frontière une ridicule fanfaronade, leur a fait tant de peine, que M. le prince de Condé a été congédié des États de Mayence, et que nous éprouvons ici tous les procédés résultant de la peur qui a gagné notre bon électeur (1), et surtout son ministre. L'électeur a eu la faiblesse de recevoir en qualité de ministre de France un M. de Sainte-Croix (2), grand démagogue et propagandiste outré. De cette première faute ont dérivé des tracasseries continuelles, que nous éprouvons à l'ins-

(1) *Notre bon électeur*. Frédéric-Charles-Joseph, baron d'Erthal (né en 1719, mort en 1802), élu électeur et archevêque de Mayence le 18 juillet 1774, et prince-évêque de Worms le 26 juillet de la même année,

(2) *Sainte-Croix* (Louis-Claude Bigot de), né en 1744, mort en 1803. En 1791, il avait été nommé ministre plénipotentiaire à Coblençe et à Trèves et chargé d'y porter le décret contre les émigrés. Revenu à Paris, il fut nommé le 1<sup>er</sup> août 1792 ministre des affaires étrangères; au 10 août, il accompagna la famille royale à l'Assemblée Nationale, et fut le lendemain remplacé par Lebrun-Tondu. Étant parvenu à passer en Angleterre, il y vécut jusqu'à sa mort dans une retraite absolue. Quoi qu'en dise M. de Vaudreuil, Sainte-Croix était profondément royaliste (Voir sa lettre au Roi dans le 3<sup>e</sup> *Recueil des pièces trouvées dans l'armoire de fer*, Paris, 1793, t. II, p. 138). Il a laissé un écrit important : *Histoire de la conspiration du 10 août*, Londres, 1793, in-8, VIII-102 pp.

tigation de ce malheureux, qui aurait été à son arrivée envoyé à Cologne par bateau, sans la demande que nos Princes ont faite de le laisser tranquille. On nous disperse tous nos cantonnements ; on sépare tous nos corps militaires ; on nous fait vendre nos chevaux de vivres et d'artillerie, et on aurait fini par nous chasser aussi comme M. le prince de Condé. Mais je crois qu'enfin Dieu vient à notre secours. Je reçois des nouvelles de Vienne bonnes, excellentes. L'Empereur annule l'amnistie du Brabant, fait marcher des troupes ; 30.000 Prussiens commandés par le prince de Hohenlohe (1) vont se mettre en mouvement, et l'époque des vengeances est enfin arrivée. Soignez le Midi, plus intéressant que tout le reste ; que les Espagnols et les Piémontais se hâtent, et bientôt tous les Titans qui menaçaient le ciel seront foudroyés.

M. le comte d'Artois et Calonne vous écrivent, et ce dernier en détail. D'ailleurs tout ce que Froment vous porte est considérable. Vous ne direz plus qu'on vous laisse sans nouvelles. Je ne sais si Monseigneur vous ordonne de rester où vous êtes ; mais je vous le dis de sa part, jusqu'à nouvel ordre.

Dites-moi donc pourquoi M. de Las Casas ne me répond plus à aucune de mes lettres ; me boude-t-il ? Je ne vois aucune raison pour cela, car je l'aime autant que je l'estime, et je ne crois pas avoir démerité près de lui.

Vous savez sans doute que j'ai été tout à fait ruiné par l'événement de Saint-Domingue. Une de mes habitations a été totalement détruite, et celle qui me reste suffit à peine à mes créanciers. Mais je n'ai pas le temps et la faculté de m'occuper de moi, et mes peines personnelles font dans mon âme l'effet d'une goutte d'eau dans la mer. Vengeons nos souverains, la monarchie et la religion, réparons l'honneur français, purgeons la terre des mons-

(1) *Hohenlohe*. Charles-Albert-Chrétien, prince de Hohenlohe-Schillingsfurst, né en 1742, mort en 1796, feldzeugmeister (général d'artillerie) au service de l'Empereur. Il devait être placé sous les ordres du duc de Brunswick, commandant en chef toute l'armée austro-prussienne.

tres qui la troublent ; rejoignons ensuite nos amis pour ne plus les quitter, et ma fortune sera faite.

Nous n'avons pas entendu parler de M. de La Bastide, et sa conduite est plus que louche dans cette occasion.

Etablissez vous-même votre correspondance de la manière que vous jugerez la plus sûre et la meilleure. L'argent nous manque terriblement, et c'est notre plus grand embarras ; le reste irait tout seul. Comment l'Espagne n'a-t-elle encore fourni aucun fonds à nos magnanimes Princes ? Mais ne nous plaignons pas d'elle, car je suis convaincu qu'elle ira bien. Il est ma foi temps de couper l'hydre aux cent têtes, car le bouleversement du monde allait se faire. Le Brabant est plus troublé que jamais, et la Styrie et la Galicie sont prêtes à se révolter. On y demande avec menaces la double représentation du tiers et l'abaissement du clergé et de la noblesse ; c'est tout comme chez nous. Enfin ces mouvements ont dessillé les yeux de Léopold, et c'est franchement, je crois, qu'il va agir. Mes amis ont fait à Vienne de la très bonne besogne et y sont aussi considérés qu'ils méritent de l'être. En attendant, ils sont totalement ruinés, et leur courage et leur philosophie sont au-dessus de tout éloge. Les Tuileries marchent bien à présent, et l'accord est bien rétabli ; soyez-en sûr, mais ne l'ébruitez pas, parce que cela serait dangereux.

Bonjour, mon cher comte, je vous aime à la vie et à la mort.

---



## CIII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Mort de l'Empereur Léopold. — Ses dispositions et celles de son successeur envers la France. — Le maréchal Lascy. — Démarches à faire auprès des électeurs. — Nouvelles instructions à donner au duc de Polignac. — Mort de M<sup>me</sup> d'Andlau. — Bretenil et l'archiduchesse Marie-Christine mal vus du roi de Hongrie.

A Vienne, ce mercredi 7 (mars 1792).

Ceux qui veulent les grands et fréquents événements sont servis par le sort au delà même de ce qu'ils peuvent désirer. La mort de l'Empereur (1) dans cette circonstance critique est un de ces coups imprévus qui assomment. J'ai appris cette mort à peu de distance de Linz, et alors je n'ai pas douté que le courrier du duc de Polignac, que j'avais rencontré près de Ratisbonne le samedi à midi, ne vous portât cette nouvelle, et je jugeai qu'il ne la savait pas, puisqu'il ne m'en avait pas parlé. J'ai appris, en arrivant ici, que le courrier était parti une demi-heure avant la mort de l'Empereur ; et comme, depuis ce moment jusqu'au vendredi au soir, il y a eu défense de laisser partir aucun courrier, afin que ceux du gouvernement les devançassent de vingt-quatre heures, le duc de Polignac a jugé inutile de vous en envoyer un, qui arriverait trente-six heures plus tard que celui envoyé aux Cercles, n'ayant d'ailleurs dans le premier moment aucun détail intéressant à ajouter à cet événement. Il a donc différé le départ de ce courrier jusqu'à ce qu'il eût appris quelque objet important à vous mander.

Vous aurez vu par sa dernière dépêche, et surtout par la lettre particulière qu'il vous écrit, que les dispositions de l'Empereur étaient tout à fait changées et favorables à

(1) L'empereur Léopold II mourut le 2 mars 1792.

vos projets. J'ajoute que Spielmann, Cobenzl (1) n'étaient plus en faveur, et le marquis de Noailles allait être renvoyé ; mais que ceci soit secret. C'est donc un malheur réel que la mort de Léopold, car son plan, d'accord avec le roi de Prusse, était de presser extrêmement la marche des troupes impériales et prussiennes, comme auxiliaires et destinées à venger la cause des rois ; mais la principale exécution devait vous être confiée ainsi qu'à Monsieur, l'Empereur sentant bien que ses troupes, entrant avec les Princes, trouveraient bientôt tout obstacle aplani et que, marchant sans eux, les villes et les régiments français pourraient regarder ses troupes comme ennemies. Charles Liechtenstein (2) et le prince de Rosenberg avaient acquis la principale confiance de Léopold et lui avaient donné cette excellente direction. C'est donc un vrai malheur que la mort de l'Empereur.

Cependant il faut que vous sachiez que l'Archiduc, à présent roi, avait aussi changé de langage en voyant son père changer de principes, et marchait absolument du même pied que lui. Il est jeune, amant de la gloire, adoré des troupes, et il paraît très ardent à finir cette grande aventure. Les troupes du Brisgau sont en marche, et les ordres ne sont point changés. On est même sûr à Vienne que tous les préparatifs vont être extrêmement pressés. Comme une partie de ce que j'ai l'honneur de vous mander est parfaitement d'accord avec la dernière lettre que vous écrivait Roll avant mon départ, je ne puis m'empêcher d'y croire et d'y avoir grande confiance.

Jusqu'à présent le nouveau roi n'a écrit qu'au maréchal de Lasey, et c'est le seul pour lequel on connaisse au jeune prince quelque considération. Le prince de Ligne m'assure que le maréchal est dans les meilleures

(1) *Cobenzl* (Comte Philippe de), né en 1744, mort en 1810, vice-chancelier d'Autriche.

(2) *Liechtenstein* (Le prince Charles de), né en 1765, tué en duel en 1795, avait été le favori de l'empereur Léopold et le directeur de sa police secrète. Il passait en même temps pour avoir le département des menus plaisirs de son maître. *Mémoires d'un homme d'Etat*, t. I, p. 265.

dispositions et sent que l'honneur et l'intérêt de son maître sont réunis pour terminer promptement et bien cette grande aventure, et a dit : « *Il n'est pas besoin d'un Empereur pour venger le trône et l'autel ; les forces du roi de Bohême et de Hongrie, duc de Brabant et archiduc d'Autriche, réunies aux forces prussiennes, sont plus que suffisantes pour punir les scélérats. C'est sans doute la plus belle manière de se faire élire Empereur.* » On m'assure qu'il a prononcé les mêmes mots au jeune roi.

Il n'en est pas moins important de soigner, dans l'interrègne d'un Empereur, l'électeur de Mayence (1), chancelier de l'Empire, et l'électeur de Saxe (2), et l'électeur de Bavière (3), vicaires de l'Empire. Leur influence sera bien grande pendant cet intervalle. Je suis bien fâché que vous n'ayez pas envoyé depuis longtemps un évêque, et principalement celui d'Alais (4), à l'électeur de Saxe, comme cela avait été convenu ; *mais bien des choses essentielles restent en arrière.* Quant à l'agent que vous enverrez sans doute à Munich, il faut que sa principale instruction soit de convaincre l'électeur que les illuminés ont joué et jouent encore le premier rôle dans notre révolution ; ils ont pris naissance chez lui, et il les a en horreur.

Il est nécessaire que vous donniez de nouveaux pouvoirs et instructions au duc de Polignac pour l'accréditer près du jeune roi et vos ordres pour complimenter et porter les lettres de Monsieur et les vôtres. Il n'y a pas de temps à perdre pour cela. Je plains bien le duc de Polignac, au moment où il allait cueillir le fruit de son travail, de le voir échappé de ses mains. Il avait acquis l'estime et même la confiance de l'Empereur à un degré très marqué. De plus, toute sa machine était parfaitement montée ; il avait ses agents distribués avec intelligence. Il faut

(1) V. p. 55, note 1.

(2) Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, né en 1750, mort en 1827. En 1806 il reçut de Napoléon I<sup>er</sup> le titre de roi.

(3) Charles-Théodore, électeur de Bavière, né en 1724, mort en 1799.

(4) L'évêque d'Alais. V. t. I, p. 289, note 1.

travailler de nouveau, et on ne sait encore sur quelles bases. car on ignore qui aura la principale confiance.

Le duc de Polignac vous prie, Monseigneur, de lui envoyer promptement ses courriers, parce qu'il en a besoin et en a très peu d'assez sûrs. De plus, il est et doit être impatient de recevoir vos instructions, ordres et pouvoirs.

Je vous supplie de me renvoyer par le jeune Guébillon (1) les lettres qui étaient pour moi dans le paquet de Monsieur.

Venons à présent à notre intéressante et trop malheureuse amie. Elle ne se doute pas de la mort de sa tante (2), et on n'a pas pu, *pour cause*, la lui dire plus tôt. Ce sera moi qui me chargerai de cette déchirante commission, et ce sera demain. J'en suis hors de moi, et j'ai besoin de rassembler tout mon courage pour ce cruel office. Imaginez-vous que, dans le même moment où M<sup>me</sup> de Châlons mande au duc la mort de sa mère, elle mande à sa cousine que sa mère est beaucoup mieux, et l'a si bien persuadé à M<sup>me</sup> de Polignac, que tout ce qu'on a dit depuis pour lui laisser quelques inquiétudes a été absolument inutile. de manière qu'elle n'est pas du tout préparée et que ce sera un coup d'assommer. Quant à moi, j'ai voyagé avec un catarrhe, que la route n'a pas diminué, et me voilà, je crois, obligé de rester aujourd'hui dans mon lit, ou du moins de ne pas sortir.

M. de Marbois (3) est ici d'une insolence au delà de

(1) *Guébillon*. Vraisemblablement le même que celui cité par FEUILLET DE CONCHES, t. III, p. 486.

(2) *Sa tante*, Marie-Henriette de Polastron, veuve du comte d'Andlau, née en 1713, morte en 1792 à Lisbonne, où son gendre, le comte de Châlons, était ambassadeur de Louis XVI. M<sup>me</sup> de Polignac avait perdu sa mère à l'âge de quatre ans, c'était M<sup>me</sup> d'Andlau qui lui en avait tenu lieu et avait en soin de son éducation. Le comte de Châlons mourut également en 1792, et sa veuve épousa en secondes nocces le duc de Coigny.

(3) *Barbé-Marbois* (François de), né en 1745, mort en 1837, avait été envoyé en 1791 à la Diète de l'Empire en qualité d'adjoint à M. de Noailles, ambassadeur de France, pour traiter des droits des princes allemands possessionnés en Alsace et en Lorraine.

toute expression, et on a beau le rembarrer, rien ne le corrige.

La moitié de Vienne croit que l'Empereur a été empoisonné, et je suis de ce nombre. L'autre croit qu'il est mort pour avoir arrêté avec des remèdes trop violents et trop chauds une dysenterie qui se renouvelait souvent. Mais ce qui est positif, c'est qu'une lettre de Strasbourg dit : « *Est-il vrai que l'Empereur est mort? Tous les déma-* »  
 « *gogues nous assurent ici cet événement.* » Une lettre de Venise disait absolument la même chose. Voilà ce que c'est que de recevoir et d'admettre les agents d'une horde de brigands, qui remplissent les poches de leurs ministres des plus grands moyens de corruption. Au nom de l'amitié et de la patrie, Monseigneur, veillez sur des jours qui nous sont si chers ! Qu'on redouble de précautions près de Monsieur et de vous. Je ne redoute que les crimes, mais la bonté divine les détournera.

Vous n'imaginez pas l'horreur que le duc de Polignac avait inspirée à l'Empereur contre le baron de Breteuil, et, Dieu merci, l'archiduc, à présent roi, partage cette opinion. Les gaucheries et les scélératesses du baron vous ont bien servi. On trouve son rôle infâme, et celui de Monsieur et le vôtre superbes ; le ciel finit toujours par être juste.

Je ne verrai personne ici ; je n'ai pas besoin de solliciter des ministres froids, auxquels les formes sages et douces du duc de Polignac conviennent mieux que ma chaleur. Je ne pourrais que gâter son ouvrage, qui, en vérité, toute prévention à part, mérite, ainsi que sa conduite, tous vos éloges.

Je n'ai pas encore pu remettre à M<sup>me</sup> de Polignac votre lettre et celle de Monsieur ; ce ne sera que demain, jour que je redoute infiniment.

Recevez, Monseigneur, l'hommage bien vrai de mon dévouement, de ma tendresse et de mon respect.

*P. S.* — L'archiduchesse de Bruxelles est très mal avec

le nouveau roi, qui la connaît bien et par conséquent la déteste. C'est encore un point essentiel à savoir. Vous verrez dans la dépêche du duc de Polignac d'autres détails qui, réunis à ce que j'ai l'honneur de vous mander, vous feront apercevoir des lueurs d'espoir très fondé que nos maux seront bientôt terminés. Le roi actuel est idolâtre de l'impératrice de Russie, et lui a écrit une lettre de cinq grandes pages dès le jour de la mort de son père. Tout cela est d'un bon augure.

Je vous supplie, Monseigneur, d'ouvrir les paquets qui sont à mon adresse et qui vous ont été portés par le jeune Guébillon, parce qu'il y a plusieurs lettres y contenues pour différentes personnes à qui vous voudrez bien les faire distribuer. M<sup>me</sup> de Polignac vous en recommande une entre autres, pour M. Louis-Casimir de Vallongue, chez M<sup>me</sup> de Miran, à Coblençe ; elle vous prie de la faire remettre à cette adresse. Elle vous recommande aussi de lire la lettre qu'elle m'écrit, parce qu'elle est bien sûre que vous ne vous en ferez pas faute, et qu'elle y dit du mal de vous, toujours relativement à mon retour à Coblençe ; mais la voilà enfin désarmée.

---

## CIV

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

M<sup>me</sup> de Polignac. — Maladie de l'Impératrice — Le prince Hohenlohe. —  
Le comte Colloredo. — Le baron de Simolin. — Bischofswerder.

(Vienne), ce samedi 9 mars 1792(1).

C'est hier enfin que nous avons annoncé à M<sup>mo</sup> de Polignac la mort de sa respectable tante, sa véritable mère,

(1) Le 9 mars 1792 était un vendredi. Il est probable que la lettre est du 10 mars.

puisqu'elle lui en a servi depuis sa plus tendre enfance. Quelque chose que nous eussions faite pour l'y préparer, elle n'avait entendu à rien, et était en parfaite sécurité. Aussi le coup a-t-il été bien douloureux. Heureusement il y a eu abondance de larmes, et le premier effet n'aura pas été funeste : mais elle est bien vivement, bien profondément affectée. Entourée de sa famille et de ses amis, j'espère, non qu'elle se consolera, mais que sa peine sera adoucie et que sa santé n'en souffrira pas.

L'Impératrice vient d'avoir une maladie grave, et n'est pas encore hors d'affaire. Comment cette infortunée princesse aurait-elle pu résister au coup assommant qu'elle a reçu ? C'est dans ses bras, au moment même où elle croyait l'Empereur hors de danger, qu'il a expiré à la suite d'un vomissement. Elle tenait elle-même la tête de cet époux qu'elle adore, et elle le croyait encore vivant. Il a fallu l'arracher à ce déchirant spectacle, et pas une seule larme n'est venue à son secours. On doit mourir d'une aussi violente secousse, ou aller du moins jusqu'aux portes de la mort. Ce ne sera que dans quelques jours qu'on sera assuré ou de sa perte ou de sa guérison.

Le prince de Hohenlohe, destiné à commander les troupes autrichiennes, et qui avait été mandé à Vienne par feu Sa Majesté l'Empereur, y est arrivé hier au soir. Tout le monde s'accorde à dire que c'est un homme du premier mérite militaire et ayant beaucoup d'honnêteté et d'élévation dans l'âme.

C'est M. le comte de Colloredo (1) qui a le cabinet intérieur, qui était confié au prince Charles Liechtenstein. On applaudit beaucoup à ce choix, vu la capacité et la probité reconnues du comte de Colloredo.

(1) *Colloredo*, François de Paule, comte de Colloredo-Waldsee, né en 1736, mort en 1806. Il avait été gouverneur du jeune empereur François. « N'ayant pu être fait grand maître de la cour à son avènement au trône, ni même grand chambellan, . . . il fut nommé ministre de Cabinet, et par là, il se trouva en effet premier ministre, avec tout le pouvoir sur l'esprit de l'Empereur que lui donnait la circonstance d'avoir été son gouverneur pendant tout le temps de sa jeunesse. » COBENZL, *Mémoires*, p. 154.



J'ai vu ce matin le baron de Simolin (1), qui a eu ordre de ne pas aller à Pétersbourg et de rester soit à Bruxelles, soit dans les environs. Je lui ai fait quelques reproches de ce qu'il avait passé de nuit et sans s'arrêter à Coblence. Il m'a dit que c'est qu'alors il était extrêmement pressé d'aller à son but, mais qu'à son retour il irait faire avec empressement sa cour aux Princes. J'ai cru, connaissant ses liaisons avec le baron, devoir l'instruire en partie de toute sa conduite, et il m'en a paru aussi étonné qu'indigné. Je crois qu'il sera bien essentiel que vous vouliez bien aussi le prémunir contre tout ce qu'on pourrait lui dire à Bruxelles. Il me paraît que M. de Simolin a été assez avant dans les confidences des Tuileries, et il m'a assuré qu'on y rendait bien parfaite justice à la pureté de vos intentions, mais que toujours la peur et la contrainte dictaient les démarches de nos infortunés souverains. Je crois M. de Simolin assez lié avec Fontbrune.

Les propos de M. Bischofswerder sont ici excellents. Je l'ai rencontré une seule fois, et je n'y suis fait présenter ; mais, n'ayant aucune mission, je ne suis point entré avec lui en matière.

Nous espérons que vous ne retarderez pas le retour du dernier courrier que le duc vous a envoyé, et qu'il apportera ce qu'il vous a demandé.

Recevez avec votre bonté ordinaire l'hommage de mon dévouement, de ma tendresse et de mon respect.

J'espère que vous voudrez bien communiquer à qui de droit le commencement de ma lettre.

Je resterai ici jusqu'à nouvel ordre de votre part, et j'y attendrai Nassau, à moins d'événements.

---

(1) *Simolin* (Jean-Mathieu, baron de), né en 1730, mort en 1799, ministre plénipotentiaire de Russie à Paris de 1784 à 1792. Sur son séjour à Paris, voir CLERMONT-GALLERANDE, *Mémoires*, t. III, p. 413 : — TILLY, *Mémoires*, t. II, p. 231 ; — FEUILLET DE CONCHES, t. V, pp. 165, 255 et 308.

## CV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Détails sur la disgrâce de Florida-Blanca. — Conséquences favorables qu'elle peut avoir pour les affaires de France. — Préparation d'un mémoire pour le roi de Hongrie. — Lettre du Roi à M<sup>me</sup> de Polignac. — Nouvelles de la famille Polignac.

(Vienne), ce vendredi (16 mars 1792).

Nous comptions sur un courrier que devait faire partir le baron de Duminique (1) dès mercredi, Monseigneur ; mais comme il retarde de jour en jour son départ, nous prenons le parti de vous en envoyer un, et nous voudrions (si le respect ne nous retenait) y mettre une condition, c'est que vous eussiez la bonté de nous renvoyer les courriers que nous vous expédions.

Je n'ai rien à ajouter à la dépêche du duc de Polignac et à la lettre particulière qu'il vous écrit, ni à celle que j'écris à Calonne datée de mercredi, sinon quelques détails que j'ai appris sur le renvoi de M. de Florida-Blanca. C'est Godoï lui-même qui a été chargé de l'arrêter à trois heures du matin dans son lit, et on le croit relégué, non dans le royaume de Murcie, comme on l'avait dit d'abord, mais à l'île de Majorque. C'est une franche et vigoureuse disgrâce, dont il est aisé de soupçonner la cause. Il est très présumable qu'il avait voulu attaquer la reine d'Espagne, qui, en réunissant son parti à celui de M. d'Aranda (2), a écrasé le ministre avocasseur.

Pour mon compte, j'en suis enchanté, et je crois que

(1) *Duminique* (Ferdinand, baron de), né en 1742 à Fribourg-en-Brisgau de parents français, ministre d'Etat de l'électeur de Trèves (1782) et son factotum pendant douze ans, mort à Vienne le 14 mars 1803.

(2) Après la mort de Florida-Blanca (28 février 1792), Aranda, devenu premier ministre, ne resta en place qu'environ six mois, et servit de marchepied à Godoï, créé successivement duc d'Alcudia et prince de la Paix.

nous gagnerons beaucoup au change. Tout ce que j'ai appris à Vienne des dépêches et des plans de M. de Florida-Blanca me donne la mesure de ce petit homme. En dernier lieu, il avait mandé positivement que l'Espagne n'agirait jamais ostensiblement, et se contenterait de donner quelques secours d'argent aux Princes. Quelle conduite et quel projet pour le ministre d'un roi Bourbon ! Je crains que d'Antraigues ne soit compromis dans l'intrigue faite contre la reine d'Espagne, et le silence affecté de Las Casas depuis quatre ou cinq mois me donne à penser.

Vous devez vous rappeler qu'on avait mandé que M. le duc d'Orléans avait dit à ses confidants, dans un souper à Monceaux, que Godoï et Blanchiforte étaient à lui et lui avaient coûté deux millions. Je crois qu'on a cru trop légèrement ce propos, qui n'aura été tenu par le duc d'Orléans que pour inspirer confiance à son parti ; car quelle apparence en effet que Godoï, placé dans le chemin de la fortune, ait voulu risquer de se perdre par une trahison ! Réfléchissez sur tout cela, et je vois plus que jamais que la reine d'Espagne est la personne la plus influente de son royaume.

M. de Florida-Blanca détestait Calonne, et M. d'Aranda au contraire avait pour lui estime et tendresse. Tous les gens bien intentionnés pour votre cause croient ici que cet événement est le plus heureux qui pût arriver dans cette circonstance. M. d'Aranda est un grand seigneur, à l'âme élevée, et donnera, je l'espère, du mouvement aux opérations. Au reste, je suis convaincu que les partis sont ici pris et bien pris : mais on croit la contre-révolution plus difficile à faire qu'elle ne l'est en effet, et, en partant de cette fausse base, on ne veut se prononcer que quand on aura de grandes forces rassemblées. Les Spielmann et compagnie sont toujours malveillants ; mais le roi actuel a plus de décision que feu l'Empereur, et d'ailleurs la Prusse le presse vivement. Le retour de Nassau sera l'époque où tout s'éclaircira.

Je voudrais que vous fissiez faire à Calonne un mémoire pour le nouveau roi. où les dangers des retards seraient expliqués avec plus de raisonnement que de chaleur (car la chaleur effraie et ne persuade pas le flegme autrichien). Il faudrait y joindre un projet de manifeste qui rendrait la municipalité et le département de Paris responsables du salut du Roi, de la Reine et de la famille royale, et toutes les municipalités du royaume responsables des crimes et des violations de propriétés; et qui annonçât qu'aucune amnistie ne serait accordée à ceux qui se rendraient coupables de résistance et de crimes, etc., etc.; mais qui promettrait indulgence et pardon à ceux qui rentreraient dans le devoir, les chefs de la révolution exceptés. Il y a trop longtemps qu'il ne paraît rien de la part des Princes, et il me semble qu'ils devraient parler aux cœurs et à l'opinion.

Les horreurs de Strasbourg et celles de Paris donnent beaucoup d'humeur ici; mais il est incroyable que votre agent n'en soit pas instruit par vous-mêmes, et qu'il apprenne les nouvelles par les gens du pays, au lieu de les en instruire lui-même. Vous ne sauriez croire combien cette négligence est préjudiciable à vos intérêts. Les bulletins promis et ordonnés n'arrivent jamais, et cela est plus important que vous ne pensez.

Nous n'avons pas encore de nouvelles de Paris depuis qu'on y a appris la mort de l'Empereur, et je redoute l'horrible joie et les suites funestes que peut produire cette nouvelle. Je n'ai jamais été si inquiet de la famille royale que dans ce moment, et j'ai de funestes pressentiments que je ne peux repousser.

Nous n'avons reçu qu'un mot par le baron de Dumini-que, et c'était cependant le cas d'écrire. Lyonnais ne reparait point, et cependant les dépêches qu'il a apportées demandaient une prompt réponse. Vienne est cependant le centre où tout aboutit, et, ma foi, je délire qu'on apporte à vous servir plus de zèle, de suite, d'intelligence et de sagesse que le duc de Polignac. Il a inspiré confiance et

estime à la cour et aux ministres, et son maintien, sa modération valent bien mieux ici que ne vaudrait ma chaleur. Aussi je m'annule en public, et seulement je l'aide dans son cabinet.

Le Roi vient d'écrire une lettre charmante à M<sup>me</sup> de Polignac sur la mort de M<sup>me</sup> d'Andlau. Pas un mot de la Reine! Je n'y conçois rien.

J'ai reçu ici une lettre du chevalier de Coigny, qui me parle de l'inutilité du voyage de M<sup>me</sup> de La Salle et de l'impossibilité de penser à ce qu'elle devait proposer.

Redoublez de prudence et de précautions relativement à Monsieur, et que Monsieur veille également sur vous, car vous êtes incapables tous deux de craindre pour votre personne; craignez donc pour lui, et qu'il craigne pour vous lorsque le crime veille! Les menaces des scélérats me causent de l'épouvante.

Le baron de Duminique dit qu'il fait beaucoup de choses, et je lui crois d'excellentes intentions; mais je lui dirais comme M. de Saint-Pern à mon ami La Rochefoucauld: « Ne vous montrez pas, ne parlez pas, n'écrivez pas! » D'ailleurs il fait toujours l'éloge de M. de Sainte-Croix; et, puisqu'il m'en parle sur ce ton, jugez de ce qu'il dit aux autres. Il dit avec complaisance que M. de Sainte-Croix va être ministre et qu'il se conduira bien: que c'est un homme modéré, etc., et cent autres bêtises pareilles. J'aimerais autant qu'il fût à Coblençe qu'ici; telle est mon opinion, mais c'est pour vous seul, Monsieur, et Calonne.

Je vais à présent vous parler de nos amis et de moi. M<sup>me</sup> de Polignac est mieux, et commence à sortir depuis deux jours. Elle a repris son dessein, et je me flatte que ma présence lui a fait du bien. Elle a encore des moments de profonde douleur; mais on vient à bout de la distraire et tout le monde s'empresse à lui témoigner intérêt. Vous ne pouvez vous exagérer l'idée de la considération dont elle jouit ici. Quant à moi, j'attends les ordres de Monsieur et les vôtres pour l'époque de mon retour. Je ne

crois pas que Nassau arrive ici avant quinze jours, ou même trois semaines, et rien ne sera bien prononcé avant son retour. J'ai été assez souffrant en arrivant ici, et j'ai eu, il y a trois jours, une forte fièvre, qui a mûri mon rhume, et je suis mieux. Pourquoi ne puis-je pas me doubler ! Mais enfin réglez ma marche ; vous savez quels sont mon dévouement et ma soumission à vos ordres. J'attendrai le retour de ce courrier. Le duc de Polignac a peu de domestiques, et, quand il a deux courriers absents, il faut presque qu'il se serve lui-même ; pensez à cela.

Je mets à vos pieds hommages, tendresse et respects.

Italie est redevenue plus jolie que jamais, et se conduit fort bien.

Permettez, Monseigneur, que je mette dans votre paquet une lettre pour Calonne et quatre lettres qui m'ont été rapportées ici par le courrier que j'avais rencontré en route ; il est juste qu'elles retournent à leur destination.

---

## CVI

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Démission de M. de Noailles et de son secrétaire d'ambassade.

(Vienne), ce 27 mars (1792).

Je n'ai le temps de vous mander qu'un seul mot, Monseigneur. Rien de nouveau depuis la dernière dépêche, et mes opinions, mes espérances sont toujours les mêmes.

Un incident seulement, que j'ai appris avant-hier et

qui n'était pas encore connu ici, c'est que M. le marquis de Noailles a envoyé sa démission au Roi et demandé absolument sa retraite, n'ayant que [trop longtemps tenu. par obéissance, à une place impossible à faire. M. Gabard en a fait de même. C'est le samedi 24 qu'ils ont pris ce parti. Je viens d'apprendre à l'instant que M. de Noailles est si décidé qu'il vend ses chevaux et renvoie sa maison.

J'attendrai, à moins de nouveaux ordres de votre part, le retour de Nassau pour partir d'ici, ainsi que c'était votre intention à mon départ de Coblençe.

Coblençe est un gouffre où restent tous les courriers, et cependant jamais moment n'a été plus instant pour des instructions, et des nouvelles, et des pouvoirs, etc., etc.

Je suis plus que jamais de l'avis de M. de Saint-Pern *pour mon ami La Rochefoucauld* : les intentions sont sûrement bonnes, mais le débit ne vaut absolument rien.

Mes amis, qui sont aussi les vôtres, mettent à vos pieds leurs tendres et respectueux hommages.

---

## CVII

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Mémoire envoyé à Catherine II. — Note de Kaunitz. — Lenteurs autrichiennes. — Conférence avec Bischofswerder. — Généraux nommés pour commander l'armée alliée. — Breteuil jugé par Courvoisier. — Un ouvrage anonyme de Wagner. — Cardo. — L'abbé Sabatier.

(Vienne), ce samedi (31 mars 1792).

Enfin, voilà Lyonnais de retour, Monseigneur, et je craignais qu'il ne restât plus longtemps dans le gouffre de tous les courriers.

M. le baron de Duminique se démène ici comme un



diable, et je lui crois de bonnes intentions ; mais j'en reviens toujours à *mon ami La Rochefoucauld*. Au reste, ce que j'ai l'honneur de vous dire est mon opinion particulière et pour vous seul. S'il vous sert bien, je l'aimerai et le baiseraï sur les deux joues. Il vient de perdre un pari de six ducats contre le duc de Laval, parce qu'il avait annoncé avec emphase que M. de Sainte-Croix serait ministre des affaires étrangères. Le duc, qui ne perd aucune occasion, a proposé et gagné son pari.

Vos dernières dépêches nous confient le mémoire envoyé par vous à l'impératrice, et nous preserivent de le tenir secret jusqu'à nouvel ordre. Mais vous avez donc oublié que par la copie de la note envoyée antérieurement au chevalier de Roll, datée du 8 mars, que par la mission même du baron de Duminique et tout ce qu'il nous a communiqué, nous n'avons pas dû perdre de temps pour faire des démarches (*ce que vous aurez vu que nous avons fait, par notre dernier courrier parti de Vienne le 23*), et en cela nous avons rempli vos intentions. Vous verrez même par la lettre de M. le prince de Kaunitz qu'il répond déjà à ces articles ; mais en même temps, comme ce n'était qu'un renouvellement de demandes déjà faites anciennement, cela n'a aucun inconvénient réel, et le duc de Polignac laissera dormir les articles contenus dans le mémoire envoyé à l'impératrice.

La dépêche du duc de Polignac me dispense d'entrer en longs détails, qui ne seraient que des répétitions inutiles. Je me permettrai seulement quelques raisonnements relatifs à ma manière de voir ce pays-ci et les dispositions réelles du cabinet de Vienne.

Je crois qu'on est bien décidé à éteindre le foyer d'un incendie qui menace tous les empires ; mais la lenteur insupportable des Kaunitz et des Spielmann les fera arriver trop tard, et ils nous administreront des remèdes quand nous serons morts. Hier est arrivé un courrier de France droit à la chancellerie d'État ; il n'a pas passé par M. de Noailles. On ne sait pas encore ce que ce courrier

a apporté ; mais il perce seulement qu'il y a eu une forte insurrection à Paris, et on paraît fort inquiet sur le compte du Roi et de la Reine. Ces inquiétudes sont d'autant plus fondées qu'on sait déjà la dénonciation projetée contre la Reine par cet infâme Condorcet, la nomination du scélérat Dumouriez, ami de Laclous et confident intime du duc d'Orléans. Rien n'anime l'insouciance autrichienne. La Russie et la Prusse ont beau presser ; les réponses sont toujours vagues, dilatoires ; on imprime le plaidoyer de la chancellerie d'État contre l'Assemblée, au lieu de faire un manifeste menaçant, appuyé par de grandes forces. Mon sang bout dans mes veines.

Nous vous envoyons quelques exemplaires de toute la correspondance de la chancellerie d'État avec M. de Lessart, et vous verrez à la fin la dernière note du prince de Kaunitz, datée de Vienne le 18 mars et remise à l'ambassadeur de France (1). Vous y verrez, dans les premiers paragraphes, une suite de l'ancien ton et un plaidoyer détestable ; mais ensuite vous verrez, dans le dernier paragraphe, commençant par ces mots : *Sa Majesté catholique s'y attend*, et finissant par les mots *les intérêts communs de l'Europe*, un véritable changement de ton. Il y est exprimé que *la liberté du Roi est illusoire*, et on y parle du *maintien de la monarchie française*. Or, c'est la première fois, et c'est depuis le nouveau règne, qu'on s'est expliqué ainsi sur ces deux points essentiels. Mais que fera cette note qui va encore être livrée aux Jacobins et à l'Assemblée ? *Redoubler la rage des assassins, sans leur imprimer plus de terreur, puisque les mouvements sont encore nuls. Cette marche est donc mauvaise et dangereuse, quoique les principes établis dans cette note soient meilleurs.* Au reste, voilà la cour de Vienne bien engagée par cet éeril rendu public : c'est toujours quelque chose.

Nous avons eu une très longue conférence avec M. Bischofswerder, dont nous avons été très contents. Ses

(1) Cette pièce est imprimée dans VIVEXOT, *Quellen*, etc., t. I, p. 425.

ordres sont de presser vivement, et il espère partir avec de bonnes paroles et revenir ici promptement pour hâter l'exécution. Je ne crois pas qu'on ait l'intention d'annuler les Princes et la noblesse émigrée, et je crois même qu'ils marcheront en première ligne pour recevoir les clefs des places qui ouvriront leurs portes, pour rallier à eux les régiments et les citoyens fidèles, pour remettre l'ordre dans tous les lieux où ils passeront, pour indiquer les chefs coupables, et leur donner l'occasion et le mérite de la clémence envers ceux qui se soumettront; mais en même temps Bischofswerder et aussi M. le prince de Hohenlohe m'ont dit que le projet était d'éviter autant que possible, s'il y avait résistance, de faire combattre Français contre Français. Il m'a paru inutile de disputer sur cette disposition, parce qu'une fois la chose engagée, il me paraît absurde de croire qu'on réglerà à volonté les mouvements. Les circonstances d'alors commanderont impérieusement.

Le bruit se répand que l'impératrice de Russie s'est prononcée clairement relativement à la Pologne et à sa révolution, et qu'elle veut que le traité de 1777, dont la Russie, la Prusse et la cour de Vienne ont été garants, subsiste en son entier. Le baron de Duminique s'est pressé d'en conclure que l'impératrice, s'embarquant dans une nouvelle affaire, ne pourra plus se mêler des nôtres. Ce pauvre petit bonhomme se sert de sa toise pour mesurer l'impératrice; mais nous savons que la décision de l'impératrice était prévue et pressentie par Vienne et Berlin, et que cela ne changera rien à l'état des choses. Au reste Nassau ne peut pas tarder à revenir, et c'est l'époque qui décidera de notre sort. Je crois pouvoir l'attendre, ainsi que vous me le mandez; mais cependant ma marche sera soumise aux nouvelles ultérieures que j'apprendrai.

Le duc de Polignac verra demain le roi, lui remettra la lettre de Vos Altesses Royales, et prolongera le plus qu'il pourra son audience pour lui faire sentir les dangers du Roi et de la Reine.

M. de Kolowrat, grand chancelier de Bohême, est si fortement frappé du déshonneur des retards qu'il ira demain chez le jeune roi pour lui parler avec force à ce sujet, et lui dire que, si le commencement de son règne n'est pas marqué par de la générosité et de l'héroïsme, il perdra son influence dans l'Europe, et que c'est le moindre des malheurs dont il sera menacé. C'est toujours ce lourdaud de Spielmann qui arrête, refroidit tout. On ne peut pas se faire d'idée de l'apathe autrichienne et de la médiocrité du gouvernement; mais le branle est tellement donné par la Russie et la Prusse qu'il faudra bien qu'il marche. Les généraux sont nommés. C'est le prince de Hohenlohe qui commandera les troupes autrichiennes; le duc de Brunswick celles de Prusse, et qui aura le commandement suprême pour l'accord des mouvements.

Je suis bien sûr à présent que la monarchie française sera sauvée; mais je n'ai jamais été si alarmé sur le sort du monarque. Les nouvelles s'accordent toutes pour nous inspirer l'effroi, et, après notre dîner aujourd'hui, la lecture des lettres, gazettes et bulletins nous a fait tous fondre en larmes.

J'ai su qu'on a voulu faire un tort à Courvoisier (1) d'avoir mis dans son écrit un mot sur le baron de Breteuil; mais qui peut donc trouver ce scélérat inviolable? Je sens qu'il sera bien difficile de m'empêcher de dire partout que, si cet insolent et ce traître ne meurt pas par la main du bourreau, il faut qu'il meure sous le bâton. Si on ne peut être admis à l'honneur de votre conseil qu'aux conditions de respecter cet infâme, je vous supplie, Monseigneur, d'accepter ma démission, car je me sens incapable de me taire sur son compte.

(1) *Courvoisier* (Jean-Baptiste), né en 1749, mort en 1803, ancien professeur à l'Université de Besançon. Il resta pendant quatorze ans secrétaire du conseil de Monsieur (comte de Provence), qui faisait grand cas de ses lumières et de ses talents. En 1791, il fit paraître : *Éléments du droit politique français*. Son *Essai sur la Constitution du royaume de France* est resté manuscrit, dans les papiers de Louis XVIII. J'ai publié sa biographie dans les *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, an. 1883.

Nous ne saurions trop nous louer de l'intérêt et de l'active chaleur de M. le baron de Sinolin. Il part dans quelques jours pour Pétersbourg, et si vous pouvez faire parvenir à l'impératrice les éloges qui lui sont dus, ce sera justice de votre part.

Nous dinons demain chez l'ambassadeur d'Espagne avec M. de Bischofswerder, qui n'attendait que l'expédition de la lettre-circulaire de cette cour à toutes les puissances coalisées pour partir. Le prince de Ligne vient de nous dire que M. Bischofswerder doit partir après-demain; j'en conclus que la lettre-circulaire est expédiée. Nous saurons s'il en est content.

Avant que nous eussions reçu la lettre de Vos Altesses Royales pour le roi, nous avons cru nécessaire de faire un extrait de ce que vous nous mandiez sur vos craintes relatives aux dangers du Roi. Nous avons arrangé cet extrait ainsi que nous vous l'envoyons: il était fait pour les circonstances, et nous l'avons envoyé au roi. Cette démarche a été d'un bon effet, parce qu'on voit encore mieux le fond de votre pensée dans une lettre de confiance que vous écrivez à votre agent, que dans une lettre que vous écrivez au roi.

Je comptais me reposer un peu ici; mais l'activité du duc de Polignac est telle qu'il faut toujours être avec lui dans son cabinet, ou en courses pour vos affaires. On l'aime, on l'estime généralement, et je vous jure que vous ne pouvez pas être mieux servi que par lui. Témoignez-lui, de grâce, que vous êtes content de son zèle et de sa correspondance.

Recommandez, je vous prie, qu'on ne mette pas le nom de l'auteur en imprimant cet ouvrage de M. Wagner (1). Vous nuiriez à l'effet de cet excellent ouvrage, un des plus propres à faire beaucoup d'impression en Allemagne. Je l'ai aussi fait imprimer, en allemand seulement, à Ratisbonne.

(1) Nous n'avons pu découvrir quel était cet ouvrage.

Je suis inquiet de ce départ de Madame et de M<sup>mo</sup> de Balbi, dont vous ne me parlez pas. Je crains que ce ne soit une suite de quelque tracasserie, qui nuise à l'accord si désirable, si important.

M. Cardo (1) m'a envoyé son mémoire, mal écrit, mais bien méchamment fait. Il est par trop cruel d'être tourmenté par des accessoires de ce genre, quand le principal seul devrait occuper.

J'applaudis beaucoup aux courses militaires que vous projetez, et j'ai regret de n'avoir pas eu l'honneur de vous accompagner; mais, étant venu ici pour l'amitié, je n'y ai pas perdu mon temps, et vos affaires n'y sont pas négligées par votre plus fidèle serviteur.

Quelques mots de votre part au maréchal de Lasey, que vous feriez passer par le prince de Ligne, ne seraient pas sans effet.

L'abbé Sabatier a suivi avec succès sa négociation vis-à-vis de l'ambassadeur turc. Les courriers sont partis pour la Porte, et je crois pouvoir vous répondre que vous recevrez de la part du Grand Seigneur des offres de services en tout genre. J'irai le voir demain, parce qu'il m'a pris dans la plus grande amitié, et le premier mot qu'il dit à tous ceux qui vont le voir, c'est: « *Connaissez-vous le général Vaudreuil? C'est mon ami.* » Et de là il fait de moi l'éloge le plus complet. Dans ma jeunesse, quand j'étais frais et imberbe, cela aurait été très suspect; mais à présent c'est en tout bien et tout honneur.

Demain je reprendrai la plume après l'audience que le roi donne au duc de Polignac, et après notre dîner avec M. de Bischofswerder.

Ce lundi (2 avril).

Je vous supplie, Monseigneur, de lire ma lettre à Calonne à la date de *lundi*, parce qu'il est inutile de vous

(1) Sur les disputes, du reste fort peu intéressantes, du comte de Cardo, gentilhomme corse, avec M. de Jaucourt, favori de Monsieur et de M<sup>me</sup> de Balbi, on peut voir le *Journal de Suleau*, n<sup>o</sup> X (du 18 février 1792, pp. 25, 34, ainsi que le *Petit Gauthier* des 27 février, 6 et 7 mars 1792.

répéter tout ce que je lui mande de nos conversations avec Bischofswerder, qui partira demain muni de la lettre-circulaire qu'il attendait et dont il est content, et du résultat de l'audience que le roi a accordée au duc de Polignac. Tout cela sera dans la dépêche, et est détaillé dans ma lettre à Calonne à la date *du lundi*.

Je vous renouvelle hommages, tendresse et respects.

---

### CVIII

#### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Préparatifs de départ. — Bonnes dispositions de la cour de Vienne. — Hypothèses dans lesquelles les émigrés pourront se rassembler. — Hostilité de l'Angleterre. — Courvoisier. — L'archiduc Charles. — Dumouriez.

*Ma lettre est pour vous seul d'abord; vous en ferez ensuite l'usage que vous voudrez. ;*

(Vienne), ce 19 avril 1792.

Je partirai dimanche au soir, Monseigneur, pour retourner à mon poste et ne le plus quitter jusqu'après les grandes aventures. Je comptais rester, selon vos ordres, jusqu'à l'arrivée de Nassau ; mais il tarde trop, et les bruits d'attaque de la part de l'Assemblée et quelques mots surtout que Calonne m'écrit me décident à partir. *Ne tardez pas longtemps*, me mande-t-il, *si vous ne voulez pas qu'on tire des coups de fusil sans vous*. Ces mots me déterminent, quoiqu'assurément je n'y croie pas du tout ; car je suis bien convaincu, sûr même qu'on ne vous attaquera pas, et sans doute vous ne ferez pas la folie de risquer une échauffourée, lorsqu'enfin vous êtes certain d'avoir



de vigoureux appuis et de pouvoir imposer la loi à vos ennemis. Ce qui aurait été bon il y a trois mois cesse de l'être; du moins telle est mon opinion.

Je n'ai rien à ajouter à la dépêche du duc de Polignac, qui renferme les détails les plus clairs sur les intentions de la cour de Vienne. Je crois qu'on peut s'en fier aux résolutions du nouveau roi, qui ne varie point comme son prédécesseur. Mais que fait la Russie? *Aliquandò bonus dormitat Homerus*. Esterhazy nous mande que les affaires de Pologne font tort aux nôtres. D'ailleurs pas un seul mot du départ de Nassau. Il ne parle pas de Bombelles, et nous sommes ici sur cela dans la plus profonde ignorance, d'autant plus que, si vous êtes instruit, vous ne daignez pas nous en faire part.

En tout, depuis que je suis à Vienne, je ne vous cacherais pas que la correspondance de Coblençe est devenue un peu maigre, et ce serait plus que jamais le cas de la nourrir. C'est ici le point central de tout; la Prusse et même la Russie y aboutissent, Il est donc important de fournir sans cesse à votre agent en cette cour de nouveaux moyens de vous servir, de l'instruire de tout ce qui est relatif aux autres cours, et vous lui laissez absolument ignorer tout ce qui se passe en Russie, en Prusse, en Espagne, en Sardaigne et en Suisse. Je pense que Monsieur et vous vous devriez souvent écrire vous-mêmes au roi de Hongrie, lui marquer confiance; qu'il faut aussi ménager Spielmann lui-même, qui, étant le seul travailleur de la Chancellerie de cour et d'État, a une influence réelle pour le moment. Cette *note cotée 3*, que vous prétendez nous avoir envoyée, n'est dans aucune de vos dépêches et nous aurait été importante; il a fallu y suppléer de notre mieux. Les nouvelles lettres de créance pour le duc de Polignac n'ont pas été envoyées. Le projet de manifeste que nous vous demandions pour la cour de Vienne a été omis, et nous avons donné des idées de notre façon, faute de mieux (1). Enfin examinez nos dépêches et vos répon-

(1) Voir cette pièce plus loin, p. 86.

ses, et vous verrez que plusieurs des articles restent sans solution. *Ceci est pour vous seul, Monseigneur.*

Quoi qu'on puisse faire, on n'obtiendra pas le rassemblement des émigrés, hors des hypothèses marquées dans la dépêche du duc de Polignae, et cela est d'autant plus difficile à obtenir que l'électeur ne le demande pas. Sa dépêche a été communiquée au duc de Polignae par Spielmann même, et elle déjoue plutôt qu'elle ne sert le désir que vous avez de vous rassembler promptement. Faites demander par l'électeur même le rassemblement, et alors seulement vous pourrez l'obtenir. Mais il ne le demande jusqu'à présent qu'en cas d'attaque, et si les troupes hessoises n'étaient pas suffisantes pour défendre l'électorat. Ces mots déjouent à la fois et le désir que vous avez de vous rassembler promptement, et le désir que vous avez de terminer un traité de subsides avec le landgrave. *Mon ami La Rochefoucauld* n'est pas un négociateur adroit, et il a été jugé ici promptement.

Mais les hypothèses dans lesquelles il vous sera permis de vous rassembler sont :

1<sup>o</sup> En cas de déclaration de guerre de la part de l'Assemblée ;

2<sup>o</sup> En cas d'attaque ou d'irruption subite ;

3<sup>o</sup> Lorsque les troupes autrichiennes et prussiennes seront arrivées sur les frontières et en état de faire la loi.

Je crois qu'on ne sortira pas du point de l'une de ces hypothèses. On craint, malgré toutes les paroles que vous donnez de vous tenir sur la défensive et de ne pas anticiper sur les plans des puissances coalisées, que l'ardeur des Français rassemblés ne vous emporte malgré vous-mêmes et ne compromette la réussite des projets et la vie du Roi : « *Pourquoi, a dit Spielmann, quand la chose est sûre, vouloir risquer de la rendre incertaine ?* » Vous sentez bien qu'il a été facile de répondre à cet argument, mais non de convaincre. Il a encore fait des objections au duc de Polignae sur les pleins pouvoirs du Roi,

lui a demandé si les Princes en avaient. Le duc a répondu sagement à ces questions insidieuses, et a envoyé par écrit une réponse très forte pour résoudre cette question. La note est jointe à la dépêche.

Tout ce qui paraît d'Anglais ici, *et surtout les amis de M. Pitt* sont démocrates enragés, travaillent de tout leur pouvoir à ralentir les mouvements de cette cour, établissent que la révolution est consommée en France, qu'elle est faite par l'opinion et la volonté de tout le peuple, qu'il serait inutile et dangereux de s'y opposer. Un milord Guilford (1), qui arrive de France, tient partout ces propos, aux ministres, dans la société, partout enfin. La cour de Londres va recevoir M. de Chauvelin en qualité d'ambassadeur; l'évêque d'Autun y retourne avec cet écuyer pour lui servir de guide. La question de l'abolition de la traite des nègres a passé au Parlement d'Angleterre; il n'y a plus que le mode à décider. Croira-t-on d'après cela que l'Angleterre nous favorise, ou même qu'elle s'entienne à la neutralité qu'elle a promise? J'avoue que sur ce point mes idées sont absolument fixées, et que je crois que l'Angleterre veut notre destruction, et que M. Pitt est le plus cruel de tous les machiavélistes. Elle s'empare de la dictature du commerce, et par là de la dictature de l'Europe. Notre anarchie, qu'elle fera durer, la sert mieux que ne pourraient leurs armes, et, si l'Europe n'ouvre pas les yeux sur l'ambition de ces fiers insulaires, elle sera soumise à ses lois impérieuses. C'est à l'Espagne surtout et à la Russie qu'il faut sans cesse parler de ce danger. On le sent ici: mais on n'y a point d'énergie, et on y a peu d'argent. Si l'ambition de Louis XIV a armé contre lui l'Europe entière, que ne devrait pas faire celle du cabinet de Saint-James!

Je pars sans balancer, puisqu'on me parle de coups de fusil; mais le duc en est au désespoir, parce que son tra-

(1) Lord Guilford était le fils aîné de lord North, ancien premier ministre d'Angleterre.

vail devient tous les jours plus considérable, et qu'après mon départ il n'aura plus personne pour l'aider. Vous ne faites presque rien *de M. Courvoisier* à Coblençe. car tout son travail se réduit à faire des bulletins dont les bases sont dans tous les papiers publics. Vous devriez l'envoyer ici pour aider le duc de Polignac, comme secrétaire d'ambassade, car, je le répète. ceci est le point central où tout aboutit, et un publiciste y serait nécessaire pour combattre et persuader le publiciste Spielmann. D'ailleurs le liant, la douceur de *M. Courvoisier* y seraient très utiles.

Mon opinion positive est que la cour de Vienne et celle de Berlin sont décidées à repousser la force par la force, si l'Assemblée attaque; et que, même lorsque ces deux puissances auront envoyé cent mille hommes sur les frontières. elles n'attendront pas qu'on les attaque pour donner la loi et entrer en France, si on ne met pas le Roi en toute liberté; qu'alors les Princes et les émigrés seront en première ligne, et que les troupes autrichiennes et prussiennes ne seront que comme auxiliaires; que tel est le plan fixement arrêté. La première colonne autrichienne et prussienne va être tout de suite mise en mouvement, sans même attendre les semestriers qui rejoindront après, et la seconde colonne sera en mouvement quinze jours après la première. On se flatterait en vain d'obtenir le rassemblement *actuel* des émigrés hors des quatre hypothèses expliquées dans la dépêche du duc de Polignac, surtout lorsque l'électeur ne demande pas le rassemblement *actuel*, mais seulement *en cas d'attaque, en cas que le roi de Hongrie et de Bohême ne lui fournirait pas de suffisants secours, en cas que les Hessois ne fussent pas suffisants pour couvrir son électorat*. Tel est le résultat de la dépêche de l'électeur que Spielmann a communiquée au duc de Polignac.

L'archiduc Charles est ici depuis quelques jours. et ses propos sont excellents. Il veut qu'on entre en France, qu'on se hâte d'y entrer, demande à y entrer lui-même. Il dit beaucoup de bien des émigrés français, parle d'eux

avec le plus vif intérêt. Il convient qu'il est d'une opinion en tout point contraire à celle de l'archiduchesse; mais en même temps, comme il est content d'elle relativement à lui, comme il attend beaucoup d'elle (1), il la ménage et la défend. Il ne parle pas jusqu'ici du baron de Breteuil. On lui avait persuadé que les Princes jouaient gros jeu, faisaient beaucoup de dépense, que Coblençe était un foyer d'intrigues et une vraie cour, et cent bêtises pareilles. Le prince de Ligne a eu l'occasion de réfuter toutes ces calomnies et de lui en prouver l'absurdité et la fausseté. Il a paru s'y rendre de bonne grâce. Il est clair que tout cela est l'ouvrage de l'archiduchesse et du Breteuil.

Je partirai toujours dimanche au soir 22, si le courrier que vous annoncez n'est pas arrivé ici alors, et s'il n'apporte pas d'ordre contraire. Le mot : coup de fusil ayant résonné à mon oreille plutôt que persuadé mon esprit, je cède à ce son, et je pars, enchanté de retrouver mon poste et mon prince, mais fâché cependant de quitter ceci dans un moment aussi intéressant et où je pouvais être de quelque utilité au duc de Polignac. Je ne parle pas de la peine que j'éprouve en me séparant de tous mes amis, votre âme la devine; mais tout doit céder au premier des devoirs.

On mande ici de Coblençe que le découragement et le désespoir y sont au plus haut degré. Cela est bien fâcheux au moment où on doit concevoir les espérances les plus fondées. Il faut croire que la nouvelle de la marche des Autrichiens et Prussiens remontera les courages.

Les Espagnols ont laissé prendre Arles et détruire nos ressources dans les provinces méridionales; voilà ce qui me paraît le plus grand de nos maux et le plus difficile à réparer.

Le roi de Sardaigne écrit ici des dépêches fort pressantes, et les Suisses paraissent prendre de vigoureux partis. Puisseons-nous en profiter!

(1) L'archiduchesse Marie-Christine, n'ayant pas eu d'enfant, avait adopté l'archiduc Charles et lui laissa toute sa fortune (après la mort du duc de Saxe-Teschen qui en obtint l'usufruit).

Je mets aux pieds de Monseigneur ma tendresse et mon respect.

Ce 20.

Hier au soir, le baron de Duminique est venu nous dire qu'il part pour Munich et qu'il sera le 1<sup>er</sup> mai à Coblençe, que les réponses officielles de la chancellerie d'État étaient que les Princes pourront rassembler les émigrés, lorsque les troupes autrichiennes et prussiennes seront à trois jours de marche de nos frontières.

Hier, le comte de Waldstein, homme de beaucoup d'esprit, considéré ici et fort bien instruit, m'a dit être sûr que les troupes hessoises seront le noyau de l'armée des Princes, et que les cours de Vienne et de Berlin consentaient et aideraient à ce traité de subsides. M. le comte de Maldeghem, attaché à l'archiduc Charles et qui est venu avec lui à Vienne, a donné la même assurance et la tient de l'intérieur de la cour. Le duc de Polignac, ne le sachant pas officiellement, n'a pas voulu en faire un article de sa dépêche; mais j'ai cru devoir vous en informer.

Je voudrais bien que les réponses officielles, tant sur l'article des Hessois que sur l'époque de notre rassemblement, fussent données au duc de Polignac avant mon départ (1), et avoir aussi le temps de recevoir le courrier que

(1) Cette réponse officielle, de la même date que la lettre de M. de Vaudreuil, est imprimée dans VIVENOT, *Quellen*, etc., t. I, p. 468. Nous croyons devoir en donner le texte :

« Vienne, ce 19 avril 1792.

« Le chancelier de cour et d'État a pris les ordres du roi sur le contenu de la communication qu'il a plu à M. le duc de Polignac de lui faire en date du 14 de ce mois, et le roi charge le chancelier de déclarer à M. le duc :

« Qu'à l'exception du *seul cas* où Mgr l'électeur de Trèves, par une invasion qui précéderait l'arrivée des armées autrichienne et prussienne sur les frontières de l'Allemagne, fût nécessité de réclamer l'assistance des Princes frères du Roi Très-Chrétien, S. M. Apostolique ne saurait approuver aucun mouvement de la noblesse française qui anticipât en manière quelconque sur les opérations combinées qui seraient jugées convenables par les puissances réunies de concert au sujet des affaires de France.

« S. M. se voit, au contraire, obligée d'exhorter itérativement LL. AA. RR.

vous m'annoncez. En conséquence je crois pouvoir différer mon départ de deux ou trois jours, et ne partir que mardi 24 au soir, ou mercredi au plus tard, à moins que votre courrier ne m'apporte des ordres contraires. Je partirais chargé, je l'espère, de bonnes nouvelles, et alors j'irais en jeune homme, sans m'arrêter, pour porter plus tôt la joie dans le cœur de mon prince et de tous les Français. Le duc de Polignac veut donc que je parte en courrier, et que je lui en épargne un. La saison est belle, les chemins sont beaux, et ma santé est bonne.

Les nouvelles que nous avons ici sont que vous ne tirerez pas de coups de fusil de quelque temps encore, et qu'on ne vous attaquera pas. Mais on est bien décidé à attaquer dès qu'on sera en force, vous pouvez y compter; mais on dit le contraire, afin d'endormir l'Assemblée dans une sécurité qui leur sera funeste. Je me flatte enfin que nous touchons au terme de nos maux, et que le baron de Breteuil aura beau intriguaiter, il en sera pour sa courte honte. Le prince de Kaunitz est devenu furieux contre l'Assemblée et les ministres du Roi. On n'a perdu aucun moyen d'exciter sa colère, et assurément les scélérats nous ont bien servis. Casanova (1), peintre de réputation, qui est favori du prince et qui dîne tous les jours chez lui, nous a été fort utile pour enflammer sa bile.

Les lettres insolentes de M. Dumouriez servent mieux notre cause que tout ce que nous pourrions faire. On attend le résultat des réponses qu'on lui a faites et qui ont été vigoureuses; elles doivent arriver lundi ou mardi, et c'est

à attendre, *le seul cas* excepté qui vient d'être énoncé ci-dessus, dans une tranquillité absolue l'arrivée de l'armée combinée, d'autant plus que *LL. AA. RR. se rendraient responsables de toutes les suites incidentales* qu'entraînerait toute démarche isolée de leur part, et auxquelles *S. M. Apostolique ainsi que S. M. Prussienne ne prendraient plus aucune part.*

« Le chancelier de cour et d'Etat, en s'acquittant ainsi des ordres du roi son maître, a l'honneur, etc. »

1. Casanova (François), né en 1727, mort en 1805. Il existe de lui, au ministère des affaires étrangères à Vienne, un superbe portrait du prince de Kaunitz à cheval.



encore pour cela que je différerai mon départ de deux ou trois jours.

L'arrivée de M. de Richelieu (1), revenant de Russie, est aussi annoncée ; autre cause encore pour différer de peu de jours. Il n'y a rien là pour moi, car, lorsqu'on est décidé à partir et à quitter ses amis, les derniers jours sont jours de souffrance mutuelle plutôt que de bonheur.

Je vous supplie, Monseigneur, de faire agréer ces raisons à Monsieur, et j'espère que, sous vos auspices, il voudra bien ne pas dédaigner l'hommage de mon profond respect. *Point de distraction, je vous en supplie, Monseigneur, sur cet article.*

Je serai bien fâché de quitter mes amis ; mais je brûle de vous revoir et de ranimer l'espoir de mes compagnons d'armes.

---

## CIX

### PROJET DE MANIFESTE

Écrit, au nom de François II, par M. de Vaudrenil.

Avril 1792.

L'Europe a vu dans les déclarations de l'empereur Léopold de glorieuse mémoire, et dans la ligue formée et provoquée par lui entre diverses puissances, la sage prévoyance d'un roi, la fidélité d'un allié, et la tendre sollicitude d'un frère. Les lettres-circulaires jointes à un projet de déclaration, datées de Padoue le 6 juillet 1791, et la déclaration de Pillnitz ont été écrites d'après ces louables motifs.

(1) Le duc de Richelieu avait passé à Vienne l'hiver de 1791 à 1792. Au printemps de l'année 1792, étant allé en Russie, il fut chargé par Catherine II de porter au prince de Condé 60,000 ducats d'or. V. mes *Français en Russie*, p. 488-489.

L'Europe a aussi reconnu, dans les moyens de temporisation employés depuis ces époques, des principes d'humanité fondés sur le décevant espoir que le peuple français ouvrirait enfin les yeux sur les coupables projets d'une troupe de factieux qui l'égarèrent et qui, foulant aux pieds les droits de l'autel, du trône et de la justice, ont témérairement usurpé une autorité dont ils abusent pour dilapider le trésor public sous le faux prétexte d'une régénération qui conduit à la mort.

Léopold, dont la sagesse et la bonté guidaient toutes les actions, espérait encore que les factieux eux-mêmes, prévoyant que tôt ou tard le pouvoir leur échapperait, et voyant que déjà des brigands armés étaient plus maîtres qu'eux, sentiraient la nécessité de rendre au pouvoir légitime l'autorité qu'ils lui avaient arrachée, ou que, le remords agissant sur des cœurs français accoutumés à respecter et à aimer leur Roi, ils reviendraient à résipiscence et imploreraient une clémence que la bonté du Roi leur aurait assurée. Mais les outrages faits à la majesté royale, les crimes de tout genre, la violation de toutes les propriétés, le mépris de tous les traités, les menaces faites à tous les gouvernements, les écrits incendiaires, les moyens de corruption employés pour troubler le repos de l'Europe, les droits de l'Empire envahis, les États du Souverain Pontife conquis sans prétexte et sans déclaration de guerre, tout ce brigandage enfin doit être réprimé et puni.

Il est temps que les rois s'arment du tonnerre que le Dieu de justice a confié à leurs mains; il est temps de briser les chaînes honteuses et sacrilèges dont une troupe d'usurpateurs a couvert le meilleur des rois et sa compagnie auguste et infortunée; il est temps d'assurer le repos de l'Europe, en purgeant la terre d'une secte impie qui menace tous les gouvernements; il est temps enfin que le petit-fils de Marie-Thérèse, le fils de Léopold, le neveu de la Reine de France venge à la fois les insultes faites à la mémoire de son père, sa mort peut-être (car ces monstres osent se vanter de l'avoir accélérée), et les outrages sans

exemple dans les annales des siècles et des empires, faits à la fille, à la sœur des Empereurs.

Ce n'est point en ennemi, mais c'est en ami de la nation française, en allié et parent de son Roi que je me joins à deux frères tendres du plus outragé des monarques, à trois princes héritiers de la valeur du grand Condé, à toute la noblesse et aux émigrés fidèles réunis sous les étendards royaux, pour éclairer le peuple français sur ses devoirs et ses vrais intérêts, pour livrer à son indignation les usurpateurs qui l'ont égaré, pour rendre au Roi, à la Reine de France et à la famille royale leurs droits et leur liberté, et faire cesser un scandale qui déshonore et qui désole l'humanité.

C'est dans ces intentions et dans ces sentiments que je déclare :

1<sup>o</sup> Que le Roi, la Reine, M. le Dauphin, Madame fille du Roi, et Madame Elisabeth devront être sous un mois rendus à la ville de Valenciennes ou réunis à Monsieur et M. le comte d'Artois, au prince de Condé, au duc de Bourbon, au duc d'Enghien et aux émigrés fidèles, qui s'empresseront de se rassembler autour d'eux. Le Roi pourra alors en toute liberté faire connaître ses intentions déjà manifestées plus d'une fois pour le bonheur de ses peuples, prendre le ton de Roi sans quitter celui de père des Français, et, en les accablant de bienfaits, les faire rougir d'une si longue et si déplorable erreur.

2<sup>o</sup> Que les municipalités et départements du royaume répondront corporellement de la sûreté des personnes et des propriétés dans toute l'étendue du royaume.

3<sup>o</sup> Qu'à ces conditions l'amnistie sera générale pour tous les sujets repentants, et que les chefs seuls des séditions, les vrais conjurés, les perturbateurs du repos public seront livrés à la justice des tribunaux rétablis, seront eux-mêmes sous la sauvegarde des lois jusqu'à ce que leur sort ait été prononcé après un examen légal.

4<sup>o</sup> Que les bases de la constitution monarchique seront scrupuleusement maintenues dans toute leur pureté, et

que le régime seul du gouvernement et la réformation des abus pourront être assujettis à des modifications et des changements que le vœu des cahiers des bailliages a généralement fait connaître.

5° Que tous les nouveaux serments, arrachés par la séduction ou la contrainte, seront annulés, comme contraires au serment primitif fait à Dieu et au Roi.

---

## CX

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Arrivée du duc de Richelieu. — Courrier attendu de France. — Importance de la cour de Vienne. — La Russie plus occupée des affaires de Pologne que de celles de France. — L'auteur sera le 3 mai à Coblence.

(Vienne), ce mardi 24 avril (1792).

Le duc de Richelieu arrive dans l'instant avec des dépêches de Pétersbourg pour le duc de Polignac, qu'on charge de les envoyer aux Princes. A en juger par ce que nous écrivent Nassau et Esterhazy, ces dépêches ne contiennent rien de bien intéressant et de bien pressé; mais cependant nous en chargeons le duc de Laval, qui va à Trèves sans s'arrêter et qui, de Francfort, vous enverra ou son fils ou un courrier.

Je n'ai pas voulu me charger de porter cette dépêche, parce que je ne vais pas un train de courrier, et parce que le duc de Polignac a exigé que je ne partisse que jeudi, après-demain au soir. La raison du retard de mon départ est qu'on attend demain un courrier de France, qui apportera à M. de Noailles l'ultimatum de l'Assemblée (1), et

(1) Ce courrier portait à Vienne, non pas un ultimatum, mais la déclaration de guerre au roi de Hongrie et de Bohême votée par l'Assemblée nationale, dans sa séance du 20 avril 1792.

qu'il est important de le connaître et de savoir l'effet qu'il aura produit ici.

J'en reviens toujours à une vérité, fâcheuse peut-être, mais incontestable, que j'ai annoncée avec assertion : c'est que, malgré l'intérêt des autres cours, même de la Russie, celle de Vienne est le point central où tout aboutit, et que c'est d'ici que partira notre salut ou notre perte. L'impératrice est toujours dans l'attente de ce courrier, que Léopold devait lui envoyer peu de jours après le départ de Vienne de M. de Nassau, et ce courrier n'est parti pour Pétersbourg que le 14 d'avril; il porte la lettre-circulaire; voilà tout ce que nous en savons. M. de Nassau ne pourra donc pas être ici avant un mois ou cinq semaines, et je crains beaucoup que l'impératrice ne soit plus occupée encore des affaires de Pologne que des nôtres. C'est donc de Berlin et de Vienne que dépend principalement notre sort.

Toute la première colonne autrichienne et prussienne partira le 2 mai et successivement jus-qu'au 14, *dernier terme donné pour que la totalité soit en marche.*

Je n'attendrai pas M. de Nassau: mon impatience me ramène près de vous, et décidément je partirai après-demain au soir 26, et je serai le 3 mai à Coblençe.

Nous attendons en vain le courrier que vous nous aviez annoncé; mais je vous renouvelle la demande que je vous avais faite de chauffer beaucoup cette cour, en écrivant souvent au roi, en fournissant au duc de Polignac de bons matériaux pour vous bien servir, etc. Projet de manifeste, nouvelles, marques de confiance, ardeur et modération, voilà ce qu'il faut envoyer et témoigner. Je vous jure que vous ne pouvez avoir d'idée de l'activité, de la patience du duc de Polignac et de la parfaite et générale considération qu'on a pour lui ici. Je vous porterai moi-même sa première dépêche, et je ne quitterai plus mon poste.

Le temps me presse, parce que le duc de Laval va partir.

Je mets à vos pieds mon hommage, et ma tendresse, et mon respect.

## CXI

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Se défier de la poste. — Affaires du Midi. — Les désertions en France. — Attitude des puissances. — Nouvelles de Paris. — Manque d'argent. — Bonne volonté de la Prusse. — Négociations avec l'Espagne. — La journée du 20 juin. — Éloge de Calonne. — Breteuil. — Prochaine marche en avant.

Ce 14 mai 1792.

Le départ de Froment est si prompt, mon cher comte, qu'à peine ai-je le temps de vous écrire un mot. Calonne vous répondra relativement à votre grande lettre à M. le comte d'Artois, que je n'ai pas encore lue, parce qu'elle a été remise à Calonne. L'essentiel était de vous envoyer Froment, et il part. Je souhaite que vos opinions sur l'Espagne soient plus riantes que nos espérances, car le ministère à Vienne assure qu'elle ne fera rien, et la manière dont nos émigrés sont à présent traités en Catalogne ne nous rassure pas. Mais enfin cela cache peut-être quelque important et utile mystère. Dieu le veuille, et je suis entraîné à le croire quand Las Casas et vous se mêlent de nos affaires; certes elles ne peuvent être en mains plus habiles. Si je vous ai quelquefois grondé de la manière dont vous écrivez par la poste, ce n'est pas que je ne pense presque toujours comme vous, mais je vous ai averti que les lettres sont lues dans toute l'Allemagne, et souvent gardées quand elles ne plaisent pas! Il en résulte que les lettres n'arrivent pas à leur but.

Je crois, par exemple, que M. le comte de Las Casas ne reçoit pas mes lettres, ou que je ne reçois pas les siennes, car il me doit réponse à sept ou huit, et il y a cinq mois que je n'en ai reçu aucune. Ce que vous me mandez rela-

tivement à M. de Choiseul ne m'est parvenu qu'à sept semaines de date. à cause de ma course à Vienne, et il était bien tard pour que M. le comte d'Artois fit en sa faveur en Espagne la démarche que désirait M. de Las Casas. Je vous dirai de plus que je répugnais à le demander, par toutes sortes de considérations relatives à Sérent lui-même ; d'ailleurs M. le comte d'Artois est bien loin d'être en telle mesure vis-à-vis de M. d'Aranda. Voilà ce que j'ai mandé à M. de Las Casas. et j'attends sa réponse. car ce n'est qu'à mon retour à Vienne que j'ai reçu la lettre dans laquelle vous m'en parliez. S'il en est temps encore, écrivez-moi de nouveau à ce sujet.

L'important est de s'occuper des affaires du midi de la France, car ce côté-ci, attaqué bientôt par 100.000 Prussiens et Autrichiens, n'est pas en état de résister, et je crois toujours que les factieux porteront tous leurs efforts et leurs ressources pour former un vigoureux parti, appuyé dans les provinces méridionales par les protestants et peut-être par les Anglais. Le roi d'Espagne et celui de Sardaigne seront donc les véritables sauveurs de la monarchie française, s'ils réduisent et conservent les provinces du Midi. C'est là où je voudrais voir nos Princes, mais Monsieur ne se séparera pas de son frère sous aucun rapport, et, puisqu'ici on a déjà combattu et puisqu'on y combattra encore, il faut qu'ils y prennent une attitude honorable.

La suite de la contre-révolution m'inquiète bien plus que la contre-révolution même, car nous avons à faire à des lâches qui fuient, et ce qu'il y a de bon encore dans nos troupes sera à nous. Déjà Berchiny est parti ; tout Royal-Allemand, tout le régiment de Saxe sont passés avec armes et bagages à notre bord ; tout le reste suivra, dès que nous serons en posture de les recevoir. Mais ce n'est pas dans l'électorat de Trèves que les Princes peuvent jouer leur jeu ; notre position n'y est pas tenable ; la régence et le ministre sont à l'Assemblée, et l'électeur est d'une faiblesse au delà de toute expression. Nous ne som-



mes occupés que des moyens de sortir de cette souricière pour nous porter en avant et prendre une attitude qui convienne au caractère de nos Princes et au zèle de la noblesse.

Il est temps pour moi que cela finisse, car mes facultés physiques et morales s'usent tous les jours par la contrariété, l'impatience et la privation de mes amis. Ma santé n'y tiendra plus longtemps. Vous qui vous plaignez de la vôtre, comment pouvez-vous donc créer un ouvrage immortel dans le lit des douleurs? Votre dernier ouvrage est un chef-d'œuvre de principes et de style; il suffirait seul pour votre éternelle réputation, et sera à jamais le code de tous les Français instruits et fidèles.

Je vous embrasse, mon cher comte, du plus tendre de mon cœur.

*P. S.* — M. le comte d'Artois nous écrit un mot qu'il a remis à Calonne. J'aime beaucoup Las Casas, aussi suis-je bien sensible à son silence.

Ce 21.

Le départ de Froment a été retardé par plusieurs raisons et entre autres par celle de l'argent; mais enfin il part.

Notre position n'a point changé; ainsi j'ai peu de choses à ajouter à cette lettre. Je vous dirai seulement que la marche des Autrichiens et Prussiens en aussi grand nombre ne nous laisse pas sans inquiétudes. *Timeo Danaos et dona ferentes*. L'Espagne peut donc seule, unie à la Russie, s'opposer à un démembrement peut-être projeté et défendre les pures bases de notre constitution. Si on y souffre la plus légère atteinte, le plus petit changement, nous retomberons dans de nouvelles crises. Comme vous le dites fort bien, ce n'est qu'avec les formes constitutionnelles inhérentes à la constitution même et conservatrices de la constitution qu'on peut y mettre des modifications:

mais le moment n'y est pas propre. Si le roi de Sardaigne veut jouer un beau rôle, nous lui en fournirons bientôt les moyens, et il aidera beaucoup et sans risque, sans frais, à la pacification des provinces méridionales; mais ce plan n'est pas encore au net et n'est pas communiqué à Froment. Vous en serez instruit à temps.

Nous savons que Barthélemy en Suisse est l'agent du baron, qui correspond vivement avec lui. On trouve cet infernal homme partout, malgré les protestations qu'il fait de son dévouement aux Princes. Il vient d'envoyer ici son bras droit, l'évêque de Pamiers (1), pour faire l'apologie de sa conduite, et l'infâme a eu l'audace de rejeter sur le Roi tout ce qu'il y a de louche dans la conduite du baron. Quelle horreur! Mon ami, j'en suis venu au point de haïr vigoureusement les hommes et d'en excepter un très petit nombre d'individus. Concluez-en que j'en aime plus vivement ceux que j'aime encore, et calculez aussi mon amitié pour vous.

L'abbé d'Eral n'est pas encore arrivé, et Fontbrune est allé à Vienne. De pareils courriers n'avancent pas les affaires.

Ce 16 juin.

Vous serez bien étonné, en recevant cette lettre, de voir qu'elle est commencée il y a un mois et qu'elle n'est pas encore partie. Ce ne sera encore qu'au retour de Calonne, qui est allé à Francfort pour y avoir, s'il se peut, de l'argent, qu'elle partira.

La position de Paris devient de plus en plus critique pour nos malheureux souverains. Il me paraît clair que de mauvais conseils monarchiens les avaient engagés à entreprendre une contre-révolution constitutionnelle, et que les Jacobins, ayant éventé la mine, se sont portés à toutes les violences de la fureur et de la vengeance. Ils ont commencé par licencier la garde du Roi, resserré ses chaînes,

(1) V. p. 19, note 1.

lui font éprouver les plus cruels outrages, et le feront mourir ainsi que la Reine par l'effet des traitements qu'ils éprouvent, s'ils ne se déterminent pas à porter leurs mains criminelles sur nos maîtres infortunés. On croit être sûr que le projet des factieux est de transporter le Roi dans les provinces méridionales et d'y prolonger une guerre civile interminable, en s'emparant de cet ôtage sacré, auquel ils dicteront leurs volontés, et dont les ordres, arrachés par la violence, augmenteront leurs moyens et leurs ressources. Le plus important serait donc de les prévenir et de leur ôter cette ressource. On envoie au comte Conway un plan qui, s'il est adopté par le roi de Sardaigne, ôterait aux factieux toute ressource dans notre Midi. Si l'Espagne voulait enfin se montrer, les monstres, attaqués de toutes parts, seraient bientôt anéantis. Mais il ne faut pas compter sur elle, et tâchons de nous en passer. On offre au roi de Sardaigne le plus beau et le plus sûr de tous les rôles; il est prêt, ses troupes ont bonne volonté, et nous espérons qu'il ne se refusera pas à nos vœux.

De nos côtés, il faut que nous changions bientôt de posture, car les Prussiens, qui arriveront le 7 juillet, nous en chasseront. Les colonnes n'arriveront que vers le 20, mais il faut d'avance leur faire place dans l'électorat. Ainsi il est indispensable que nous partions les premiers jours de juillet. Où irons-nous? Nous ne le savons pas encore; moi je crois que ce sera en France. Oui, en France. Alors seulement l'horizon s'éclaircira à mes yeux, car jusqu'à présent je vois tout en noir, et je ne compte pas du tout sur la loyauté de la cour de Vienne principalement. On nous fera peut-être payer bien cher les secours que nous avons tant désirés. L'Espagne pouvait jouer un grand rôle et faire notre sûreté; mais elle paraît entendre bien mais ses intérêts et les nôtres. Cela est par trop honteux! Nous vous envoyons Froment à tout hasard, mais je crains bien qu'on ne veuille en rien faire. La Russie est malheureusement fort occupée de la Pologne, et cet appui, sur lequel nous comptions tant, paraît un peu s'affaiblir.

L'arrivée de Nassau, que nous attendons à tout moment, nous expliquera tout ce que nous devons attendre ou craindre. J'espère toujours dans la grande âme et la magnanimité et les promesses de l'impératrice; mais partout les intrigues de Breteuil ont fait plus ou moins d'effet contraire à nos intérêts. La Prusse cependant paraît agir franchement, et c'est notre véritable espoir. Notre courage et l'imperturbabilité des principes de notre loyal prince finiront par nous tirer d'affaire; mais ce ne sera pas sans éprouver encore bien des secousses.

Je ne sais comment ma santé tient à mes peines et à mes chagrins. J'en ai de tous les genres; mais je me suis décidé à ne pas mourir avant d'avoir vu la punition des méchants.

M. de Monteynard vient de parler encore de votre part de l'affaire de M. de Choiseul. Il y a six semaines que j'ai écrit sur cela à M. de Las Casas, et, comme je n'ai reçu de réponse ni à cette lettre ni à aucune autre, j'ai cru qu'il avait trouvé les raisons que je vous détaille au commencement de ma lettre bonnes, et qu'il y avait renoncé ! *Véritablement, ce silence devient inexplicable.*

Si le départ de Froment est encore retardé, je vous ajouterai encore quelques mots à cette lettre.

Je vous embrasse du plus tendre de mon âme.

Ce 22.

Autre délai involontaire, mon cher comte, toujours provenant du défaut absolu d'argent. Nous en attendions hier, et, au lieu d'en recevoir, une lettre des banquiers qui devaient nous envoyer les lettres de change provenant du cautionnement du roi de Hongrie nous annonce qu'un ordre formel de M. de Metternich les oblige de déposer d'abord ces fonds à la caisse royale de Bruxelles. Voilà donc encore un retard, du moins si ce n'est une nouvelle ruse. C'est à en perdre le sommeil et la raison, car enfin le prêt va manquer, et le mouvement que nous

allions faire pour faire place aux Prussiens sera arrêté par ce défaut absolu d'argent, étant impossible de remuer et de faire vivre en route 20,000 hommes sans avoir un écu. Voilà où nous en sommes aujourd'hui 22. Peut-être changera-t-elle demain, car La Queille va arriver de Bruxelles et peut-être nous apportera ces mêmes fonds qui, pour la forme, ont apparemment dû passer à la caisseroyale de Bruxelles. En outre le comte de Béon, que nous avons envoyé en Espagne, mande à sa femme, qui est ici, qu'il part le 3 juin de Barcelone pour Coblenze, et qu'il apporte aux Princes un million. Mais nous éprouvons à peu près le supplice de Tantale, et nous souffrons de la soif et de la faim. Nous apprenons que le roi d'Angleterre vient de faire signifier à l'Assemblée, par l'organe de son ambassadeur, que, si le Roi, la Reine et la famille royale éprouvaient le plus léger outrage, sa neutralité se changerait en une guerre terrible. Et les rois Bourbons se taisent ! Je n'y conçois rien. Peut-être cette menace de l'Angleterre sauvera-t-elle nos infortunés souverains ! Dieu le veuille.

Les procédés de la Prusse sont bien différents pour nos Princes de ceux de la cour de Vienne ; mais on nous recommande de paraître également contents des deux cours, vu leur extrême union : *bene sit*. Mais l'avenir apportera, je crois, de grands changements dans la politique de l'Europe, et il faut en revenir aux règles de la bonne et saine politique et ne plus s'allier contre nature, car cela ne produit que des monstres.

Je suspends encore ma lettre jusqu'au départ.

Ce 24.

Enfin les galions arrivent, et votre Froment partira. M. de Béon nous apporte un million d'Espagne en une seule lettre de change que j'ai vue et maniée. Le roi de Prusse a fait aussi remettre aux Princes, ce matin, 400,000 livres en or. Aussi cette journée est la meilleure que nous ayons eue depuis longtemps. Sans ces secours venus si à

propos, le prêt allait manquer, le mouvement combiné avec la marche des Prussiens, pour ne pas croiser leurs colonnes, était arrêté. Le désespoir s'emparait absolument de nous, mais la Providence (je vais y croire) est venue à notre secours, et j'augure une bonne et prompte terminaison de nos maux. Ce matin encore nous avons appris la défaite d'un corps de 10,000 Français, qui avaient pénétré dans la Flandre autrichienne maritime et menaçaient Ypres, Furnes, Courtray et Ostende. Clerfayt les a bien battus, et Beaulieu leur a, dit-on, coupé toute retraite, de manière qu'il ne doit pas revenir un seul homme de ce corps commandé par MM. Carles et Moreton-Chabrilant (1).

Grâce aux sommes qui nous parviennent, nous allons évacuer l'électorat pour faire place aux Prussiens. Nous ne prenons pas encore une position militaire et offensive; mais nous serons dans des cantonnements *en ligne*, et *point en arrière* de l'armée prussienne. Là, nous nous armerons, nous nous exercerons, pour être en état d'agir vers le 15 août. Telles sont, pour l'époque des mouvements décisifs, mes combinaisons.

Je n'ai fait que parcourir très rapidement les dépêches du duc d'Havré que M. de Béon vient d'apporter avec le million. Il me paraît que M. d'Havré croit M. d'Aranda très royaliste, mais que la pénurie de l'Espagne quant à l'argent, au nombre et à la qualité de ses troupes, ses défiances sur les autres cours et principalement celle d'Angleterre, rendent sa marche timide et incertaine; mais M. d'Havré ne doute pas que, dès que l'Espagne verra que Berlin et Vienne agissent franchement, M. d'Aranda prendra le galop, ne fût-ce que par vanité! Cela me fait espérer que les députés des colonies, que nous venons d'envoyer à Madrid pour demander de prompts secours pour sauver Saint-Domingue, y seront accueillis. Nous les avons chargés d'un plan qui, s'il est admis, sauvera

(1) Cette nouvelle malheureusement n'est pas vraie; elle avait été répandue comme bien d'autres. *Note de M. de Faudreuil.*

les colonies françaises et, par contre-coup éventuel, celles des Espagnols. Les Espagnols ont à San-Domingo 7,000 hommes de troupes, autant à Cuba et 2,000 à Porto-Rico. Il ne tient qu'à eux de nous délivrer des brigands qui désolent Saint-Domingue et qui finiront par porter la corruption et le désordre dans la partie espagnole. Je suis, comme M. Josse, orfèvre ; j'ai en conséquence été fort occupé de la rédaction de ce plan. Mais Dieu m'est témoin que je suis moins animé par mon intérêt propre que par l'intérêt général. Les moindres mouvements des Espagnols, combinés avec le roi de Sardaigne et les Suisses, pourraient sauver nos provinces méridionales, et à peu de frais l'Espagne réparerait le temps qu'elle a perdu et par conséquent son honneur. Les dépêches de M. d'Havré nous apprennent que, quoique le royalisme pur soit le principe de M. d'Aranda, il croit qu'on peut, qu'on doit même toucher aux biens du clergé sans le dépouiller tout à fait, et qu'il y a un grand parti à tirer de ses richesses pour la restauration des finances en France et en Espagne. Tel est le principe du destructeur des jésuites, et il ne sent pas qu'en détruisant les apôtres d'une religion toute monarchique, il a ébranlé toutes les monarchies, et que si, dans l'état où est l'Espagne, il ose toucher à une pierre de l'édifice, tout s'écroulera. Une autre erreur bien grande de M. d'Aranda (et c'est le fruit des intrigues du Breteuil), c'est qu'il compte les Princes et la noblesse émigrée pour rien dans les moyens d'opérer la contre-révolution, tandis qu'avec des vues droites et de bonnes lunettes sur son vilain nez, il devrait les compter comme le principal moyen. J'ai été bien aise de vous fournir toutes ces bases, pour que vous travailliez à détruire ces faux principes et ces erreurs politiques. M. de Béon m'a dit de plus que lui, Béon, était persuadé que la reine d'Espagne n'aime pas M. le comte d'Artois ni Calonne ; il faut qu'elle soit bien dégoûtée ! M. d'Havré dans sa dépêche dit le contraire.

Je dois vous prévenir que la Russie et la Prusse dési-



rent que nous nous conformions à l'accord qui règne entre ces deux cours et celle de Vienne ; *que cela est important pour le succès des opérations combinées et pour le salut de la France*. Ainsi faisons contre fortune bon cœur. Que de couleuvres, grands dieux ! Vienne nous a fait avaler ! Je voudrais, mon cher comte, que vous fissiez réimprimer votre dernier ouvrage. C'est le catéchisme de tout bon Français, et je voudrais que tout gentilhomme en eût un exemplaire pour y lire son devoir et sa prière du matin et du soir. Je n'ai rien lu de plus parfait.

Mes yeux baissent de telle manière, depuis six mois, que j'en suis inquiet. Cela me force de vous quitter jusqu'au départ de Froment que je vais presser.

Je veux vous dire encore que le roi de Prusse et le duc de Brunswick donnent aux Princes les paroles les plus positives qu'ils joueront le rôle qui leur convient, c'est-à-dire le plus honorable, et qu'ils agiront *de concert et de conserve*. Nous n'avons qu'à nous louer de la noblesse et de la franchise de leurs procédés. Ce sont nos parents (les Bourbons), nos alliés (Vienne et la Suisse), qui sont les plus froids pour nous. La Suisse a une pauvre marche dans tout ceci, et nous pourrons bien par la suite, au lieu des troupes suisses, avoir des troupes allemandes qui sont moins chères et tout aussi bonnes. Les bons Suisses aiment trop l'argent. Ils disent aussi que les Princes ne sont pas une puissance. Notre Roi n'est-il donc pas dans les fers, et, pendant sa captivité, où est donc la puissance, si elle ne réside pas dans les plus proches héritiers du trône ? Il n'a jamais existé de siècle plus médiocre que celui-ci, où on croit avoir tant d'esprit. Les cœurs sont lâches et les esprits bornés. Aussi c'est un Spielmann qui conduit le cabinet de Vienne, et c'est un Breteuil qui sera son ministre en France. *Cordonnier* ou *tonnelier*, c'est tout un. En attendant, la crise n'a jamais été si violente à Paris, et nos malheureux souverains sont en grand péril. Le changement du ministère subit, de Jacobins en Feuillantins,

est une grande école qu'on a fait faire au Roi. Je frémis de toutes les suites que cela peut avoir. Et ce coquin de La Fayette, qui écrit à l'Assemblée une lettre fulminante contre les Jacobins, et cette lettre est envoyée par l'Assemblée aux 83 départements ! Que cela veut-il dire ? Veut-il faire le petit Monck ? Il n'a ni son talent ni son courage. Je n'y entends rien.

Je vous quitte pour me reposer.

Ce 1<sup>er</sup> juillet.

Vous finirez par recevoir un volume, pour peu que le départ de Froment soit toujours retardé ; mais cela tient toujours à l'argent, cette matière si vile et si nécessaire, cause première de tous biens et de tous maux. Combien, de huit jours en huit jours, la scène change ! Vous avez appris tous les événements déshonorants du 20 juin, cette scène plus horrible, plus injurieuse, plus dangereuse encore que celle du 6 octobre. Le Roi y a montré un courage de résignation au-dessus des forces humaines, et la Reine le maintien le plus noble et le plus imposant. L'un et l'autre doivent leur salut dans cette affreuse journée, non aux efforts qu'on a faits pour les défendre (car personne ne s'est montré), mais à l'attitude fière qu'ils ont su prendre. La Providence a détourné les piques et les poignards qui les menaçaient. Ils vivent encore. Cette journée les a grandis aux yeux de tous et a produit un effet favorable pour nos infortunés souverains. Puisse leur courage se soutenir et ce bon effet augmenter encore ! mais je crains toujours de nouvelles catastrophes. On en a essayé une le 23, mais les brigands et les faubourgs ont été contenus par les précautions prises.

Le duc de Brunswick arrive ici, du moins dans les environs, demain. Nos Princes le verront après-demain, et deux heures de conversation aplaniront plus de difficultés que toutes les dépêches, notes officielles possibles. Rien ne se peut comparer aux embarras que nous avons

éprouvés pour le déblai, le départ de nos cantonnements. Avec beaucoup de dettes et presque sans argent comment quitter un établissement pour en aller prendre un autre? Voilà pourtant ce que nous avons fait, et cela est miraculeux. On a payé une partie, laissé des billets à termes courts pour le reste, et des otages pour sûretés. Je préférerais les galères à la vie que mène Calonne depuis six mois; ni sommeil, ni repos, voilà son sort. Ne voir que des demandeurs impatients, mécontents et vraiment malheureux, calculer de la manière la plus minutieuse pour servir ce que l'on peut donner au plus pressant besoin, être toujours à la veille de manquer, y avoir mis toute la fortune de sa femme, y avoir sacrifié sa santé, et n'être souvent payé de tous ces travaux que par des plaintes; telle est sa destinée, telle sera toujours celle des hommes qui se vouent au bonheur des hommes et surtout des Français. Il est vrai que les agents de Breteuil produisent tous ces embarras et ces plaintes toujours renaissantes. Ils sont habiles à brouiller, à exciter, à empêcher; ils ne font rien, mais ils nuisent à qui veut faire. Tel est le troupeau de boucs, dont il est le plus puant. Sans cette infernale opposition, il y a longtemps que nous serions en France et que tous les maux seraient finis.

Il y a longtemps que nous n'avons de vos nouvelles, mon cher ami, et celles qui nous viendront de vous ne sont pas les moins importantes. Les dernières dépêches que M. de Béon nous a apportées d'Espagne contenaient d'abord un million, avec lequel nous avons exécuté notre mouvement; elles nous donnent aussi l'espoir que les sentiments de d'Aranda deviennent plus favorables, et que, dès qu'on saura en Espagne que Vienne et Berlin sont franchement décidées à agir, d'Aranda prendra le galop. Le duc d'Havré est prudent et sage et plus fait qu'un autre pour nous inspirer confiance, car il voyait bien en noir avant cette dernière dépêche.

Si vous n'aviez pas été si utile où vous êtes à cause de vos correspondances, vous nous l'auriez été beaucoup ici,

où nous sommes si accablés d'ouvrage, de traverses, que les forces s'épuisent.

La catastrophe du 20 juin a été amenée par les efforts impuissants des monarchiens et par la lettre, en style de Cromwell, de La Fayette à l'Assemblée. Les Jacobins irrités ont voulu montrer leur puissance, et, par la scène qu'ils ont produite, ils ont fait non seulement au Roi, mais à toutes les royautés de l'Europe, le plus sanglant et le plus influent peut-être de tous les outrages. C'est comme s'ils avaient dit à tous les peuples des monarchies : « *Voyez où nous avons réduit notre monarque, le plus puissant de tous ; rougissez de ne pas suivre notre exemple.* » Le premier effet qu'ils ont produit a été l'indignation ; mais qui peut prévoir quel sera le second effet ? Ces coquins-là en savent plus long que nous, et je suis bien loin de croire que nous soyons hors de danger. Si les puissances ne laissent pas de côté les calculs de l'ambition et de la rivalité, si elles pensent à autre chose qu'à se réunir pour détruire une secte ennemie de tous les trônes et de tous les autels, elles finiront par se nourrir chez nous de poisons destructeurs qu'elles reporteront dans leur sein et qui entraîneront leur perte comme la nôtre. Je ne suis pas encore rassuré sur le désintéressement des puissances, mais il ne faut pas l'avouer.

Les deux rois auxquels nous avons affaire, de Prusse et de Hongrie, ont de la loyauté ; mais leurs cabinets ne sont pas aussi purs qu'eux, et en dernière analyse ce sont toujours les ministres qui décident. Je suis encore plus effrayé de l'avenir que du présent.

Notre position de cantonnements, en attendant le total arriéré des troupes et le commencement des opérations, sera à cheval sur le Rhin, et, à la rive droite, occupant jusqu'à la Lahn. Le quartier général des Princes sera à Bingen, à la rive gauche du Rhin. Là nous pourrions nous armer et nous exercer. Du moins on sera occupé, et la fermentation sera moins grande ; elle était devenue excessive à Coblençe, où se réunissaient les désœuvrés et

les faux frères qui y étaient en très grand nombre.

Le duc de Polignac suit l'Empereur au couronnement et viendra passer quelques jours avec nous; puis il retournera à son poste. Le chevalier de Roll est ici depuis deux jours et y restera. Nassau doit être parti du 5 juin de Pétersbourg; il devrait être arrivé. Ah ! s'il nous apportait quelque argent, qu'il serait bien reçu ! Car, en vérité, nous avons un temps bien dur à passer avant d'entrer en France; une fois que nous y serons, nous n'en serons plus embarrassés.

Il faut pourtant finir cette longue épître, mon cher comte, et je vous jette les bras au cou.

Écrivez-moi à *Bingen, dans l'électorat de Mayence.*

Ce 7 juillet.

Enfin Froment va partir, et j'ajoute un mot à cette énorme lettre. Nassau est arrivé de Russie le même jour que M. le duc de Brunswick est arrivé à Coblençe. Nassau nous a apporté 700,000 francs et la certitude qu'au mois d'octobre nous aurons 15,000 Russes en France. M. le duc de Brunswick a eu des formes parfaites avec nos Princes, et sous tous les rapports son arrivée est le signal de notre bonheur. Il a dit à nos Princes que les deux cours qui lui ont confié le commandement de leurs armées voulaient que les Princes et la noblesse jouassent le rôle brillant qui leur convient, et qu'il ne se serait pas chargé de cette grande entreprise sous d'autres conditions. La parole d'un grand homme est pour moi plus positive que tous les contrats et que tous les serments.

Je vais vous parler avec confiance, mais pour vous seul, de ce que je prévois pour l'avenir. Je ne crois pas que le baron de Breteuil tire profit pour lui de toutes ses intrigues; il est démasqué, méprisé, décrié et reconnu incapable; mais Calonne ne sera sûrement pas l'homme qu'on mettra à la tête des affaires. La haine de la Reine est implacable, et il serait nuisible même aux affaires de lut-

ter contre ces préventions indestructibles. Les agents de Breteuil ont même indisposé contre lui toutes les cours, sans avoir rien opéré en faveur de Breteuil. Qui tirera donc à lui la couverture ? Qui ? Celui même que le Roi avait fait l'intermédiaire entre les Princes et Breteuil, le maréchal de Castries. Voilà ce que je vous prédis, mon cher comte. C'est un homme probe, et c'est beaucoup ; mais est-ce assez ? L'avenir nous l'expliquera, car cela sera comme je vous l'annonce.

Pour mon compte, tout m'est parfaitement égal, car j'ai bien positivement renoncé à tout, même à ma patrie, que je n'habiterai jamais. J'irai la reconquérir pour la quitter bien vite, après avoir fait tout ce que m'aurent dicté le devoir et l'honneur.

Adieu, mon cher comte. Vous qui avez les grands talents qu'il faut pour se lancer dans la carrière, ne la quittez pas, et souvenez-vous toujours d'un ami bien tendre.

Ce 9 juillet 1792.

Enfin votre Froment part, mon cher d'Antraigues, et vous porte une lettre de moi, commencée en mai et finie en juillet. Vous ne la trouverez que trop longue, mais elle vous mettra cependant au fait de mille minuties qui sont cependant bonnes à savoir.

Oui, nous avons à présent de l'argent, mais beaucoup moins qu'il ne nous en faudrait, et cet argent est en lettres de change qu'il faut réaliser dans un pays presque sans ressources. Il en résulte des pertes, des délais insupportables, et conséquemment de l'humeur et de l'injustice de la part de ceux qui souffrent, et tout le monde souffre. Pour mon compte, je tire la langue d'un pied, et n'ai pas de quoi faire mon très petit équipage : j'irai comme je pourrai.

Malgré cela, d'ici à quelques jours, je donnerai une note à Calonne de ce qu'il faut qu'il nous envoie dès qu'il le pourra. Il passe sa journée et une partie même de la nuit, entouré de cent personnes, qui lui demandent de l'argent et dont plusieurs lui disent des injures quand on ne leur en



donne pas. Je préférerais les galères à la vie qu'il mène; mais, pardieu, cet homme aura un grand mérite aux yeux des *honnêtes gens* pour son dévouement, son zèle, son courage et ses talents; des autres, il s'en f..., et moi aussi. Bombelles à Pétersbourg, je ne sais qui en Espagne, Breteuil à Vienne, l'ont travaillé de toutes les manières; souvent il humilie par sa supériorité les ministres médiocres avec lesquels il traite et correspond. Un homme supérieur, comme Las Casas, est au-dessus de toute jalousie; mais où en trouve-t-on de cette trempe? Un Spielmann ne pardonne jamais à celui qui lui prouve qu'il est lourd et entêté. Partout Calonne a trouvé à combattre les intrigues et les calomnies de Breteuil, qui s'est en même temps perdu lui-même: mais M. de Castries tirera la couverture à lui et en aura tout le profit dans les premiers moments.

L'état de Paris est plus inquiétant que jamais. Les démarches de La Fayette et des autres généraux ont irrité les Jacobins contre les Tuileries, qu'ils croient d'accord avec La Fayette, et ils préparent de nouvelles horreurs qui sont annoncées pour le 14. Je crains tout pour nos infortunés souverains.

Pensez vivement à nos provinces méridionales; pressez sans cesse, car c'est là où les rebelles veulent se ménager des ressources. Quelques secours de l'Espagne et de la Sardaigne, auxquelles se rallieraient les fidèles, sauveraient ces belles et importantes provinces: mais il n'y a plus de temps à perdre.

Écrivez-moi désormais *poste restante à Mayence*, jusqu'à nouvel avis. J'y chargerai quelqu'un d'y recueillir mes lettres et de me les faire tenir où je serai. Écrivez-moi avec prudence, car votre chiffre est tellement connu qu'il est même inutile de vous en servir.

Ce que vous me dites de votre santé m'afflige et m'inquiète. La mienne s'en va aussi: mais quelquefois j'en suis bien aise, car l'avenir m'alarme plus que le présent. Heureux ceux qui dormiront d'un sommeil éternel, tandis que les hommes se déchireront! Ménageons-nous cepen-



dant pour avoir encore le plaisir de nous revoir et de nous embrasser.

---

## CXII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Misère des princes et de leur armée.

Liège, ce 19 novembre 1792.

Il faudrait avoir la plume de Jérémie, mon cher Vaudreuil, pour donner une idée de la position où nous nous trouvons depuis ton départ. J'espérais n'en pas être abattu; mais je t'avoue que mon cœur en est cruellement déchiré.

Tu dois savoir mieux que moi les motifs qui empêchent la cour de Vienne de répondre au mémoire que j'ai écrit, il y a quatre semaines, à M. de Mercy. Le comte Jules en a la copie; je l'ai chargé d'appuyer sur les articles les plus importants, et assurément il a fait tout ce qui a dépendu de lui. Mais le silence de l'Empereur nous jette dans des embarras affreux. MM. de Mercy et de Metternich nous ont fait avancer une somme de 87,000 fr. qui avait principalement pour but de soutenir le prêt des régiments; mais, comme nous ne recevons plus un seul écu de nulle part, et que le roi de Prusse ne nous a pas encore donné les 100,000 fr. qu'il m'avait promis il y a un mois, nous avons été forcés d'employer une partie de cette somme à empêcher de mourir de faim les plus malheureux de nos compagnies et à payer notre boulanger et notre boucher. Je dois dire que cela nous était possible, car le gouvernement de Bruxelles nous a fait remettre les 87,000 fr. sans en fixer l'emploi.

Nous avons frappé à tant de portes où nous avons droit

d'espérer de toucher quelques fonds ! Mais la défaite des Autrichiens et leur retraite vers la Meuse achèvent de détruire toutes nos ressources. D'abord les bourses se sont fermées, sans que nous ayons à nous en plaindre ; mais ensuite, obligés de resserrer nos cantonnements et même de faire repasser la Meuse à la plus grande partie de nos troupes, nous épuisons nos derniers moyens, et nous sommes forcés de manger en huit jours ce qui nous aurait fait exister jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre. Car, pour achever de nous peindre, il est bon que tu saches que le général Schoenfeld nous a quittés, il y a trois jours, en nous annonçant que le roi de Prusse ne fournirait plus à notre subsistance passé le 1<sup>er</sup> décembre, et il a même remis à nos commissaires la somme qui était destinée à payer les fournisseurs jusqu'à la fin du mois.

Voilà donc notre seule ressource, et je dois ajouter encore que M. le duc de Bourbon, s'étant séparé des Autrichiens par un mouvement rétrograde qui leur a déplu, ne reçoit plus rien pour la subsistance de son corps, et qu'il est par conséquent à notre charge.

Nous ne voulons ni ne pouvons prononcer la dissolution de notre armée, avant d'avoir connu les intentions de la cour de Vienne et avant d'avoir reçu l'argent du roi de Prusse. Mais tout se disloque involontairement, et tout meurt exactement de faim. Les matinées que je passe sont un supplice continuel ; cependant nous attendons la réponse de l'Empereur ; nous avons aussi envoyé deux courriers au roi de Prusse, et nous sommes encore soutenus par un peu d'espoir.

J'ai été moi-même à Louvain trouver le duc Albert et Clerfayt ; je leur ai offert de réunir encore 4 à 5,000 hommes, tant à pied qu'à cheval, pour les réunir à leur armée ; j'ai prié, j'ai insisté avec la plus grande force. On m'a reçu avec beaucoup de politesse, mais on n'a rien accepté, sous le prétexte qu'on était embarrassé pour les subsistances, et surtout qu'il fallait avoir des ordres directs de Vienne.

Dans une telle position, tu me demanderas, mon ami,

pourquoi je ne suis pas déjà sur le chemin de Pétersbourg et Monsieur sur celui de Madrid. Ma réponse sera courte et précise : nous n'avons pas un sol pour entamer notre voyage, et cependant il est prouvé qu'il faut au moins 80,000 fr. pour moi et pour mes enfants. Je crois que ces derniers finiront par aller à Naples. Nous remuons ciel et terre pour obtenir des fonds : mais il nous est impossible de fixer l'époque où nous pourrions les recevoir, et si, dans cet intervalle, il arrivait un refus de la Russie, je ne sais, d'honneur, plus ce que nous deviendrions.

J'avais écrit à ce pauvre Calonne pour qu'il nous cherche des ressources; mais, pour toute réponse, j'ai su que le malheureux avait été emprisonné pendant quelques heures pour une dette qu'il avait souscrite pour nous. Son banquier l'a tiré d'affaire pour le moment : mais il se trouve encore dans le plus grand embarras; à peine peut-il sortir de sa maison, parce qu'il craint que ses ennemis n'inventent de nouvelles affaires contre lui, et il m'a envoyé ici M. de La Palisse, pour que nous fassions une disposition juste et avantageuse des derniers fonds qui nous restent à toucher par l'emprunt de Cohen (1). J'ai écrit sur le champ en conséquence à M. de Metternich (2), et j'espère réussir; mais tout ce que le pauvre Calonne pourra y gagner, sera d'avoir la possibilité de s'embarquer pour rejoindre sa femme en Italie. Nous perdons donc par là l'espérance que nous pouvions concevoir du séjour de Calonne en Angleterre, et, de plus, j'ai la douleur de voir persécuter un homme que j'aime et qui s'est sacrifié pour mon secours.

Ah! mon ami, que de malheurs réunis! Je t'avoue que ma tête est sans cesse au moment de partir, et, si je ne tenais pas à la vie par un lien qui me devient chaque jour

(1) Au mois de mars 1792, les Princes avaient fait un emprunt de 2.000,000 de livres chez les banquiers Cohen, d'Amsterdam, et Osy, de Rotterdam. V. MARCILLAC, *Souvenirs de l'émigration*, p. 35.

(2) Metternich (le futur chancelier) était alors ministre de l'Empereur à La Haye.

plus cher, plus précieux et plus nécessaire, je ne sais pas de quoi je serais capable. Tu communiqueras à Jules tout le commencement de ma lettre; je lui écris aussi par Rivière, mais je le renvoie à toi pour les détails.

Au moins, grâce à Dieu, mon amie se porte bien. Elle ne partira pour Vienne que le jour où mon voyage sera définitivement fixé; mais alors elle ne perdra pas un instant; d'ailleurs elle attend de l'argent et le passeport que sa sœur (1) doit lui envoyer.

Je n'écris qu'à Jules et à toi. Je ferais mal à ton amie, car jamais je n'ai été plus noir; mais je tâche de conserver ma tête, mes forces, ma santé, et le courage ne m'abandonnera pas.

Embrasse tous mes bons amis. La vie que je mène n'est pas tenable à la longue; Rivière t'en donnera les détails.

Aime-moi plus que jamais, et compte sur ton ami à la vie et à la mort.

---

### CXIII

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Projet de voyage pour Saint-Petersbourg.

Düsseldorf, ce 1<sup>er</sup> décembre 1792.

La grande lettre que j'écris au duc de Polignac, mon cher ami, te mettra au fait de ce qui concerne notre position, et M. de Limon (2), qui porte nos paquets, te dira où en sont les affaires. Tu tireras de cet homme le parti que tu voudras, ou que tu pourras.

(1) Gabrielle-Henriette d'Esparbès, née le 3 octobre 1763.

(2) *Limon* (Le marquis de), auteur du fameux manifeste du duc de Brunswick en 1792. Ancien intendant des finances du duc d'Orléans. Mort en Allemagne en 1799.

Nous sommes ici depuis quatre jours, et pour y continuer encore, à ce que je crains, car on ne se presse pas de nous envoyer les renseignements que nous avons demandés pour le pays de la Mark.

J'attends avec la plus vive impatience le retour du courrier de Russie; mais je crois que la réponse sera favorable; c'est l'opinion du roi de Prusse, et le comte de Roumiantzov ne met pas la chose en doute. Ce courrier important arrivera sûrement dans quinze jours, et je ne perdrai pas un instant pour partir. Mon amie partira en même temps pour Vienne, et je la recommande à tes soins; sa santé est assez bonne; elle va quitter Aix-la-Chapelle, pour s'établir dans une petite ville à portée de nous.

Je n'ai plus reçu de lettres de Calonne; ainsi je ne doute pas qu'il ne soit parti pour l'Italie, et j'en suis charmé. Mon Dieu, que de malheureux, et que cela fait mal! Au surplus, sois sûr que je conserve ma santé et mon courage.

Dis mille choses plus tendres que jamais à ton amie; elle sait combien je l'aime. Je ne sais pas si j'ai de faux pressentiments, mais je crois que l'année prochaine sera fort belle, et que je serai déjà bien heureux, lorsque je viendrai te retrouver à Vienne.

Mais ce dont je suis encore plus certain, c'est que je serai le plus heureux des hommes dans tous les lieux où je serai entouré de mes bons amis.

J'espère que l'argent ne vous manquera pas, mais il ne se presse pas d'arriver.

Adieu, mon ami, mon cher Vaudreuil, je t'embrasse comme je t'aime pour la vie.

---

## CXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Le procès du Roi est imminent. — La régence. — Secours pécuniaires envoyés par Catherine II.

Düsseldorf, ce 25 décembre 1792 (1).

Je suis si pressé par un courrier auquel je ne m'attendais pas, et j'ai tant d'affaires, que je charge le baron de Roll d'écrire à Jules les détails de notre marche et ce qui concerne encore nos malheureux régiments.

Nous avons passé quinze jours assez tranquilles ; mais nous ne sommes pas faits apparemment pour avoir du repos, car non seulement nous sommes obligés de partir précipitamment, pour aller nous enterrer dans une petite ville de la Westphalie, mais nous sommes encore dans l'incertitude sur nos voyages, et nous avons reçu des nouvelles de Paris plus effrayantes que jamais. Le trop malheureux Roi doit être jugé à présent, et il est hors de doute qu'il sera condamné. Notre seul espoir est donc que la Convention mettra un sursis à son jugement, afin de le garder pour otage ; mais il est encore fort douteux que la Convention puisse le soustraire à la rage du peuple, quand même elle le voudrait. Je ne puis te rendre l'horreur que tout cela inspire. On ne dit pas un seul mot de la Reine, ni de ma pauvre sœur. Il est nécessaire que le duc de Polignac se prépare à presser fortement pour la reconnaissance de la régence (2), si le malheur arrive.

(1) Cette lettre a été imprimée dans la *Revue de la Révolution*, t. II, Documents inédits, p. 49.

(2) L'idée d'une régence avait été conçue par les Princes aussitôt après l'arrestation de Louis XVI à Varennes. Dans un mémoire qui porte la date du 20 août 1791, ils recommandaient à l'Empereur une série de mesures à prendre d'urgence, et, dans le nombre, ils demandaient « la déclaration de l'exercice de la régence, dévolu à Monsieur par droit de naissance, et

Nous avons reçu, il y a quelques jours, un excellent courrier de Russie; non seulement l'impératrice nous témoigne plus d'intérêt et d'amitié que jamais, non seulement elle écrit toujours avec la même justesse d'esprit et la même fermeté sur nos affaires; mais, avant d'avoir reçu notre courrier, elle a prévu notre embarras, et elle nous a donné encore 250,000 roubles. Ce secours est arrivé bien à propos; il nous donnera les moyens de faire nos voyages et de secourir la noblesse.

Ne parle de cela à personne, excepté à mes amis; mais, comme nous ne voulons pas encore en parler au ministère de Vienne, aie soin qu'il ne le sache pas.

Adieu, adieu, mon bon Vaudreuil. Mon amie va se rapprocher du chemin de Vienne, et aussitôt que j'aurai la réponse de Russie, elle ira vous joindre. Je ne te recommande rien sur cela; je m'en rapporte à toi.

Embrasse tous mes bons amis pour moi, et compte plus que jamais sur ma vive tendresse. Je t'embrasse de tout mon cœur.

« devenue nécessaire par l'impossibilité de laisser plus longtemps le « royaume sans gouvernement ». (VIVENOT, *Quellen, etc.*, t. I, p. 231, et FERSEN, *Correspondance*, t. I, p. 163.) Pendant que les Princes faisaient cette démarche auprès de l'Empereur, Marie-Antoinette écrivait à M. de Mercy (le « 21 août 1791) : « Vous connaissez par vous-même les mauvais propos et « les mauvaises intentions des émigrants. Les lâches, après nous avoir « abandonnés, veulent exiger que seuls nous nous exposions et seuls nous « servions tous leurs intérêts. Je n'accuse pas les frères du Roi..., mais « ils sont entourés par des ambitieux qui les perdront, après nous avoir « perdus les premiers. » ARNETH, *Marie-Antoinette, Joseph II und Léopold II*, p. 201.



## CXV

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Inquiétudes sur le compte de sa famille. — Secours d'argent. — Préparatifs pour une campagne prochaine. — L'Angleterre se déclarera. — Position affreuse du Roi et de la Reine.

(Vienne), ce 26 décembre 1792.

J'étais bien impatient de recevoir de vos nouvelles, mon cher cousin, car rien ne peut peindre les inquiétudes qui m'agitaient sur votre compte à tous, depuis que je savais que vous aviez été obligés de partir d'Aix sans savoir où vous pourriez fixer votre demeure. Instruit comme je l'étais de votre pénurie d'argent, de la difficulté que vous auriez de vendre vos diamants, mes alarmes ont été au-dessus de mes forces, et je ne sais comment je n'y ai pas tout à fait succombé. Ma santé commence à se ressentir de l'agitation de mon âme, et je crache du sang assez fortement depuis ce matin; le chirurgien dit que cela n'aura pas de suite.

M. Vaucher ne m'a pas encore payé le prix de mes chevaux (soixante-cinq louis), et je crains fort d'avoir eu affaire à un homme peu délicat; car, connaissant ma position, il aurait dû tenir ses engagements, ou me renvoyer mes chevaux. Si vous savez où il est, je vous autorise à toucher ces soixante-cinq louis et à lui en donner quittance en mon nom. Vous pourrez alors faire usage de cette faible ressource, en attendant mieux. Je vous conseillerais à tous de venir ici par les voitures publiques; on y vit à meilleur marché que partout ailleurs, et nous serions du moins en même lieu, ce qui serait pour nous une grande consolation.

Vous me demandez des nouvelles; mais vous êtes plus à portée que nous, car rien ne perce ici. Nous n'avons aucune nouvelle de nos Princes, qui négligent par trop.

leurs agents, très embarrassés de ce qu'ils ont à faire, ne recevant ni ordres, ni instructions. Ce n'est pas ainsi qu'on rétablit une monarchie, car nos ennemis veillent, tandis que nous dormons.

Je ne suis pourtant pas sans espoir. Les préparatifs que font les puissances pour la campagne prochaine sont immenses, et, si on veut bien enfin ne pas craindre nos brigands patriotes, un souffle les renversera.

J'espère aussi que les Anglais vont se déclarer, et que leur gouvernement sent bien qu'il ne peut guérir la fermentation qui couve dans le sein de l'Angleterre qu'en fixant les esprits sur un grand intérêt et en faisant la guerre. J'ai de bonnes raisons pour vous dire que c'est de là que viendra notre salut.

Le comte de Duras (1) est toujours à Londres, mais je n'ai pas encore eu de ses nouvelles directes. Je sais indirectement qu'il s'y occupe de nos affaires communes, et qu'il a la presque certitude d'y réussir. Alors, mon bon cousin, vous serez hors de tout embarras, car mon premier soin, mon premier devoir, mon premier bonheur sera de vous en tirer tous. Ah! que je serais heureux! Ah! que j'aimerais la jouissance de ma fortune, puisque j'aurais à en faire un si doux usage!

Écrivez-moi souvent, et, si vous pouvez arriver jusqu'ici, croyez-moi, venez-y tous. Vous trouverez à vous y défaire de vos diamants mieux qu'ailleurs. Si M. Vaucher veut vous donner ces soixante-cinq louis qu'il me doit, si l'abbé vous rapporte quelques fonds, si vous avez de quoi faire votre route en fondant quelques effets, comme chevaux, voitures, etc., arrivez, et comptez pour le reste sur la Providence et ma tendresse.

Mes amis sont bien malheureux de la position critique, affreuse, du Roi et de la Reine. Je n'en espère plus le salut, et nous n'aurons d'espoir que la vengeance.

(1) *Duras* (Charles-Armand-Fidèle de Durfort, comte de), beau-frère de M. de Vaudreuil.

Je vous embrasse tous du plus tendre de mon cœur. Mes amis vous disent mille choses tendres, ainsi que M<sup>me</sup> de Noiseville.

Le comte de VAUDREUIL.

Je signe à cause de M. Vaucher, pour vous autoriser.

---

CXVI

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Secours d'argent de Catherine II. — M<sup>me</sup> de Polastron. — Procès du Roi.

Hamm (1), ce 28 décembre 1792.

J'ai reçu, il y a huit jours, mon cher ami, la dépêche de Jules en date du 28 novembre; mais nous n'avons jamais pu déchiffrer la lettre du 20, parce que, dans la culbute générale occasionnée tant par la retraite que par le départ de M. de Calonne, les chiffres se seront trouvés égarés, et Courvoisier ne sait pas où ils sont. Cela est réellement odieux. Mais nous tâcherons de le réparer par le premier courrier que nous enverrons à Vienne, ou bien j'enverrai un chiffre à mon amie qu'elle portera à son frère.

Vous savez tous nos malheurs; ainsi je ne t'en parle plus. Nous nous occupons maintenant à employer les bienfaits de l'impératrice pour soulager les malheureux émigrés, et nous les ferons vivre pendant quelques mois.

Nous sommes retirés ici sous la protection du roi de Prusse; il y a très peu de monde avec nous, et je ne connais rien qui ressemble davantage à la Trappe. Encore serais-je trop heureux, si mon amie était avec moi; mais comme je comptais recevoir le courrier de Russie d'un

(1) Hamm, sur la Lippe, en Westphalie.

jour à l'autre, j'espérais ne rester ici que fort peu de jours, et, les chemins étant presque impraticables dans cette partie-ci de l'Allemagne, j'ai cru qu'il valait mieux, en quittant Düsseldorf, l'engager à s'acheminer tout doucement vers Vienne. Mais il m'est trop prouvé que j'ai fait une bêtise ; non seulement le courrier de Russie n'est point arrivé, mais nous avons de fortes raisons pour croire qu'il retardera encore une ou deux semaines pour le moins, et, sans vouloir trop philosopher, je trouve la vie si courte qu'on est par trop dupe de perdre quelques instants de bonheur. D'ailleurs, comme tu le sais, mon amie ne doit partir pour Vienne que quand ma marche sera arrêtée, et elle reste m'attendre à Francfort ou aux environs.

Nous attendons en frémissant les nouvelles de Paris. C'est le 26 que le Roi a dû être jugé définitivement. Il est bien difficile de conserver de l'espoir ; cependant quelques lettres parlent d'un simple bannissement, mais on n'ose pas s'en flatter. Ah ! mon ami, que d'horreur ! On en est assommé.

Du reste, rien de nouveau dans nos cantons. Clerfayt est toujours à Cologne. On dit que Dumouriez se retire sur Bruxelles ; mais Custine est toujours maître des faubourgs de Cassel.

Compte sur un courrier pour les grandes nouvelles. Je n'ai voulu t'écrire que pour te dire que ma santé physique est bonne, pour te répéter que je t'aime du plus tendre de mon cœur, et pour te charger de dire à mes amis que je ne les ai jamais plus tendrement aimés et que je ne me croirai heureux que le jour où nous serons tous réunis.

Il faut que Jules sache ce que la cour de Vienne fait pour le camp de M. le prince de Condé, et qu'il nous le mande.

Flachslanden est chargé de répondre à ses dépêches.

---

## CXVII

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Instantes recommandations de venir à Vienne voir sa famille.

A Vienne, en Autriche, ce 30 décembre 1792.

Je prie M. le comte d'Artois de vous faire remettre cette lettre que je lui envoie par un courrier, mon cher cousin. Je vous ai écrit par la poste à Stirum, ainsi que vous me l'aviez mandé; mais je crains que cette lettre-là ne vous soit pas parvenue, vu le nouveau mouvement rétrograde des Autrichiens.

Je supplie M. le comte d'Artois de vous donner les secours nécessaires pour vous mettre en état de venir ici avec votre famille, de la façon la moins coûteuse; car, tant que je vous saurai tous comme des oiseaux sur la branche, je frémirai d'inquiétude.

Je vous ai autorisé à demander et à donner quittance à M. Vaucher des soixante-cinq louis qu'il me doit, et j'ai pour cet effet signé ma dernière lettre, et je signerai en conséquence encore celle-ci.

Au logement près, qui est un peu cher, la vie est à bon marché à Vienne, et d'ailleurs, si Saint-Domingue est sauvé, comme je l'espère, par la déclaration de guerre des Anglais, je serai encore heureux, puisque je pourrai vous soutenir tous à mes frais. Sinon, nous demanderons tous l'aumône de compagnie; mais je ne peux tenir à l'idée de vous savoir si loin de moi, toujours errants, toujours en danger des patriotes ou de la faim.

Mon crachement de sang est fort apaisé depuis ce matin; mais il avait commencé un peu vivement.

Oh! mon cousin, que vous m'occupez! Que vous me causez tous d'alarmes! Rapprochez-vous de moi, si vous voulez que je vive.

Je vous embrasse tous du plus tendre de mon cœur.

Le comte de VAUDREUIL.

## CXVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Procès du Roi. — Calonne. — Le marquis de Vaudreuil. —  
M<sup>me</sup> de Polastron.

Hamn, ce 9 janvier 1793.

Depuis ma dernière lettre, mon ami, j'ai reçu celle que tu m'as écrite le 5 décembre, et Guébillon est arrivé le 5 janvier.

Nous ne renverrons le courrier qu'après avoir connu définitivement le sort du Roi. Les dernières nouvelles sont un peu plus rassurantes, et il paraît que la fermeté qu'il a témoignée à ses deux interrogatoires a fait une grande impression sur le peuple. Mais son affreuse position est toujours la même, et nos alarmes sont loin d'être dissipées.

Je ne comptais t'écrire que par le courrier pour répondre en détail à ta grande lettre; mais comme, suivant les apparences, nous le garderons encore quelques jours, nous mettrons tout simplement à la poste une instruction pour le duc de Polignac sur les objets les plus pressés; tu la verras. Ainsi je ne t'en parle pas.

Tu dois avoir vu aussi la lettre que j'ai écrite au duc de Polignac, le 2 décembre: mais ce que je ne conçois pas, c'est que tu ne me dises absolument rien de la lettre que je t'ai écrite par Rivière. Tu y auras vu mes trop justes inquiétudes sur le compte de ce pauvre Calonne: j'ai fait pour lui tout ce qui dépendait de moi; mais, depuis le 10 novembre, je n'en ai pas entendu parler de près ni de loin, et j'ai peur qu'il ne se soit embarqué pour aller rejoindre sa femme. Cela me ferait beaucoup de peine, à cause de la conduite de la cour de Naples; mais le fait est que je ne sais pas du tout où il est, et que je ne le crois plus en

Angleterre, puisqu'il ne m'a rien écrit depuis deux mois.

Aussitôt que j'ai eu reçu ta grande lettre, j'ai chargé Courvoisier de s'informer où est le marquis de Vaudreuil : sois sûr que j'en aurai soin. S'il veut aller en Russie, je le recommanderai vivement à l'impératrice : s'il veut aller à Vienne avec sa famille, je lui faciliterai le voyage autant que je le pourrai ; je lui ai fait écrire en conséquence. Sois convaincu du plaisir que j'éprouverai à pouvoir rendre service à une famille aussi respectable et qui est à toi.

Je n'oublierai pas davantage ce que tu me dis pour Jules et pour La Rosière : tu peux y compter, mais il nous faut encore un peu de temps.

Nous avons été contents de ce que Jules nous a envoyé, et je te prie de faire travailler l'homme en question. Je me développerai sur cet article par le retour de Guébillon.

Ce que tu me mandes de ta santé me fait une vraie peine, et je te défie d'en douter. Songe que tu es bien nécessaire à tes amis, et occupe-toi sérieusement d'éviter tout ce qui peut les inquiéter et les affliger.

Je savais que M<sup>me</sup> de Polignac avait été souffrante ; mais j'espérais qu'elle était tout à fait délivrée de son rhume. Ce que tu me dis sur son compte m'afflige : c'est encore une des amies bien nécessaires à mon cœur ; mais je compte sur sa sagesse, sur la tranquillité de son âme, et cela m'évite des inquiétudes.

Non, mon cher Vaudreuil, je ne t'en voudrai jamais des conseils que ton amitié te dicterait : mais la marche de mon amie est soumise, ainsi que la mienne, aux réponses de Russie, qui ne sont pas encore arrivées. Elle est dans ce moment-ci auprès de Francfort, où elle attend, ainsi que moi, ce courrier si désiré et si important. Elle partira pour Vienne le jour où je me mettrai en chemin pour Pétersbourg. Mais, si je dois rester dans cette partie-ci de l'Allemagne, elle ne se placera sûrement pas à 200 lieues de moi. Au surplus, sois sûr que je saurai faire tous les sacrifices qui seront réellement nécessaires, et je te



réponds d'avance que tu seras content du parti que je prendrai, quels que soient les événements.

Adieu, adieu, mon bon et cher ami ; je t'embrasse du plus tendre de mon cœur, et t'aime pour la vie.

Courvoisier a retrouvé le chiffre ; il t'écrira exactement.

---

## CLXIX

### LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

Réponse aux condoléances sur la mort de Louis XVI.

Hels, ce 26 février 1793.

Ne m'en voulez pas trop, ma pauvre mère, si j'ai été si longtemps sans vous écrire ; mais j'ai eu tant d'affaires et mon cœur a été si douloureusement affecté qu'en vérité je n'avais le temps de rien faire de ce que je désirais. La personne qui vous remettra cette lettre vous dira bien des choses que je n'ai pas la possibilité d'écrire.

Vos lettres et celles de votre frère ont été de vraies consolations pour mon cœur, et j'en avais besoin. Vous savez comme je sais aimer mes amis.

Adieu, ma pauvre mère. Ayez soin de celle qui est tout pour moi. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

M<sup>me</sup> de Polastron vient de me parler d'un article qui vous concerne. Croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi ; mais cela m'a été entièrement impossible avant mon départ.

J'ai recommandé bien positivement ce qui concerne M. de Rivière.

## CXX

## M. DE VAUDREUIL A LADY E. FOSTER

Maladie de l'auteur. — Mort de Louis XVI. — Espoir de vengeance.

Vienne, en Autriche, ce 6 mars 1793.

Vous croyez mon âme bien plus forte qu'elle ne l'est en effet, aimable Élisabeth, puisque vous êtes persuadée qu'elle s'est rendue maîtresse de mon corps, et que ma santé a résisté à tous mes malheurs. Tant que je n'ai eu à gémir que du renversement de ma fortune, j'ai lutté sans effort, et l'espoir et l'amitié étaient de sûrs préservatifs contre l'excès du chagrin. Mais, frappé par des endroits plus sensibles, j'ai succombé, et je relève à peine d'une maladie fort grave. Je viens d'avoir une fièvre putride, bilieuse, continue, avec de forts redoublements et du délire. La sagesse de mes médecins et leur habileté ont écouté et aidé la nature, qui a fait d'heureux efforts pour ma guérison. Je suis en convalescence, et il ne me reste qu'une prodigieuse faiblesse et une toux opiniâtre qui me fatigue beaucoup la poitrine. La belle saison qui approche achèvera, je l'espère, ma guérison, et je pourrai encore vivre et aimer mes amis.

Le premier coup qui m'a frappé a été la mort de milord Camelford (1), que j'ai apprise par son neveu, M. Saunders. J'ai pleuré le plus parfait des hommes, un ami tendre et généreux que j'aimais du plus tendre de mon cœur, et par goût, et par estime et par reconnaissance. Je me suis peint l'état cruel de milady Camelford, de milady Grenville (2), et, dès lors, j'ai senti mes forces m'abandonner. Peu de jours après, M<sup>me</sup> de Polignac a

(1) *Camelford* (Thomas Pitt, baron), neveu du célèbre lord Chatham, né en 1737, mort en 1793.

(2) *Milady Grenville*, fille de lord Camelford.

eu une maladie inquiétante, qui faisait craindre une inflammation, et immédiatement après, j'apprends la plus déchirante catastrophe, la mort funeste du meilleur des hommes et des rois, du bienfaiteur de mes amis. Les détails de cette mort, le courage de ce monarque infortuné, la cruauté atroce, incroyable, de ses ennemis, ce testament sublime, le plus beau monument qu'un homme puisse laisser de ses vertus morales et chrétiennes, les dangers de la Reine et de toute cette auguste famille, la honte, le déshonneur ineffaçable de mon pays, tous ces objets funèbres ont tellement fermenté dans mon cœur et dans mon esprit qu'il a bien fallu succomber (1). Mais l'espoir de la vengeance me ranime ; je compte beaucoup sur les efforts d'une nation généreuse, et il y a quatre mois que j'ai consigné dans un écrit cacheté, qui ne doit être ouvert qu'au 1<sup>er</sup> avril, que l'Angleterre seule nous secourrait efficacement et mettrait fin aux malheurs de la France.

Je n'ose écrire à milady Camelford, de peur d'aigrir encore ses douleurs ; conseillez-moi sur cela, aimable Élisabeth, et soyez près d'elle l'interprète de tous mes sentiments, en attendant que j'ose les lui exprimer moi-même. Me voilà soulagé de la savoir entourée d'amies aussi sensibles.

Daignez vous charger de toutes mes tendresses et de tous mes respects pour la duchesse, lady Duncannon, milord et milady Hervey. M<sup>me</sup> de Polignac, son mari, la duchesse de Guiche vous disent à toutes les choses les plus tendres. La duchesse de Guiche vient d'avoir la rougeole, mais elle en est parfaitement rétablie. Il y a un siècle que je n'ai reçu des nouvelles de milady Erne, quoique je lui aie écrit plusieurs lettres ; mais les postes sont étrangement dérangées.

(1) Il s'en faut que tous les émigrés aient été affligés, comme M. de Vaudreuil, de la mort de Louis XVI. Fersen inscrit dans son journal, à la date du 3 février 1793 : « La mort du Roi n'a pas fait grand effet sur les émigrés ; « ils se consolent avec la régence de Monsieur. Quelques-uns ont même « été au spectacle et au concert. » FERSEN, *Correspondance*, t. II, p. 63.

Recevez, aimable Élisabeth, l'hommage de tous les sentiments aussi tendres que respectueux que je vous ai voués pour ma vie.

---

CXXI

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Le corps de Condé. — Séjour en Russie. — Le favori.

Pétersbourg (1), ce 25 mars 1793.

Tu verras, mon ami, par l'extrait ci-joint de mon journal, mes craintes et mes espérances. Dieu veuille que je ne sois pas dans l'erreur ; mais les dernières surpassent de beaucoup les premières, et, si nous ne sommes pas trahis par l'Angleterre, ce que je ne dois pas craindre, je vois déjà vingt vaisseaux russes et une bonne armée faisant voile pour nous aller déposer sur les côtes de la Normandie.

Je suis trop pressé pour t'écrire longuement aujourd'hui, parce que M. de Germaniant (2) veut partir cette nuit, que je n'ai pas une minute à moi dans la journée, et qu'il est minuit : mais ce que je t'envoie te mettra au fait des choses principales.

Je suis réellement charmé que le corps de M. le prince

(1) Le comte d'Artois, accompagné de l'évêque d'Arras, du baron de Roll, du comte François d'Escars et du comte Roger de Damas, arriva à Saint-Pétersbourg le 12, 23 mars 1793, et y fut logé, aux frais de la cour de Russie, dans la maison Léwachow [actuellement maison Polowtzew, à la Grande-Morskoï]. On lui rendit, pendant son séjour en Russie, les mêmes honneurs qu'au prince Henri de Prusse en 1771.

(2) *Germaniant* (Le comte de), Piémontais, plein de valeur, de loyauté et de bonhomie. En 1787, volontaire dans l'armée russe. Major en 2<sup>e</sup> et chevalier de Saint-Georges de la 4<sup>e</sup> classe le 14 avril 1789. Tué au siège de Toulon en 1794.

de Condé soit soldé, conservé et employé; mais dis à Jules de ma part que je connais trop le prince de Condé pour ne pas m'en défier, et qu'il doit avoir l'œil à ce qu'on ne le rende pas indépendant de nous.

Je me crois ici chez une fée; tout est beau, tout est grand, tout est neuf; mais il n'y a rien d'aimable comme la fée. Je sais qu'elle est contente de moi; j'excite son amour-propre, j'anime sa gloire; enfin j'emploie tous les moyens qui sont en moi, et, de bonne foi, je crois à un succès.

Au surplus, tu n'as pas d'idée de ce pays-ci. Le peuple et les soldats sont parfaits, parce qu'ils sont esclaves; mais les plus grands seigneurs sont vils, bas et avides. On lèche les pieds du favori (1); mais ce favori est charmant, car il est parfait pour nous. Un jour je te conterai plus en détail tout ce que je vois ici; mais je n'ai qu'un objet et j'y mets tous mes soins.

Je t'écrirai encore par M. de Langeron dans six ou huit jours.

Je ne te recommande pas de soigner mon amie; je compte sur toi, et je suis tranquille. Je n'ai pas de ses nouvelles depuis son départ de Cassel, il y a près d'un mois, et cela est bien dur; mais j'ai senti la force du sacrifice, et j'ai eu le courage de le faire. Tu montreras mon extrait à M<sup>me</sup> de Polignac, à Jules et à mon amie; tu en feras une copie que tu laisseras à la dernière; mais n'en parle pas à d'autres; le plus grand secret est encore nécessaire.

Ci-joint une lettre pour Jules, une pour sa femme, et une pour mon amie. Je t'embrasse, mon bon Vaudreuil, du plus tendre de mon cœur. Soigne bien ta santé, et compte que tu seras averti à temps du lieu où tu me rejoindras. Tu sais bien que je ne ferai rien sans toi.

(1) Le favori à cette époque était le prince Platon Zoubov.

## CXXII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Succès du comte d'Artois à Saint-Pétersbourg. — Attente d'un courrier d'Angleterre.

Pétersbourg, ce 1<sup>er</sup> avril 1793.

Mon Dieu, que j'ai été bien servi par le bonheur, mon cher Vaudreuil ! J'ai bien su, en partant de Hamm, que tu avais eu de la fièvre ; mais, comme cela t'arrive assez souvent et qu'ordinairement il n'y paraît plus deux jours après, je n'avais aucune inquiétude, et tu as dû en juger par mes lettres. Ce n'est qu'il y a trois jours que j'ai appris par mon amie que tu avais eu une maladie très sérieuse, et j'ai été assez heureux pour avoir en même temps la certitude que tu étais en pleine convalescence, et qu'il ne te fallait plus que des ménagements pour te rétablir tout à fait.

Tiens, ceci serait plus fort que moi : je puis supporter avec courage toutes les adversités possibles, j'accomplirai tous mes devoirs, et j'espère que mes efforts seront couronnés par le succès ; cependant, n'ayant rien à me reprocher, je soutiendrai avec une vraie philosophie la perte de tout ce qui paraît si précieux à tout le monde ; mais, pour que la vie ne me soit pas à charge, il faut que je conserve tous mes amis, et que j'aie la certitude de vivre et de mourir avec eux. Ainsi arrange-toi en conséquence, et songe que tu te dois à tes amis.

Nos affaires marchent et marchent bien ; tu en jugeras par la continuation de mon journal et par la note n<sup>o</sup> 2. La note n<sup>o</sup> 1 est trop longue pour qu'on ait le temps de la copier ; d'ailleurs elle ne sert qu'à détailler davantage les idées de l'impératrice, et ce que je t'envoie en est le résultat. Il n'y a rien eu de bien intéressant depuis le 29 ; je

mande à mon amie quelques détails, qui prouvent de plus en plus l'intérêt que l'impératrice prend à nos affaires, et peut-être même un peu à ma personne; mais mon voyage ici était bien nécessaire, car je sais, de science certaine, qu'on commençait à se refroidir beaucoup pour nous, et que les affaires de Pologne absorbaient toutes les idées; l'intérêt remonte sensiblement tous les jours, et tout me porte à espérer que le résultat du voyage sera brillant et solide. Cependant tout dépend de la réponse de l'Angleterre et du consentement qu'elle donnera au subside, qui est la condition du traité de commerce. Le courrier tarde beaucoup à arriver; mais on l'attend tous les jours, et M. de Zoubov m'a fait dire hier qu'il augurait fort bien de ce retard et qu'il espérait que je serais content.

Mon amie te parlera aussi de quelques détails, qui peuvent devenir très importants et qui me sont parvenus par une conversation que d'Esterhazy a eue avec l'impératrice. Je n'ai pas besoin de te recommander le plus grand secret pour tout ce que je t'envoie, mais cela est bien nécessaire. Tu montreras tout à mon amie, à Jules et à sa femme, mais tu n'iras pas plus loin.

Je croyais que cette lettre partirait ce soir; mais je viens d'apprendre que M. de Langeron ne partirait peut-être que dans deux ou trois jours. J'ajouterai ce que j'apprendrai d'important. Dans un sens, je suis fâché de ce retard; mais je le regarderais comme bien heureux, si ce courrier de Londres était arrivé, et si je pouvais te mander quelque chose de positif et de favorable. Mais, d'après le ton que l'impératrice a sur tout ce qui concerne l'opération en Normandie ou en Bretagne, je suis rempli d'espoir.

Adieu, mon bon Vaudreuil; je ne sais plus quand je finirai cette lettre. Mon amie m'a mandé la manière dont elle a été reçue; je n'en suis pas étonné, mais j'en jouis, parce qu'au moins elle aura un peu de consolation, et que tu auras du plaisir à la revoir.

. Je t'embrasse de tout mon cœur.



Ce 3 avril.

M. de Langeron va enfin partir, mon ami, et je me trouve même pressé par le temps. Ce que mon amie te dira peut être considéré comme la suite de mon journal, et j'espère que tu en seras content et que cela achèvera de te rétablir.

Excepté aux personnes que je t'ai nommées dans ma lettre et sur la discrétion desquelles je puis bien compter, il faut ne rien dire qui puisse seulement mettre sur la voie, et tu peux te contenter de dire que je suis reçu avec toute la grâce possible, que j'ai même assez de succès, mais qu'il n'y a encore rien de nouveau pour les affaires.

Je te charge toi-même de dire de ma part à ton amie à quel point je jouis, pour elle et pour moi, de ta convalescence; mais vois donc combien j'ai été heureux de te savoir guéri en même temps que malade; c'est du fond de mon cœur que je baise les deux mains de ton amie.

Tu diras aussi à la comtesse Diane que les ordres sont donnés à Hamm pour faire passer un peu d'argent à Rivière.

Je t'embrasse comme jet'aime, pour la vie. Les nouvelles de Paris ne disent rien de nouveau sur le Temple, mais par cela même elles sont bien inquiétantes. Je ne te recommande pas le paquet ci-joint, ni celui à qui il est adressé; tu sais trop bien que c'est tout pour moi; mais je veux encore te répéter que tu me dois de soigner ta santé, de la réparer promptement et d'éviter à tes amis des inquiétudes qui leur font trop de mal.

Je dois ne plus paraître qu'en second, et je suis bien décidé à toujours soutenir cette conduite, qui est noble, juste et bien nécessaire.

Le courrier te portera tes quarante louis, et il est chargé d'en remettre cinquante au duc de Guiche, sur les soixante-quinze qu'il avait envoyés pendant la campagne. On fera passer des fonds au duc de Polignac le plus tôt possible;

mais nous n'en avons point encore à notre disposition. Au surplus, quand même il serait reconnu comme ambassadeur, il est malheureusement nécessaire, et de plus politique, qu'il n'augmente pas son train. On mandera la même chose à tous les ministres du régent qui seront reconnus.

Réjouis-toi, mon ami, de la nombreuse quantité d'affaires auxquelles je suis obligé de me livrer; cela me distrait, cela m'occupe, et j'en ai bien besoin, car les réflexions sont bien cruelles et bien pénibles.

Adieu, adieu, mon bon Vaudreuil, mon ami; aime-moi bien, et compte sur moi, comme je compte sur toi, à la vie et à la mort.

J'écris un mot au duc de Polignac et à la duchesse: j'en embrasse tous mes bons amis du plus tendre de mon cœur, et je serai bien heureux si mes devoirs me permettent de les voir un moment.

J'ai eu plusieurs fois des nouvelles de ton cousin; il se porte bien, ainsi que sa famille.

Mon amie t'écrira sûrement, et elle te donnera de ses nouvelles. Sa marche est aussi incertaine que la mienne.

---

### CXXIII

#### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIQUES

Nouvelles personnelles et politiques. — Brunswick et Cobourg. — Dumouriez. — Le comte d'Artois. — Démission donnée du conseil de Monsieur.

Ce 15 avril (1793), à Vienne.

Pendant que vous vous plaignez de notre silence, mon cher comte, nous nous plaignons du vôtre, et le seul coupable est la poste. En partant de Liège, je vous ai écrit une très longue lettre, dans laquelle je vous détaillais les motifs de mon départ, et, si vous les aviez reçus, je

suis sûr que vous les auriez approuvés. Je vous mandais de me rejoindre à Vienne, où je m'acheminais. Arrivé ici, je n'ai pas reçu un mot de vous, et, après plusieurs jours d'attente, je vous ai écrit vers le 15 novembre. Pas plus de réponse à cette seconde lettre qu'à la première. De là sont arrivées toutes les funestes catastrophes qui ont couvert la France de deuil, de terreur et de honte. J'ai dû à l'impression que j'ai éprouvée de l'atroce événement du 21 janvier une maladie longue et dangereuse, une fièvre putride avec redoublements et délire. La force de mon tempérament et la sagesse de mes médecins m'ont sauvé ; mais ma convalescence a été longue et pénible. C'était avant de tomber malade que j'avais écrit à Las Casas pour savoir de vos nouvelles et où vous étiez, car j'ignorais si vous n'aviez pas changé de lieu et de position. J'ai reçu hier seulement sa réponse et votre lettre, et il ne me mande pas votre adresse dont vous ne m'instruisez pas davantage. Dans cette incertitude, j'envoie cette lettre à Las Casas, en le priant de vous la faire parvenir.

Le duc et la duchesse me chargent de vous mander qu'ils ne sont ni paresseux ni prudents au point de se priver, par une bête politique, du plaisir de correspondre avec leurs amis. Ils ignoraient comme moi où vous étiez, et s'en chagrinaient avec moi. Reprenons nos anciennes manières, mon cher comte, et ne craignons pas de confier au papier des sentiments et des principes qui ne peuvent que nous honorer aux yeux des inquisiteurs qui nous liront.

Que d'événements se sont succédé avec rapidité, mon cher comte, depuis notre honteuse et incroyable retraite en Champagne ! Je m'exprimais dans ma lettre datée de Liège si librement et avec tant d'indignation sur le compte du duc de Brunswick que c'est sans doute par cette raison qu'elle ne vous est pas parvenue. Je souhaite qu'elle soit tombée entre ses mains et qu'il y ait vu le mépris qu'il a inspiré aux gens d'honneur. Ce sera une juste punition de tous les malheurs que sa manœuvre ou ses manœuvres

ont attirés sur la France et sur l'infortuné Louis XVI. Mais enfin les braves Autrichiens, le vertueux Cobourg, un jeune Empereur qui, dès le commencement de son règne, montre de grandes qualités et des talents, répareront nos désastres, puniront les crimes, et rendront le repos au monde. Quel beau mois de mars ! Le ciel enfin se déclare pour la plus juste des causes, et les régicides sont à la veille de leurs supplices. Un bien grand et bien décisif événement, c'est le parti vigoureux que vient de prendre Dumouriez. Il y a longtemps qu'il le méditait. *J'ai de grandes raisons pour le croire* ; mais il fallait attendre et saisir la circonstance, et acquérir par des succès une grande influence sur son armée. Ce moment est arrivé, et le nouveau Monck marche sur Paris. Il a déjà annoncé à la Convention nationale que son projet est d'exterminer les régicides, de rétablir la monarchie ; il a signifié à ces infâmes usurpateurs qu'il pleurerait les succès qu'il a eus en soutenant une si mauvaise cause, et qu'il allait les expier. Le *Moniteur* du 2 avril vous aura enchanté comme nous. Que le moment est bien saisi lorsque les provinces se déclarent ! La Bretagne, l'Anjou, le Poitou, la Normandie, la Picardie sont déjà en armes. Je suis honteux que nos provinces du Midi restent encore dans une stagnation qui m'étonne. Électrisez-les donc, mon cher ami, puisqu'elles peuvent être soutenues par l'Espagne.

J'ai reçu des nouvelles de M. le comte d'Artois depuis son arrivée à Pétersbourg. Il est très content en tous points de son voyage qu'il aurait fait trois mois plus tôt, *s'il avait suivi mes conseils*. Il y a un mois que je lui ai mandé qu'à son retour de Pétersbourg il trouverait la contre-révolution faite, *et faite sans lui*, mais qu'il devait s'en réjouir ; que si sa gloire paraissait souffrir de n'avoir pas joué dans ce moment un rôle actif, on ne lui refuserait jamais le mérite d'en avoir été la première cause, d'avoir été imperturbable dans ses excellents principes, d'avoir donné le grand braule à l'Europe, d'avoir montré énergie, patience, sagesse et désintéressement, d'avoir été

le soutien de la noblesse. Je lui mandais que d'ailleurs il avait encore une belle et noble carrière à parcourir ; car il ne suffit pas de rétablir la monarchie ; il faudra la maintenir, la consolider, l'honorer, et ce sera sa tâche.

J'ai depuis trois mois donné à Monsieur la démission de ma place à son conseil ; vous devinez aisément les motifs qui m'y ont déterminé. Monsieur a bien voulu me témoigner les regrets les plus flatteurs pour moi, et même insister pour me faire changer à cet égard ; mais j'ai persisté dans le parti que j'avais pris après mûres réflexions. Tout ce qui est arrivé depuis, et tout ce qui se prépare, tout ce que j'entrevois, me fait m'applaudir de cette démarche prudente et prévoyante. D'ailleurs ma santé a besoin de repos et des douces jouissances de l'amitié. J'ai fait de reste tout ce que l'honneur me dictait, et je crois avoir bien acheté et gagné ma liberté ! Je laisse aux ambitieux toute prétention à des récompenses ; pour moi, je m'en tiens à l'estime que je suis sûr d'avoir acquise, au compte intérieur de ma conscience et aux sentiments de mes amis ; voilà le seul prix fait pour mon cœur.

Si Saint-Domingue est sauvé, je ferai vivre mes parents et mes amis ; sinon je vivrai à leurs dépens, et partout je serai heureux, aimant et aimé. Aimez-moi donc, mon cher comte, pour que mon bonheur soit complet ; vous le devez à la tendre amitié que je vous ai vouée pour ma vie.

Écrivez-moi, écrivez-moi.

---

## CXXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Recommande le secret le plus absolu. — Très satisfait de son voyage en Russie. — Prochain départ pour l'Angleterre. — Calonne.

Pétersbourg, ce 19 avril 1793.

Quand tu auras lu tout ce que je t'envoie, mon cher Vaudreuil, je te demanderai avec confiance : Es-tu content, Coucy ? Mais, en attendant, je veux et je dois te recommander le secret le plus absolu, non seulement en paroles, mais même en maintien ; car il ne faut pas qu'on puisse seulement deviner que vous êtes contents des nouvelles de Pétersbourg. Il m'est prouvé que cela est absolument nécessaire ; mais en outre cela m'est recommandé, avec la plus vive instance, par le plus grand des souverains, la meilleure des femmes et la plus parfaite des amies. Je te préviens que je n'en ai pas dit un seul mot au duc de Laval ; je crois bien que depuis quelques jours il a remarqué un peu de joie, mais il ne sait seulement pas que je dois partir bientôt. et il est très loin de se douter que je doive aller en Angleterre. Cependant mon intention est de l'employer avec moi ; mais il n'en saura rien qu'au moment, et je lui adresserai une petite lettre à Hamm pour l'engager à venir en Angleterre.

L'impératrice met tant de grâce dans tout ce qu'elle fait, et elle prend un tel intérêt à nos affaires, qu'elle est, en vérité, aussi contente et aussi heureuse que moi-même. Elle m'a dit et répété plusieurs fois qu'elle répondait de tout, et que les petites difficultés qui existent encore d'après les demandes de l'Angleterre seraient promptement et facilement dissipées. Mais elle ne craint que la cour de Vienne ; elle la croit détestable sous tous les rapports.

malgré les changements du ministère, et comme elle a su le départ du duc de Laval, elle m'a spécialement recommandé non seulement de ne rien dire, mais même de paraître plutôt inquiet, affligé, et surtout impatienté de ne rien terminer.

D'après cela, mon ami, tu règleras ta conduite pour abonder dans le sens de l'impératrice; comme de raison, tu montreras à mon amie tout ce que je t'envoie; je lui adresse ses petites instructions particulières. Ensuite tu pourras tout montrer au duc de Polignac et à sa femme; je connais bien leur discrétion et leur bonne tête, et j'ai tant de confiance en eux que, si je devais commettre un crime, je crois que je commencerais par les en instruire.

Si on te fait des questions, tu diras simplement que l'impératrice me comble d'amitié et de grâces, que je me trouve à merveille à Pétersbourg, et que je jouis bien vivement des succès des Autrichiens. Tu auras l'air étonné, lorsque tu apprendras par la poste que je pars pour l'Angleterre; je t'écrirai un petit mot exprès pour cela dans huit jours, au moment de mon départ.

Mon amie partira très peu de jours après l'arrivée du duc de Laval. Tu conçois sans peine que, ma place étant fixée, il m'est absolument nécessaire de la rapprocher de moi; d'ailleurs l'Angleterre a toujours été le lieu où je préférerais qu'elle puisse aller. Mais je te jure que je jouis bien réellement du bonheur qu'elle a éprouvé de pouvoir passer quelque temps avec ses parents, avec ses amis, et enfin avec les bons et excellents amis qui passeront bien sûrement leur vie avec nous. Elle dira, en partant, qu'elle va à Aix-la-Chapelle ou à Spa pour sa santé, et aussi pour rejoindre son père et M. de Montaut; il faut que vous disiez tous la même chose et que vous ayez l'air de le lui conseiller. Car il faut éloigner encore toute idée de mon voyage en Angleterre. Je sais parfaitement que tout le monde devinera que mon amie se rapprochera de moi; mais cela m'est égal, et, en parlant d'Aix-la-Chapelle ou de Spa, on croira tout simplement que je vais bientôt aller



rejoindre Monsieur. Je ne te recommande pas d'avoir le plus grand soin de tous les papiers que je t'ai envoyés; garde-les, si tu as un endroit bien sûr; mais brûle-les, pour peu que tu puisses avoir la moindre inquiétude.

Si mon amie avait besoin d'un homme pour son voyage, tu n'as qu'à lui donner Saint-Paterne; tu lui dirais seulement que je le désire.

Parlons à présent de toi. Je connais trop bien tes sentiments et ton amitié pour moi, pour n'être pas sûr que tu voudras partir tout de suite; mais moi, je veux, j'exige que tu consultes bien ta santé, que tu ne la risques pas sur la plus petite chose, et enfin que tu ne partes que le jour où M<sup>me</sup> de Polignac te le permettra. D'après cela, je serai tranquille, et ce sera du fond du cœur que je t'embrasserai à ton arrivée à Londres.

Je sais parfaitement, mon ami, que je pourrai rencontrer encore des obstacles et que j'aurai beaucoup à travailler en Angleterre; mais je n'en suis point effrayé; je serai toujours soutenu par M. de Woronzov (1); l'accord est bien établi entre les deux puissances; l'impératrice a toute confiance dans les sentiments de la nation anglaise, et j'avoue que mon succès ne me paraît pas douteux. Aussi, mon ami, voilà le premier moment de bonheur que j'éprouve depuis quatre ans; mais j'en jouis d'autant plus que chaque jour augmente et améliore la disposition de l'intérieur. Enfin, enfin, je sens que je marche au bonheur, et ce qui me donne une grande confiance, c'est que l'impératrice en est convaincue comme moi; mais elle prévoit que j'aurai beaucoup à travailler, et elle m'a promis qu'elle me donnerait par écrit, avant mon départ, toutes ses idées sur la conduite que je devrai tenir. Je te jure que, surtout depuis quelques jours, je ne la regarde plus que comme un ange.

Je suis bien sûr que tu approuveras aussi le conseil que l'impératrice donne à Monsieur; cela entre absolument dans tes vues; mais une chose qui me fait réellement de

(1) *Woronzov* (le comte Simon), général d'infanterie, chevalier des ordres de Russie, ambassadeur à Londres, né en 1744, mort en 1832.

la peine, c'est qu'on a tellement dit de mal de ses entours qu'on ne le compte absolument pour rien. Par sentiment et par intérêt, j'ai combattu cette opinion, et je crois y avoir un peu réussi. Au surplus, mon ami, je n'avais pas été beaucoup mieux traité, et jamais voyage n'a été plus nécessaire ni plus heureux pour moi et pour les affaires. On était très refroidi pour nous ; on ne songeait absolument qu'à la Pologne, et je crois que nous n'aurions rien eu du tout, si je n'avais pas fini par me décider à faire ce voyage. Je n'aime pas trop à faire mon éloge ; mais cependant je puis dire à mon ami que je suis sûr de m'être bien conduit, et que j'ai eu personnellement assez de succès. Au surplus mon départ est brillant, et il ne me reste plus qu'à achever ce qui est bien commencé.

En lisant avec attention la note secrète, tu verras les motifs qui m'avaient engagé à demander le commandement de l'armée russe. Je croyais que cela donnerait encore plus de prépondérance au général de l'impératrice et que, d'un autre côté, cela lèverait les difficultés vis-à-vis de l'Angleterre ; l'impératrice ayant parlé différemment, je n'insisterai sûrement pas, et tu verras que, si notre expédition réussit, je n'en aurai pas moins tout l'honneur du succès.

L'officier que l'impératrice enverra avec moi s'appelle Korsakov (1) ; c'est un général-major, qui a acquis beaucoup de gloire dans la guerre contre les Suédois ; mais le général qui doit commander l'armée n'est pas encore nommé.

Je dois t'ajouter encore que le duc d'Harcourt (2) et mes agents en Angleterre mandent que les dispositions

(1) *Korsakov*. Alexandre Rimsky-Korsakov, général russe, né en 1753, mort en 1840. C'est lui qui perdit la bataille de Zurich.

(2) *Harcourt* (François-Henri duc d'), né en 1726, lieutenant-général en 1762, gouverneur-général de Normandie en 1783, gouverneur du Dauphin en 1786. Après la mort prématurée de son élève, il se rendit (1790) d'abord en Normandie, puis en Allemagne, et enfin en Angleterre, où les Princes le chargèrent de leurs intérêts auprès de la cour de Londres et où il mourut en 1802.

s'améliorent tous les jours. Je n'ai pas reçu de lettres de Calonne; mais je sais qu'il reste en Espagne, qu'on lui témoigne de la confiance, et qu'il y a beaucoup de considération. Tout cela est bon; les circonstances, son génie et mon amitié le ramèneront où il doit être. Quant au vilain baron, il est à sa place dans..... (1).

Adieu, mon ami; comme tu montreras tout à Jules, je ne lui écrirai qu'un mot séparé. Je t'embrasse avec plus de plaisir que jamais et comme je t'aime. pour la vie.

Au moment où je partirai pour Revel, j'enverrai Roll à Monsieur; l'impératrice le chargera de ses commissions et lui donnera une bonne lettre.

---

## CXXV

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Réunion de Dumouriez aux Autrichiens.

Ce 19 (avril 1793), au soir.

Si mon amie est encore avec toi, tu lui remettras cette lettre; sinon tu la lui enverras par la poste.

Nous avons la grande nouvelle de Dumouriez et sa réunion à M. de Cobourg (2). J'en suis tout ému, tout étouffé;

(1) Deux mots illisibles.

(2) Pendant que le comte d'Artois se trouvait à Saint-Petersbourg, on y reçut la nouvelle que Dumouriez avait passé aux Autrichiens et qu'il marchait sur Paris, à la tête de 20,000 hommes, pour rétablir le Roi (Louis XVII). Khrapowitzky, secrétaire de confiance de l'impératrice Catherine, marque dans son *Journal* (Saint-Petersbourg, 1874, p. 425) que le comte d'Artois fut très mécontent de cette nouvelle, et qu'il exprima la crainte que « *la régence ne tombât entre les mains de la Reine* ». De son côté, Rostoptchine écrivait de Saint-Petersbourg, le 14/25 avril 1793, au comte Woronzov, à Londres: « Les émigrés d'ici n'ont pas été contents de la réunion de Dumouriez. A travers les grands mots, on voyait que la perspective d'avoir pour souverain le fils de celui qu'ils ont abandonné lâchement ne leur donne pas de grandes espérances, et je ne crois pas non plus que la Reine tienne à la noblesse par la reconnaissance. » *Archives Woronzov*, t. VIII, p. 67.

mais rien n'est changé à ce que je t'ai mandé ce matin. Dieu sauve le Temple, mais j'ai bien peur !

---

CXXVI

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Prochain départ. — Épée donnée par Catherine II.

Pétersbourg, ce 23 avril 1793.

Voici encore une petite lettre que tu enverras à mon amie, si elle est partie, comme je n'en doute pas.

Je n'ai rien reçu de nouveau sur les affaires de l'armée depuis quatre jours, et j'en suis inquiet sous plus d'un rapport. Mais, mon bon Vaudreuil, tout cela ne fait que hâter davantage mon départ. Et, si l'évêque (qui est incommodé assez depuis quelques jours et qui a été saigné parce que le sang lui portait à la tête) est en état de partir, je me mets en route au plus tard vendredi matin, et j'espère que ma traversée sera heureuse. Non seulement il n'y a rien de changé à mes projets, mais j'y suis plus affermi que jamais, et pour bonnes raisons.

L'impératrice m'a comblé d'amitié, et elle m'a donné pour présent une belle et bonne épée de bataille (1), sur laquelle elle a fait graver : *Avec Dieu pour le roi*. Il faut convenir que la devise est charmante.

Adieu, adieu, mon ami. Si cette lettre te trouve encore à Vienne, j'espère que ta santé te permettra de me rejoindre promptement.

Mille choses à mes bons amis; je t'embrasse comme je t'aime, pour la vie.

(1) Cette épée avait une poignée en or, dans le pommeau de laquelle était enchâssé un gros solitaire de la valeur d'environ 40,000 francs. Le comte d'Artois quitta Saint-Pétersbourg le 15/26 avril au matin.

## CXXVII

LE PRINCE DE CONDÉ AU BARON DE  
FLACH SLANDEN

Espérances du comte d'Artois. — Incertitude sur l'état de la Bretagne.  
— Siège de Mayence.

Schweigenheim, ce 26 mai 1793.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 18. et celle de M. le comte d'Artois, qui y était incluse. Je vois avec grand plaisir qu'il conçoit beaucoup d'espérances, et je n'ai pas besoin de vous dire combien je désire qu'elles se réalisent. Je ne sais si la Bretagne est au point qu'il puisse y passer tout de suite, et je crains que les Anglais n'aient plus assez de troupes chez eux pour pouvoir faire un nouvel embarquement.

Quant à nous, Autrichiens, Prussiens et Français, nous en sommes à nous retrancher jusqu'aux dents, par beaucoup de redoutes et des abattis immenses. Je vois l'Allemagne bien défendue; mais je ne vois pas encore la France attaquée; cela viendra peut-être un jour, il faut l'espérer. Au reste le siège de Mayence, qui ennuit beaucoup M. le régent, avec raison, n'est pas plus avancé qu'il y a deux mois; je ne crois pas qu'on soit encore convenu du point d'attaque, ni qu'on soit pourvu de tous les approvisionnements dont on a besoin. Avec de la patience (mais il en faut beaucoup), tout ira peut-être à bien, il faut s'en flatter.

En attendant, nous ne pouvons que nous louer des Autrichiens; nous sommes employés en première ligne, et depuis le général Splény jusqu'au dernier soldat, ils sont parfaitement honnêtes vis-à-vis de nous.

S'il nous tombe du ciel quelque événement, je ne manquerai pas d'en instruire M. le régent aussitôt.

Vous connaissez, Monsieur, toute mon amitié et mon estime pour vous.

---

## CXXVIII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il n'est ni abattu ni découragé. — Approuve M. de Vaudreuil de rester auprès de M<sup>me</sup> de Polignac.

Hamm, ce 15 juin 1793.

J'ai reçu ta lettre, mon cher Vaudreuil, en débarquant en Hollande, et, après avoir passé quelques heures avec mon amie, je suis reparti pour venir ici. Mon cœur avait besoin de ce moment de consolation, et j'en ai joui avec une bien douce satisfaction. Mais crois que mon âme est toujours la même ; je porte le nez plus haut que jamais, et je défie l'univers de m'abattre, ou même de me décourager (1) ; aussi pouvez-vous compter tous que je vais redoubler de zèle et d'activité. J'ai déjà fait écrire un petit mot au duc de Polignac ; je m'expliquerai plus clairement, quand M. de Maligne m'aura rejoint.

A présent, mon ami, parlons de toi. Non seulement j'approuve entièrement le parti que tu as pris, mais tu

(1) Le comte Woronzov, ministre de Russie à Londres, écrivait en date du 3<sup>e</sup> 14 juin 1793 : « Depuis ma dernière, j'ai fait un voyage à Hull ; il « n'était pas fort agréable, car je devais annoncer au comte d'Artois que « l'Angleterre ne pouvait rien faire pour lui. C'était une terrible chute « pour un prince qui avait été si exalté chez nous. J'eus un entretien de « deux heures tête à tête avec lui, et je lui ai exposé l'état des choses et « l'impossibilité absolue du gouvernement de ce pays-ci de concourir aux « vues bienfaisantes que l'impératrice avait pour lui. Il a senti les raisons « et a pris fort bien son parti. » *Archives Woronzov*, t. IX, p. 303.

dois me connaître assez pour savoir que je te l'aurais conseillé. Je veux seulement te gronder de vouloir chercher des prétextes, dont aucuns n'ont le sens commun. Mon ami sera toujours bien auprès de moi, et sa présence ne peut m'être qu'utile et honorable; mais tu as des devoirs plus sacrés à remplir; je le dis comme je le pense, du fond de l'âme; je ne tiendrais pas le même langage à tout le monde, mais mon ami m'entendra, me comprendra et me sentira. D'ailleurs je me plais à faire des sacrifices à ceux que j'aime, et, en te regrettant sans cesse dans la pénible carrière que j'ai à parcourir, je jouirai de savoir que mon bon Vaudreuil est heureux, et qu'il est auprès d'une femme que, toute ma vie, je regarderai comme une de mes plus tendres amies.

Je suis loin d'être heureux: mais, vrai comme je t'aime, je me sens plus de forces que jamais. Je veux mettre sur-le-champ cette lettre à la poste; je voulais te dire tout de suite ce que je regarde comme le plus important, car, cher ami, le cœur marche avant tout.

Je répondrai dans peu de jours à M<sup>me</sup> de Polignac et à la comtesse Diane; dites-leur, ainsi qu'à M<sup>me</sup> de Guiche, que je les aime du plus tendre de mon cœur.

Adieu, mon ami, plus que jamais à la vie et à la mort.

---

## CXXIX

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Envoi du baron de Roll à Vienne. — Brouille entre M<sup>me</sup> de Polastron et M<sup>me</sup> du Poulpry. — Reproche à M. de Vaudreuil de ne pas lui parler de ses embarras d'argent.

Hamm, ce 23 juin 1793.

Le baron de Roll, qui te remettra cette lettre, mon cher Vaudreuil, te mettra au fait de notre position et de l'objet de son voyage, qui peut être bien intéressant, si,



comme je l'espère, Las Casas sent la nécessité de s'ouvrir avec franchise. Je voulais d'abord qu'on envoie seulement un courrier à Jules, et j'aurais choisi M. de Maligne ; mais j'ai fini par convenir de la nécessité d'envoyer quelqu'un qui fût bien au courant de nos affaires, et Roll est ce qu'il y avait de mieux sur ce point. Il conférera avec toi et Jules sur ce qu'il y aura à dire à Las Casas, et vous déciderez tous les quatre de l'espèce de démarche que Jules devra faire au nom du régent auprès de l'Empereur.

En voilà assez sur les affaires ; Roll te dira tout, et cela évite les écritures. Crois que j'ai lu bien souvent ta grande lettre et qu'elle est bien bonne pour moi ; mais je te crois un peu sorcier par tes prédictions : tout ce que tu avais écrit serait arrivé si le diable ne se mêlait pas de nos affaires ; mais nous finirons par être plus forts que lui, sois-en bien sûr.

L'évêque est mieux ; mais il est trop vrai que sa tête est un peu affaiblie. Il est parti pour les eaux d'Aix-la-Chapelle.

Tes deux lettres, que le duc de Laval m'a remises, m'ont fait de la peine ; mais, grâce au ciel, je ne partage pas tes inquiétudes ; tu étais déjà un peu plus tranquille. et j'espère que tes premières lettres me rassureront tout à fait. Ah ! mon Dieu, à quel point tu as raison ! On peut tout supporter, excepté les maux de ses amis ; mais ceux-là sont pires que la mort.

Sois plus heureux que moi, puisque tu peux rester avec ton amie ; je n'envierai pas ton bonheur, mais il m'est bien nécessaire de savoir qu'il est sans mélange.

Je t'écrirai le plus souvent que je le pourrai ; mais Maligne sera exact avec le chiffre. J'ai trouvé mon amie affectée de la conduite de M<sup>me</sup> du Poulptry à son égard ; mais, entre nous soit dit, je ne crois plus qu'il puisse exister de liaison intime entre elles, tant que M<sup>me</sup> du Poulptry sera attachée à M. de Berchény ; il a eu de bien grands torts, mais n'en parle pas du tout.

M<sup>me</sup> de Montaut est avec mon amie, et cela est fort

bien. Je ne sais pas encore si elles se fixeront à Cologne ou auprès de Wesel jusqu'à ce que j'aie pris un parti décidé ; mais je ne tarderai pas à le prendre, et je te réponds qu'il sera ferme.

J'ai beaucoup à te gronder, mon ami. Comment, tu te laisses réduire à dix ducats, et tu ne m'en parles pas ? Vrai, cela est coupable. Je t'envoie bien vite deux cents ducats ; c'est tout ce que je puis pour le moment ; mais tant que j'aurai un morceau de pain, la moitié est à toi.

Adieu, mon cher ami, mon bon Vaudreuil ; je n'écris qu'à toi et à Jules parce que jen'ai jamais été plus accablé d'affaires ; j'écrirai à M<sup>me</sup> de Polignac et à la comtesse Diane à la fin de la semaine.

Je t'embrasse comme je t'aime, du plus tendre de mon cœur, ainsi que tous mes bons amis.



### CXXX

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Activité et certitude de succès. — Ses amis seront contents de lui. —  
M<sup>me</sup> de Polastron à Cologne.

Hamm, ce 8 juillet 1793.

J'ai reçu, il y a quatre jours, mon ami, ta lettre par le baron de Seebach. Mon Dieu, combien je partage les peines que tu éprouves ! Va, si tu m'aimes bien, crois que mon cœur partage tous tes sentiments.

Me voilà du moins plus tranquille sur la santé de ton amie, et j'en jouis pour moi-même autant que pour toi. Tu as bien raison : avant tout, par-dessus tout, il faut du bonheur. Mais, crois-moi, nous arriverons tous à ce moment fortuné ; à présent, tous les accès de la maladie

nous sont favorables ; mais il faut profiter du moment, et c'est à quoi je travaille avec plus d'ardeur et plus d'activité que jamais.

Maligne écrit le peu que nous savons ; mais nous sommes dans l'attente de tous les côtés, et il n'y a rien de fort intéressant depuis le départ de Roll. J'ai toujours un pied en l'air, et j'espère que cette position ne durera pas. Jamais je ne me suis senti plus de forces ni plus d'activité ; enfin sois bien sûr que tous mes amis, mes vrais amis, seront contents de moi.

Réussir ou y rester, voilà ma devise, et le sentiment m'y porte autant que la raison, car la vie actuelle est par trop insoutenable.

Je ne réponds pas au grand article de ta lettre. Roll t'aura donné des solutions suffisantes.

Mon Dieu ! que je me sais bon gré d'avoir deviné que tu étais dans l'embarras ! Ah ça, mon ami, une fois pour toutes, que cela n'arrive plus.

Mon amie est à Cologne, sa santé est bonne, et son cœur est plus céleste que jamais. Elle est revenue plus attachée à ses parents qu'elle ne l'avait été, et désirant aussi vivement que moi notre réunion prompte et durable. Ça ira, je t'en réponds !

Dis mille choses à tous mes bons amis de tous les âges, et compte sur ma vive tendresse à la vie et à la mort.



### CXXXI

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Soins accordés à la famille du marquis de Vaudreuil. — Nouvelles de la Reine.

Hamm, ce 17 juillet 1793.

Je n'ai pas eu un seul mot de toi depuis l'arrivée de M. de Seebach, mon cher ami ; je suis bien loin de t'en

vouloir, mais j'en suis vivement tourmenté, et je crains que tu ne sois inquiet. Cependant j'ai reçu il y a quatre jours une petite lettre de Roll, dans laquelle il m'assure que M<sup>me</sup> de Polignac a le visage très bon, et que sa faiblesse ne vient que des nerfs. Mais néanmoins ton silence m'afflige et me fait craindre qu'avec ou sans raison tu ne sois cruellement tourmenté. Cela et bien d'autres motifs qui tiennent à l'état des affaires me portent au noir, et je t'avoue que je me sens plus triste que je ne l'étais en arrivant ici; mais, grâce à Dieu, je garde mes réflexions pour moi seul; et, comme elles ne me portent point au découragement, elles n'ont point de maligne influence. Voilà sur quoi tu peux compter.

Je me suis occupé de tes parents, et je suis assez heureux pour leur procurer un peu de soulagement. Mais le pauvre marquis de Vaudreuil n'est pas en bon état; c'est sa femme qui me le mande.

Je charge toujours Maligne d'écrire exactement; mais nous n'avons encore de nulle part que des choses très vagues, et nous attendons des détails.

Donne-moi de tes nouvelles et de celles de mes amis; j'ai bien besoin d'en recevoir; mais je ne te dirai rien de plus aujourd'hui; je ne te ferais pas de bien.

Adieu, mon ami, mon bon Vaudreuil; je t'embrasse et t'aime pour la vie.

*Pour toi seul*

Comme je suppose qu'on n'aura pas parlé à ton amie de la cruelle situation de la Reine, je veux te dire séparément ce que nous avons appris hier.

La malheureuse victime est toujours à la Conciergerie, dans un cachot infâme; on lui a donné cependant une femme pour la servir. Les fédérés, qui accourent pour l'exécrable fête du 10 août, avaient d'abord demandé qu'on ne donne point de suite au procès de la Reine, et qu'on la ramène au Temple; mais il paraît que cette bonne volonté momentanée n'a pas eu de suite.

Les lettres sont du 9; il n'y avait pas encore eu d'interrogatoire; le courage de la Reine se soutient de la manière la plus éclatante. Tous ces détails sont déchirants; cependant les dernières lettres peuvent donner un peu d'espoir.

Ma sœur et les enfants sont toujours au Temple, ni mieux ni plus mal.

C'est pour cette malheureuse Reine que la marche rétrograde de M. de Cobourg me fait une peine sensible. On mande de Paris que ce général avait écrit une lettre fulminante, qui avait produit de l'effet; mais je tremble que le retour sur Bavay ne le détruise entièrement.

Mon cœur est déchiré de toutes ces horreurs; mais ce qui me fait le plus de mal est de ne pas être à portée de servir ma trop malheureuse famille.

---

## CXXXII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Retour du baron de Roll. — Le désir des Pöignac sera satisfait.

Hamn, ce 20 juillet 1793.

Roll est arrivé hier au soir, mon ami. Que de choses j'aurais à te dire, et que les inquiétudes de mes amis me font de mal! Je ne les partage cependant pas.

Toutes les commissions ont été faites à merveille, et nous sommes enchantés de tout ce que nous avons vu. Compte incessamment sur un courrier.

Le désir de mes amis sera satisfait, ou j'y perdrai mon latin; mais cela n'est pas extrêmement aisé, à cause de quelques engagements pris avec M. de V. Mais j'espère vaincre les obstacles. Je travaille de mon mieux; mais c'est du matin jusqu'au soir; je serai récompensé de tout, en me retrouvant avec mes amis.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

---

## CXXXIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Succès des royalistes. — Agitation continuelle dans Paris. — Mouvement rétrograde du prince de Cobourg. — Lyon.

Hamm, ce 16 août 1793.

Je ne peux pas te rendre la peine que j'ai éprouvée, mon ami, en apprenant, il y a trois jours, par ta lettre, que tu étais encore à Vienne; non seulement la cause m'en afflige beaucoup, mais je suis fâché de m'en vouloir de ne t'avoir pas écrit par le courrier, puisqu'il dût m'être démontré que tu ne recevrais pas ma lettre. A présent me voilà réduit à la poste, et cela est rudement différent, quand on a autant besoin de causer avec son ami; mais tu auras vu tout ce que le courrier a apporté et tu devineras ce que je ne pourrai pas te dire.

Je brûlerai ta grande lettre, comme tu le désires, je t'en réponds; mais je ne la brûlerai que le jour où je pourrai partir enfin pour le poste que je dois occuper. Jusque-là, elle me sera trop utile, et, sans vouloir te faire des compliments, j'ai bien besoin des conseils de mon ami.

Je suis sur les épines, sur les charbons; les succès des royalistes augmentent tous les jours, et presque tous les moyens que j'ai employés pour les rejoindre ont été sans succès. Vous devinerez sans peine d'où viennent tous les obstacles. Mon Dieu! que la politique des puissances est fautive et mal entendue, et qu'elles calculent mal tous les dangers qu'elles courent elles-mêmes et tous les avantages solides qu'elles pourraient retirer, en favorisant de bonne foi la seule autorité légitime! Enfin je redoublerai d'efforts; je les porte sur tous les points et j'irai au premier endroit où je verrai une porte entr'ouverte.

Mon Dieu! que ton amie est bonne d'avoir pensé à

m'écrire dans ta lettre: je lui réponds de la même manière, afin de ne pas fatiguer ses yeux par ma maudite écriture. Dis-lui donc, mon cher Vaudreuil, que je suis plus sensible que jamais à son amitié, que je souffre de tous ses maux, mais que je lui réponds encore d'un avenir heureux, pourvu qu'elle emploie tous ses soins à soigner sa santé et à éviter à ses amis des inquiétudes qui leur font bien mal.

Paris est dans un état de convulsion continuelle, annonce prochaine de la destruction des cannibales; mais vous aurez appris avec peine que le prince de Cobourg, après avoir chassé les ennemis d'auprès de Cambrai et avoir sommé la ville, qui a refusé d'ouvrir ses portes, est retourné en arrière à Bavay pour faire les sièges de Maubeuge et du Quesnoi.

Lyon a un peu faibli pour le moment, à cause des forces qu'on a fait marcher contre cette ville; mais le fonds en est toujours excellent.

Adieu, mon bon Vaudreuil; embrasse tous mes amis pour moi et compte sur ma vive tendresse à la vie et à la mort.

---

#### CXXXIV

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Plaisir causé par les nouvelles de la santé de M<sup>me</sup> de Polignac. —  
Nouvelles plus rassurantes de Paris.

Hamm, ce 23 août 1793.

J'ai reçu avant-hier ta lettre du 9, mon ami. Les nouvelles que tu me donnes de M<sup>me</sup> de Polignac me font un vrai plaisir. Du moment que les accidents diminuent, il est plus que probable qu'ils s'éteindront tout à fait; juge combien cette espérance me fait de bien. Je suis charmé



aussi que la colonie s'abrite à Vérone, nous serons plus près et plus à portée de nous communiquer. Cela me charme sous plus d'un rapport.

Tu apprendras en même temps que j'ai fait une petite course, qui pouvait être bien longue et bien bonne, et que je suis revenu ici. J'étais parti sur une fausse nouvelle qui paraissait bien vraie; mais je commence à être accoutumé à être trompé dans mes attentes.

L'horizon, comme tu le dis, est toujours bien embrouillé. Les nouvelles de Paris sont cependant plus rassurantes pour la Reine, et cela nous donne de l'espoir.

Mon amie se porte bien; j'aime à te le dire, parce que je compte tant sur toi.

Il est possible que ma lettre ne te trouve plus à Vienne, mais on te l'enverra sûrement.

Mille choses bien tendres à tous mes amis; je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

---

### CXXXV

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Nouvelles alarmantes sur le compte de la Reine. — Echec du duc d'York en Hollande. — Toulon. — Lyon. — La Vendée.

Hamm, ce 18 septembre 1793.

Camille est arrivé il y a quelques jours, mon cher ami, et vous croirez facilement à la satisfaction que j'éprouve de te voir plus tranquille sur la santé d'une amie que j'aime presque autant que toi-même. Tiens, cela me donne de l'espoir pour tout et me fait croire que le Ciel ne sera pas contre nous.

Je ne me pardonne pas d'avoir manqué l'occasion du courrier pour te parler à cœur ouvert et, quand je veux

t'écrire par la poste, je me sens toujours arrêté, et cela m'impatiente.

Les nouvelles de Paris sont toujours bien cruelles et bien alarmantes sur le compte de la Reine; cependant il y a du retard, et cela me donne un peu d'espoir. Cependant les arrestations se multiplient, et Dieu sait où les crimes s'arrêteront.

J'ai un motif particulier et assez puissant dans ce moment-ci pour regretter que mes amis n'aient pas suivi un de leurs projets de voyage; tu en sauras bientôt la cause. M. de Maligne n'est plus ici; j'ai eu la bêtise de ne pas lui demander son chiffre, et cela me gêne beaucoup.

Je ne te parle pas des nouvelles des armées, tu les sais aussi bien que moi; la défaite des Hollandais et l'échec du duc d'York me font de la peine et m'inquiètent pour plus d'une raison; tu sauras encore cela avec le temps.

Si tu as vu les conditions auxquelles la ville de Toulon a ouvert ses portes, tu n'en auras pas été enchanté (1); mais néanmoins cet événement doit être heureux, et Lyon résiste toujours aux scélérats. La Vendée existe toujours de même; elle sera bien utile avec le temps.

Adieu, mon ami; dans peu tu seras content de moi.

Dis mille choses de ma part à nos amis. Je t'embrasse comme je t'aime, du plus tendre de mon cœur.

Je viens d'apprendre que le pauvre Achille de Laval a reçu trois blessures au camp de M. le prince de Condé; il a une jambe cassée, et on craint qu'il ne la perde. Cela me fait une vive peine.

Je souhaite plus vivement que jamais que les désirs du comte Jules puissent être bientôt satisfaits.

---

(1) Toulon avait ouvert sa rade et ses forts à l'amiral anglais Hood, le 28 août 1793. Dans la déclaration de la ville de Toulon, remise à l'amiral anglais avant cette prise de possession, il avait été dit que le vœu unanime de tous les habitants était d'adopter le gouvernement monarchique, *tel qu'il avait été organisé par l'Assemblée constituante de 1789*. (Pons, *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Toulon en 1793*, p. 69.)

## CXXXVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Réception d'une lettre importante. — Tinténiaç. —  
Cruelle position de la Reine.

Hamm, ce 11 octobre 1793.

Il y a plus de trois semaines que je ne t'ai écrit, mon ami, mais je n'en rougis pas; j'ai trop de choses dans la tête pour écrire par la poste, et il y a plus de trois semaines que nous sommes au moment de faire partir un courrier. Tu en sauras les raisons, et tu les approuveras.

Mais aujourd'hui il n'y a pas de poste qui tienne, et il faut que je t'envoie la copie exacte de la précieuse et honorable lettre que j'ai reçue il y a trois jours seulement.

Flachslanden écrit officiellement au duc de Polignac; il lui envoie le rapport du chevalier de Tinténiaç (1) et une copie de ma lettre, dans laquelle on a retranché ce qui pouvait compromettre les ministres anglais. En conséquence tu ne laisseras pas prendre de copie de celle que je joins ici; mais tu la montreras d'abord à Las Casas et tu la liras à tous mes bons amis, en les embrassant de ma part.

Voilà la première vraie consolation que j'aie reçue depuis cette infernale révolution; mais elle n'est pas pure, puisque je suis encore ici. Je te laisse deviner ce que je sens, ce que je pense et à quoi je travaille. Mais je ne dirai rien de plus, sinon que le rideau se lève un peu pour moi et que je veux que mes amis en jouissent.

(1) *Tinténiaç* (Le chevalier Vincent de), ancien cheval léger de la garde du Roi, a joué un rôle important dans les guerres de la Vendée. Il fut d'abord aide de camp du marquis de La Rouarie (30 janvier 1793) et remplit avec intelligence et hardiesse les missions les plus difficiles. Lors de l'expédition de Quiberon, il fut tué au château de Coëtlogon, le 16 juillet 1795. (PUSAYE, *Mémoires*, t. VI, p. 423.)

La position de la Reine est toujours bien cruelle ; cependant j'espère plus que jamais qu'elle ne sera pas sacrifiée.

Adieu, mon ami, mon bon Vaudreuil ; soigne ta santé et celle de ton amie. Nous aurons encore du bonheur, mais je finis bien vite pour me taire. Je t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

---

### CXXXVII

#### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIQUES

Difficultés de correspondance. — M<sup>me</sup> de Polignac. — Effacement des Princes. — Nouveaux coopérateurs.

A Vienne, en Autriche, ce 14 octobre 1793.

Il faut que le diable ait entrepris d'arrêter notre correspondance, mon cher comte ; mais, fût-il plus diable encore, il ne parviendra pas à refroidir l'amitié que je vous porte. Je vous ai écrit deux fois à votre Mendrisio ; mais, soit qu'on aime et qu'on laisse mes lettres à la poste, soit que je mette mal votre adresse, le fait est qu'elles ne vous parviennent pas, puisqu'elles restent sans réponse. Je remets celle-ci à M. de Las Casas pour qu'elle vous parvienne sûrement.

Je suis d'autant plus étonné et affecté de votre silence que vous devez savoir les cruelles inquiétudes que j'ai éprouvées relativement à M<sup>me</sup> de Polignac. J'ai cru perdre la plus parfaite des femmes et la plus tendre des amies. Elle est depuis un an dans un état vraiment alarmant. Ses peines de tous genres ont avancé l'époque de son temps critique, et ce passage dangereux lui a occasionné des accidents graves et des douleurs aiguës. Ce n'est que depuis peu de temps que le mieux s'est établi de manière à nous rassurer. Les grands accidents sont cessés (*sic*), mais il lui reste un fond de vapeurs et de mélancolie que le temps et le bonheur pourront seuls guérir. Vous

me connaissez assez pour juger combien j'ai souffert de ce spectacle de douleurs. Aussi ma santé se ressent-elle de l'état de mon cœur et des suites de la maladie grave que j'ai essuyée il y a dix mois. Je crois que j'en sentirai toute ma vie les effets.

Je ne suis content par aucun côté, malgré les apparences d'un mieux prochain. Quand le bien ne s'opère pas bien, il n'est jamais complet ni durable. Tant que je verrai qu'on prolonge la nullité de nos Princes, qu'on ne sait pas ou qu'on ne veut pas faire marcher leur pouvoir légitime et civil à l'appui de la force militaire, je ne croirai ni aux bonnes intentions ni à un résultat tout à fait heureux. Il est vrai qu'en s'enterrant dans les boues de la Westphalie ils se sont bien annulés eux-mêmes; il est vrai qu'en éloignant Calonne, l'évêque d'Arras, et en dégoûtant d'autres encore, ce qui leur reste ne peut fournir ni de grandes idées ni de grandes ressources. Je l'avais prévu, je l'ai dit; mais la faiblesse a prévalu sur mes conseils, et je me suis éloigné comme les autres, faisant les vœux les plus ardents pour leur succès, mais ne voulant pas partager le mépris qu'on porte à leurs conseillers. Depuis l'époque du départ de Calonne, toute idée, toutes ressources, toute énergie ont disparu.

La dernière lettre que j'ai reçue de notre preux me donne cependant quelque espoir. Il me mande : « *Dans peu de temps tu seras content de moi.* » Mais il s'est tant bercé, il m'a tant bercé d'illusions que j'ai perdu une grande partie de ma confiance. Assurément la circonstance est belle, s'il sait en profiter. Lyon, la Vendée, Toulon ou la tombe, voilà ce qui lui convient; tout le reste ne vaut rien. Je vous transcris la phrase que je lui écris dans toutes mes lettres. Il me répond qu'il pense comme moi, et je le crois; mais combien de causes secondes arrêtent son énergie naturelle! Il a eu un moment brillant, héroïque, qu'on lui a envié, et on a posé l'éteignoir sur cette flamme naissante. Je ne m'en consolerais jamais.

Dites-moi donc pourquoi, au milieu des efforts que plu-

sieurs départements font pour la bonne cause, il n'est plus question de Jalès? Je comptais beaucoup sur ce rassemblement, et tout ce que nous en avons appris, c'est que 300 hommes de ces cantons ont percé jusqu'aux Lyonnais.

On me mande (mais ce n'est pas de Hamm) que d'Autichamp, François d'Escars et M. de Pontlabbé sont en Suisse, et qu'ils y préparent des moyens à notre preux qui les y suivra de près. Ah! ceux-là sont bons et très bons! Voilà les excellents coopérateurs que je lui souhaite toujours près de lui, et il les aura quand il volera de ses propres ailes. Mais on avait mis trop longtemps de la glace à ces ailes, et il ne volait plus, il se traînait. Puisse-t-il reprendre son élan et obtenir autant de gloire que de bonheur! Je donnerais bien ma vie pour cela. Il est bon, aimable, attachant, et je l'adorerai tant que mon cœur palpitera. S'il se rapproche de vous, vos talents et votre énergie lui seront utiles, mon cher comte, et je n'ai pas besoin de vous le recommander.

Mes amis vous disent mille choses tendres, et moi je vous embrasse du fond de mon cœur.

---

### CXXXVIII

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Mort de la Reine. — Correspondance avec la Vendée. — Toulon.

Hamm, ce 24 octobre 1793.

Je commence par te prévenir, mon ami, que nous ferons partir Armand dans deux jours. Ce courrier-ci n'est que pour notifier le cruel événement du meurtre de la Reine. Tu sais les torts que je pouvais avoir à reprocher à cette trop malheureuse femme; mais dans ce moment-ci j'ai tout oublié, et mon cœur a plus souffert que je ne puis te

l'exprimer. Je l'ai tant aimée, et elle fut si aimable pour moi ! Mais ce qui augmente encore ma douleur, c'est de penser à celle que ton amie éprouvera. Pauvre petite ! je ne lui écrirai que par son fils ; je lui ferai mal, mais dis-lui que mon cœur est bien digne du sien.

Armand devait partir ce soir ; mais des nouvelles très importantes reçues d'Espagne, et la lettre du duc de Polignac ont suspendu l'envoi des courriers.

Mais, mon ami, ce courrier d'Espagne ne me concernant point, ma position reste la même, et je t'envoie les pièces ci-jointes :

- 1° La lettre de l'armée catholique, que tu as déjà ;
- 2° Les pièces apportées par le chevalier de Tinténiaç ;
- 3° Ma lettre à l'armée catholique ;
- 4° Ma lettre au duc d'Harcourt ;
- 5° Ma lettre au duc d'Havré ;
- 6° Une lettre qui détaille les malheurs de Lyon.

Quand tu auras lu tout cela, tu seras au fait de ma position et de mes projets. Tu communiqueras le tout au duc de Polignac et à Las Casas, mais pas à un autre.

D'Havré mande à Monsieur qu'il peut aller à Toulon ; mais il paraît que l'Angleterre s'y oppose. Ce grand objet va être discuté, et, lorsque la résolution sera prise, nous ferons partir Armand. et le courrier d'Espagne partira en même temps. Je t'enverrai la copie de ce que j'ajouterai à d'Havré, et je te dirai encore bien des choses. Mais le courrier va partir ; embrasse tous mes tristes amis de ma part, et crois que je ne songe qu'à la vengeance.

Adieu, mon ami, tu sais si je t'aime.

J'écrirai sûrement à Las Casas par Armand ; mais il m'excusera aujourd'hui.



## CXXXIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Le régent partira pour Toulon. — Projets du comte d'Artois. — Emprunt. — Calonne. — Courvoisier.

Hamm, ce 27 octobre 1793.

C'est enfin aujourd'hui qu'Armand partira, mon ami, et ce qu'il te portera sera assez intéressant pour calmer au moins un peu la trop juste douleur qui nous affecte tous. Non, jamais il n'a existé d'horreurs comparables, et juge à quel point je dois frémir à présent pour ma pauvre sœur; mais écartons pour le moment ces images trop déchirantes, trop accablantes; l'âme finirait par en être affaiblie, et nous ne devons songer uniquement qu'à la vengeance.

Monsieur adresse à Las Casas la copie des lettres qu'il a reçues du duc d'Havré; mais comme l'Espagne a recommandé le plus absolu secret, il est possible, il est même probable qu'il ne t'en parle pas, ni à Jules non plus. Mais je connais mes amis et leur discrétion; ainsi je te confie que l'Espagne approuve que Monsieur aille à Toulon y exercer la régence; qu'il faut qu'il ait l'air de prendre son parti de lui-même; enfin, qu'il faut qu'il n'en prévienne les cours d'Angleterre, de Vienne et de Berlin qu'au moment où il partira pour aller s'embarquer à Gènes. Tout cela est excellent, mais doit rester dans le plus grand secret. Tu verras par la copie de la lettre que j'ai reçue du duc d'Havré qu'il n'est pas encore question de moi; mais j'en suis bien aise, car absolument je ne puis avoir qu'une seule destination, et l'Espagne me donnera les moyens de m'y rendre, car je ne compte guère sur l'Angleterre. Cependant je veux aussi te confier pour toi seul la démarche que j'ai faite auprès de M. Burke.

Je t'envoie la copie de la lettre que je lui ai écrite, et je suis sûr que mon ami l'approuvera.

Tu approuveras encore que je remets absolument le sort de mes enfants entre les mains de l'Espagne.

Le régent partira d'ici du 15 au 20 novembre; alors, si je n'ai pas de réponse favorable d'Angleterre, je me porterai momentanément au camp de M. le prince de Condé, ou bien à Turin. Cela dépendra des dispositions que je trouverai dans l'Empereur; mais je sais que M. de Mercy désire que j'y aille, et peut-être sera-t-il bien que j'y paraisse.

Enfin, pour t'achever ce qui me regarde, je te confierai que l'emprunt ne va pas aussi mal que je l'avais craint; on y porte doucement, mais il y a déjà des fonds.

Je t'envoie aussi, mon ami, une grande lettre de Calonne. L'évêque l'a lue au maréchal de Castries, et ce dernier a été à merveille; on fera exactement ce qu'il demande. Je lui ai écrit deux fois depuis son arrivée à Vivau (?), et tu me connais assez pour savoir que je n'abandonne pas mes amis.

Je n'écris pas à Jules aujourd'hui; tu pourras lui dire tout ce que je te mande.

Le bon Courvoisier m'est très utile ici, et on enverra un autre homme à Bruxelles.

Il est très vrai, mon ami, que j'ai reçu très peu de tes lettres; celles que tu as écrites à mon amie sont arrivées plus exactement. Elle t'écrit elle-même par Armand. Grâce au ciel, elle se porte bien, et nous t'aimons tous les deux de tout notre cœur.

Sois sûr que j'aurai soin de tes cousins et que mes amis ne seront pas oubliés d'abord que nous aurons des fonds disponibles.

Je reçois dans l'instant ta lettre du 12 octobre. Je ne me fâche pas de tes reproches, mais je m'inquiète de notre amie. Ses accidents sont malheureusement naturels, et ils passeront bientôt; mais je tremble du coup qui va lui être porté. Je lui écris un mot par son fils, qui ne

le lui remettra que si elle sait le cruel événement.

Adieu, mon ami, je t'embrasse encore, je t'aime du plus tendre de mon cœur.

Tu remettras à Las Casas la première partie de ma lettre à d'Havré; je t'envoie une copie tout entière, que tu garderas pour toi.

Sur toutes choses, ne parle à personne de ma lettre à M. Burke.

## CXL

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Inquiétudes pour Madame Elisabeth. — Projet de marier Madame à un sans-culotte. — Prétendue victoire des Bleus en Vendée.

Hamm, ce 6 novembre 1793.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui ta lettre du 22 octobre, mon cher ami; tu peux juger par là l'exactitude de la poste; cela n'est ni commode, ni agréable. Mais, malgré cela, ta lettre m'a fait un vrai plaisir; tu juges bien ton ami sous tous les rapports, et c'est un vrai bonheur pour moi.

Les paquets que tu as reçus par Armand et par le courrier l'auront prouvé que les choses ne marchent pas aussi vite que tu le pensais, et qu'on a un cruel besoin de patience, quand il est entièrement impossible de se passer des autres. J'ai cependant à présent plus d'espoir que jamais de parvenir au but où j'aspire; mais je n'ai encore rien de solide ni de positif.

Paris est un gouffre plus exécrable que jamais; il est impossible de se faire une idée de tout ce qui s'y fait et de tout ce qui s'y invente. Je vous envie si vous ne recevez pas tous les papiers infernaux aussi exactement que nous. Il faut cependant les lire pour être au courant, mais ils

sont déchirants. Mes inquiétudes sur ma sœur sont loin de diminuer ; enfin imagine-toi que ces infâmes pensent à marier la petite Madame (1) avec un sans-culotte. Tout cela est une suite de crimes qui étaient inconnus aux démons. La vengeance céleste éclatera sur ces monstres ; mais rien ne réparera les atrocités qui se commettent tous les jours.

Les papiers ont parlé d'une grande victoire remportée sur nos braves de la Vendée ; mais la manière même dont les scélérats ont raconté leurs prétendus succès, les incon séquences qu'ils ont mêlées dans leurs récits et le silence qu'ils gardent maintenant sur cette partie, prouvent suffisamment qu'ils ont menti impudemment. Mais nous n'avons point de détails directs depuis ceux dont je t'ai parlé ; nous en attendons tous les jours.

Oui, mon ami, c'est du fond du cœur que j'approuve tes projets et ta conduite ; sois sûr et bien sûr que je te tiendrai au courant des nouvelles fort exactement, dès qu'elles seront réellement intéressantes, et si je vais où tu crois, je me servirai d'un des moyens que tu m'indiques.

Je recevrai et lirai avec le plus grand intérêt l'ouvrage dont tu me parles ; j'espère que tu me l'enverras par le courrier.

Ton amie sera bien malheureuse, bien tourmentée, bien affectée ; cela augmente mes peines ; la vengeance sera donc notre vraie consolation.

Adieu, mon ami, je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

Mille choses à tous nos amis.

Je dois t'ajouter qu'il est plus important que jamais de dire très peu de choses par la poste.

---

(1) *La petite Madame*, la fille de Louis XVI, plus tard duchesse d'Angoulême.

## CCLI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Départ de Monsieur. — Bises arrêtées entre les deux frères. — Désir d'amener à l'armée royale quelques-uns des régiments émigrés.

Hamm, ce 19 novembre 1793.

Monsieur part ce soir, mon ami. Je suis accablé d'affaires. d'écritures; il est bien instant que le courrier pour Vienne parte très promptement; aussi ne t'écrirai-je qu'un mot. Jules te montrera ma lettre; elle est abrégée, mais claire, et elle te prouvera que mes affaires vont bien, en te mettant au fait de la position actuelle.

Ta grande lettre m'a fait du bien. Ah! oui, je compte plus que jamais sur toi! Crois que ta place est toujours marquée auprès de ton ami, et qu'elle est immuable. Je dirai ce que tu désires, et tout le monde t'approuvera comme moi. La santé de ton amie se rétablira pour notre bonheur, et tu me conserveras mon excellent Vaudreuil.

Je désire connaître l'ouvrage dont tu me parles, et, si tu peux me l'envoyer, crois que je l'examinerai avec la plus grande attention. Mais tu penseras facilement qu'avant de quitter mon frère nous sommes convenus de toutes les bases, et je te réponds qu'elles sont bien prises.

J'écris à Jules de te montrer ma lettre ainsi qu'à Las Casas; mais il faut que tout cela reste encore le plus grand secret qu'on le pourra.

Dis mille choses plus tendres que jamais à mes bons amis; le Ciel nous réunira, et nous retrouverons le bonheur.

On ne parle plus du tout de ma malheureuse sœur; cela me calme, mais sans me rassurer.

Je demande qu'on m'envoie un chiffre; mais, si les dispositions de l'Angleterre se soutiennent toujours aussi

bonnes, comme je l'espère, je renverrai promptement un courrier.

Je désirerais que tu avises avec Jules et Las Casas sur le désir que j'aurais de pouvoir amener à l'armée royale les régiments de Saxe, de Berchény et de Royal-Allemand; mais il ne faut pas encore en parler au ministère. D'ailleurs nous n'avons pas encore un écu; mais j'ai bien l'espoir que le départ de Monsieur et le mien feront renaître la confiance et porter à l'emprunt. Crois que mes amis ne seront pas oubliés.

Adieu, mon bon Vaudreuil : mon amie est cruellement agitée de tout ceci, mais elle se porte bien. Je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

Je ferai ce que tu désires pour le comte O'Gorman.



## CXLII

### LE COMTE DE PROVENCE AU DUC DE POLIGNAC

Dispositions en vue du déplacement du comte de Provence.

A Hamm, ce 19 novembre 1793.

Je pars ce soir, mon cher duc, pour commencer ma nouvelle carrière. Je compte être environ quinze jours à arriver à Vérone; de là je continuerai ma route sur Gènes; mais, si je ne reçois pas de nouvelles qui hâtent ma marche, je me porterai d'abord sur Turin. En tout état de cause et jusqu'à nouvel ordre, adressez-moi toujours vos lettres à Turin sous le couvert du comte de Vintimille. Pour ce qui regarde le comte d'Artois, vous lui adresserez le double des comptes que vous me rendrez; si vous recevez quelques ordres de lui, vous les exécuterez comme les miens propres, en m'en rendant compte; mais, si vous en avez de nouveaux à demander, c'est à moi que vous vous adresserez pour les demander.

Je joins ici ma lettre pour faire part à l'Empereur de la détermination que j'ai prise. Je crois bien qu'elle sera approuvée publiquement, si elle ne plaît pas au fond ; mais je désirerais que le véritable but de mon voyage pût rester ignoré, au moins pendant quelque temps.

Adieu, mon cher due, la santé de M<sup>me</sup> de Polignac m'inquiète vivement ; dites-lui mille choses de ma part. Vous connaissez mon amitié pour vous.

---

### CXLIII

#### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Castries et Calonne. — Nouvelles de sa santé. — Une lettre de Hamm.

Ce 20 novembre 1793.

Enfin, mon cher comte, nos lettres arrivent à leur destination, grâce à notre dieu tutélaire. Je pense relativement à lui comme vous pensez vous-même. Tel est l'homme qu'il nous faudrait pour notre entière restauration, et pourquoi ne le prendrait-on pas de préférence à tout autre ? J'ai déjà fait germer cette idée dans l'esprit de mon idole ; mais il ne pourra qu'influer dans les décisions, et ce ne sera pas lui qui prononcera. Certes il y a une distance bien grande entre le pygmée Castries, qui domine aujourd'hui, et celui dont nous parlons. J'ai vu de près le premier ; c'est un cerveau étroit, un paperassier, un barbouilleur de papier en mauvais style et en écriture illisible ; encore séduit par quelques-unes des maximes redondantes et des phrases boursoufflées du charlatan genevois, susceptible de prévention et n'en revenant jamais, prétendant au caractère parce qu'il a beaucoup d'entêtement, il a trouvé le point pour éloigner notre ami et ne peut le suppléer en rien. Aussi, depuis le départ dont il a été la principale cause, ressources, énergie, moyens, activité, tout a été anéanti, et



la nullité a été complète. J'ai gémi, rougi à tous les moments de voir le rôle que jouaient nos Princes, et, n'y pouvant rien, je n'ai pas voulu avoir ma part des boues de la Westphalie. Vous êtes à présent près de notre ami; il pourra vous instruire de toutes les manœuvres qui ont été employées, et de celles qu'on fait jouer encore.

Quant à moi, revenu à Vienne depuis la fin de notre désastreuse campagne de 1792, et depuis l'époque de la dissolution de notre armée et de notre stagnation, j'y ai éprouvé une maladie grave, dont les suites se font encore sentir. Tous les forfaits qui se succèdent, ceux qui nous menacent encore, la honte du nom français et l'état douloureux et alarmant de ma meilleure amie ont épuisé toutes mes forces. Je succombe à une pareille surcharge de maux de l'âme et du corps. Depuis quelques jours surtout, les accidents de ma malheureuse amie étaient devenus si graves, si répétés, que le désespoir s'était emparé de moi. On s'est enfin déterminé à appeler un médecin, que notre excellent Las Casas a amené avec lui; déjà ses remèdes opérèrent, et il nous flatte d'une guérison sûre et plus prompte que nous n'aurions pu l'espérer. Ce Las Casas! je lui devrai donc tout et sur tous les points! Ah! la reconnaissance ne pèsera point à mon cœur; elle me sera au contraire la plus douce des jouissances.

Je reçois une lettre du P. de Hamm. On me mande: « *J'ai plus d'espoir que jamais; mais rien encore de solide, de positif.* » Ah! qu'on a été bercé par les illusions! Je suis en garde contre elles; mais ce qui n'en est pas une, c'est ma tendre amitié pour vous, ma confiance en la vôtre et le prix que j'y attache. Je vous embrasse du plus tendre de mon cœur. Donnez de mes nouvelles à notre ami, et dites mille choses tendres à la colonie.

---

## CXLIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Inquiétudes sur le compte de Madame Élisabeth et de M<sup>me</sup> de Polignac.  
— Succès des royalistes en Vendée. — Désespoir du prince de ne pouvoir se rendre au seul endroit où il voudrait être.

Hamm, ce 30 novembre 1793.

Nous sommes dans un bien grand moment de crise, mon ami. Mon cœur est toujours aussi vivement affecté de la cruelle position de Paris et de toutes les horreurs que ces scélérats se permettent de dire contre ma trop malheureuse sœur. Cependant Robespierre lui-même semble vouloir la défendre; mais en a-t-il le désir, et en aura-t-il les moyens? Enfin mon cœur est bien malade de ce côté-là, et la dernière lettre que j'ai reçue du duc de Polignac me tourmente et m'afflige sur l'état de ton amie. Tout cela est trop, beaucoup trop; cependant nous avons un peu de consolation dans l'espoir d'une prompte vengeance.

Les succès brillants de l'armée royale augmentent tous les jours; ils se soutiennent toujours à Noirmoutiers et dans le Bas-Poitou avec de très grandes forces; de plus ils se portent en même temps sur le Cotentin, sur Rennes et sur Saint-Malo; il y a même plusieurs nouvelles qui disent que cette dernière ville est prise, mais je ne m'en flatte pas encore. Au surplus ce qu'il y a de certain, c'est que les Anglais y portent de très grandes forces. Je m'en rapporte sur cela aux détails qui sont dans les gazettes et qui sont très exacts.

Tout cela est excellent, et j'ose espérer qu'on peut penser, sans se flatter, que c'est de là que doit venir et que viendra notre salut; mais toi, qui connais mon cœur, juge ce que je dois souffrir de me voir encore à Hamm. Ici je m'arrête, et n'en puis dire davantage. J'attends avec im-

patience le retour de mon courrier; cependant je dois ajouter qu'il ne décidera pas entièrement ma marche. Les moyens me manquent plus que jamais pour voler de mes propres ailes et, si je ne suis pas servi par la force des circonstances (comme cela doit arriver), Dieu sait quand je serai au seul endroit où je veuille être. Cependant, si tu étais ici, je suis bien sûr, bien certain, que tu m'approuverais.

Il est temps que tu fasses rapprocher les deux jeunes gens; ils seront bien placés, de manière ou d'autre, je leur en réponds, et la chandelle brûle beaucoup.

Adieu, mon ami, mon bon Vaudreuil. Il y a assez longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles, et j'en attends toujours avec impatience. Je t'aime trop pour n'avoir pas besoin de recevoir de tes nouvelles et de celles de ton amie.

Mille choses bien tendres à tous les vôtres. Je t'embrasse comme je t'aime.

Ci-joint une lettre pour le duc de Guiche.

J'ai reçu beaucoup de lettres de Calonne; mais il est si loin des affaires qu'il est difficile qu'il voie juste.

Si Jules m'envoie un chiffre, j'en profiterai pour t'écrire tout de suite en détail, car tout simplement je n'ai pas de quoi envoyer. Mais, je t'en conjure, ne t'agite pas; je te réponds que je marche droit et bien.

---

## CXLV

### M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Mort de M<sup>me</sup> de Polignac.

Vienne, ce 6 décembre 1793.

Je viens d'être frappé du coup mortel, mon bon, mon tendre cousin. Hier (1). j'ai perdu une amie de trente ans,

(1) Tous les biographes font mourir la duchesse de Polignac le 9 décembre. On voit cependant par cette lettre qu'elle est morte le 5.

l'objet et la confidente de toutes mes pensées, celle par qui et pour qui je vivais, qui possédait tous les charmes, toutes les qualités et toutes les vertus. Je l'ai perdue, et je vis encore !

Ce matin, à mon réveil (car j'ai dormi de fatigue, mes yeux se sont fermés, appesantis par mes larmes), ce matin à mon réveil, comme j'ai senti que tout était fini pour moi ! Je n'ai plus rien à dire, rien à faire, rien à penser ; car celle à qui mes paroles, mes actions, mes pensées s'adressaient n'est plus ; elle repose dans la nuit du tombeau.

Elle est morte sans douleurs, sans angoisses, de la mort des saints. Après avoir rempli les devoirs et reçu tous les secours des chrétiens, ses mains se sont jointes, comme si elle était en prière ; peu de moments après, elle les a serrées contre son cœur, et c'est ainsi que cette âme divine s'est réunie à son Créateur (1), qui n'a pas voulu la laisser plus longtemps sur une terre indigne d'elle et souillée par tant de crimes. On dirait que le Roi et la Reine ont obtenu de Dieu, pour prix de leur martyre, de réunir à eux une amie fidèle, qui n'a jamais eu à se reprocher un mauvais conseil et une action nuisible, qui leur a dans toutes les circonstances parlé le langage de la vérité et de l'honneur, qui par sa modération dans le temps de ses prospérités avait désarmé l'envie, et qui n'a été calomniée que depuis que des Loménie et des Necker avaient entrepris de perdre les plus augustes victimes, le trône et l'autel. Pourquoi ne me réunissent-ils pas à celle qu'ils ont appelée ? Parce qu'apparemment je n'en suis pas encore digne.

Je vis encore. Rien ne peut peindre ce que j'éprouve ; mais votre cœur le devinera.

(1) Las Casas de son côté écrivait en date du 7 décembre 1793 : « Elle « mourut avant-hier d'une mort très douce. Elle conserva sa chaleur pendant douze heures, sa figure tout hier. Ce n'est que d'aujourd'hui que la « destruction commence à faire son effet. Si l'empreinte qui reste dans la « physionomie des morts indique le dernier sentiment de leur âme, ce « sentiment a été bien doux. » (F. MASSON, *Le cardinal de Bernis*, p. 540, note 1.)

Quel spectacle que celui dont je suis entouré ! Le duc de Polignac, la duchesse de Guiche, Armand, les jeunes enfants, tous ont perdu ce qui animait leur vie. Je ne vois que des larmes, je n'entends que des gémissements. Tous les domestiques, tout ce qui l'approchait, la connaissait, tous la pleurent et demandent à la suivre.

C'est à présent le seul vœu que je puisse former, car comment supporter tant de déchirants souvenirs ? Elle me tenait lieu de tout, me consolait de tout. La perte de mon existence, de ma fortune n'avait jamais troublé mon cœur, parce que je trouvais tout en elle. A présent tous les malheurs que je dédaignais, ayant une aussi chère ressource, pèsent à la fois sur moi. Je les sens, j'en suis accablé. Je pourrais me consoler, si je pouvais encore faire des heureux, si j'avais des bienfaits à répandre ; mais je deviens à charge au monde et à moi-même. Je ne suis plus premier objet pour personne au monde ! Ah ! Dieu, secourez-moi, appelez-moi !

Je sens que je me soulage en m'ouvrant au plus vertueux, au plus sensible, au plus cher de mes amis et de mes parents. Ah ! si vous étiez tous ici, je serais bien moins à plaindre ; je vivrais ou je mourrais dans vos bras ; mais une distance immense nous sépare, et je n'ai ni la force d'aller, ni les moyens d'aller ou de vous avoir près de moi. Je suis par trop puni, si j'ai péché !

On nous a transportés. le duc de Polignac, la duchesse de Guiche et moi, chez l'ambassadeur d'Espagne qui nous rend, ainsi que sa femme, les soins les plus tendres et les plus empressés.

Le meilleur de mes amis me donnerait du poison ; je n'en prends pas, parce que je crois à l'Être suprême qui m'a créé, et que je respecte ses décrets ; sans cela.... Ah ! mon bon cousin, j'ai tout perdu.....

Embrassez pour moi tous les anges qui vous entourent ; je vois d'ici les larmes que vous répandrez tous et toutes ; elles feront le panégyrique de celle que je pleure, que je pleurerai jusqu'à ce que mes yeux se ferment pour toujours.

## CXLVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Sur la mort de M<sup>me</sup> de Polignac.

Hamm, ce 11 décembre 1793.

Ah ! mon cher ami, ce n'est pas en te peignant la douleur dont mon cœur est déchiré que je chercherai à calmer le tien. Arrache-toi, je t'en conjure, d'un lieu de désespoir ; ta vie peut en dépendre, et tu sais si elle m'est nécessaire. Je t'envoie le peu que j'ai pu rassembler ; cela te suffira pour me rejoindre ; tu sauras à Cologne où tu me trouveras. Nous combattons, nous vivrons ensemble, et la vengeance aura pour toi un peu de douceur.

Mon Dieu, j'étais si loin de redouter un aussi grand malheur ! je ne te rendrai pas l'effet que ta lettre a produit sur moi ; je n'y réussirais pas, et je te ferais mal. La gloire et la vengeance nous attendent, sois-en bien sûr ; tu le dois à ta patrie, et tu écouteras la voix de l'amitié.

Je n'ai pas la force de t'en dire davantage. Mon amie est trop accablée de douleur pour pouvoir t'écrire ; elle est même bien souffrante, mais elle me charge de te dire que tu auras toujours en nous des amis bien tendres et bien fidèles.

Je t'embrasse, en attendant de te serrer dans mes bras.

Comme je n'ai aucun moyen de t'envoyer un courrier, tu peux tirer cent louis sur M. Frantz, banquier à Cologne. Il est très connu à Vienne.

---

## CXLVII

LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE  
DE POLIGNACSur la mort de M<sup>me</sup> de Polignac.

Hamm, ce 14 décembre 1793.

Que je vous plains, ma pauvre mère ! Combien je juge votre cœur d'après le mien, et qu'il m'est pénible de ne pouvoir vous offrir pour consolation que la preuve de la profonde douleur dont je suis accablé ! Je ne cherche point à me flatter, je ne conserve aucun espoir : mais il est par trop affreux, en pleurant la perte d'une amie aussi parfaite, d'être encore tourmenté pour ceux qui lui survivent. J'attends des nouvelles avec autant de crainte que d'impatience, et je suis trop sûr que les lettres que je recevrai ne feront qu'augmenter mes maux.

J'ai écrit, il y a trois jours, au comte Jules et à Vaudreuil, et j'ai chargé le baron de Roll de vous détailler plus particulièrement l'idée que nous avons eue pour les arracher tous d'un lieu de douleur. Ah ! du moins, ma pauvre mère, croyez que vous avez, que vous aurez toujours en moi un ami aussi tendre que fidèle ; il ne vous abandonnera jamais, quel que soit son sort, et un de ses plus grands malheurs dans ce moment-ci est de ne pouvoir vous donner sur-le-champ les moyens de vous rapprocher de lui et d'écouter un peu les déchirements de votre âme. Mais ces moyens viendront, soyez en sûre ; le Ciel se lassera de nous accabler par les coups les plus cruels, et nous aurons du moins la triste consolation de nous venger.

Mon amie est bien souffrante depuis l'arrivée de ce funeste courrier. Le coup a été terrible pour son cœur, et



elle a eu à peine la force d'écrire un mot à sa malheureuse amie. Elle me charge de vous parler de sa vive tendresse; les malheurs resserrent encore les liens d'une véritable amitié, et vous savez si vous devez compter sur la sienne.

Adieu, ma pauvre mère. Je suis un peu soutenu par tous les devoirs que j'ai à remplir; je souffrirais encore plus, si j'avais un moment de tranquillité. Conservez-vous pour ceux qui vous aiment; voilà le vœu le plus cher de mon cœur.

Je vous embrasse comme je vous aime.

---

### CXLVIII

#### M. DE VAUDREUIL A LADY E. FOSTER

Mort de M<sup>me</sup> de Polignac.

(Vienne), ce 19 décembre 1793.

Comment aurai-je la barbarie de faire passer dans votre âme une partie des douleurs qui déchirent la mienne? Comment aurai-je la force de tracer ces mots funestes : elle n'est plus? Cette terre, souillée de forfaits, n'était plus digne de posséder la plus parfaite des femmes, la meilleure des mères, la plus tendre des amies.

Elle est allée rejoindre ses augustes bienfaiteurs, qui sans doute ont obtenu, pour prix de leur martyre, que cette amie fidèle, qui leur parla toujours le langage de l'honneur et de la vérité, fût réunie à eux pour toujours dans le sein de Dieu même. Ils sont tous placés au-dessus de l'orage qui gronde sur nos têtes et qui menace l'univers.

Et moi, qui ne vivais que par elle et pour elle, ils ne m'ont donc pas trouvé digne de les suivre! Je reste seul

au monde, sur cette terre odieuse, sans ressources. sans objet, sans espoir! Je me dis le soir : que ferai-je demain ? et le matin : que ferai-je aujourd'hui? Tous les maux dont à peine je ressentais l'atteinte, perte de fortune, exil, privations de tout genre, je les supportais presque sans regret, parce qu'elle était là, parce qu'elle me tenait lieu, me dédommageait de tout... Elle n'y est plus! Tout pèse à présent sur moi. Je n'ai plus rien, je ne suis rien. J'étais tout par elle; je possédais tout en elle! Je ne désire même plus que faiblement le bonheur de mon pays si barbare, si ingrat. Quel bien puis-je désirer, puisqu'elle n'en jouira pas!

Elle est morte victime de ses chagrins, de son attachement, de sa reconnaissance, nous cachant ses peines pour ne pas augmenter les nôtres. Mais elle savait qu'elle mourrait, et c'est en silence et avec une résignation angélique qu'elle se préparait à la mort. Dans les derniers jours de sa maladie, après avoir rempli tous les devoirs et reçu tous les secours des chrétiens, elle a, par degrés, perdu une partie de ses facultés; elle n'a eu ni douleurs, ni angoisses. Peu de moments avant la fin, ses mains se sont jointes pour prier; puis elle les a rapprochées, serrées contre son cœur, et c'est ainsi que son dernier souffle, doux et pur comme son âme, s'est évaporé. Son visage céleste, avant et après sa mort, a conservé sa beauté et son calme inaltérable.

Nous seuls, nous sommes à plaindre. Elle a reçu la récompense de toutes ses vertus : mais nous... , mais moi . . . Je passe de l'abattement au désespoir et à la fureur. Je n'ai pas son courage, je n'ai pas sa raison; mais j'ai autant de sensibilité qu'elle, et plus encore, puisqu'elle en était l'objet.

Vous ne pouvez vous peindre l'état déplorable de sa famille et de ses domestiques. Quel panégyrique que leurs regrets et leurs larmes!

Régicides détestables, employez donc encore la calomnie contre cette femme divine. Elle est à présent à l'abri de

vos traits empoisonnés. Elle avait échappé à vos poignards : mais elle a succombé sous le fer qui a fait périr ses bienfaiteurs. Elle a été martyre comme eux.

Si je pouvais mourir en la vengeant ! Mais ma santé est détruite ; mais mon corps épuisé languit, ayant perdu toute son énergie, qu'elle m'inspirait ; mais je n'ai rien pour me mettre en route, pour traverser les mers ; mais je mourrai de ma douleur avant de pouvoir parvenir au milieu de l'armée royale. Adieu, aimable et sensible Élisabeth ; pardonnez-moi le mal que je vous fais ; je l'expiérai bientôt par ma mort . . . . Adieu. . .

Dites mon sort à milady Erne, à la duchesse, à milady Camelford ; elles me plaindront.

J'ai écrit deux fois à milady Camelford ; je n'en ai eu aucune réponse.

Quelle année funeste ! Roi, Reine, amie, j'ai tout perdu.

Le duc de Polignac sait que je vous écris ; il me charge de vous parler de lui, de sa douleur, ainsi qu'à la duchesse. Son état, notre état est bien digne de pitié.

---

## CXLIX

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Engage M. de Vaudreuil et les Polignac à quitter Vienne.

Hamm, ce 19 décembre 1793.

Ma dernière lettre t'aura prouvé, mon ami, que j'étais loin de me flatter ; mais néanmoins la certitude de notre malheur m'a déchiré. Ah ! Vaudreuil, ne crois pas que ce soit pour toi seul que je souffre ; ma douleur est bien à moi ; elle est indépendante de tout ; mais juge à quel excès elle est augmentée par ton supplice. Viens, viens verser tes larmes avec les miennes ; nous ne nous consolerons pas,

mais nous nous entretiendrons mutuellement, et Dieu permettra qu'un peu de gloire et beaucoup de travail émousse nos peines.

Je ne pense pas te parler de ma position; elle n'est pas encore changée.

Plus j'y pense, plus je m'attache au plan que j'ai proposé à nos malheureux amis. Je veux les arracher d'un lieu affreux pour eux; ils recouvreront des amis, ils seront à portée de nous, et enfin cela ne retardera en rien le plan futur, auquel je tiens toujours autant.

Je n'ai jamais autant souffert de ma pauvreté; mais je t'avoue qu'elle est plus vraie et plus absolue que jamais. Cela finira peut-être un jour.

Adieu, mon bon, mon cher Vaudreuil. Mon amie est un peu rétablie, et je sais qu'elle t'écrit. Crois du moins que tu as en nous des amis plus tendres que jamais.

Je t'embrasse, et tous mes malheureux compagnons de douleur, comme je t'aime, pour la vie.

## CL

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Ce serait rabaisser M<sup>me</sup> de Polignac que de vouloir défendre sa mémoire. — Espoir de revoir bientôt M. de Vaudreuil. — Dernier portrait de M<sup>me</sup> de Polignac.

Hamm, ce 25 décembre 1793.

Ce n'est qu'avant-hier, mon ami, que j'ai reçu ta lettre du 7, en même temps qu'une du 11, du duc de Polignac. Mon Dieu, que ta douleur me fait de mal, mais en même temps à quel excès je la trouve juste et naturelle! Je ne chercherai jamais à t'en distraire; de pareilles afflictions ne s'effacent par aucune dissipation, et on ne tient à la vie

que pour obéir à l'être qu'on ne cesse pas de pleurer.

Tu crois bien que mon cœur et tous mes sentiments me porteraient à faire sur-le-champ ce que tu désires pour la mémoire de celle que nous aimions et que nous estimions à si juste titre; mais, tiens, mon ami, je suis retenu par deux motifs, et je vais te les soumettre. 1° Je trouve que c'est donner du prix aux calomnies que de chercher à les combattre, et ta malheureuse amie était tellement au-dessus des méchancetés, qu'il me paraîtrait que nous la rabaisserions en voulant la défendre; 2° notre existence est encore si précaire, grâce au funeste système dont les puissances ne cherchent point encore à se départir, que je ne pourrais pas répondre de l'effet que ce que nous dirions produirait. Enfin, mon ami, il faudrait que je me communique sur cela avec Monsieur. Vois, d'après tout cela, ce que tu veux que je fasse; causes-en avec le duc de Polignac, et, si tu conserves la même opinion, je ferai sûrement ce que tu désireras.

D'après la lettre du duc de Polignac, je vois qu'il n'adoptera pas l'idée de quitter Vienne. J'en suis fâché pour lui; j'en suis très fâché pour moi, mais je crois que les affaires y gagneront.

Ma position est toujours la même; rien de nouveau d'aucun côté. Lorsque mon sort sera un peu plus fixé, j'enverrai sûrement un courrier; mais, mon ami, j'espère te voir bientôt arrivé; l'amitié ne te consolera jamais; mais, si je puis soulager un peu tes maux, je m'estimerai trop heureux. Cependant, je ne te prescris rien, et j'approuverai du fond du cœur tous les partis que tu prendras.

Adieu, mon ami; plus je te pleure, plus je sens combien je t'aime.

J'ai appris que M<sup>me</sup> Lebrun avait fait un portrait de celle que nous pleurerons toujours et que le comte Jules le ferait graver. Fais moi un plaisir auquel j'attache beaucoup de prix. Je veux que tu arranges avec M<sup>me</sup> Lebrun que ce soit moi qui paie son ouvrage, et je veux être chargé





*Engraved at Vienna by Fisher 1790*

*In the collection of the late J Twaddell Esq.*

*Re engraved by J. Smith. London.*

## THE DUCHESS OF POLIGNAT

Done from memory by Madame Le Brun.

*Heliog Dujardin*



également des frais de la gravure (1). Ce sera une véritable consolation pour moi, et mes amis ne me la refuseront pas.

---

CLI

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Lettre de l'Empereur. — Lord Moïra toujours à Guernesey.

Hamni, ce 29 décembre 1793.

J'ai reçu hier, mon ami, ta lettre du 18. Au nom de Dieu et de tes amis, ne te laisse pas aller au noir de ton âme. Ta douleur est bien juste, bien fondée, et je te répète encore que je ne chercherai jamais à t'en consoler; cela est et sera toujours impossible. Mais songe que tu te dois à tes parents et à tes amis, et à ta malheureuse patrie. Enfin, si la vie t'est odieuse, c'est contre les barbares qui sont cause de nos malheurs, c'est en vengeance celle que tu regrettes, que tu pleures, que tu dois chercher à te délivrer d'un poids insoutenable.

Dis au comte Jules que j'ai reçu sa lettre avec celle de l'Empereur. Je lui répondrai par la première poste, et je me servirai du même moyen que lui.

Tu as toute raison de retenir les deux jeunes gens; tout le monde a besoin d'un peu d'adoucissement, et les choses ne vont pas encore aussi vite que je l'espérais. Lord Moïra est toujours à Guernesey, et il est sûr que les royalistes s'avancent maintenant dans l'intérieur, et qu'ils s'éloignent des côtes.

(1) Ce portrait a été gravé à Vienne par Fischer en 1794. Cette estampe ayant été, dès l'origine, fort rare, un graveur de Londres, J. Smith, en fit une copie. V. la notice iconographique à la fin du volume.

Crois que j'aurais déjà suivi ton conseil depuis longtemps, si j'en avais eu la possibilité physique ; mais si tu étais ici, tu verrais que je ne néglige rien, absolument rien.

Adieu, mon ami. Je t'aime du plus tendre de mon cœur et plus que jamais pour la vie.

Parle sans cesse de moi à mes bons et malheureux amis.

---

## CLII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Evacuation de Toulon et de l'Alsace. — Nouvelles affligeantes de la Vendée. — Lord Moïra à Jersey. — Perpignan.

Hamm, ce 10 janvier 1794.

Je n'ai reçu qu'avant-hier, mon ami, ta lettre du 23. Elle m'a fait de la peine sous plus d'un rapport ; non seulement je ne vois que trop que ta trop juste douleur s'aigrît, au lieu de s'adoucir. mais tu me donnes, ainsi que le duc de Polignac, des inquiétudes sur ta santé ; et enfin je me trouve dans la dure nécessité de t'avouer que je fais tout le possible, en t'envoyant les cent louis (que tu toucheras sûrement), et qu'à moins qu'il n'arrive du secours il m'est impossible d'aller au delà. Je ne connais pas de supplice comparable à celui de ne pouvoir plus être utile à ses amis ; mais il est décidé que je boirai le calice jusqu'à la lie.

D'un autre côté, il s'en faut que les affaires de l'Europe prennent une tournure heureuse. L'évacuation de Toulon et celle de l'Alsace étaient déjà de grands malheurs ; mais ce qui m'affecte le plus sensiblement, c'est que les nouvelles

de l'armée royale sont bien affligeantes. Ces braves paysans perdent tous leurs chefs ; ils sont séparés, dispersés, et il en tombe des milliers entre les mains des tigres que nous avons pour ennemis.

Lord Moïra est encore à Jersey ; mais il est plus que probable que son expédition est manquée. Enfin je puis dire hardiment que l'Europe est perdue sans ressource, si on suit encore le même système.

Conviens, mon ami, que voilà trop de maux réunis ; mais je ferai tête à l'orage, tant que j'aurai du sang dans les veines.

Si Perpignan est pris, comme je l'espère, cela peut ramener bien des choses ; mais nous ne jouons pas heureusement.

J'ai reçu également avant-hier une lettre de la comtesse Diane et une du comte Jules ; je leur répondrai dimanche.

Adieu, mon ami. Songe que tu me dois de te conserver, et n'oublie pas que mes amis me sont plus nécessaires que jamais.

Je t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

---

### CLIII

#### M. DE VAUDREUIL A LADY E. FOSTER

M<sup>me</sup> de Polignac. — Contradictions et dangers de la politique anglaise. — Les constitutionnels.

(Vienne, ce 41 janvier 1794.

Vous avez dû recevoir deux lettres de moi, aimable et sensible Élisabeth, depuis l'époque de mon malheur ; vous serez surprise d'en recevoir une troisième, et que je vive encore. Ah ! si je croyais la rejoindre, j'aurais bientôt franchi l'espace que cette âme céleste a franchi avant nous. Mais suis-je destiné, comme elle, au séjour des anges,

au sein de Dieu dont elle fut l'image ? Je risquerais donc de perdre des souvenirs et les pleurs sacrés qu'ils me font répandre.

Enfin je vis encore ; mais je vis pour sentir, à tous les moments, que j'ai perdu le charme, la ressource, l'objet de ma vie, la consolation, le dédommagement de toutes peines. Si vous la pleurez, vous qu'elle aimait, vous qui l'aimiez. mais qui n'aviez fait que l'entrevoir, que pressentir, par la douceur de son visage et de sa voix, combien son cœur était plus adorable encore. jugez combien un ami de trente ans, honoré de sa confiance, de son amitié, éclairé par sa raison, guidé par ses conseils, respirant sa pureté, soutenu par son courage, qui tenait tout d'elle, rapportait tout à elle, qui fut si longtemps heureux, jugez comme il est infortuné.

Si du moins j'avais l'espoir de la venger ! Mais votre politique nous paralyse ; mais on prend Toulon, et c'est pour le brûler ; mais les royalistes de la Vendée demandent leur prince, et on ne veut pas le leur donner ; on veut leur conduire plus, et *moins* qu'ils ne demandent. C'est pour cela sans doute qu'ils s'éloignent de la côte et qu'on ne voit pas les signaux convenus. Croyez-moi, la politique des temps ordinaires ne vaut rien en pareilles circonstances, dont aucun siècle ne fournit l'exemple. Il fallait laisser dormir les vieilles haines et les vieilles rivalités pour venger à frais communs la majesté des rois et celle de Dieu, outragées par des régicides et des athées ; il fallait d'abord mettre tous les gouvernements, toutes les propriétés, tous les individus, l'autel et le trône à l'abri des attaques de brigands sanguinaires et impies, rendre la sûreté et la paix au monde en purgeant la terre des monstres qui la menacent. Après cela, haines, rivalités, ancienne politique auraient pu se réveiller ; car, tant qu'il y aura des hommes, il y aura des passions injustes.

On fait tout le contraire. On croit s'agrandir en laissant subsister nos troubles, et d'autant on avale nos poisons destructeurs ; on veut détruire. dit-on, les Jacobins, et les

Jacobins arment la France en disant que c'est la France que vous voulez détruire ; la preuve en est, disent-ils, qu'on annule les princes français. Ah ! Burke, Burke ! ce ne sont pas là vos principes, ce n'est pas là cette morale pure et sublime de votre ouvrage immortel. Être avant tout attaché au pays, au gouvernement dans lequel on est né, n'exclut pas l'amour de l'humanité, la pitié pour les malheureux d'une nation rivale, les vœux pour le repos du monde, le respect pour la justice ; et ces devoirs sacrés de l'homme juste lui sont encore commandés par la raison et l'intérêt. Dire aux autres peuples qu'ils peuvent changer leur constitution, préférer nos constitutionnels, qui sont les pères honteux des infâmes Jacobins, à ces purs royalistes fidèles à leurs serments, c'est fournir des arguments sans réplique à ceux qui voudront chez vous réformer votre constitution ; c'est armer vos dissidents et tous les mécontents d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ne pas reconnaître Louis XVII, parce que son auguste père est mort par un crime, ne pas reconnaître M. le régent, à qui malheureusement notre Antoinette ne peut plus disputer la régence, c'est attaquer l'hérédité de toutes les monarchies.

Et votre Londres est plein de Jacobins, de clubistes et de clubs que vous ne pouvez évincer, de constitutionnels mille fois plus dangereux encore, car ils ont sur leurs visages un masque hypocrite qui cache la difformité de leurs traits, et le poison de leurs discours est enveloppé de sentences philosophiques et de miel ; ils ont l'art perfide de ne pas laisser apercevoir le danger de leurs systèmes et la pourriture de leurs cœurs.

Qu'est-ce qu'un royaliste en France ? Un sujet fidèle à ses serments, qui eût été à Londres un défenseur des deux chambres et des lois ; dans la république de Venise, un aristocrate courageux ; en Suisse, tenant aux lois de son canton ; partout respectant Dieu et son gouvernement. Si les hommes fidèles succombent, l'Europe s'écroulera, et vos ruines seront les premières à épouvanter le monde ;

car vous êtes plus près du foyer de notre incendie, plus combustibles et plus menacés que tous les autres gouvernements de l'Europe. Sujet fidèle de mon Roi, Français attaché à ma patrie, mais ami de l'humanité, je fais les vœux les plus ardents pour que vous échappiez aux dangers qui vous menacent; mais vous n'y échapperez qu'en revenant aux principes et à la moralité.

Vous avez l'air d'aspirer à la dictature du monde. Cette entreprise est au-dessus de la force et du génie des hommes; Dieu seul le gouvernera. Ah! contentez-vous d'être heureux, et, pour être heureux, soyez modérés et justes, repoussez les séductions de l'orgueil.

Vous me demandez ce que fait mon prince. Il pleure mon amie, la sienne, celle du Roi et de la Reine, cette victime de la reconnaissance et de la sensibilité. Il est à Hamm, où vous le retenez dans une captivité barbare, où il attend bonnement les effets de vos promesses illusoires. Je fais ce que je peux pour l'éclairer; mais je suis à trois cents lieues de lui; mais je n'ai plus de persuasion, de faculté d'agir et de penser, depuis que je n'ai plus la récompense de mes actions et de mes sentiments; mais je n'ai plus l'espoir de le revoir et de le servir, car je cours à ma tombe.

Adieu, aimable Élisabeth.

---

#### CLIV

#### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Regrets et désespoir. — Politique aveugle des puissances. — Las Casas.

A Vienne, ce 16 janvier 1794.

Vous avez bien raison, mon cher ami, de ne plaindre que ceux qui, restant sur la terre stérilisée de crimes, y regrettent ce qui n'y est plus, et ont horreur de tout ce qui s'y passe. Voilà mon sort affreux. Il ne peut plus chan-

ger. J'ai perdu tout espoir, en perdant l'amie de trente ans, l'être céleste qui me consolait et me tenait lieu de tout. Je m'étonne, je rougis de vivre encore; mais je crois en Dieu, et j'attends ma destinée en en désirant la fin. Je souffre trop pour pouvoir souffrir. Voilà mon espérance !

Si la vengeance, quelque grand objet pouvaient du moins occuper le reste de ma vie ! Mais les forces ne manquent ; mais ce n'est ni de Hamm, ni de Turin qu'on reconquiert la France ; mais la politique barbare de l'Angleterre paralyse toujours nos princes, qui ne savent pas assez s'aider eux-mêmes, mais enfin personne n'est corrigé, éclairé par cet incendie, dont le foyer est en France et qui menace le monde d'un embrasement général et prochain. Je continue de prêcher ma morale, mais je prêche dans le désert.

Votre ami Las Casas est l'homme que j'aime le mieux rencontrer. Celui-là entend seul la langue que je parle; tout le reste est sourd et aveugle.

Je ferai vos tristes commissions pour mes malheureux amis. Ménagez votre santé, et aimez toujours un homme qui vous aimera jusqu'au terme de sa vie.

Si vous savez des nouvelles, des détails de l'inconcevable événement de Toulon, mandez-les-moi.

---

## CLV

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il croira au salut de l'Europe le jour où les puissances changeront de système ; jusque-là son attitude actuelle est la seule honorable pour lui.

Hamm, ce 17 janvier 1794.

J'ai reçu ta lettre du 4, mon ami. Je ne combats plus ton projet ; je sais trop le besoin que tu as de te livrer à ta douleur ; je te prie, je te conjure seulement de te



rappeler que tu as un ami dont les sentiments ne s'affaibliront jamais, et que ta place sera toujours marquée à côté de lui.

Je suis fort loin de voir en couleur de rose sur les événements, et la raison en est bien simple : c'est que les puissances n'ont pas encore abandonné le système archifuneste qui pouvait seul prolonger l'horrible existence de la Convention et préparer la destruction de toute l'Europe. Voilà le seul motif du noir de mon âme ; mais je t'ajoute, avec toute confiance, que le jour où je verrai la raison et la justice remplacer l'erreur, et où les souverains, comptant sur la trop juste reconnaissance du Roi et du régent, agiront et combattront pour rétablir les autorités légitimes, non seulement je croirai au salut de l'Europe, mais j'en serai plus sûr que de mon existence.

Ne blâme pas ma conduite sans la connaître assez en détail ; je te réponds que ma marche est noble et sage. Ce que tu me proposes (1) ne pourrait être considéré pour moi que comme une retraite et un abandon absolu. Remarque bien que nous sommes deux : l'aîné sera au poste de décence et de convenance sous tous les rapports ; le cadet doit être à celui d'attente pour arriver promptement à celui de l'activité et du danger. Jusque-là, crois, mon ami, que la maison de bois que j'habite et les brumes de la Westphalie sont plus honorables pour moi que le palais de l'Escurial ou d'Aranjuez. Il n'en serait pas de même, si l'Espagne m'appelait pour une grande activité et si j'avais perdu tout espoir de servir utilement dans le Nord. Mais rien de tout cela n'existe, et je suis loin de craindre que le Ciel se refuse toujours à mes efforts continuels.

J'ai voulu entrer dans ces détails que je ne désire point laisser inconnus. Au surplus sois tranquille pour ce qui concerne les sentiments de mon cœur ; tu sais que je suis accoutumé aux sacrifices.

(1) Il semblerait que M. de Vaudreuil conseillait au comte d'Artois de se rendre en Espagne et d'y attendre les événements.

Adieu, mon ami, mon cher Vaudreuil; aime-moi bien, et conserve-moi mon ami. Mille tendresses à mes bons et malheureux amis.

---

## CLVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il persiste dans ses opinions. — Saint-Domingue. — Espère que M. de Vaudreuil pourra le rejoindre pour ne plus le quitter. — Nouvelles affligeantes de la Vendée.

Hamm, ce 24 janvier 1794.

J'ai reçu hier, mon ami, tes lettres du 10 et du 14. J'ai répondu par ma dernière aux conseils que ton amitié pour moi t'a dictés, et, quoiquela position soit devenue encore plus mauvaise depuis, je persiste plus que jamais dans mes opinions. Dieu veuille que les yeux s'ouvrent enfin sur le bord de l'abîme, car ce n'est plus du sort de la France qu'il s'agit, ni de celui de la maison de Bourbon, mais il y va de l'existence de l'Europe entière.

Je suis très fâché que l'Empereur paraisse avoir renoncé à venir dans les Pays-Bas; un souverain aussi loyal et aussi noblement pensant que celui-là doit tout voir par lui-même, et sa présence aurait doublé la force de ses armées; tous ses vrais serviteurs le désiraient ardemment, et j'en suis personnellement très fâché.

Non, mon ami, je ne chercherai jamais à te consoler; mais j'avais l'amour-propre de croire que je pourrais te faire un peu de bien. Souviens-toi toujours que notre sort est lié à la vie et à la mort, et plus dans ce moment-ci que jamais.

Je ne t'ai pas encore parlé de Saint-Domingue, parce qu'il n'y a rien de décidé sur le sort de cette colonie; mais

les dernières nouvelles sont bonnes, et j'en jouis bien vivement, parce que cela te donnerait le moyen de pouvoir me rejoindre pour ne plus me quitter. Resserrons-nous plus que jamais ; mes amis ne m'ont jamais été plus précieux et, quel que soit le sort qui nous est réservé, il sera toujours consolant et précieux de ne pas nous quitter et de chercher à adoucir nos peines ensemble.

Adieu, mon ami ; les nouvelles de nos royalistes sont affligeantes ; mais je réponds qu'ils existent, et que nous les retrouverons.

Je t'embrasse du plus tendre de mon cœur, ainsi que mes amis.

---

CLVII

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il doit continuer à se sacrifier. — Nouvelles affligeantes de la Vendée.  
— Regrette que le duc de Polignac n'adopte pas son projet.

Hamm, ce 2 février 1794.

J'ai reçu par ton cousin, mon ami, ta lettre du 17 janvier. Crois-moi, il n'est pas temps de prendre le remède *in extremis* que tu me proposes ; peut-être sera-t-il bon un jour ; mais l'époque n'est pas encore arrivée, et je dois me sacrifier à tout et m'exposer à tous les dangers physiques et politiques avant de m'y résoudre. Si tu étais ici, je suis bien sûr que tu penserais comme moi ; mais il est difficile de juger d'aussi loin. Je ne sens pas moins que ton opinion peut paraître la plus sage d'après les événements, et je t'en aime un peu davantage, si cela est possible.

Les nouvelles des royalistes sont toujours aussi affligeantes ; du reste rien de nouveau. M. Pitt soutient sa

majorité, et la guerre sera rigoureusement continuée cette campagne.

Dis de ma part au comte Jules que j'ai reçu sa lettre du 14, et que je lui répondrai par le premier courrier. Je ne puis que l'approuver, mais je regrette qu'il n'ait pas pu adopter un projet qui nous aurait infiniment rapprochés.

Adieu, mon cher et malheureux ami, compte sur moi à la vie et à la mort.

---

### CLVIII

#### M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Nécessité pour l'Europe de s'affranchir de l'influence anglaise et de reconnaître la puissance légitime des Bourbons.

(Vienne), ce 5 février 1794 (1).

... des Français rebelles qui ont détrôné leur Roi et qui ont déclaré la guerre à l'Europe. Rien de plus extraordinaire que cette conduite aussi injuste qu'aveugle. Remarquez encore que ce sont les constitutionnels qui ont enfanté le Jacobinisme, ennemi de tous les rois, et que les rois protègent encore la constitution qui, si elle reprend des forces, enfantera de nouveau le Jacobinisme. Remarquez que nos princes sont annulés; que les royalistes sont abreuvés d'outrages, repoussés de partout, et qu'il y a à Constance cent cinquante constitutionnels déserteurs avec Dumouriez, qui y sont parfaitement bien traités. Qui a établi ce principe? L'influence des Anglais. Qui la première y trouvera sa perte? L'Angleterre. Mais cette constitution protégée par les rois annule cependant la royauté, et a attaqué la religion, appui sacré des trônes; qui peut donc la rendre recommandable aux rois qu'elle renverse?

(1) La première feuille de cette lettre manque.

L'influence de l'Angleterre, qui a cru pouvoir profiter de nos troubles pour s'agrandir, et qui en conséquence les a propagés.

Qu'en résultera-t-il, si on ne change pas de principe et si on n'en revient pas à la justice et à la moralité? C'est que tous les gouvernements de l'Europe seront ébranlés. et que tous les sujets seront gangrenés. L'Espagne et la Russie échapperont seules à cette contagion, parce qu'elles sont placées aux deux extrémités du Midi et du Nord; voilà ce qui leur est commun; mais d'autres causes encore leur sont particulières. L'Espagne sera défendue par l'honneur, dont les restes augustes s'y sont réfugiés, par la religion qui y est encore respectée, et par l'inquisition si calomniée, mais si utile. La Russie sera défendue par la grande réputation et l'habileté de sa souveraine, par l'ignorance et l'obéissance passive des Russes. Tout le reste, — et surtout l'Angleterre, — sera victime de notre révolution avant quatre années, à moins, je le répète, que, secouant le joug politique du cabinet de Saint-James, les puissances ne se réunissent pour venger la majesté divine et humaine, attaquée par des athées et par des régicides.

Qu'elles se pressent donc de rendre hommage à la pureté des émigrés royalistes, de ces êtres aussi dévoués que courageux, qui ont abandonné leurs terres, leurs fortunes, leur existence pour se coller au trône et à la religion de leurs pères. Qu'elles se pressent de reconnaître une hérédité qui n'a pu être détruite par un forfait, et dont la non-reconnaissance invite tous les peuples au même forfait par l'impunité du forfait. Les puissances veulent-elles un autre prix des frais de la guerre que la satisfaction d'avoir fait leur devoir? Eh bien! qu'elles reconnaissent la puissance légitime des Bourbons; qu'elles se servent de ce pouvoir, qui marchera à l'appui de la force militaire, et qu'elles obtiennent par des traités solides les concessions qu'elles n'obtiendront qu'éphémèrement à titre de conquêtes.

Voilà les principes. Si on s'en écarte encore, l'Europe est perdue. En ce cas, allons au continent de l'Amérique, en Russie ou en Espagne.

Lisez cette lettre à mon cousin; son bon esprit en saisira toute la solidité, et il me mandera peut-être : *attendons encore*; mais il ne repoussera pas mes réflexions et mes projets, j'en suis sûr.

Bonjour, ma chère cousine, je vous embrasse tous du fond de mon cœur.

Dites à Joséphine que je suis mécontent d'elle; elle ne m'écrit plus.

J'espère que mon cousin aura touché la lettre de change que je lui ai envoyée par le dernier courrier.

*Annotation d'une écriture autre que celle de M. de Vaudreuil :*

Le secret est important à garder à cause de son prince qui ne se doute pas de ce projet, qui n'est inspiré que par sa tendresse pour sa famille et qu'il n'exécutera pas certainement tant que le prince conservera de l'espoir.

---

## CLIX

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

S'informer auprès de Las Casas sur les dispositions de l'Espagne à l'égard du prince.

Hamm, ce 6 février 1794.

J'envoie aujourd'hui un courrier à Turin, et, comme il passe à Francfort, j'en profite pour faire mettre ma lettre à cette poste.

Je ne peux pas varier dans ma manière de voir sur ma position, ni sur le lieu où je dois être. Je ne dois pas être avec Monsieur, mais rester au Nord. Cependant les lettres

que tu m'as adressées par ton cousin, et celle surtout que tu as écrite à mon amie, ne laissent pas que de me faire impression, et je te prie de me mander, en te servant du chiffre n° 2, si c'est Las Casas qui t'a engagé à m'écrire, et sur quoi il fonde son opinion. J'ai la certitude, depuis plus de trois mois, que l'Espagne ne veut pas de moi avant que Monsieur soit placé, et Las Casas le sait. Sache donc par lui s'il a des données différentes. En attendant je cherche à être bien avec l'Angleterre, sans compromettre mes principes. C'est l'avis de la Russie.

Adieu, mon ami ; je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur. Songe que tu me dois de soigner et de conserver mon ami.

---

CLX

LE COMTE D'ARTOIS, A M. DE VAUDREUIL

Il persiste dans son opinion. — Saint-Domingue. — Un passeport pour M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun qui se rend en Russie.

Hamm, ce 13 février 1794.

Je n'ai pas pu répondre plus tôt à ta lettre du 28, mon ami, parce que j'avais des affaires par-dessus les yeux.

Je persiste dans mon opinion, et des lettres de d'Havré du 15 et du 20 janvier me prouvent clairement que je dois me tenir en union avec l'Angleterre. D'après cela, j'y travaille de mon mieux, mais jusqu'ici avec peu de succès.

Il n'y a point de nouvelles ultérieures de Saint-Domingue ; j'espère que le décret qui donne la liberté à tous les nègres ne produira aucun effet ; mais c'est encore une grande atrocité de nos ennemis. Mon Dieu ! que ma position me fait mal, en pensant à mes amis ! mais elle changera, je ne peux pas en douter, et, quels que soient les



événements, je m'arrangerai pour que tous mes amis soient réunis avec moi, et je te réponds d'y réussir. Mais travaille à calmer un peu ta trop juste douleur, et n'oublie jamais que tu me dois de te conserver.

Je l'envoie le passeport de M<sup>me</sup> Lebrun, qui sert en même temps de certificat, et une lettre pour d'Esterhazy. Je réponds qu'elle sera bien reçue, et je suis charmé qu'elle fasse ce voyage. Mais il faut aussi qu'elle soit munie d'un certificat de M. de Razounowsky (1).

J'attends avec impatience les gravures que tu me promets (2); tu sais si elles seront chères à mon cœur.

Adieu, mon ami; je me porte bien, mais mon amie est souffrante, et je ne connais qu'un remède. Je le prendrai, sois-en sûr, ou le diable s'en mêlera.

Je t'embrasse et tous mes amis du plus tendre de mon cœur.

---

## CLXI

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Obligation de s'appuyer sur l'Angleterre. — La Vendée. — Mack. — Monsieur va en Espagne. — Calonne en Russie.

Hamm, ce 21 février 1794.

J'ai reçu ta lettre du 8, mon cher ami. Non certes, ma confiance ne se borne pas à te parler de ce qui me regarde, et tes avis font plus d'effet que tu ne le penses. Mais il faudrait que tu voies tout, ou que je puisse t'expliquer tout, pour les motifs qui me font agir.

Je suis peut-être encore dans l'erreur; mais je crois aper-

(1) *Razounowsky* (comte, puis prince André), né en 1751, mort en 1836, ambassadeur de Russie à Vienne de 1792 à 1799, et de 1801 à 1806. Un des plénipotentiaires de la Russie au congrès de Vienne en 1815.

(2) Les gravures du portrait de M<sup>me</sup> de Polignac.

cevoir qu'à force de bonne foi, de franchise, et, j'ose le dire, à force de raison, j'ai un peu éclairci les nuages. Au surplus que pourrais-je faire ? L'Espagne comme la Russie me renvoient toujours à l'Angleterre. Il faut donc marcher là, droit et ferme.

La Vendée se relève un peu, au dire même de la Convention. L'excellente armée autrichienne montre plus d'ardeur et de volonté que jamais. Le retour du colonel Mack (1) de Londres sera bien important, et j'ai bien d'espoir que mes intérêts n'aient pas été négligés.

Je me flatte aussi que Monsieur sera bientôt en Espagne, et cela est bien important. Or je dois me sacrifier toujours et éviter ce qui pourrait nuire à la marche de Monsieur (2).

Si tu formes des projets, ainsi que nos amis, je suis bien sûr que j'en serai instruit avant tout le monde, et je répondrai selon ma conscience, selon la position des affaires, selon mes moyens et surtout selon mon cœur.

Calonne va décidément en Russie. Je lui ai donné une bonne lettre pour l'impératrice.

Adieu, mon bon, mon cher Vaudreuil; conserve-toi pour tes amis; jamais tu ne leur fus plus nécessaire, moi sûrement à la tête.

Mon amie me charge de mille choses pour toi; elle t'aime de tout son cœur.

(1) Le colonel Mack, si connu plus tard par la capitulation d'Ulm, avait été envoyé à Londres, au mois de février 1794, par le gouvernement autrichien pour arrêter, avec le gouvernement anglais, le plan d'une nouvelle campagne. Il y reçut un brillant accueil, et ses projets furent adoptés.

(2) Le comte d'Artois écrivait en même temps au cardinal de Bernis (le 25 février 1794) : « Il n'existe qu'une seule place pour le régent. L'utilité, la convenance, la décence même, tout doit le porter en Espagne, et tout séjour intermédiaire deviendrait funeste à la cause dont il est le digne chef. Je ne doute pas des soins que le *bonhomme* se donne pour hâter ce voyage; mais, connaissant la juste considération dont il jouit en Espagne, je le prie de redoubler de moyens pour effectuer une affaire aussi importante. » (F. Masson, *Le cardinal de Bernis*, p. 514, note 2.)

## CLXII

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Projet d'aller avec le marquis et toute sa famille à Pise  
ou à Lucques.

(Vienne), ce 1<sup>er</sup> mars 1794.

Votre lettre, qui m'a été remise hier en rentrant chez moi, ma cousine, m'a fait passer une mauvaise nuit. Je vous vois inquiète de la santé de mon excellent cousin, mon père, mon frère, mon ami, et, quoique je me dise bien que votre juste tendresse pour lui exagère sans doute vos alarmes, elles n'en ont pas moins passé au fond de mon cœur. Je partirais à l'instant même pour aller voir par mes yeux, si j'en avais les moyens, mais ces moyens pécuniaires indispensables, je ne les ai encore qu'en espérance, et point en réalité. Mon beau-frère me mande que, vu les bonnes nouvelles de Saint-Domingue, il espère obtenir un crédit considérable de notre correspondant de Londres; voilà où nous en sommes. Mais il faut que cela s'effectue; alors seulement je respirerai, puisque j'aurai le doux plaisir de pouvoir servir ce que j'aime.

En attendant, raisonnons sur ce qu'il y aura de mieux à faire, dans la supposition où l'argent ne nous manquera pas. Je pense, et d'après l'opinion des médecins (je les ai consultés ce matin), que l'air d'Italie et les eaux de Pise, ou encore mieux de Lucques, feraient plus de bien à mon cousin que les eaux de Spa; Pauline y viendrait aussi; et moi, j'en aurais un très grand besoin. Nous y serions réunis pour attendre les événements. A tout hasard, je vais pour cet objet me munir de tous les passe-ports nécessaires.

Ce n'est pas le seul avantage que je trouverais à prendre ce parti. Nous serions là tout auprès de Livourne,

d'où nous pourrions nous embarquer pour l'Espagne, si les circonstances nous le conseillent, soit pour y rejoindre l'armée espagnole et pénétrer par le Roussillon avec M. de Ricardos (1), en Languedoc et dans notre antique manoir, soit pour y vivre sur nos fonds en attendant mieux. Je vais, encore à tout hasard, me munir des passeports et lettres de recommandation nécessaires.

Il y a plus. Mon opinion est que M. le régent, ainsi que M. le comte d'Artois, n'ont pas à choisir de position plus décente pour attendre, et plus sûre pour agir et avoir la liberté de leurs mouvements, que l'Espagne. Je crois donc qu'ils finiront par y aller, parce qu'il faut toujours en revenir au vrai. Nos jeunes gens seront donc bien placés pour se livrer à leur noble et juste ardeur; et nous-mêmes, si nos santés rétablies nous le permettent, nous les guiderons dans le sentier qu'ils aiment et que nous aimons comme eux.

Voilà donc, ma chère cousine, le plan qui, selon moi, doit avoir toute préférence sous tous les rapports, et qu'il faudra exécuter, dès que j'en aurai les moyens. Soumettez-le à mon bon cousin, et répondez-moi le plus tôt possible. Ne me parlez plus de ce que chacun pourra mettre en masse, ainsi que le projette ma cousine Valady (2). Oui sans doute, chacun mettra en masse ce qu'il

(1) *Ricardos* (Antonio, comte de), général de la province et de l'armée de la Catalogne, né en 1727, mort le 13 mars 1794. L'abbé Barruel (*Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, t. IV, p. 474) affirme qu'il est mort empoisonné au moyen de l'aquatofana par les Jacobins d'Espagne, d'intelligence avec ceux de France.

(2) *Valady*. Louise-Élisabeth-Charlotte Marie de Rigaud, née le 23 novembre 1770, fille du marquis de Vaudreuil, avait épousé en 1783 Godefroy d'Izarn, appelé marquis de Valady, né en 1766, en 1792 député de l'Aveyron à la Convention nationale, mis hors la loi le 28 juillet 1793, surpris à Périgueux et guillotiné le 5 (ou le 4) décembre 1793. On trouve une notice fort curieuse sur Valady dans les *Biographical anecdotes on the founders of the french republic*, London, 1797, in-12 (sans nom d'auteur). Devenue veuve, M<sup>me</sup> de Valady épousa Antoine-Joseph-Philippe Walsh, comte de Serrant (qui était lui-même veuf lorsqu'il épousa M<sup>me</sup> de Valady, ayant été marié en premières noces avec Renée de Choiseul-Beaupré). L'éditeur des *Lettres de M<sup>me</sup> de Rémusat* dit (t. I, p. 204) que M<sup>me</sup> de Serrant, née de Vaudreuil, était « une personne en grande réputation d'esprit et de beauté, dame du palais de l'impératrice Joséphine. »

aura, moi en argent, si j'en ai, et vous tous en vertus, en agréments. La part que vous y apporterez vaudra mieux que la mienne. Que personne ne craigne d'être à charge, et grondez La Tour (1) de cette pensée. Vous serez l'objet de mon luxe; aurai-je jamais eu une plus belle galerie de tableaux? Ils seront animés, ceux-là, et les ouvrages de Raphaël ne peuvent approcher de ceux du Créateur, qui s'est plu à former mon aimable famille pour le plaisir des yeux, et plus encore pour le bonheur du cœur.

Une chose m'empêcherait d'aller à présent même où vous êtes, parce que c'est trop près de... (2) pour que je n'y allasse pas. Et je vous dirai (*ceci pour mon cousin et vous*) que j'irais uniquement pour l'en enlever, si j'en avais le crédit, et le décider à prendre un parti digne de lui; mais pour rien dans le monde je ne voudrais partager le tort d'y rester.

Je crois vous avoir tout dit sur tous les points. Réfléchissez et répondez-moi.

Écrivez-moi souvent, car ce que vous éprouvez d'inquiétudes pour moi, je l'éprouve pour vous.

Bonjour, ma chère cousine; je vous embrasse tous du plus tendre de mon cœur.

Quoi? Aucune nouvelle du comte et de la comtesse de Vaudreuil, ni de ses filles et gendres? Quelle cruelle calamité! Combien je partage vos inquiétudes! Ils ne sont sur aucune liste (3); je les lis avec autant de trouble que d'intérêt.

Le bruit se répand que l'armée républicaine qui était contre Lyon a déserté la république et s'est réunie aux royalistes. Que cela serait heureux!

(1) *La Tour*. Louise-Pétronille-Madeleine de Vaudreuil, seconde fille du marquis, était mariée, depuis le 28 février 1790, au comte Joseph-Denis de La Tour d'Auvergne de Lauraguais.

(2) C'est ainsi dans l'original; le nom de la ville est remplacé par des points.

(3) *Ils ne sont sur aucune liste*. — c'est-à-dire ni sur la liste des émigrés, ni sur celle des condamnés à mort.

## CLXIII

## LE PRINCE DE CONDÉ A M. DE VAUDREUIL

Regrette, à mots couverts, que Calonne ne soit plus auprès du comte d'Artois.

A Rothembourg, sur le Neckar, ce 12 mars 1794.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 26, pour M. Masieu, qui me paraît avoir effectivement de l'intelligence. Il a été placé dans un escadron qu'il a choisi parce qu'il y avait des connaissances. Je serai toujours fort aise d'obliger les personnes à qui vous vous intéressez.

Je suis sensible à la confiance que vous me marquez dans votre lettre ; mais vous sentez que je ne puis y répondre par la poste. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je conçois fort bien, et plus que je ne voudrais, votre manière de voir sur le fond des choses ; et quant aux formes, je reconnais à celle que vous proposez votre *véritable* attachement à la personne dont vous me parlez. Mais si *vos* conseils ne sont pas suivis, quels sont ceux qui pourraient réussir ? Il est sans doute bien fâcheux qu'elle n'ait plus auprès d'elle votre ami ; il serait bien de votre avis.

Je ne me permettrai pas plus de réflexions à cet égard que sur le reste, et c'est avec regret que je me vois forcé de ne vous parler, Monsieur, que des vrais sentiments d'estime et d'amitié que je me flatte que vous me connaissez pour vous.

---

## CLXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Rapport de Saint-Just sur une conspiration intérieure. — M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun. — Calonne.

Hamm, ce 21 mars 1794.

Je ne t'écrirai qu'un seul mot aujourd'hui, mon ami. Tu auras une lettre plus longue et plus détaillée par la première poste. Je veux seulement te dire que j'ai reçu tes lettres jusqu'à celle du 8, et c'est à leur contenu que je répondrai.

Si on reçoit le *Moniteur* à Vienne, je crois qu'on sera suffisamment frappé d'horreur, en lisant celui du 14 mars. Le rapport de Saint-Just fait frissonner; mais en même temps il porte à beaucoup de réflexions. Je suis curieux de savoir l'effet qu'il produira à Vienne sur toutes les personnes qui habitent cette ville.

Du reste, rien de nouveau dans nos parages, ni dans le Midi. Crois seulement que je sens bien toute l'étendue de ma position.

Je suis au désespoir, mon ami, de ne pouvoir pas donner à M<sup>me</sup> Lebrun une lettre pour l'impératrice; mais tu en sentiras facilement l'impossibilité, quand je te dirai que je n'en ai donné qu'au seul Calonne, et à aucun autre. D'ailleurs sois bien sûr que ce que j'ai fait est plus que suffisant, et que la réception sera aussi aimable que lucrative.

Soigne ta santé, mon ami; ne te laisse pas aller à ta trop juste douleur; songe enfin que tu te dois à tes amis, et que je me place à leur tête.

Dis à la comtesse Diane que j'ai reçu sa lettre, que je répondrai par la première poste et que je recevrai ce qu'elle doit m'envoyer avec le plus vif et le plus tendre intérêt.



Adieu, mon ami; je t'embrasse comme je t'aime, du plus tendre de mon cœur.

Calonne est maintenant en Angleterre pour ses affaires. Il a passé à portée d'ici, mais il n'a pas voulu me voir, parce que son voyage devait être très secret.

---

CLXV

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Saint-Domingue. — Robespierre. — Réponse de l'Angleterre. —  
M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun.

Hamm, ce 29 mars 1794.

Je ne t'écrirai qu'un mot, mon ami, pour t'envoyer la note ci-jointe. Elle m'a été remise par un de tes amis de Saint-Domingue, et je l'ai fait chiffrer, parce qu'elle contient des détails particuliers pour toi que tu ne voudrais pas qu'ils fussent connus.

Rien de nouveau aux armées. L'intérieur est toujours en fermentation; cependant Robespierre a complètement le dessus, et les autres qu'on vient d'arrêter périront sûrement.

Rien d'officiel sur la Vendée, mais toujours des espérances.

J'ai reçu une première réponse d'Angleterre qui est polie, mais dilatoire pour les conférences.

J'ai su par des lettres de Russie que M<sup>me</sup> Lebrun y serait reçue à merveille et qu'elle y était attendue avec impatience. Je m'empresse de te le dire.

J'ai pris médecine aujourd'hui pour achever un rhume et pour chasser des humeurs qui sont produites par trop de causes à la fois,

Adieu, mon bon Vaudreuil; je ne chercherai jamais à te

consoler, je sais trop combien cela est impossible, mais je te répéterai toujours que tu te dois à tes amis et à moi par-dessus tout.

Mille choses à mes bons amis; je t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

J'ai reçu toutes tes lettres et celle du duc de Polignac, mais je n'en ai pas de plus fraîche que du 12 mars.

---

## CLXVI

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Mort de Llano. — Vassé. — Brillant succès au début de la campagne.  
— Le prince est décidé à aller à l'armée.

Hamm, ce 4 avril 1794.

J'ai reçu, mon ami, ta lettre du 22 mars et celle du duc de Polignac du 19. Je vais répondre à ces deux lettres; mais pour tout l'essentiel, je m'en réfère à mes dernières lettres des 23 et 29 mars.

Je regrette du fond de l'âme ce pauvre M. de Llano (1), et pour mes amis, et pour la cause; il faut espérer que son successeur héritera d'une partie de ses vertus.

Je serai enchanté que M. de Vassé... flisse pour le corps de M. le prince de Condé; j'y attache beaucoup de prix.

On est convaincu à Bruxelles et dans tous ces pays-ci que l'Empereur va venir à son armée; mais j'en doute

(1) *Llano*. Don José-Agustín de Llano y Quadra, marquis de Llano depuis 1772, était né à Pareña (Biscaye) le 14 octobre 1720. Il exerça à la cour de Madrid diverses fonctions importantes, et fut employé dans la diplomatie, d'abord comme secrétaire d'ambassade à Paris (1752-1754), puis comme ambassadeur à Vienne, du 27 août 1783 au 3 mars 1794, date de sa mort. C'était chez lui que le comte d'Artois était descendu, lors de son passage à Vienne, au mois d'août 1791. (FERSEN, *Correspondance*, etc., t. 1, p. 13 et 18.)

encore, parce que Jules ne m'en dit rien, ni toi non plus.

La campagne a débuté par un succès, et Royal-Allemand a brillamment soutenu sa réputation ; je regarde ce prélude comme d'un bon augure.

Nous continuons toujours à être dans l'incertitude sur la Vendée ; cependant les lettres particulières donnent toujours de l'espoir. Enfin le Ciel finira sûrement par se déclarer pour la bonne cause.

Ta lettre m'a fait de la peine ; je vois trop que tu te nourris de ta douleur, et je sais trop combien elle est juste, pour essayer de t'en détourner ; mais n'oublie jamais, jamais, que tu te dois à tes amis et à moi. Si je pouvais être en action, cela te ferait du bien. Enfin je n'y néglige rien, tu peux m'en croire.

Je vais faire un grand sacrifice, en me séparant de mon amie. Du moment que la campagne est commencée et que je ne suis pas à cheval, ce sacrifice devenait nécessaire, et nous nous y sommes décidés, quelque chose qu'il nous en coûte.

Adieu, mon cher ami, mon bon Vaudreuil ; je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

---

## CLXVII

### M. DE VAUDREUIL A LADY E. FOSTER

La famille du duc de Polignac. — Le château de Kittsee. — Propriétés de M. de Vaudreuil à Saint-Domingue.

(Kittsee, en Hongrie), ce 23 avril 1794.

Vous voulez, aimable Élisabeth, par une suite de votre tendresse pour mon infortunée amie et de votre intérêt pour sa famille, savoir quels sont les dix-huit individus dont le duc de Polignac reste chargé avec le modique re-

venu de quatre cent vingt-cinq livres sterlings pour fournir à leur existence et entretien.

En voici la liste exacte.

Le comte de Polignac, père du duc, et ses trois enfants du second lit . . . . . 4

Le duc, ses quatre enfants, sa belle-fille, son gendre, et les trois enfants du duc et de la duchesse de Guiche . 10

La comtesse Diane et le jeune Edmond Villerot (1) . 2

M<sup>me</sup> de Noiseville (2) et moi . . . . . 2

Total : 18 maîtres,

sans compter les gouverneurs et gouvernantes des enfants, et les domestiques indispensables.

Tout cela doit vivre et être entretenu pour quatre cent vingt-cinq livres sterlings de revenu, unique reste de cette fortune tant enviée.

Je paie une pension de seize livres sterlings par mois, ce qui fait cent quatre-vingt-douze livres sterlings par an à ajouter à l'insuffisant revenu sauvé du naufrage.

D'une part 425 livres sterlings,  
de l'autre 192.

Total : 617 livres sterlings.

Cela équivaut à quinze mille livres tournois de notre monnaie.

Voilà toutes les ressources actuelles de cette intéressante famille, de ces amis et serviteurs fidèles du plus grand des rois et de la plus aimable des reines. Ils n'ont pas,

(1) *Villerot*. Edmond de Villerot était un fils naturel de la comtesse Diane de Polignac et du marquis d'Autichamp (FEUILLET DE CONCHES, t. III, p. 319). Entré au service de Russie, sous le nom de marquis de Villerot, il devint colonel du régiment Préobrajenski, et fut tué à la bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805). Il ne laissa pas d'enfant de son mariage avec la comtesse Elisabeth Apraxine (née en 1775, morte en 1834), femme d'un esprit mordant, qui a fourni au prince Pierre Dolgorouky la plus grande partie des histoires scandaleuses, les unes vraies, les autres fausses, dont il a rempli ses *Mémoires* (Genève, 1867, in-8).

(2) *M<sup>me</sup> de Noiseville*, venue en Russie avec les Polignac, demeura fort longtemps, en qualité de gouvernante, chez la princesse Boris Galitzin. Elle est morte chez la fille de cette dernière, M<sup>me</sup> Poltaratzky, à Yaroslav, à l'époque où M. Poltaratzky y était gouverneur (1830-1842). *Archives Russes*, 1885, n° 7, p. 431.

dans tous les rois de l'Europe, si intéressés à bien traiter des amis si dévoués de souverains malheureux, ils n'ont pas, dis-je, trouvé l'offre du plus léger secours. Cet exemple prouve l'abjection du siècle dans lequel nous vivons.

Nous voilà tous renfermés en Hongrie, à une lieue de Presbourg, dans un château que le prince Esterhazy, sur lequel le duc de Polignac a placé tout ce qui lui reste, a bien voulu lui prêter jusqu'à nouvel ordre de choses. Le château est beau, en bon air, et nous y serions encore heureux, sans les souvenirs déchirants qui nous poursuivent, si nous avions enfin un être de plus à soigner et à aimer.

Si ma fortune m'est rendue, vous nous connaissez tous trop bien pour n'être pas sûrs que ce sera le bien commun de tous. Offrir, donner, accepter est même chose pour des amis véritables, et c'est chez nous que le bon La Fontaine a pressenti sa fable des *Deux amis*.

Oui, aimable Élisabeth, j'accepte que vous me recommandiez à votre gouvernement relativement à mes possessions à Saint-Domingue.

J'ai une habitation auprès du Cap-Français, au Morne-Rouge; celle-là a été brûlée, saccagée, et je la crois à présent entre les mains des Espagnols. L'autre est à quatre lieues du Port-au-Prince, dans la plaine du Cul-de-Sac, et j'espère qu'elle est entre les mains des Anglais; celle-là est beaucoup plus considérable que la première, et par les dernières nouvelles que j'en ai eues, elle était conservée intacte. J'ai encore un terrain, qui m'appartient dans les montagnes, propre à une cafétérie. Ces trois possessions sont en partage indivis à M<sup>lle</sup> de Duras, ma nièce, dont le comte de Duras, mon beau-frère, a la garde noble, et à moi, et se nomment les habitations Vaudreuil. Voilà tous les renseignements que je puis vous donner pour cet objet (1).

(1) D'après l'État détaillé des liquidations (du milliard d'indemnité), Paris, 1828, in-4<sup>o</sup>, M. de Vaudreuil possédait à Saint-Domingue : 1<sup>o</sup> une sucrerie nommée Vaudreuil-Duras, au Morne-Rouge, auprès du Cap-Français, appartenant en commun par moitié à lui et à sa sœur la comtesse de Duras.

Le comte O'Gorman, mon voisin et mon ami, Irlandais d'origine, a ma procuration et doit être à présent sur les lieux dans son habitation, toute voisine de la mienne au Cul-de-Sac. Mon économe s'appelle M. Le Cesne, homme fort estimé dans toute la colonie.

La partie du Port-au-Prince doit, selon toute apparence, appartenir en ce moment à l'Angleterre. Je pleurerai toute ma vie d'avoir changé de maître ; mais ce sentiment même sera le garant de ma fidélité pour ceux que le Ciel m'aura donnés pour souverains, soit à titre de traité, soit à titre de conquête.

L'heure de la poste me presse, et je n'ai que le temps de vous renouveler, aimable Élisabeth, l'hommage de mon attachement aussi tendre que respectueux.

---

## CLXVIII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Rien à espérer de l'Espagne.

Ham, ce 30 avril 1794.

J'ai reçu ta lettre du 18, mon ami, mon cher Vaudreuil. Tout ce que tu me dis est à merveille, et tout ce que Las Casas a envoyé est excellent ; mais je t'avoue que je

L'indemnité totale allouée en 1827 aux héritiers a été de 82,734 fr. 80 c. ; 2<sup>e</sup> une propriété, désignée sous le nom flatte et Bois-debout, et appelée également Vaudreuil-Duras, dans la plaine du Cul-de-Sac, à la Croix-des-Bouquets, appartenant en commun, par moitié, à M. de Vaudreuil et à la comtesse de Duras. L'indemnité allouée a été de 140,400 fr.

Le terrain dans les montagnes, dont parle M. de Vaudreuil, n'est pas mentionné dans l'État détaillé. Il n'en est pas question non plus dans le contrat de mariage de M. de Vaudreuil. En revanche, on voit dans ce dernier document que M. de Vaudreuil, par un billet du 10 mars 1791, se reconnaissait le débiteur du duc de Polignac pour la somme de 206,400 livres, laquelle somme devait être prélevée, au décès du débiteur, sur la masse des deux propriétés mentionnées ci-dessus. De plus une somme de 200,000 livres devait être payée, au décès de M. de Vaudreuil, à son neveu le vicomte de Vaudreuil. Quant à ses autres dettes, nous ignorons les dispositions qu'il avait prises pour leur paiement.

n'espère presque plus rien de l'Espagne. Je ne doute pas de sa volonté ; mais elle ne suffit pas. L'Angleterre, qui est vantée, marche droit et bien ; Monsieur en est fort content, et j'espère que les faits ne tarderont pas à se montrer.

Mon Dieu, que tu m'as touché et combien tu mérites que je t'aime ! mais ne crois donc plus les bêtises des gazettes, et ménage ta santé pour tes amis, qui se portent à merveille.

Pour preuve de bonne santé, je pars dans deux heures pour aller à quinze lieues d'ici, où j'ai donné rendez-vous à M. de Castries ; c'est pour un envoi important pour l'Angleterre et pour Turin.

Adieu ; je t'écrirai à mon retour ; embrasse bien mes amis, et aime-moi comme je t'aime, pour la vie.

---

## CLXIX

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Mort de Madame Elisabeth. — Lettre à l'infant de Parme.

Hamm, ce 19 mai 1794.

Tu ne m'en voudras pas, mon ami, d'avoir été si longtemps sans nous écrire. Hélas ! je prévoyais le malheur affreux dont j'étais menacé (1) ; mais le coup ne m'en a pas moins déchiré le fond du cœur. Les monstres, les tigres ! Dieu permettra-t-il enfin que je puisse les déchirer ? C'est tout mon espoir, et c'est ce qui soutient mes forces.

Elle est heureuse à présent, et je suis bien sûr que cet ange veillera sur nous. Cela redouble nos forces et me donnera les moyens de conserver ma santé ; sois sûr que je la ménagerai pour mes devoirs et pour mes amis.

(1) Madame Elisabeth fut guillotinée à Paris le 10 mai 1794.



Je n'ai pas la force de te parler d'autre chose ; d'ailleurs tout marche, mais tout marche lentement, et le mouvement est stérile.

Dis à Jules que j'ai reçu sa lettre du 5. La note est bien, et il l'a remise dans une bonne forme.

Je joins ici une réponse à l'infant de Parme ; elle était écrite avant que je ne connusse mon malheur, et je n'ai pas eu la force de la recommencer. Tu diras à Jules de la faire partir.

Adieu, aime-moi bien, et soigne ta santé. Je t'embrasse comme je t'aime, pour la vie.

---

CLXX

LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE  
DE POLIGNAC

Sur la mort de Madame Élisabeth.

Hamm, ce 19 mai 1794.

Ah ! ma pauvre mère, que nous sommes malheureux ! J'aime à vous parler de ma douleur, parce que je sais que vous la partagerez, non seulement pour moi, mais pour l'ange que je pleurerai toute ma vie.

J'étouffe de rage et de douleur ; mais je me fais un peu de bien en pensant que ma trop malheureuse sœur reçoit à présent la récompense de ses sacrifices et de ses tourments. J'espère aussi que la Providence me donnera le moyen de me venger, et cet espoir redouble mes forces et me donnera les moyens de remplir tous les devoirs que l'honneur m'impose.

Plaignez-moi, aimez-moi, et du moins conservez-moi mes amis.

Adieu, ma pauvre mère. Je n'ai pas la force de vous en dire davantage ; mais j'avais besoin de vous ouvrir mon

à me, parce que j'étais sûr que vous m'entendriez et que vous me sentiriez. Je vous embrasse du plus tendre de mon cœur.

Dites mille choses pour moi à votre frère et à M<sup>me</sup> de Guiche: je suis sûr qu'ils partageront ma trop juste douleur.

J'écris un mot à Vaudreuil.

---

CLXXI

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Corps d'émigrés à la solde de l'Angleterre. — Monsieur attend toujours les ordres de l'Espagne. — La Vendée.

Hamm, ce 26 mai 1794.

Mon cœur est et sera éternellement aussi déchiré, mon ami: mais je m'étonne moi-même que ma santé y puisse résister, et je bénis le Ciel de me conserver mes forces pour mes devoirs et surtout pour mes amis.

J'ai reçu ta lettre du 14. Pardon si je n'avais pas répondu plus tôt à ta question: mais je te jure que c'est à peine si je commence à recouvrer ma tête. Les malheurs redoublés sont aussi par trop cruels à supporter, et celui que je viens d'éprouver m'a cruellement rappelé le mois de décembre (1).

Ma réponse sera courte et claire. *Oui, sûrement, j'approuve et désire que tous les vrais Français se placent dans les corps que l'Angleterre va lever.* Ainsi, mon ami, tu peux partir de là pour tes parents et tes amis: mais j'ignore encore si j'aurai de l'influence sur la formation et la nomination.

Tu sais sûrement les malheurs du Piémont: je ne con-

(1) Allusion à la mort de M<sup>me</sup> de Polignac.

çois pas où cela peut aller pour l'Italie. Monsieur est à Parme ou à Vérone, en attendant toujours les ordres de l'Espagne. Monsieur a la certitude physique et morale que l'Angleterre ne s'opposera à rien de ce que l'Espagne voudra faire ; tu peux compter sur cela.

Les revers éprouvés en Flandre se répareront sûrement ; mais ils retardent tout, et en même temps le ministère anglais est absorbé par la découverte de la conjuration qui aurait eu des suites si dangereuses.

Aussi nos affaires languissent ; mais j'espère qu'elles se relèveront d'une manière d'autant plus brillante que, d'après tous les rapports, la sainte Vendée se relève, se ranime et acquiert tous les jours de nouvelles forces.

Adieu, mon cher ami, soigne-toi ; conserve-toi pour moi, et compte plus que jamais sur ma bien vive amitié.

Mon amie se porte bien ; mais son cœur est bien souffrant. Elle a perdu son grand-père (1) deux jours avant la mort de ma malheureuse sœur. Il est cruel de ne pouvoir pas se consoler mutuellement ; mais, quelque chose qu'il m'en coûte, j'aurai toujours la force de faire les sacrifices nécessaires.

---

## CLXXII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il est content de l'Angleterre. — Arrangements de fortune pris par le comte de Duras. — Corps d'émigrés levés par l'Angleterre.

Hamm, ce 8 juin 1794.

J'ai reçu, mon ami, ta lettre du 27 mai. Tu ne savais pas encore mon malheur, et je suis bien sûr qu'il renouvellera ta trop juste peine. Ma santé est bonne,

(1) M. Rougeot, fermier-général, guillotiné le 8 mai 1794. V. t. I<sup>er</sup>, p. 441, note 2.

et, grâce à Dieu, la quantité d'affaires m'a soutenu et dissipé.

Le côté de l'Angleterre va toujours vers une bonne direction, et j'en espère plus que je n'en ai jamais espéré ; mais je ne puis en dire davantage, car je n'ai que de l'espoir, et j'ai été si souvent contrarié dans mes plus vifs désirs, que je suis décidé à ne croire que ce que je tiendrai.

On m'a dit que le comte de Duras avait arrangé, pour toi et pour lui, que tu recevrais 1200 fr. par mois d'un banquier de Londres. Ce serait peu ; mais dans notre situation peu est quelque chose. Ce que tu me dis de ta santé me fait du bien ; conserve-la, mon ami ; tu sais si elle m'est chère.

Je suis tellement accablé d'affaires que je n'ai pas le temps de t'en dire davantage.

Je t'embrasse et mes amis du plus tendre de mon cœur.

J'ai lieu de croire que les corps vont être formés. Le duc de Laval en aura sûrement un ; je lui écrirai pour qu'il place Armand et Rivière ; mais ils ne pourront être que capitaines tout au plus, je dois t'en prévenir ; il y aura même des colonels qui prendront des compagnies.

---

### CLXXIII

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Les parents de M. de Vaudreuil seront placés dans les corps à la solde anglaise. — Meilleures intentions de l'Espagne à l'égard de Monsieur.

Hamm, ce 16 juillet 1794.

Il y avait des siècles que je n'avais reçu de tes nouvelles, mon ami ; mais je viens de recevoir ta lettre du 4. Je n'aime pas ce que tu dis de ta santé, et la cause de ta

paresse me fait beaucoup plus de peine que si c'était une négligence. Au nom de l'amitié, calme ton cœur, soigne ta santé, et songe que j'aurai toujours bien besoin de toi.

Je n'ai rien reçu d'intéressant depuis la lettre que j'ai écrite il y a huit jours au duc de Polignac; aussi je n'ai pas la moindre chose à y ajouter. Il doit parler toujours le même langage, témoigner la confiance que nous éprouvons, et il finira par persuader que nos demandes sont également nécessaires à l'intérêt de toutes les puissances comme à celui de la France.

Vos deux parents seront placés dans le corps du duc de Mortemart, l'un capitaine et l'autre lieutenant; c'est tout ce qu'il était possible de faire. Armand et Rivière seront dans le corps du duc de Laval; mais j'ignore dans quels grades. Je ne peux pas leur fixer d'époque, mais ils feront bien de se rapprocher pour marquer du zèle. Je tâcherai de placer aussi tes cousins; mais les chefs de corps, qui ont été divisés sur une présentation, ayant par les règlements la nomination de tous leurs officiers, il me sera peut-être fort difficile, dans le premier moment, de pouvoir placer tous ceux à qui je dois protection; mais je t'assure que je n'oublierai pas tes cousins.

Il y a douze jours que nous n'avons plus de nouvelles d'Angleterre. A cette époque, il paraissait certain que le ministère redoublait d'énergie et de bonnes intentions; mais les revers de la Flandre ont entraîné de grands malheurs, car tous les retards sont funestes.

Il paraît que l'Espagne a de meilleures intentions pour Monsieur.

Adieu, mon ami, je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

On disait à Londres que le duc de Portland et M. Windham allaient entrer au ministère sans déplacer personne; cela ne peut être que d'un très bon augure.

---

## CLXXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Dispositions militaires. — Régiment de Mortemart.

Hamm, ce 5 août 1794.

Je ne t'ai pas écrit par le courrier, mon ami, parce que j'étais assommé d'affaires, et que d'ailleurs j'étais sûr que vous auriez connaissance de tout. Les choses sont toujours dans le même état depuis le départ du courrier, et je ne crois pas qu'elles changent jusqu'à son retour. On peut bien dire, mon cher Vaudreuil, que le moment est arrivé où les souverains vont jouer à quitte ou double; mais les nuages se dissipent peu à peu, et, sans avoir encore assurance, j'espère. Il est d'abord décidé qu'on gardera la Meuse, et c'est beaucoup. Il paraît aussi que la Hollande sera mise en sûreté. Nous verrons ensuite les grands développements.

Pardon, mon ami, si je ne t'avais pas répondu sur ton cousin Philippe; je t'avoue tout franchement qu'il me serait impossible de le prendre pour aide de camp, et malheureusement le jour où je pourrai avoir des aides de camp n'est pas encore arrivé. Mais j'ai fait placer tous les petits Vaudreuil dans les nouveaux corps, et, vrai comme je t'aime, je ne pouvais faire mieux. MM. de Paroy et de Salle sont dans le corps du duc de Mortemart.

Adieu, mon ami; crois que je songe sans cesse à toi, et, si le Ciel seconde mes vœux, un jour viendra où j'aurai besoin de ta bonne santé. Je n'ai pas de nouvelles de Rivière ni d'Armand, depuis qu'ils ont quitté Hamm; mais, s'ils n'ont pas ce qu'ils désirent, ils seront placés chez le duc de Laval.

Dis mille choses à tous mes amis; je t'embrasse comme je t'aime, du plus tendre de mon cœur.

Pardon de mon étourderie.

## CLXXV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Son voyage sera peut-être retardé, mais sans inconvénient pour les affaires.

Rotterdam, ce 17 août 1794.

Dans les lettres qu'on m'a envoyées de Hamm, mon cher Vaudreuil, j'ai reçu celle où tu me parles de Pauline. Tu connais ma position; mais néanmoins je vais faire sur-le-champ ce que tu désires, et tu sais si ce sera de bon cœur pour toi et pour elle.

Je ne suis pas ici sans affaires; tu en connaîtras un jour la nature; mais dans ce moment-ci je me contenterai de te dire qu'il est possible que mon voyage soit un peu retardé; mais, si cela est, je réponds que ce sera sans aucun inconvénient pour la chose publique. Tu diras cela au duc de Polignac, afin que, dans le cas où on lui parlerait de mon séjour ici, il dise seulement qu'il en est informé sans en connaître le motif.

Adieu, adieu, mon ami; j'espère pouvoir t'écrire plus en détail dans quelques jours. Quant à toi, soigne-toi, calme-toi, et compte plus que jamais sur l'amitié qui m'attache à toi pour la vie.

Dis mille tendresses de ma part à tous mes amis.



## CLXXVI

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Excellent effet des eaux de Pymont sur la santé de l'auteur —  
Bonheur de se retrouver prochainement. — Chute de Robespierre et  
de ses partisans.

Kittsee, en Hongrie, ce 21 août 1794.

Je crois ne vous avoir pas écrit par le dernier courrier, mon cher cousin, parce que je suis venu passer une huitaine de jours chez le prince Esterhazy, à Eisenstadt, et mon départ m'a fait manquer le jour de poste.

Ma santé avait été dérangée pendant quelques jours, parce que j'avais un peu abusé de l'appétit dévorant que me donnaient mes eaux de Pymont ; j'ai pris pour maux de nerfs ce qui était l'effet d'indigestion ; mais trois jours de régime et de suspension de mes eaux ont suffi pour me guérir, et j'ai repris avec le même succès l'usage de cette boisson salutaire. Me voilà averti de moins manger, et je serai plus sage ; cependant c'est un vrai supplice de résister à la faim incroyable que donnent ces eaux minérales très supérieures à celles de Spa, quoiqu'elles aient de l'analogie avec elles. Celles de Pymont, par l'analyse, portent du fer dissous par l'acide vitriolique, comme celles de Spa, et cela produit un air fixe qui pétille dans les unes et les autres ; mais celles de Pymont ont, de plus que celles de Spa, une dose de sel neutre qui désobstrue et purge un peu, sans nuire à la qualité tonique et fortifiante de ces eaux. J'ai trouvé le vrai remède pour ma santé, et je compte bien en prendre tous les ans pendant le mois d'août, puisqu'elles se transportent partout.

Ce qui m'étonne surtout, c'est le calme qu'elles portent dans le sang et sur les nerfs, et le bon sommeil

qu'elles procurent, bien inestimable, que je ne connaissais plus depuis cinq ans. C'est un repos pour le corps bien profitable, mais c'en est un pour l'âme, plus précieux encore, car enfin, pendant huit heures, je suis distrait des plus cruelles pensées et des plus funestes souvenirs. J'oublie pendant ces heures tranquilles les crimes de mon pays, les coupables erreurs de la politique, et mes pertes personnelles. Mais, à mon réveil, tout se présente en foule, et vos besoins surtout se retracent douloureusement à mon cœur. Grand Dieu, que les progrès du mal sont rapides, et que le bien arrive lentement !

Vous avez assurément reçu votre passeport, car j'avais fait assurer le paquet à la poste : mais il faut encore des moyens pécuniaires pour en profiter, et je les attends toujours avec une impatience inexprimable. Dieu ! se peut-il que j'aie enfin le bonheur de rassembler sous mes yeux tous les objets qui me sont chers, de les serrer tous dans mes bras, de pourvoir à tous leurs besoins, d'avoir cette douce et unique occupation pour me dédommager de toutes mes peines ! Il faut que le dédommagement soit bien grand, car mes peines ont été et sont encore bien cruelles.

Voilà donc un nouvel exemple de la justice divine ! Robespierre et ses partisans ont été frappés par la foudre. Pas un de ces monstres n'échappera au Dieu qui les poursuit ; mais quand la colère céleste sera-t-elle donc apaisée, quand laissera-t-elle enfin respirer l'innocence ? Je ne sais quoi me dit que l'époque n'en est plus éloignée, et c'est depuis que le mal est à son comble que mon cœur s'ouvre à l'espoir. Ce n'était que par l'excès du mal et par le sentiment de leurs propres dangers que les cabinets, aveuglés par de faux calculs, pouvaient être ramenés aux vrais principes de l'honneur et de la justice, seuls dignes d'être protégés par un Dieu juste. Alors seulement, Dieu combattra pour les rois. Le brigandage des peuples ne pouvait pas être réprimé, tant que les peuples au-aient vu, dans ceux qui les gouvernent, un brigandage politique

peu fait pour imprimer le respect. J'espère qu'enfin la raison, l'honneur et la justice se sont fait entendre, et qu'ils prévaudront sur les vieilles haines, les rivalités, et l'ambition. Ainsi soit-il!

Bonjour, cher cousin : puissé-je joindre à ma première lettre des lettres de change payables au porteur ! Jamais je n'aurai éprouvé un plus grand bonheur.

Je vous embrasse tous et toutes du plus tendre de mon cœur.

---

## CLXXVII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

L'armée anglaise derrière la Meuse. — Entente entre le duc d'York et le général autrichien Clerfayt.

A Germenzeg, près Krauenbourg, ce 24 septembre 1794.

Il y a des siècles que je n'ai eu de tes nouvelles, mon cher Vaudreuil, ni de celles de mes amis ; mais cela est tout simple, car j'ai bien souvent changé de place, et je suis persuadé que nous ne tarderons pas encore à la changer.

Je n'ai rien de bon ni d'intéressant à te mander, mon ami ; nous sommes derrière la Meuse, et nous la défendrons, si on ne nous attaque pas trop en forces, ou bien si M. de Clerfayt n'est pas obligé de se retirer sur le Rhin. Car, dans les deux cas, nous passerions sûrement le Wahal, et nous ferions bien, car les troupes sont fatiguées, et il serait difficile de rien entreprendre d'important cette année ; d'ailleurs la Basse Meuse est bien couverte par des places et par des inondations.

Il existe beaucoup d'accord entre M. de Clerfayt et le

duc d'York; ainsi les opérations seront bien combinées, et les résultats doivent en être favorables.

Je vais monter à cheval pour aller au quartier général, qui est à une lieue d'ici.

Je suis forcé d'en rester là; quand j'en aurai le temps, je t'écrirai plus longuement, mais pour aujourd'hui je n'ai voulu que te donner de mes nouvelles, te répéter que je t'aime de toute mon âme, et te charger d'embrasser mes amis pour moi.

---

### CLXXVIII

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Triste état du marquis de Vaudreuil. — Formation du régiment d'Hector. — Espagne.

Au quartier général de l'armée anglaise,  
près Nimègue, ce 8 octobre 1794.

Je ne sais pas ce que deviennent tes lettres, mon cher ami; mais je n'en reçois plus du tout, ni de toi, ni du duc de Polignac; mais par bonheur mon amie, qui est auprès d'Utrecht, a eu des lettres de Vienne assez fraîches, et elle me mande que vous vous portez tous bien.

J'ai reçu une lettre de votre cousin qui m'a déchiré l'âme. Le pauvre homme est en mauvais état de santé et manquant de tout; je lui ai envoyé les trois quarts de ce dont je pouvais disposer, et c'était quinze louis; juge de la position. Mais il faut tirer le rideau sur cette infernale année et lever les mains au ciel pour la prochaine. Les intentions de l'Angleterre sont telles que nous pouvons les désirer, et c'est une grande consolation pour l'avenir. Je suis également content de la réception qu'on me fait à l'armée; mais le sort des émigrés est désespérant, et tu n'as pas d'idée de ce qu'il me fait souffrir.

Le comte d'Hector (1) a obtenu un corps de canonniers marins ; cela placera beaucoup d'officiers, et c'est toujours une ressource. Je voudrais du fond de l'âme pouvoir placer tous tes parents ; mais malheureusement cela n'est pas possible dans le moment actuel, et tu sentiras mieux qu'un autre que je ne dois pas trop demander à la fois.

Je sais aussi que l'Angleterre est contente à présent de l'Espagne ; c'est toujours bon.

Adieu, je suis à cheval tous les jours, et le reste du temps j'écris ou je reçois de nos malheureux émigrés, que je cherche du moins à consoler par des paroles ; c'est une faible monnaie dans la position actuelle.

J'attends toujours Camille. Dieu veuille qu'il m'apporte des nouvelles favorables ; elles seraient bien nécessaires.

Dis mille choses à tous nos amis. Armand a manqué son affaire, mais il est placé, ainsi que Rivière. Dis à la comtesse Diane que j'espère faire quelque chose pour Rivière sur ce que nous lui devons.

Je t'embrasse, mon ami, du plus tendre de mon cœur.

---

## CLXXIX

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Régiment d'Hector. — Nimègue investi par les Français. — La campagne de cette année considérée comme finie.

Au quartier-général près Arnheim, ce 28 octobre 1794.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, mon ami ; tu ne m'en voudrais pas, si tu étais avec moi, je t'en réponds, d'après la vie que je mène et les affaires qui ont redoublé de difficulté, d'importance, et qui exigent un

(1) *Hector* (Le contre-amiral Charles-Jean, comte d'), né en 1722, mort en 1809. Il organisa alors, en vue de l'expédition de Quiberon, un régiment d'environ 600 hommes entièrement composé d'anciens officiers et matelots émigrés de la marine royale.

travail cruellement fatigant, lorsqu'on est à cheval la moitié de la journée. Malgré tout cela, j'écrirais à mon ami, si je n'étais pas retenu par le supplice de ne pouvoir pas dire un mot de ce qu'on voit, ni de ce qu'on pense. Je m'accuse si tu trouves que je devrais au moins te donner de mes nouvelles; mais cela est si loin de me suffire, que je remets d'un courrier à l'autre et que je ne me décide pas à prendre la plume. D'ailleurs, sans compter l'indiscrétion de la poste, on ne se fait pas d'idée de toutes les lettres qu'on y perd. Imagine-toi que je n'ai reçu que mardi dernier ta lettre du 15 septembre, et Dieu sait si les miennes te parviennent.

Je ne suis point à Londres; ainsi je n'ai pas pu voir ton banquier. Mon Dieu, je me serais trouvé si heureux de t'être utile!

Tu sais sûrement à présent qu'on n'aura point les vaisseaux français, et M. Hector a obtenu un corps de canonniers marins sur le pied de notre régiment. Je crains qu'il ne soit pas possible d'en obtenir un autre pour ton cousin; mais j'ai au moins la certitude positive qu'il aura des secours honorables et convenables.

Mon Dieu, que tes raisonnements sont justes! Je crois toujours à la bonne foi; j'espère, je compte même sur l'avenir prochain; en attendant, que de revers et de désastres! Nimègue est investi depuis hier, et je crains qu'on ne puisse pas le défendre, car cette place n'est pas en état de soutenir un siège, et on ne peut la sauver que par une bataille en dehors. Or, pour cela, l'armée anglaise est trop faible, et les Autrichiens annoncés depuis longtemps n'arrivent point.

J'ai assisté à la petite affaire d'hier; elle n'a été ni vive, ni agréable, il s'en faut.

Tout est dans le vague en ce moment, et nous aurions bien besoin de voir plus clair.

Adieu, mon ami; on peut considérer la campagne comme finie; ne songe qu'à te soigner pour la prochaine. Je réponds qu'elle sera bonne, si nous arrivons en France.

Dis mille tendresses à mes amis, et compte que je t'aime à la vie et à la mort.

---

CLXXX

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Bruits de paix. — Pourquoi le prince n'a pas appelé auprès de lui M. de Vaudreuil. — Nimègue évacué, la campagne finie.

Au quartier général près Arnheim, ce 11 novembre 1794.

M. de Montmort n'a remis avant-hier, mon ami, ta lettre du 8 octobre, et je n'ai pas même reçu encore celle que tu as donnée à M. Spencer. Juge comme cela est agréable et satisfaisant.

Je n'ai pas le temps de répondre au duc de Polignac; dis-lui seulement que j'ai lu avec la plus grande attention tout ce qu'il m'a adressé, et que j'en suis très content sous plus d'un rapport. Ce qui lui a été dit ne s'accorde pas avec les bruits de paix, et j'aime mieux m'arrêter à ce qui me plaît davantage.

A présent, il faut que je te gronde un peu ferme. Dis-moi, je t'en prie, ce que j'ai fait pour te faire douter de mon amitié? Tiens, cela est mal à toi, et m'a fait un moment de véritable peine. Au surplus, sois bien sûr que je n'accuse que ta *véracité*, et que jamais ton cœur n'a douté du mien. Crois que personne n'oserait me dire du mal de toi; crois que je t'avertirai le jour où nous pourrions être utiles, et qu'alors rien ne nous séparera; mais tu souffrais, je manquais de moyens, et j'ai mieux aimé te laisser tranquille cette année. Quant à mes lettres, je t'ai écrit trois fois depuis que je suis à l'armée.

Adieu, mon bon Vaudreuil; aime-moi comme je t'aime;



voilà tout ce que je désire. Nimègue est évacué, et la campagne finie.

Je ne puis pas disposer du bon Courvoisier; il est à Vérone.

Je t'embrasse, comme je t'aime, de tout mon cœur.

---

## CLXXXI

### M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Le silence du marquis et de toute sa famille l'inquiète. — Pas de nouvelles du comte d'Artois. — Médiocrité du maréchal de Castries. — Saint-Domingue.

Vienne, en Autriche, ce 29 novembre 1794.

Il y a aujourd'hui vingt-huit jours, mon cher cousin, que je n'ai reçu de vos nouvelles. Depuis cette lettre, où vous me mandiez vaguement votre projet d'aller en Angleterre, si le comte de Serrant pouvait trouver quelques fonds à Düsseldorf, je n'ai pas reçu un mot d'aucun de vous. Jugez du tourment que j'en éprouve. Non, il est impossible à dépeindre; mais vous connaissez mon cœur, c'en est assez pour connaître ma situation. Vous êtes si nombreux qu'il n'est pas vraisemblable que l'un ou l'une de vous ne m'ait pas écrit en partant, supposé toutefois que vous soyez partis, ce que je désire par-dessus tout. Quelle barbarie de retenir, de supprimer des lettres, et d'ôter à des êtres si malheureux que nous, séparés les uns des autres, la seule consolation qui leur reste, celle de se correspondre!

Le résultat de toutes mes réflexions est que vous êtes parti, que vous m'avez écrit en partant, et même en route, et que le dérangement des postes a empêché vos lettres de me parvenir. Mais avez-vous emmené avec vous Phi-

lippe et le chevalier? Non, puisqu'ils sont attachés à un corps. Qui donc a pu les empêcher de m'écrire? Je m'y perds. Je ne sais où leur adresser des lettres, et je sèche d'impatience et d'inquiétude.

Dès que j'ai reçu votre lettre, j'ai écrit à mon beau-frère et à M. Cologan pour les prévenir de votre projet, pour vous recommander à eux et faire part à M. Cologan de mes intentions à votre égard. J'ai aussi écrit sur-le-champ à milady Élisabeth Foster pour la charger spécialement de vous et de votre famille; c'est elle et sa sœur, milady Erne, qui se chargeront de vous présenter à la duchesse de Devonshire, aux Spencer, aux Grenville, à milady Camelford et à tous les amis que j'ai à Londres. Je ne doute pas que vous n'y soyez traité avec distinction; les Anglais savent apprécier le courage, les talents et les vertus, et honorer le malheur qui provient de la fidélité et de l'honneur.

Dieu! que je voudrais apprendre que vous y êtes tous arrivés bien portants! Vous me tiendrez au courant de ce qui s'y passe, car je n'en reçois presque plus de lettres. Vous me manderez quelles sont vos espérances tant pour vous que pour la chose publique, s'il en existe encore. J'en ai bien peu pour mon compte, témoin de la terreur et de la stupeur générale. On ne parle que de paix. Avec qui? grand Dieu! Oh! mon bon cousin, que je suis ennuyé de vivre dans ce siècle de boue! J'espère bien que ma triste carrière ne sera plus longue, et que Dieu me délivrera du malheur de survivre à ma patrie, aux Bourbons, à mes amis, et à l'honneur de la France et de l'Europe.

Je n'entends plus parler de M. le comte d'Artois. Le peu de lettres que j'ai reçues de lui étaient de cinq et six semaines de date. Mais nous avons reçu une dépêche chiffrée du maréchal de Castries, datée de Hamm, médiocre comme lui, remplie de lieux communs et de politique absurde. Quel homme pour diriger d'aussi importantes affaires!

Je ne sais rien sur la position de Saint-Domingue. Je

crains que l'escadre patriote républicaine n'ait primé l'escadre anglaise qui était partie la dernière. Je ne conçois rien à tout ce qui se passe, et mes lunettes qui avaient été assez bonnes jusqu'à présent sont cassées. Je voudrais avoir, comme vous, résignation, patience et espérance ; mais les grâces d'en haut, je ne les ai pas méritées comme vous, et je suis, j'en conviens, le plus malheureux des hommes. Priez pour moi !

Engagez M. Cologan à m'envoyer des fonds pour payer mes petites dettes ici et pour fournir aux frais d'un aussi long voyage ; je ne puis le faire sans quelques aises nécessaires à ma mauvaise santé. Le chagrin la détruit chaque jour, et je lutte en vain contre lui. Je garde ma chambre depuis quelques jours pour un fort catarrhe ; c'est le tribut qu'il faut payer à l'hiver ; mais, dès que j'aurai des fonds et un peu de santé, j'irai où vous êtes. Je ne puis trouver quelque bonheur et quelque consolation qu'en vous serrant dans mes bras.

Mille tendresses à tous et à toutes.

## CLXXXII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Bonnes nouvelles de la Vendée. — Le cardinal de Bernis. — Las Casas. — Monsieur. — M<sup>me</sup> de Polastron.

Au quartier général près Arnheim, ce 5 décembre 1794.

Enfin, mon cher ami, j'ai une occasion sûre, et j'en profite avec d'autant plus d'empressement que, n'ayant pas reçu une seule lettre de toi depuis l'arrivée de M. de Montmort, j'ai lieu de craindre que les miennes ne te soient pas parvenues davantage.

Je ne parlerai point de ce qui a rapport à la mission du duc de Polignac ; je lui écris sur cela en détail. Je ne

dis rien non plus de la campagne ; Armand et Rivière en savent autant que moi. Mais je te parlerai un peu de ton ami.

Ma position est encore bien incertaine ; je n'ai d'assurance sur rien, pas même sur le moyen d'exister ; mais j'ai de grandes espérances sur ce dernier point, et en même temps j'ai de puissants motifs pour me flatter que l'Angleterre marche bien, avec courage et avec bonne foi. Tu me diras que tu seras toujours inquiet sur cet objet, et je pourrai bien partager une partie de tes craintes ; mais ce qui te fera autant de plaisir qu'à moi, et ce que je confie à ta discrétion, c'est que, depuis quelque temps, on reçoit très souvent des notions aussi sûres qu'avantageuses sur les armées royales de Poitou, de Bretagne et même de Normandie. Les sentiments de ces excellents paysans pour leur Roi et pour nous sont toujours les mêmes : leurs forces augmentent journellement ; ils prouvent confiance dans les intentions de l'Angleterre, et j'ai la certitude qu'on leur a déjà fait passer quelques secours en munitions et grains, en avoine, et même en argent. Je suis également certain que cet objet occupe presque uniquement le cabinet de Londres. On rassemble des forces considérables. M. Moïra en a repris le commandement, et tout me porte à espérer que le commencement du printemps sera l'époque qui décidera du sort de la France et de celui de l'Europe.

On me renouvelle les promesses qui m'ont été faites antérieurement, et tout me donne l'assurance, non seulement qu'il ne se fera rien sans moi, mais qu'on se conduira à mon égard d'une manière aussi utile que convenable.

J'ai ardemment travaillé pour arriver au point où j'en suis ; je commence à croire que mes peines ne seront pas infructueuses, et, si je parviens en France, je me croirai récompensé de toutes mes peines. Il est encore incertain si j'irai cet hiver en Angleterre, ou si je le passerai en Hollande ; mais j'espère pouvoir aller à Londres, et je suis

sûr que mes conférences directes avec les ministres seraient très avantageuses à nos intérêts.

Soigne ta santé, mon ami : sois sûr que tu seras averti le jour où j'aurai ma certitude positive, et ce sera en France que nous vaincrons ou que nous mourrons.

Ton cousin est en Angleterre avec sa famille, et, ne pouvant pas lui faire obtenir un corps, j'espère au moins qu'on lui accordera une subsistance honorable, ce qui est beaucoup dans la circonstance actuelle.

La mort du cardinal de Bernis me fait une vraie peine ; il était trop âgé pour être mis à la tête des affaires, mais il était fort utile à Rome, et il était encore susceptible de donner de très bons conseils.

Tu auras sûrement joui autant que moi de la nomination de Las Casas à l'ambassade de Londres ; non seulement c'est une excellente affaire sous tous les rapports, mais je la regarde comme étant de meilleur augure, car l'homme ne se serait pas chargé de cette besogne, s'il n'en avait pas bonne opinion.

L'Angleterre veut toujours que Monsieur aille en Espagne ; mais je n'aime pas le retard que le roi d'Espagne met à l'appeler.

Mon amie est toujours à Rotterdam ; elle y restera jusqu'au moment où je passerai la mer ; alors elle ira s'établir dans un petit village auprès de Londres, et elle ne le quittera que pour me rejoindre en France. Cette femme adorable fait plus que jamais le bonheur de ma vie, et nous parlons bien souvent de toi.

Adieu, mon cher ami, mon bon Vaudreuil : le départ d'Armand et de Rivière a été si subit que je n'ai pas le temps d'entrer avec toi dans plus de détails.

Hélas ! mon ami, il y a aujourd'hui un an que nous avons tous éprouvé un bien grand malheur (1) : rien ne pourra m'en consoler, et nous n'éprouverons de douceur qu'en vengeant celle que nous pleurerons toujours.

(1) Anniversaire de la mort de M<sup>me</sup> de Polignac.

Je t'embrasse mille fois du plus tendre de mon cœur.

Je n'ai pas de nouvelles directes de Saint-Domingue; les Espagnols ne s'y conduisent pas bien; mais les Anglais vont y avoir un grand renfort.

---

CLXXXIII

M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Impatience de recevoir de Londres des nouvelles du marquis. — Fausse politique des puissances. — Les constitutionnels. — Les dettes du comte d'Artois.

Vienne, en Autriche, ce 6 janvier 1793.

Je ne peux pas encore, mon cher cousin, vous envoyer ma procuration, premièrement parce que j'ai été incommodé, secondement parce que rien n'est plus difficile, quand on ne parle pas allemand et quand on habite hors de la ville, que d'avoir à ses ordres un notaire; il n'est pas plus aisé de s'expliquer de manière à mettre la chose en règle.

Depuis votre lettre du 5 décembre je n'ai pas reçu un seul mot de vous, ni de mon beau-frère, ni de MM. du Granger, Cologan, ni enfin de Londres. Vous devez juger combien je suis impatient d'être instruit du succès de vos premières démarches. Vous avez du moins très bien fait de quitter Essen, puisque le Rhin est totalement pris, et que rien n'empêche les carmagnoles de faire à pied sec des incursions de l'autre côté du fleuve.

Nous avons ici l'hiver le plus rude, et ma santé s'en ressent. Comme je loge dans un faubourg, loin de la ville, et que je ne sors de chez moi que pour aller chez les Berchény (1), le chevalier Mayer, et M<sup>me</sup> du Poulpry, mes

(1) *Berchény* (Le comte François-Antoine Ladislas) (second fils du maréchal Berchény), né en 1744, mestre de camp du régiment de hussards de

voisins. Là se borne à présent toute ma société. M<sup>nc</sup> Lebrun est au moment de son départ pour Pétersbourg, et, sans les soins de M<sup>me</sup> de Noiseville, je succomberais à ma tristesse et à mon ennui.

Combien durera encore ce temps de proscription et de malheur? Je ne vois pas encore qu'on se décide à prendre les vrais moyens de terminer nos maux. Tant que, pour préalable indispensable, on ne reconnaîtra point notre régent et notre lieutenant général du royaume, je ne croirai, quoi qu'on fasse d'ailleurs, ni aux bonnes intentions ni aux succès, et, comme je vous l'ai déjà mandé, je resterai témoin inactif, mais impatient, de cette étrange, impolitique, barbare et absurde scène. Quelle défection les puissances produiraient dans l'intérieur de la France et dans l'armée conventionnelle, si enfin elles retiraient de l'ombre nos Princes, si elles leur donnaient une influence et une activité utiles, si elles publiaient par des manifestes clairs que leur intention est, non de faire la guerre à la France, mais à la Révolution! Les dispositions de l'intérieur rendent plus que jamais cette démarche préalable nécessaire. La discorde est dans la Convention, la lassitude de cette tyrannie existe dans toute la France; les besoins de tout genre, ceux de première nécessité se font sentir partout. Qui soutient donc encore cette espèce de fanatisme guerrier qui anime les troupes françaises? La haine contre des étrangers, qui ne se montrent que comme ennemis de la France, et non comme les protecteurs de nos rois, de nos lois, de nos autels. Que cet absurde système change; que les rois manifestent des intentions pures; qu'on montre à la France, à ses armées, nos Princes légitimes; qu'on parle en leur nom, et bientôt les Français se rallieront aux lis. bientôt cette Con-

son nom, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de Commercys. Marié : 1<sup>o</sup> le 24 janvier 1769 à Anne-Louise-Adélaïde Thomas de Pange, née en 1752, morte sans enfants en 1777; 2<sup>o</sup> en 1777 à Prudence-Adélaïde-Thérèse de Santo Domingo, dont il eut un fils et une fille. Il était en liaison avec M<sup>me</sup> du Poulpry.



vention usurpatrice sera anéantie, bientôt les royalistes de Bretagne, de Poitou feront la loi aux usurpateurs et ne la recevront que de Dieu et du Roi.

Mais en Angleterre, partout, ici comme ailleurs, on voudrait remettre la France sous l'odieux régime de la constitution, fantôme chimérique qui ne peut exister ; on établit que les Français veulent cette absurde et impossible constitution. Pourquoi ? Parce que cette constitution nous ferait passer de l'état de la maladie violente, de la fièvre chaude, au funeste état de la consommation, de la maladie de langueur, et voilà ce que voudraient nos prétendus protecteurs. Voilà pourquoi des Malouet, des Lally-Tollendal sont écoutés à Londres préférablement aux purs royalistes. Leurs principes flattent mieux la haine qu'on nous porte. Ils ont l'adresse d'établir que l'ancienne monarchie était odieuse ; que les peuples ne quitteront la république que pour la constitution ; que le passage de la république à la monarchie est impossible ; que la France entière veut la constitution. Et moi, je soutiens qu'il n'y a des constitutionnels que parmi les cabinets qui nous détestent, et parmi les émigrés ex-constituants de l'Assemblée constituante, la plus criminelle de toutes les législatures, celle qui a préparé tous les forfaits, qui a aiguisé le tranchant de la guillotine sous laquelle tant d'augustes victimes ont péri. Je soutiens encore (ce que la Convention a prononcé elle-même) que la France n'a que des républicains et des royalistes. Y a-t-il en France une armée de constitutionnels ? Non ; mais il y a une armée de royalistes. Pourquoi donc établir que la France veut la constitution ? Ceux qui le disent savent d'ailleurs qu'après le crime et la licence tout ramène à l'autorité absolue, qui seule peut rétablir l'ordre.

Comment notre prince n'est-il pas encore à Londres ? On y répand que ses dettes sont énormes. C'est une fausseté, inventée pour excuser et motiver le procédé affreux de ne l'y pas recevoir. Ses dettes exigibles ne montent pas à plus de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mille livres ster-

lings (1). J'étais à leur conseil, et j'en ai vu les comptes. Qu'est-ce que cette somme modique, comparée aux milliards que dépense si mal l'Angleterre ? C'est une goutte d'eau, ajoutée au torrent d'or que répand le cabinet britannique. Et d'ailleurs cette dette a été contractée pour la cause qui est devenue celle de l'Europe et plus particulièrement celle de l'Angleterre ; cette dette est celle des puissances coalisées, jusqu'à ce qu'un roi soit rétabli par elles en France et puisse la rembourser à l'État qui l'aura payée.

Tant que je ne verrai pas les dettes de nos Princes acquittées, la régence et la lieutenance générale du royaume reconnues, je n'aurai ni estime pour les principes qui dirigent la politique, ni espoir d'un heureux dénouement ; et certes je ne servirai pas, sans savoir à quel but on me mène. Plus je suis personnellement au pouvoir du cabinet britannique, puisque tout ce que je possède, tous mes biens de Saint-Domingue sont entre les mains des Anglais, plus je dois être ferme dans le parti que me dicte ma conscience, et plus je dois éviter qu'on me soupçonne d'écouter mon propre intérêt.

Quand une fois cette réflexion a frappé mon esprit, vous concevrez mieux qu'un autre, mon cher cousin, que rien, qu'aucun calcul, aucun raisonnement ne me séduisent. Je sens tout ce que je risque, mais je dois le risquer. Pourquoi, me dira-t-on, vous expliquer ainsi ? C'est que c'est l'apologie de ma conduite, que bien des gens désapprouveraient s'ils n'en connaissaient pas les motifs sacrés. C'est donc pour que vous les disiez que je vous les éris.

Je viens de me mettre au lit pour d'affreuses douleurs de rhumatisme, et depuis quinze jours je retombe dans ma tristesse et les vapeurs qui me minent. Détruisez-les, en me mandant que vous êtes moins malheureux. Voilà le vœu le plus cher de mon cœur, à présent que j'ai perdu

(1) M. de Vaudreuil ne parle évidemment que des dettes que le comte d'Artois avait contractées après sa sortie de France, mais non de celles qu'il avait laissées en France et qui se montaient à 21,850,000 livres.

celle qui soutenait ma vie, et ce bon cardinal (1), dont la tendresse m'était si chère et dont les conseils m'étaient si utiles. Il pensait absolument comme moi, et ce sont ses sublimes réflexions qui ont consolidé mes principes.

Bonjour, mon cher cousin; je vous embrasse tous et du plus tendre de mon cœur.

*P.-S.* Je n'ai aucune réponse ni de milady Erne, ni de milady Foster, ni de milady Camelford, ni de milord Spencer.

Voilà la sixième lettre que je vous écris à Londres.

---

#### CLXXXIV

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Retraite de l'armée anglaise en Hollande.

Deventer (2), ce 13 janvier 1795.

Les postes sont apparemment plus interrompues que jamais, mon ami; car depuis le départ de Rivière et d'Armand, je n'ai reçu qu'une lettre de toi, du 5 décembre, et rien du comte Jules. Moi, j'ai écrit au comte Jules il y a environ dix-huit jours; mais c'est un coup du ciel si elle lui parvient. J'étais encore assez tranquille alors; je croyais la Hollande sauvée, et j'avais un grand espoir d'être bientôt au moins en route pour parvenir où tendent tous mes vœux.

Mais, grands dieux, que d'événements cruels depuis cette époque! La gelée cruelle, qui est constante depuis trois semaines, a détruit toutes les défenses de la Hollande; les rivières et les inondations sont devenues des

(1) Le cardinal de Bernis, mort à Rome le 1<sup>er</sup> novembre 1794.

(2) Deventer, sur l'Issel, entre Arnheim et Zwolle.

chemins solides, et peu à peu on a été forcé à une retraite cruelle, mais nécessaire. L'armée anglaise était encore avant-hier sur le Lech ; mais la retraite sur l'Issel était décidée, et j'ai reçu hier matin l'invitation la plus formelle de me rendre ici et de passer la rivière.

Il paraît que les Autrichiens n'ont pas pu se maintenir en avant d'Arnheim, et c'est là ce qui a décidé la retraite : mais la vraie, et même la seule cause de tout ceci, c'est la gelée, elle est plus forte que jamais à présent.

Je suppose que nous allons avoir un peu plus de repos à présent. Depuis dix jours nous avons changé six fois de quartier ; mais la perte de la Hollande est un affreux malheur, et Dieu sait l'influence qu'il peut avoir en Angleterre. Le début du Parlement avait été bien, et le ministère conservait une grande majorité : mais on ne parlait que pour le printemps d'une expédition par mer, et ces événements-ci peuvent avoir de cruelles suites.

Quant à moi, je ne quitte pas l'armée anglaise, parce qu'on en donne une destination plus utile. Je me porte bien ; mon courage est plus ferme que jamais, et mon cœur est et sera toujours le même pour mes amis.

Comme c'est l'abbé Dillau qui te porte cette lettre, j'espère au moins qu'elle te parviendra sûrement.

Adieu, je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

---

## CLXXXV

### M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Envoi d'une procuration. — Affaires de famille.

Vienne, en Autriche, ce 14 janvier 1795.

Je vous envoie, mon cher cousin, la procuration la plus étendue, qui vous met absolument en mon lieu et pla ce

et qui annule toutes les procurations données ci-devant tant à mon beau-frère qu'à M. le chevalier du Granger ; non que ma confiance en eux ne soit pleine et entière, ainsi que ma reconnaissance, mais parce qu'il est naturel que le chef de ma famille, mon meilleur ami, celui pour lequel je désire recouvrer ma fortune, jouisse seul de tous mes droits, qui ne me sont chers que parce que c'est pour lui que je veux en faire usage. Expliquez bien cela à mon beau-frère et à M. le chevalier du Granger, dont les soins obligeants ont fait à jamais la plus vive impression sur mon cœur.

Je vous prie de vous entendre toujours avec mon beau-frère pour tous les arrangements, tous les partis que vous jugerez à propos de prendre. Je vous recommande aussi de préférer M. Cologan à tout autre banquier ou négociant, si vous y trouvez des avantages à peu près équivalents, car sa personne et ses procédés personnels m'ont inspiré estime, confiance, attachement. Vous me ferez plaisir de communiquer à tous trois cet article de ma lettre, qui exprime mes véritables sentiments.

Je n'ai aujourd'hui que le temps d'expédier ce paquet et de vous embrasser tous et toutes du plus tendre de mon cœur.

Le comte de VAUDREUIL.

*P.-S.*—Je vous envoie aussi la copie des articles passés entre moi, mon beau-frère et M. Cologan, ainsi que copie de la procuration que j'avais envoyée à M. le chevalier du Granger. Il m'a paru nécessaire que vous les vissiez pour être au fait de ma position. Je vous envoie aussi mes lettres pour mon beau-frère et pour M. le chevalier du Granger, qui vous remettra la procuration que je lui avais envoyée.

La procuration que je vous envoie est en règle et légalisée. Ce paquet part dans celui de M. le chevalier

Eden (1), ministre plénipotentiaire du cabinet de Saint-James à la cour de Vienne.

---

CLXXXVI

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Bonnes dispositions de l'Angleterre, mais incertitude sur les projets à venir.

Osnabrück, ce 24 février 1795.

Je ne t'ai pas écrit depuis le départ de l'abbé Dillau, mon ami; mais que veux-tu? Je n'avais rien à te dire que de triste, de pénible, d'incertain, et je suis achevé d'être dégoûté de la poste. Ta dernière lettre qui me soit parvenue est du 13 décembre; depuis, j'ai eu celle du duc de Polignac en chiffres, et je lui ai répondu tout de suite que j'approuvais qu'il ait suivi le conseil qu'on lui a donné, quoique je fusse fort affligé du motif. Ah, mon Dieu! quel sera donc le jour où les cabinets ouvriront les yeux? Il est temps pour eux, au moins autant que pour nous.

Depuis la perte de la Hollande, nous n'avons eu qu'un seul paquebot d'Angleterre, du 27 janvier. Les dispositions étaient bonnes et énergiques, et le ministère conservait sa majorité; mais, comme de raison, il y avait encore un voile épais sur les projets. Cependant, malgré la rigueur de l'hiver, nous touchons au printemps, et que deviendra l'Europe si cette campagne-ci est dans le genre de la précédente? Enfin, que sait-on? peut-être les troubles de l'intérieur amèneront-ils une crise; cependant je n'aime pas la tournure qu'ils prennent, et ce modéran-

(1) Sir Morton Eden avait été nommé le 25 novembre 1794 envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Vienne. En 1799, il fut créé pair d'Irlande sous le nom de baron Henley. Mort le 6 décembre 1830. On peut consulter sur sa mission à Vienne en 1794 les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, t. III, p. 409.

tisme apparent n'en est que plus dangereux, s'il se soutient. Néanmoins j'espère, j'espérerai toujours; rien ne me dégoûtera, ne me ralentira, et je réponds que du moins on n'aura pas de reproches à me faire. Une bonne chose dont je crois te parler bien vite, c'est qu'on a reçu la nouvelle positive que Saint-Domingue est soumise entièrement aux Anglais, et que les rebelles en sont complètement chassés. Cela est du moins avantageux pour quelques personnes, et principalement pour toi. Juge si mon cœur en jouit.

Mon amie qui, grâce à Dieu, n'a pas souffert de l'hiver et qui est ici avec moi, me charge de te faire son compliment et de te dire qu'elle t'aime de tout son cœur. Nous parlons souvent de toi, et notre plus douce conversation est de parler de nos bons amis, et de nous rappeler avec sensibilité le temps passé, et d'espérer que du moins l'avenir nous servira.

Adieu, adieu, mon cher Vaudreuil; mon incertitude est un vrai supplice, et Dieu sait si jamais elle finira; en attendant, je reste au quartier général anglais.

Je t'embrasse, ainsi que tous mes amis, comme je t'aime, pour la vie.

J'ai vu Pauline à Deventer, et j'espère la revoir encore ici, lorsqu'elle quittera Münster; sa santé est assez bonne et c'est un miracle. Je n'ai pas entendu parler depuis longtemps du marquis de Vaudreuil, ni de sa famille.



## CLXXXVII

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Ne voit pas l'avenir en beau, comme Calonne. — Lettre à Joséphine de Vaudreuil, sa future. — Les calculs de Joséphine pour le temps nécessaire à l'arrivée de M. de Vaudreuil. — Il craint de lui paraître plus aimable de loin que de près.

(Vienne), ce 8 juillet 1795.

Je reçois vos lettres du 12 et du 16 juin, depuis celle du 18 que m'a apportée le duc de Guiche. Ayant reçu celle-ci avant les autres, je n'ai pas eu de fausse joie des trois cents livres sterlings, car elle prévenait qu'on m'avait donné un faux espoir. Il faut donc encore attendre. Du moins s'il n'y avait qu'un terme connu ! mais nous nageons toujours dans le vague, et ma patience est à bout. Les cinquante livres sterlings ne sont pas même arrivées, quoi qu'annoncées.

Je vous renvoie à la lettre que j'écris à Joséphine, parce que l'heure de la poste me presse pour vous répondre. Vous vous flattez là plus que je ne me flatte ici, mon cher cousin ; vous verrez dans ma lettre à Joséphine les causes de mon incrédulité, que tout ce que m'a dit le duc de Guiche a encore augmentée. Mon ami Calonne voit aussi tout en beau ; mais sur ce point seulement je n'ai jamais été de son avis. Sur tout le reste, je lui accorde de meilleures lunettes que les miennes. Ayez soin de lui faire tenir la petite lettre que j'ai enfermée pour lui dans celle que j'écris à Joséphine.

J'attends avec impatience votre réponse à la lettre que je vous ai écrite par M. le comte de Fagan, qui doit être arrivée depuis quelque temps à Londres. Je m'y expliquais mieux sur les projets ultérieurs de mes amis et sur

mon désir de suivre leur exemple, parce que je ne vois que cela de solide pour l'avenir. Tout ce qui regarde la France est illusoire ; elle est finie pour nous, et nous n'y trouverons que le squelette ensanglanté de notre ancienne patrie. Or ce squelette me fait horreur. J'ai écrit au Roi et à M. le comte d'Artois, devenu Monsieur. Je n'ai point encore de réponse ni de l'un ni de l'autre.

Nous avons ici depuis deux jours un véritable hiver et une pluie continuelle. L'humidité a réveillé mes rhumatismes, et j'en souffre beaucoup depuis quelques jours. Je n'en dis rien à Joséphine, parce que je ne veux ni l'inquiéter ni la dégoûter de moi. Le chagrin que j'éprouve ne contribue pas peu à me rendre malade. Je ne fais qu'un vœu, celui de me précipiter dans vos bras et de ne vous quitter jamais, mais il est continuellement contrarié et j'y succombe.

Dieu ! que la petite lettre de ma Joséphine est aimable et que ses calculs sont justes ! Vingt jours pour la poste ; trois jours pour mes préparatifs ; vingt jours pour mon voyage ; somme toute : quarante-trois jours. Elle ne m'en donne pas davantage. Vous voyez qu'elle me mène un train de poste. Eh bien ! j'y consens ! Tout ce qu'elle voudra sera ma loi ; mais de l'argent... de l'argent... et encore de l'argent ! La lettre que je lui ai écrite est cachetée ; sans quoi j'y aurais ajouté des remerciements bien tendres et bien sentis de son aimable impatience. Ah ! elle n'est pourtant pas comparable à celle que j'éprouve ; car enfin elle est avec vous, sa mère, ses sœurs, peut-être ses frères ; et moi je suis seul avec mes désirs et mes regrets. D'ailleurs je crains qu'elle ne me trouve plus aimable de loin qu'elle ne me trouvera de près ; et elle, au contraire, elle est sûre que sa vue ajoutera encore à mon sentiment pour elle. Je verrai une jolie rose, et la fraîcheur du printemps ; et je lui montrerai une vieille figure, décomposée par les chagrins. Mais sa vue, mais ses soins et ses grâces ranimeront ma vie ; c'est un bienfait que je lui devrai.

Ah ! mon bon cousin, réunissons-nous de manière ou

d'autre ! Là, ici, qu'importe, pourvu que je vous voie et que je ne vous quitte jamais !

Ce que Calonne me mande de M. de Pitt me ferait grand plaisir ; mais mon ami, le plus éclairé des hommes, en est en même temps le plus loyal, et par conséquent le plus facile à tromper. Il est sur ce point incorrigible, et sa bonhomie l'emporte encore sur la supériorité de son esprit. Ce n'est pas ainsi qu'on a peint cet homme si calomnié, et cependant ce que j'en dis est la vérité pure. Il y a trente ans que je le connais ainsi.

L'heure de la poste me presse, et je vous quitte, en vous embrassant du plus tendre de mon cœur.

---

### CLXXXVIII

#### M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Une boucle de cheveux perdue et retrouvée. — Le duc de Polignac quitte la place de Vienne. — Amour ! — Ne peut pas faire la guerre à son pays.

(Vienne), ce 13 juillet 1795.

J'ai pensé les perdre, chère maman, et j'en aurais été inconsolable. Malgré l'avertissement qui précédait votre lettre, je l'ai ouverte précipitamment, et ils sont tombés. Jugez du désespoir que j'ai éprouvé, après avoir lu, de voir mon bien égaré ! Comme il y avait du monde, je n'osais me livrer à ma peine et à mon impatience de chercher ce qui faisait l'objet de mon désir et de mes regrets. Qui aurait pu deviner ce qui se passait en moi en aurait sûrement bien ri, car il se trouve plus de rieurs que d'êtres sensibles. Je craignais que mon trésor ne fût foulé aux pieds. Mes yeux troublés se promenaient sur le parquet, cherchaient et ne voyaient rien. La vue n'est pas nette quand le cœur bat, et je crois que quelques larmes (ne

vous moquez pas) couvraient mes yeux. On me parlait, et je répondais tout de travers, uniquement occupé de ma recherche. Enfin le Ciel favorable a guidé mes regards ; j'ai vu briller quelque chose d'un blond argentin, et ma main tremblante s'en est emparée. Vite de m'enfuir, et de le couvrir de baisers ! C'est à vous que je dis cela ; je n'oserais encore le lui dire, mais j'espère bien qu'elle le saura un jour.

Un jour ! Et quand viendra ce jour ? Que d'obstacles, que de faux espoirs ! Je remue ici ciel et terre pour trouver des fonds, et, malgré les difficultés, je n'en désespère pas tout à fait. Mais que cela ne ralentisse pas vos soins, car il y a plus de ressources où vous êtes qu'il n'y en a ici. Dès que j'en aurai trouvé, ou je vous les enverrai, ou j'en ferai usage moi-même dans le plus court délai.

Une chose pourrait retarder mon départ, et je crois vous en avoir tous prévenus. Le duc de Polignac a prié le Roi de nommer ici quelqu'un à sa place pour suivre les affaires, qui vont devenir importantes. Je suis bien éloigné de désirer, et encore moins de demander cette charge très difficile ; mais il se peut que le Roi, me sachant sur les lieux, m'ordonne d'y rester et de suppléer le duc de Polignac, et il serait indispensable d'obéir jusqu'à ce que le Roi ait pu y envoyer quelque autre. Calculez encore ce nouvel obstacle. D'ici à huit jours, ce point sera éclairci, et vous en serez aussitôt instruits. Mais, s'il en était ainsi, pourquoi ne viendriez-vous pas, dès que vous auriez trouvé des fonds ? Et les fonds doivent se trouver, puisque le sort de Saint-Domingue va être décidé. Il le sera, je l'espère, favorablement, quoi qu'en dise mon beau-frère, qui se plaît à présenter tout en noir.

J'ai été obligé de quitter les eaux de Pyrmont au bout de cinq ou six jours, parce que, soit que j'en eusse moins besoin que l'an passé, soit que ma préoccupation de cœur et d'âme ne fût contraire au bon effet de ces eaux, elles m'ont donné des étouffements et des tournements de tête,

qui m'ont forcé d'y renoncer. Peut-être les essayerai-je de nouveau, dès que le temps sera meilleur, mais avec précaution. Au reste le fond de ma santé est bon, et, si j'étais heureux, je me porterais à merveille. L'air que vous respirez tous, voilà le baume favorable à ma vie ; voilà ce qui épanouira mon cœur ; et les regards, et la gaieté, et les soins de Joséphine, combien ils me seront salutaires et doux !

Vous ne m'aviez pas dit qu'elle est grandie de quatre doigts, qu'elle est plus jolie que jamais. que sa voix s'est formée, qu'elle chante à merveille et est très bonne musicienne. Elle pouvait se passer de tout cela, mais enfin je l'en remercie, et j'en remercie le Ciel et vous tous. C'est le duc de Guiche qui m'a conté tout cela, et vous croyez bien que je le questionne autant que je peux. Jusqu'à présent je ne l'ai vu qu'en courant ; mais ce soir je le verrai et le questionnerai tout à mon aise. Je regarde à chaque instant par la fenêtre si sa voiture arrive.

Comme cette Joséphine m'a transformé, ranimé ! Avant cette époque, je languissais, je mourais ; je n'avais point d'objet ; j'étais isolé sur la terre ; le vide de mon cœur ressemblait à l'inexistence. A présent, j'ai un objet dont je m'occupe à tous les instants, et quel objet ! C'est ma Joséphine ; c'est la fille de ce que j'ai de plus cher au monde ; c'est celle que j'aime : c'est celle qui veut bien se charger du soin de mon bonheur et d'embellir ma vie ; Joséphine enfin. N'allez pas vous moquer de moi et dire que je suis un vieux fou que l'amour fait radoter. Je prétends que cet amour (*car je le sens, c'est de l'amour*) est applaudi par la raison même. J'ai l'âme très tendre et très jeune ; j'ai besoin d'avoir un objet de culte ; j'aime à m'occuper de ce qui m'approche, et cet objet sera ma femme, et cette femme sera Joséphine, et cette Joséphine est votre fille, et elle me donnera en confiance, en amitié tout ce que je lui donnerai en amour. Qu'il lui sera facile de me rendre heureux, puisque mon bonheur consistera à m'occuper du sien ! Quand je verrai sa jolie bouche sourire, quand la joie brillera dans ses yeux, je me dirai : elle

est contente, je suis heureux. Voilà ma manière d'envisager le mariage et l'amour. Ce n'est pas du radotage ; c'est la raison même, embellie par l'amour. Si ce ne sont plus les transports de la bouillante jeunesse, c'est un charme de tous les moments, dont mon cœur lui répond, et le charme est préférable à tout.

Savez-vous que tout le monde sait notre projet ; que mon beau-frère m'en a écrit ; que, d'après cela, il m'était indispensable d'en faire part à Pauline et à mon prince chéri ? J'ai reçu la réponse de Pauline, mais pas celle de mon cher prince. Oh ! je suis bien persuadé, bien sûr qu'il m'approuvera.

Pour fixer mes incertitudes, j'attends avant tout votre réponse aux lettres que je vous ai écrites par M. de Fagan, ensuite les ordres du Roi, et puis de l'argent, chose indispensable pour tous les cas possibles.

Je vous répète que je suis incrédule sur les bonnes intentions ; que je le serai, tant que notre Roi ne sera pas franchement reconnu et soutenu, et que le séjour de Londres m'est désagréable par cette seule raison ; car j'y ai des amis, j'estime les individus et les procédés d'une nation généreuse, mais j'en excepte les principes politiques que j'abhorre. Il m'est donc impossible d'agir concurremment avec quelque puissance que ce soit, sans savoir à quel but on me conduit. Je ne peux pas faire la guerre à mon pays, mais je voudrais la faire à la Révolution. Et jusqu'à présent je n'aperçois qu'une guerre faite à la France, dans laquelle beaucoup de mes compatriotes s'engagent. faute de réflexion et contraints par l'absolu besoin ; ma conscience y répugne.

---

## CLXXXIX

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Avènement de Louis XVIII. — Voiture à vendre.

A Vienne, ce 13 juillet 1795.

J'ai appris avec grand plaisir, mon cher comte, que vous avez accompagné notre ami de Vérone et que vous en êtes parti chargé d'un objet important. Celui des mains duquel cet objet a passé dans les vôtres, loin d'en être jaloux, y a applaudi de bonne foi. Nous trouvons ici déjà que le Roi tarde bien à partir et à prendre son titre ; vous ne pouvez concevoir tous les bruits absurdes que ce retard produit. Les uns disent que Louis XVII n'est pas mort ; d'autres assurent que M. le régent n'accepte pas la royauté, etc., etc. Je suis à chaque instant obligé d'étouffer ma colère, et c'est de tous les maux de l'émigration le plus insupportable peut-être ; mais il faut être sage jusqu'au bout.

J'ai oublié de vous répondre à l'article de ma voiture laissée par vous à Milan. Si vous pouvez la vendre de quelque manière que ce soit, vous me ferez plaisir de m'en faire toucher la somme ici par MM. Ochs, Geymüller et C<sup>ie</sup>, mes banquiers à Vienne. Quelque petite que soit la somme, elle me sera utile, surtout en ce moment.

Instruisez-moi, si vous en avez le temps, et de ce qui vous touche, et de la marche de notre armée, et aussi des affaires. Je vous embrasse du plus tendre de mon cœur.

Le duc de Polignac vous dit mille choses tendres.



## CXC

## CONTRAT DE MARIAGE DE M. DE VAUDREUIL

Londres, le 8 septembre 1795.

L'an mil-sept-cent-quatre-vingt-quinze, le huitième jour de septembre.

Par-devant nous,

Charles-Alexandre de Calonne, ancien ministre d'État et des finances, de présent à Londres en cours de voyage ; Antoine-François Bertrand de Moleville, ancien ministre d'État au département de la marine et des colonies, demeurant à Londres, n° 38, Brewer Street, Golden Square ; Charles-Joseph-François-Marie-Marthe de Batz, baron de Trenquelléon, colonel au service du Roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, demeurant à Londres, n° 6, Church Street, Soho ; Antoine-Léopold de Panat, lieutenant de vaisseau, demeurant à Londres, n° 35, Great Pulteney Street, Golden Square ; Charles-Amant-Fidèle de Durfort, comte de Duras, maréchal des camps et armées du Roi, demeurant à Londres, n° 26, Bery Street Saint-James's ; Louis-René-Armand Le Vasseur, comte de Villeblanche, major des vaisseaux du Roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, demeurant à Londres, n° 33, Golden Square, et de plusieurs parents ou amis des parties, soussignés, sous les auspices de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le duc de Bourbon.

Appelés en qualité de témoins pour assister à la lecture et signature des articles ci-dessous, sont comparus Joseph Hyacinthe-François de Paule de Rigaud, comte de Vaudreuil, grand fauconnier de France, maréchal de camp, chevalier des ordres du Roi, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, demeurant ordinairement à Paris, cul-de-sac de l'Orangerie, paroisse de la Magdeleine, de présent à

Londres en cours de voyage et logé rue Great Pulteney, n° 35, Golden Square, stipulant et contractant pour lui et en son nom, d'une part. Et dame Magdeleine-Pétronille de Roquefort, marquise de Vaudreuil, épouse de Louis-Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, lieutenant général des armées navales du Roi, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, inspecteur général des classes maritimes de France, de présent à Southampton et y commandant les officiers français destinés à aller joindre Monsieur frère du Roi dans la Vendée. Ladite dame procédant tant en son nom qu'au nom dudit sieur de Vaudreuil son époux, de lui dûment autorisée par la procuration expresse du 29 juillet dernier, à nous représentée, stipulant et contractant pour demoiselle Victoire-Joséphine-Marie de Rigaud de Vaudreuil, leur fille mineure, d'autre part. La demoiselle mineure à ce présente et du consentement desdits sieur et dame ses père et mère, stipulant et contractant aussi pour elle et en son nom. Lesdites dame et demoiselle de Vaudreuil demeurant ordinairement à Vaudreuil, paroisse du dit lieu, diocèse de Saint-Papoul, de présent à Londres en cours de voyage et logées n° 36, rue Great Pulteney, Golden Square.

Lesquelles parties, dans la vue du mariage proposé entre ledit sieur comte de Vaudreuil et ladite demoiselle de Rigaud de Vaudreuil, ont réglé et arrêté les conventions et articles de mariage dont la teneur suit :

Art. 1<sup>er</sup>. Il y aura communauté de biens entre lesdits sieur et demoiselle futurs époux, conformément à la coutume de Paris, suivant laquelle ils entendent se marier.

Art. 2. Lesdits sieur et demoiselle futurs époux ne seront pas tenus des dettes et hypothèques l'un de l'autre antérieures audit mariage, mais elles seront payées et acquittées par celui des deux du chef de qui elles proviendront, et sur ses biens particuliers.

Art. 3. Ledit sieur futur époux se constitue généralement tous ses biens présents et à venir, et notamment ses

habitations, sises l'une dans la plaine du Cap-Français, ile de Saint Domingue, au Morne-Rouge, l'autre dans la plaine du Cul-de-Sac, près de la Croix-des-Bouquets, desquelles la moitié lui appartient comme propriétaire de la totalité par indivis avec la demoiselle de Duras, sa nièce, déclarant néanmoins que sur la masse desdits biens doivent être prélevées : 1° la somme de deux cent six mille quatre cents livres qu'il a reconnue devoir à M. le duc de Polignac par son billet du 10 mars 1791, laquelle somme, ne faisant pas partie de la masse actuelle des biens dudit futur époux, ne pourra, en aucun cas, être affectée au paiement du douaire ou autres charges du mariage; 2° la somme de deux cent mille livres, payables à son décès à M. le vicomte de Vaudreuil, en vertu de la donation à lui faite par ledit sieur futur époux et portée au contrat de mariage dudit sieur vicomte de Vaudreuil avec demoiselle de Çaraman.

Art. 4. En considération dudit mariage, ledit sieur marquis de Vaudreuil et ladite dame marquise de Vaudreuil, son épouse, constituent en dot à ladite demoiselle future épouse ses droits et portion légitimaire payables à leur décès sur leurs biens respectifs, en quoi qu'ils consistent et se trouvent consister.

Art. 5. Ledit sieur futur époux doue ladite demoiselle future épouse du douaire préfixe de vingt mille livres par an, à l'effet de quoi, en cas de prédécès dudit sieur futur époux, il sera fait sur le plus clair de sa succession un fonds suffisant pour le paiement dudit douaire.

Art. 6. Ledit cas de prédécès arrivant, ladite demoiselle future épouse jouira en outre, sa vie durant, de son logement et habitation dans les maisons de ville et de campagne dudit sieur futur époux, ainsi que des meubles qui s'y trouveront à l'époque dudit décès, si mieux elle n'aime renoncer auxdites habitation et jouissance, moyennant une somme de cinq mille livres par an, ce qu'elle sera tenue d'opter et de déclarer dans six mois à compter du jour dudit décès, et audit cas il sera pareillement fait sur

le plus clair de la succession dudit sieur futur époux un fonds suffisant pour le paiement de ladite somme, lequel fonds ainsi que celui affecté audit douaire seront et demeureront propres aux enfants dudit mariage, s'il en survient, et au moyen desdits douaire et habitation ladite demoiselle future épouse ne pourra prétendre à aucuns autres droits sur la succession de son mari, soit à titre de préciput, gain de survie ou autre quelconque.

Art. 7. Dans le cas de prédécès de ladite demoiselle future épouse sans enfants dudit mariage, ledit sieur futur époux jouira, sa vie durant et tant qu'il gardera viduité, de l'usufruit de la dot de ladite demoiselle future épouse, ainsi que des acquêts qui auront pu être faits pendant la communauté.

Art. 8. Le décès de l'un ou l'autre arrivant, le survivant retirera les hardes, linge, diamants, bijoux et effets mobiliers à son usage, et, afin d'éviter toute discussion audit cas, lesdits futurs époux se font respectivement don desdits effets.

Art. 9. Attendu l'incertitude des événements et l'impossibilité où sont les parties contractantes de justifier des meubles et immeubles qu'elles possèdent, elles sont convenues de s'en rapporter à cet égard aux déclarations qu'elles se sont respectivement faites.

Tels sont les articles de mariage arrêtés et stipulés entre les parties et pour l'exécution desquels elles engagent respectivement tous leurs biens présents et à venir, s'obligeant à les faire rédiger en acte public à la première réquisition de l'une des parties.

Fait et passé en notre présence et signé par les parties et par nous.

A Londres, le huitième jour de septembre mil-sept-cent-quatre-vingt-quinze.

*Signé* : C.-A. de Calonne. De Bertrand. De Batz, baron de Trenquelléon. A.-L. de Panat. Durtfort, comte de Duras. Le comte de Villeblanche. Vaudreuil, comtesse de La Tour

de Lauraguais. Le comte de La Tour de Lauraguais. Le chevalier de Vaudreuil. Caroline de Vaudreuil. Le chevalier de Châlons. Le duc d'Harcourt. Le comte de Noé. J. Cologan. De Charmilly. Comte Alphonse de Durfort. Le marquis de Roquefeuille. L.-H.-J. de Bourbon. J.-H.-F. de P. de Rigaud, comte de Vaudreuil. Roquefort, marquise de Vaudreuil. J.-H.-M.-V. de Rigaud de Vaudreuil.

---

CXCI

M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Envoi d'effets. — Fausse nouvelle de la prise de Monsieur. — Post-scriptum de l'écriture de M<sup>me</sup> de Vaudreuil,

(Londres), ce 30 octobre 1795.

N'avez-vous pas reçu, cher papa, la lettre que je vous ai écrite pour vous rassurer sur les bruits effrayants de la gazette ? C'est Caroline qui a porté cette lettre au facteur à sonnette, et l'adresse était mise exactement. Comme vous n'en avez fait aucune mention dans vos lettres à maman, et comme vous n'y avez pas répondu, je crains qu'elle ne vous soit pas parvenue. J'en suis fâché, parce que cette lettre était assez détaillée sur notre position et sur les partis à prendre ; mais il faut encore attendre, pour nous décider, le retour de Monsieur qui sera prompt.

Je vous envoie deux paires de chaussons, extrêmement chauds et moëlleux, et une camisole de même genre pour mettre par-dessus la chemise, et qui vaudrait encore mieux dessous. Je m'en suis donné de pareils, et je m'en trouve à merveille.

J'ai été quelques jours incommodé de la violente secoussé que m'avait fait éprouver l'atroce nouvelle, inventée par l'enfer, de la prise de Monsieur (1); j'en ai craché le sang; mais me voilà guéri et seulement tourmenté par le désir de vous revoir.

Ce soir enfin, je terminerai avec MM. Mellish, et ce n'aura pas été sans peine. Je vous jette au col mes deux bras, et je vous embrasse et fraternellement et filialement du plus tendre de mon cœur.

*Ce qui suit est de l'écriture de M<sup>me</sup> de Vaudreuil.*

Vous ne nous écrivez pas, mon cher papa; vous ne pouvez pas ainsi vous plaindre de nous, car il ne se passe pas de semaine sans une lettre du ménage. M. de Vaudreuil a été bien incommodé, mais je n'ai pas voulu vous en parler avant de le voir parfaitement remis. Il va recommencer à sortir ce matin. Ainsi vous voyez qu'il est bien. Nous avons même été dîner hier chez M. de Bertrand avec lui et notre ami Calonne.

Nous sommes priés pour demain soir à un grand thé chez l'ambassadeur d'Espagne. Vous voyez qu'on ne nous laisse pas le temps de nous ennuyer. Je voudrais que vous fussiez ici; vous seriez bien aise de faire connaissance avec M. de Las Casas. C'est un homme qui vous plairait; il est aimable et tout à fait dans votre genre. Il est très lié avec M. de Vaudreuil; nous le voyons très souvent.

M<sup>me</sup> du Crest (2) contribue beaucoup aussi à l'agrément de notre société. Elle s'est logée tout près de nous pour pouvoir passer les soirées ensemble. M. de Juillac s'y joint, et cela compose un charmant concert. Je pense à vous toutes les fois que j'entends cette bonne musique qui vous

(1) Monsieur se trouvait en ce moment à l'île d'Yeu.

(2) *M<sup>me</sup> du Crest*, seconde femme du marquis Charles-Louis du Crest, frère de M<sup>me</sup> de Genlis et ancien chancelier du duc d'Orléans. Elle était la fille de Pradher, célèbre violoniste. Le comte de Neuilly donne sur elle de piquants détails dans ses *Souvenirs*, p. 136. — Le marquis du Crest (né en 1747, mort en 1824) était un inventeur qui ne se décourageait jamais. Il avait été marié en premières noces (1775) à une demoiselle de Canouville, fille du marquis de Ruffetot.

amuserait aussi, et alors je déteste encore plus Southampton qui me sépare de vous.

Vous savez l'arrivée de M. le duc de Bourbon; il est venu passer la soirée avec nous avant-hier.

Le duc de Sérent dit hier à M. de Vaudreuil qu'il croyait que l'affaire des dettes allait enfin être terminée, et que Monsieur viendrait à Londres même, afin d'être à portée d'entreprendre encore quelques opérations militaires, si l'occasion s'en présentait.

Adieu, mon cher papa. Le temps est encore beau à Londres; j'espère qu'il l'est aussi à Southampton, et que vous pouvez vous promener. Dites, je vous prie, au chevalier de m'écrire. Adieu, mon cher papa, embrassez votre heureuse fille.

VAUDREUIL.

---

CXCII

M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Formalités religieuses oubliées dans le mariage de M. de Vaudreuil. —  
Volontaires de Moïra. — Grossesse de M<sup>me</sup> de Vaudreuil. — Tableaux.  
— Le comte d'Artois.

(Edimbourg), 15 février (1796).

M. l'abbé de Latilde (1), qui a bien voulu se charger de réparer l'omission faite à notre mariage, a commencé par nous mettre en règle, et l'évêque catholique qui est ici a rempli toutes les formalités oubliées. Mais il s'agit à présent de mettre en règle l'acte de notre mariage, et, pour cet objet, M. l'abbé de Latilde écrit à M<sup>sr</sup> l'évêque

(1) *L'abbé de Latilde*. Vraisemblablement l'abbé de Latil, né en 1761, aumônier du comte d'Artois depuis 1794, évêque d'Amyclée *in partibus* en 1816, de Chartres en 1821, archevêque de Reims en 1824, cardinal en 1826, mort en 1839.



de Montpellier (1), qu'il faut que vous voyiez le plus promptement possible. Il est nécessaire de lui communiquer l'acte ou copie légalisée de l'acte de notre mariage, pour ensuite instruire en règle la cour de Rome. Tout cela sera bien expliqué par M. l'abbé de Latilde et bien entendu par M<sup>gr</sup> l'évêque de Montpellier, car ni vous ni moi nous n'y entendons rien.

Je viens au mémoire pour les volontaires de Moïra, et Monsieur le renvoie encore à M. le duc d'Harcourt, seul nommé par le Roi pour suivre ses affaires et seul reconnu *ad hoc* par le gouvernement anglais. Il ordonnera à M. le duc d'Harcourt d'y mettre beaucoup de suite ; mais il prétend ne pouvoir en charger que le ministre nommé par le Roi. Je n'ai pas pu lui persuader que celui qui commandait ces volontaires était plus que bastant pour faire valoir leurs droits, dès que Monsieur l'y aurait autorisé. Il m'a toujours répondu que le gouvernement ne traiterait qu'avec le ministre nommé par le Roi ; et je l'avais prévu, même avant mon départ.

Parlons de nous à présent, mon cher papa ; je ne suis plus bon qu'à cela. Je crois enfin que Dieu a exaucé les vœux de ma chère femme, et le médecin ne doute pas qu'elle ne soit grosse. J'en serais comblé, si je ne la voyais pas souffrir et si je ne prévoyais pas tout ce qu'elle souffrira. C'est un miracle que notre épouvantable chute n'ait pas dérangé tout mon ouvrage ; mais ce que Dieu garde est seul bien gardé. Autre miracle, c'est que Joséphine n'ait pas eu peur. Pour moi, j'en ai eu une effroyable, et je n'en rougis pas, car ce n'est pas pour moi que j'ai tremblé.

Je suis fort aise que vous restiez à Londres, au lieu d'aller à Richmond, et pour Philippe et même pour vous. Il vous faut un peu de société et surtout dans l'absence de vos enfants. Vous serez en meilleur air qu'à Great Pultney

(1) *L'évêque de Montpellier.* Joseph-François de Malide, né à Paris en 1730, évêque d'Avranches en 1766, de Montpellier en 1774, mort à Londres le 18 juin 1802.

Street, et d'ailleurs à portée de suivre nos affaires, s'il nous en survient.

J'espère que mes tableaux de Paris (1) vont m'arriver; mais n'en parlez à personne qu'à M. de Charmilly (2), qui m'en a procuré l'occasion. Ce nous sera, en les vendant, une petite ressource de plus. J'ai mandé à M. de Charmilly que je le prie de se charger des frais d'entrée et de les garder chez lui jusqu'à mon retour. Entretenez-vous-en avec lui; c'est une partie de nos ressources pour la famille, que j'aime encore plus que jamais.

Nous avons bien parlé de Vaudreuil (3) en route, de nos projets pour l'habiter, l'embellir, et en rendre heureux les fidèles habitants. Mais que de choses préalables avant de jouir de ce bonheur! Je viens de voir une lettre de M. le prince de Condé toute couleur de rose; il espère plus que jamais. Est-il bien instruit? Ne se flatte-t-il pas? J'ai vu tant espérer que je m'en désespère. Tant il y a que cela a ravi mon intéressant et malheureux prince, qui s'est empressé de me faire part de cette lueur d'espoir. Il sait que dans le monde entier personne n'y prend tant de part que son vieux et fidèle ami, ainsi que tous les Vaudreuil.

Je ne lui ai pas encore mis votre lettre sous les yeux, parce que je veux prendre mon temps pour en mieux causer, vu que je lui portais tant de papiers qu'il n'a pu les voir encore que superficiellement. Il est venu hier diman-

(1) M. de Vaudreuil avait déjà fait à Paris deux ventes de tableaux, en 1784 et 1787. V. l'Appendice III.

(2) *M. de Charmilly* (Pierre-François Venant), ancien mousquetaire, exerçait à Saint-Domingue les fonctions de lieutenant-colonel commandant la cavalerie de la légion royaliste de Montalembert, à la solde de l'Angleterre. Vers la fin de l'année 1794, M. de Montalembert avait envoyé M. de Charmilly à Londres pour obtenir une augmentation de l'effectif de sa petite armée. M. de Charmilly ne revint d'Angleterre qu'en 1797, et, vu les relations de M. de Vaudreuil avec toutes les personnes qui étaient mêlées aux affaires de Saint-Domingue, il est probable que c'est de lui qu'il est question dans cette lettre.

(3) La baronnie de Vaudreuil était située en Languedoc, à six lieues de Villefranche-de-Lauraguais (Haute-Garonne). Elle fut apportée en dot, en 1189, par Anne d'Adhémar à Bernard de Rigaud, ancêtre de M. de Vaudreuil.

che ( car il ne peut sortir que ce jour-là de son enceinte ) chez M<sup>me</sup> de Vaudreuil, qui n'avait pas encore pu le voir, vu que M. Forestier (1) avait ordonné à Joséphine de ne pas sortir. Il a été bon et aimable comme à son ordinaire, et a trouvé ma jeune compagne très embellie.

Les plaisirs ne seront pas vifs ici, parce que M<sup>me</sup> de Vaudreuil ne veut pas s'y livrer et ménagera sa grossesse : car autrement les nobles écossais sont pleins de politesse, de prévenance et d'urbanité, et les fêtes, bals, concerts ne nous manqueraient pas. Elle sent qu'il vaut mieux être en retraite, ainsi que notre auguste prince nous en donne l'exemple. Nous nous coucherons tous les jours avant minuit, et nous ne nous en porterons que mieux. Forestier n'est pas du tout inquiet de ses petits accidents ; mais cependant ils me troublent sans cesse, et, dès que je la vois souffrir, une sueur symptomatique s'empare de moi. Je me croyais trop vieux pour pouvoir aimer de cette sorte ; mais la faute en est au papa et à la maman, qui l'ont faite si jolie et si aimable. Il y a de plus beaucoup de solidité dans son caractère et dans ses principes. Enfin mon sort est le plus heureux possible, si je peux assurer le sien et lui donner une existence du moins aisée, ainsi qu'à tous les nôtres.

Nous vous écrirons deux fois par semaine, tantôt elle et tantôt moi, pour ne pas multiplier les écritures.

Bonjour, cher excellent papa ; je vous embrasse tendrement.

---

(1) *Forestier*, médecin ordinaire du comte d'Artois.

## CXCH

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Le joli jeu ! — Déménagement à Londres.

Abbe Hill, Édimbourg, ce 2 avril 1796.

Calmez votre sainte colère, chère maman, et apaisez celle de papa. Dans seize mois je vous en promets un autre ou une autre; et nous sentons que nous ne pouvons suivre de meilleurs exemples que ceux que vous nous avez donnés. Mais dans quinze ou vingt jours promettez-moi de guérir les maux de cœur de ma Joséphine, car, s'ils continuaient pendant six mois encore, je n'aurais plus la barbarie de lui causer un pareil supplice. Il est possible cependant que ces résolutions ressemblent aux serments des joueurs, et quel joli jeu!...

Je vous ai mandé ou à papa, ainsi qu'à M<sup>me</sup> de La Tour (1), que notre départ est fixé au 15 avril; qu'en arrivant nous irons chez M. de Calonne jusqu'à ce que nous ayons trouvé un logement. Au mois de mai (en prenant pour six mois), les loyers sont moins chers, et c'est ce qui nous convient; mais il faut être commodément, dans un bon quartier, dût-il en coûter quelque chose de plus. Il faut du moins que la première couche soit faite en maison commode et saine. Il faudrait aussi d'avance acheter, à un terme de trois mois, la petite batterie de cuisine qui nous est nécessaire pour manger chez nous notre petit ordinaire, comme aussi plats, assiettes, couverts et linge indispensables pour compléter ce que vous en avez; car je ne tiens plus à manger sans serviettes et malproprement; j'en perds aussitôt l'appétit. Tout cela ne sera pas bien cher, et les Français brocanteurs nous fourniront, trouveront tout cela. D'ailleurs, avec ce que les proprié-

(1) M<sup>me</sup> de La Tour-Lauraguais, belle-sœur de M. de Vaudreuil. V. p. 193, note 1.

taires fournissent aux locataires, cela ne sera pas bien considérable, et il faut se bien expliquer dans le bail. Je suis persuadé que pour quatre-vingts louis pour six mois, payables par moitié, à trois et à six mois, en été, nous pourrons être parfaitement logés. Cette manière nous donnera du temps, et nous mettra plus à l'aise. M. de Charmilly d'une part, et M. Bertrand de l'autre, pourront nous aider à trouver ce qui nous convient, et à faire les arrangements bien en règle.

Je brûle d'impatience de vous revoir et de remettre à vos soins le charmant dépôt que vous m'avez confié, non pour diminuer mes soins, mais pour les rendre plus doux encore. Je m'alarme d'un rien, comme l'ami du bon La Fontaine :

Un songe, un rien, tout lui fait peur,  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Vous vous moquerez alors de moi, et cela me calmera.

Monsieur a pris mon départ comme son cœur fait toujours : il en est affligé, mais il l'approuve. Il est plus fait qu'un autre pour sentir ce qu'on doit à ce qu'on aime.

J'attends la lettre que j'ai demandée à papa, et j'y joindrai la mienne. Nous verrons ce que cela produira.

Ma santé est assez bonne ; mais j'aurais, je crois, besoin d'être purgé avant de me mettre en route, parce que j'ai souvent des maux de cœur comme Joséphine, et la cause pourtant n'est pas la même.

Bonjour, chère maman, cher papa, Caroline, Philippe, Lise, etc. Nous vous embrassons tous, comme au bon vieux temps.

## CXCIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Mort du comte de Sérent. — Position pénible de Louis XVIII. —  
Le duc de Bourbon. †

Édimbourg, ce 7 mai 1796.

Ne m'en veux pas, mon cher Vaudreuil, si je ne t'ai pas encore écrit. Tu sais le malheur affreux que j'ai éprouvé; mon cœur et mon esprit en sont également affectés, et tu sentirais comme moi, si tu avais pu bien connaître ce malheureux comte de Sérent (1). J'attends son pauvre père ce soir; j'espère pouvoir adoucir ses peines, en les partageant. Heymann est arrivé depuis quelques jours, et tu jugeras si j'ai eu à travailler. Enfin, la position très pénible et très critique où se trouve le Roi (2), voilà les motifs qui m'ont empêché de t'écrire, et tu me le pardonneras.

J'avais voulu t'écrire un peu plus librement par Heymann; mais je n'ai pas eu une minute à moi. En général j'ai lieu de me louer du commencement du travail; il est très bien pour moi sous tous les rapports.

J'ai autorisé M. le duc de Bourbon à parler à toi seul d'un objet qui le regarde particulièrement. Je ne veux t'en rien dire ici. Mais je te demande, te prie même très instamment de n'en pas ouvrir la bouche à qui que ce soit

(1) *Sérent*. Le comte Armand de Sérent (né en 1762), ancien membre de l'Assemblée Nationale, avait débarqué le 16 mars 1796 près de Saint-Malo, avec son frère Bernardin de Sérent et 25 autres émigrés, parmi lesquels étaient Bourmont et Suzannet. Il arrivait avec des pouvoirs du comte d'Artois et des fonds pour les Vendéens. Surpris par une patrouille, il fut fusillé; son frère le fut de même quelques jours après en se rembarquant. Il était le fils aîné du duc de Sérent et était marié à la seconde fille du baron de Choiseul, ambassadeur à Turin, morte en 1845.

(2) C'était le moment où le doge de Venise, intimidé par Bonaparte victorieux, invitait Louis XVIII à s'éloigner de Vérone.

sur la terre. Tu me manderas seulement ce que tu en penses et ce que M. le duc de Bourbon aura pensé.

Mon amie se porte bien et me charge de mille tendresses pour toi. Rappelle-moi au souvenir de ta petite femme. Nous espérons que le voyage ne lui aura pas fait de mal.

Adieu, mon ami; je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

---

### CXCXV

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Le comte de Sédières. — Louis XVIII à l'armée de Condé. — Las Casas.  
— La Rosière. — Une lettre à Burke.

Edimbourg, ce 3 juin 1796.

Le comte de Sédières (1) repart ce soir, mon cher Vaudrenil, et je le charge de cette lettre. Il t'expliquera le résultat des conférences que j'ai eues avec lui, et du point que nous nous sommes concertés. Je ne pouvais pas aller plus loin par les motifs très justes que le comte de Sédières te dira; d'ailleurs rien ne presse malheureusement aujourd'hui, et, avant de diriger l'intérieur, il faut voir un peu plus clair dans la crise actuelle.

L'incertitude où on est sur le Rhin comme ici est cause que Roll ne m'a rien apporté de bien important. Il est cependant sûr que, si on veut profiter de la présence du Roi à l'armée de Condé, on peut en tirer le plus grand parti; mais est-il permis d'espérer que la vérité puisse jamais se faire entendre, voilà ce dont je doute.

(1) *Sédières*. Louis-Marie-Joseph, comte de Lentilhac-Sédières, mort à Londres le 12 juin 1801. (BOREL D'HACTERIVE, *Annuaire*, 1844, p. 253.) Il avait fait la campagne de 1792 dans l'armée des Princes en qualité d'officier supérieur de la 2<sup>e</sup> compagnie noble d'ordonnance (2<sup>e</sup> escadron, 6<sup>e</sup> brigade).



La santé de M. de Las Casas m'inquiète. Dis-lui ou écris-lui bien des choses de ma part; je lui enverrai une lettre, s'il pense, ainsi que toi, que le voyage de M. de Sérent en Espagne doit être prochain. Sois sûr que je garderai pour moi seul ce que M. de Las Casas vous a dit; mais je serais bien fâché de cette rupture; les suites ne pourraient en être que fort inquiétantes sous tous les rapports.

Je ferai ce que je pourrai pour La Rosière, et je lui donnerai sûrement dans toutes les occasions des preuves d'intérêt; mais je te confierai, pour toi seul, que son défaut favori est d'aimer un peu l'argent, et je réponds qu'il en a eu plus qu'un autre. Cependant je te réponds qu'il sera content de moi.

Tu es un vilain de m'avoir parlé de ce qui regarde ton enfant; tu crois bien que j'avais la même idée et le même désir que toi; mais j'attendais pour t'en parler, et je t'en veux de m'avoir prévenu.

Je n'ai point du tout payé le portrait; le vilain peintre est malade depuis un siècle; mais j'espère qu'il pourra revenir bientôt pour achever son ouvrage, et je t'en enverrai un, le plus ressemblant. Cela me fera autant de plaisir qu'à toi.

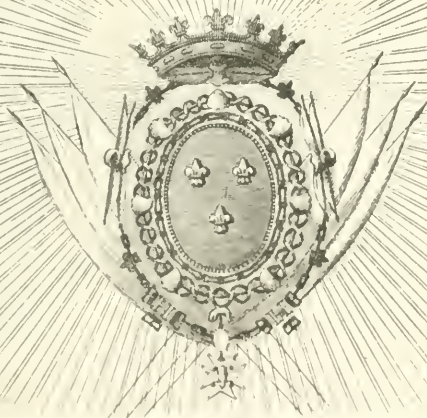
J'avoue que j'ai eu trop de choses dans la tête pour écrire à M. Burke; mais je t'enverrai une lettre pour lui le plus tôt possible.

J'ai revu ce bon Mariaud avec plaisir et peine; mais ce dernier sentiment a été plus fort sous beaucoup de rapports; je le chargerai de bien des choses pour toi, et mon amie t'écrira par lui en son nom et au mien.

Je n'ai pas encore examiné le mémoire de M. de Clermont-Lodève; je ferai pour lui ce que je pourrai.

Le comte de Caraman (1) espère que Pauline viendra

(1) *Caraman* (Victor-Maurice de Riquet, comte de), né en 1722, mort en 1801. Commandant en chef en Provence, il peut être considéré comme le second fondateur du canal creusé par son arrière-grand-père, et singulièrement perfectionné par lui. Sa fille, Pauline-Victoire, était la femme du vicomte Jean de Vaudreuil.



Barthelemy

Le Roy de France

2. 1757

CHARLES PHILIPPE DE FRANCE,  
MONSIEUR FRERE DU ROI,  
Né à Versailles le 9 Octobre 1757



bientôt; j'en serais bien content, mais je le désire plus que je ne l'espère.

Adieu, mon ami; soigne-toi, ne te laisse pas abattre, et n'oublie jamais que tes amis ont bien besoin de toi.

Je t'embrasse, comme je t'aime, du plus tendre de mon cœur.

---

## CXCXVI

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Mémoires de M. de Sédières. — Note politique et militaire du comte d'Artois. — Le prince de Bouillon. — Puisaye. — Le duc de Polignac.

Edimbourg, ce 6 juin 1796.

Ne m'en veux pas, mon cher Vaudreuil, si j'ai tardé à t'écrire. Mon amie t'en a mandé les raisons, et elle a répondu aussi à plusieurs articles de tes lettres.

Le comte Charles part aujourd'hui, et je profite avec plaisir de cette occasion.

J'ai lu avec attention les mémoires de M. de Sédières, et je les communique au comte de Caraman. Je t'envoie ses réflexions qui sont en même temps les miennes. Je t'ajouterai seulement, d'une part, que je ne crois pas le moment favorable et qu'il faut attendre au moins que les cours de Vienne et de Londres aient fixé leurs résolutions, et, de l'autre, que depuis la soumission entière de la Vendée, qui interrompt toute communication entre la Bretagne et l'intérieur, ce ne peut être que par l'Espagne qu'on pourrait agir vers le midi, et par conséquent qu'il faudrait passer ou par le Languedoc ou par la Franche-Comté pour pénétrer dans l'Auvergne et les alentours.

Je te dirai encore sur cet objet qu'il me serait impossible en ce moment de donner un brevet de maréchal de

camp à M. de Sédières, n'en ayant pas accordé un seul, excepté aux chefs de la Vendée et des Chouans, qui commandent et combattent depuis si longtemps. Je suis sûr que tu trouveras que j'ai raison, et je suis également certain que le zèle du comte de Sédières n'en sera pas ralenti, lorsque l'occasion se présentera pour l'employer.

On dit que M. de Botherel (1) est de retour à Londres, mais je n'ai encore aucune certitude à cet égard et ignore ce qu'il rapporte.

J'ai fait remettre aux ministres une bonne note militaire et politique que j'ai composée de moitié avec le comte de Caraman. J'y demande de grands moyens ; j'en démontre la nécessité pour l'Europe, comme pour la France, et je répons que tu l'aurais signée avec plaisir.

Du reste nous n'avons rien de France, rien de Paris, rien d'Allemagne, rien d'Italie, rien sur le sort du Roi. Je ne me permets pas encore de réfléchir ; je n'en aurai que trop le temps.

La lettre du prince de Bouillon (2) ne doit effaroucher personne ; ce n'est pas autre chose qu'une preuve de son zèle pour notre cause, qui est sans cesse excité par les nouvelles qu'il a reçues de France, et la certitude qu'il a que, dans les provinces usurpées, les paysans ne cessent pas de demander leur seigneur. Au surplus cette démarche n'a rien d'officiel ni du côté du gouverne-

(1) *Botherel* (René-Jean de), né en 1745, ancien procureur-général syndic des États de Bretagne. Il fit partie de l'expédition de Quiberon sans appartenir à aucun corps, parvint, après le désastre, à se sauver à Londres et y mourut en mai 1805. Son fils, Henri-François, né en 1777, prit également part à cette expédition et fut fusillé à Vannes le 25 août 1795. (LA GOURNERIE, *Les débris de Quiberon*, p. 113.)

Botherel avait apporté une lettre de Georges Cadoudal dans laquelle celui-ci insistait sur la nécessité de la présence du prince en Bretagne. Les réponses déclinatoires du comte d'Artois à Cadoudal et aux membres du conseil de l'armée de Vannes sont imprimées dans CADOU DAL, *Georges Cadoudal*, pp. 177 et 415.

(2) Philippe d'Auvergne, prince de Bouillon, né à Jersey en 1754, mort à Londres en 1816. M. Charles Hettier a publié dans ses *Relations de la Normandie et de la Bretagne avec les îles de la Manche pendant l'émigration* (p. 131 et suiv.) de curieux renseignements sur ce personnage. M. Forneron lui a consacré une notice dans la *Revue de Belgique*.

ment, ni du mien, puisque je n'en ai eu connaissance que par une copie que j'en ai reçue de Londres. En conséquence j'ai autorisé le duc d'Harcourt de répondre verbalement à M. d'Autichamp qui m'avait écrit sur ce sujet : 1° que, cette lettre n'étant que particulière, elle ne pourrait obliger personne, et que tous les généraux français étaient libres, comme par le passé, de régler leur conduite d'après leur zèle et leurs usages ; 2° que je blâmerai toute démarche qui pourrait compromettre le prince de Bouillon, qui n'avait écrit qu'aux chefs d'escadre et qui n'avait agi que par zèle. Ne parle de cela que si tu apprends ce que le duc d'Harcourt aura dit à M. d'Autichamp.

Ne juge pas M. de Puisaye trop sévèrement. Le brave et malheureux Charette m'en a fait dire du bien en mourant. D'ailleurs il est maintenant fort important, si on se décide à agir en grand.

Je pense comme toi sur la maudite affaire du prince de Galles ; mais tu sentiras que je dois garder sur cela le plus profond silence.

Je crois que nous n'avons jamais été dans une crise plus rude. Il y va de toute l'Europe ; mais, si on le veut, on peut encore tout sauver, et j'en offre le seul moyen, qui s'accorde avec tes idées.

Mon fils a eu une fièvre de vingt-quatre heures, dont il se porte à merveille. Je ne crois pas qu'il aille cette année chez lord Moïra ; mais n'en parle point.

Tu sais si je t'attends encore avec impatience et si je te revois avec plaisir. Tu auras une chambre le plus près de nous possible, et de quoi loger ton laquais.

Adieu, mon ami, je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

Je serais fâché qu'Armand et Rivière viennent sitôt ici ; mais je les reçois toujours avec plaisir.

Dieu veuille que le duc de Polignac se trouve bien du parti qu'il prend (1) !

(1) Le parti que prenait le duc de Polignac était celui de se fixer en Russie, où il s'était rendu en 1795, pour annoncer l'avènement de Louis XVIII.



Dis mille choses pour moi à ta femme. J'espère que le petit se porte toujours aussi bien.

---

CXCXVII

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

M. de Sédières. — Burke. — Mauvaises nouvelles de Vendée apportées par Botherel. — Louis XVIII obligé de quitter l'armée. — Les Polignac.

Édimbourg, ce 14 juin 1796.

J'ai reçu, mon ami, tes deux lettres du 8 et du 9. J'ai partagé tes inquiétudes du fond du cœur, et je jouis également de ta tranquillité. J'aime déjà ton petit enfant, et je serais au désespoir qu'il lui arrivât malheur.

Je t'avoue que je répugne un peu à faire venir M. de Sédières à cause de mon excessive pauvreté. J'aimerais donc autant qu'il envoie un nouveau mémoire. Cependant je m'en rapporte à toi à cet égard.

J'écrirai sûrement avec plaisir au digne M. Burke, et je te chargerai sûrement de ma lettre ; mais j'aime mieux attendre, parce que j'ai déjà écrit dans le sens que tu désires au moment où l'établissement a été formé. J'avais aussi une lettre du Roi pour ce vertueux homme qui la mérite bien.

J'ai causé bien à fond avec M. de Botherel. Je suis loin d'être content des nouvelles qu'il m'a apportées : mais je suis content de lui, et nos opinions sont les mêmes. Dieu veuille que l'Angleterre juge son véritable intérêt !

Roll n'est pas encore arrivé, mais je l'attends tous les jours.

Le duc prit d'abord en ferme une terre située dans le gouvernement de Volhynie et appartenant au comte Félix Potocki ; puis, en 1797, l'empereur Paul lui fit don, en toute propriété, du château d'Opalino (gouvernement de Volhynie, district de Wladimir) avec les terres qui en dépendaient. Le duc de Polignac mourut à Saint-Petersbourg le 21 septembre 1817.



Je n'ai point de nouvelles du Roi depuis qu'il est à Rothenbourg; je suis fâché qu'il ait été obligé de quitter l'armée (1), mais au moins il en est à portée.

J'ai l'âme affectée de l'éloignement de nos anciens amis (2). En tout on a bien de la peine à se défendre contre le noir de son âme.

Adieu. mon cher Vaudreuil, mon amie me charge de mille et mille tendresses pour toi; je n'ai pas besoin de parler des miennes.

Bien des choses à ta femme; je t'embrasse de tout mon cœur.

---

## CXCXVIII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Nouvelles inquiétantes de l'armée de Condé. — Portrait du comte d'Artois.

Édimbourg, ce 8 juillet 1796.

Je ne t'écrirai qu'un mot, mon ami. Le baron sera ma lettre vivante, et il te parlera de tout ce qui tient à ma position. Elle est loin d'être agréable, mais je suis loin d'en être découragé, et, avec l'aide de Dieu, nous en sortirons encore à notre honneur.

Je suis inquiet de l'armée de Condé d'après le passage du Rhin, et j'attends les nouvelles avec bien de l'impatience.

Le maudit peintre ne finit point; au surplus je n'aime

(1) Après avoir dû quitter Vérone, Louis XVIII se rendit à l'armée de Condé qui faisait alors partie de l'armée autrichienne. Le cabinet de Vienne, en apprenant cette nouvelle, témoigna beaucoup d'humeur et exigea que Louis XVIII s'éloignât.

(2) Le duc de Polignac et sa sœur, la comtesse Diane, qui avaient pris la résolution de rester en Russie.

pas le portrait ; cependant il sera toujours à tes ordres.

Adieu, mon ami, je t'embrasse comme je t'aime. Quand tu pourras venir ici, avertis-moi huit jours d'avance.

---

CXCIX

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

La Rosière. — Lettre à Burke. — M<sup>me</sup> de Chevigné. — Le portrait.  
— *Le Tableau de l'Europe* par Calonne.

Édimbourg, ce 20 juillet 1793.

J'ai reçu ta lettre du 9 par M. du Merle, mon ami ; mais j'ai voulu attendre qu'il fût expédié pour Pétersbourg avant de te répondre. Il a mis à la voile ce matin, porteur des deux lettres dont je t'envoie copie.

Je crois avoir fait pour La Rosière tout ce qui était en mon pouvoir. Tu lui remettras la lettre ci-jointe, et tu lui montreras les copies de celles que j'écris à M. d'Ésterhazy et au prince de Zoubov. J'espère qu'il sera content de moi, et je le désire.

Je t'envoie aussi à cachet volant ma lettre pour M. Burke ; j'ai laissé parler mon cœur et j'en suis assez content.

Tu ne m'avais jamais parlé de M<sup>me</sup> de Chevigné, mais c'est égal. Je crains, à te parler vrai, que le duc d'Harcourt ne puisse rien du tout pour elle ; cependant, comme elle a des droits réels, je mande aujourd'hui au duc que tu lui parleras de cette affaire, et que je désire qu'il fasse pour M<sup>me</sup> de Chevigné tout ce qui dépendra de lui. Attends-toi à ce qu'il grogne ; mais au fond c'est un bon homme.

Oui, mon ami, ton fils sera un petit Charles, et je l'aime déjà. Vois si tu veux que je donne ma procuration au duc d'Harcourt ou au marquis de Vaudreuil. Le premier

est le ministre du Roi, mais le second est ton cousin, ton beau-père, et sa bénédiction m'inspirerait de la confiance pour votre enfant.

Le maudit peintre est toujours malade, et ne finit rien; mais je lui ai fait recommencer un nouveau portrait. J'espère qu'il sera mieux, et je préfère de retarder pour que tu sois plus content.

L'état de Las Casas me fait une vraie peine; mais j'espère cependant que les eaux le rétabliront.

Je partage tes regrets pour Schmitt; erois que mon cœur partage tous les mouvements du tien.

Cependant il faut que je te parle d'un objet qui m'afflige, mais je dois la vérité à mon ami.

Je te réponds que, dans le fond de l'âme, je rends une justice complète au cœur et aux intentions de M. de Calonne; je conserverai toujours la reconnaissance que je dois à un homme qui m'a témoigné un grand zèle et un grand dévouement. Je ne parle pas des talents; ils sont connus. Mais, tiens, mon ami, sois juste : je ne puis en conscience ni avoir, ni témoigner un intérêt public à l'auteur du *Tableau de l'Europe* (1). Songe donc qu'aux yeux de tout le monde il attaque directement le Roi et les bases sacrées et fondamentales de la monarchie et de l'hérédité en France (2). Ce sont de cruelles erreurs. Mais je ne retra-

(1) *Tableau de l'Europe en novembre 1795, et pensées sur ce qu'on a fait et qu'on aurait dû faire et qu'on n'a pas fait, sur ce qu'on devrait faire et que peut-être on ne fera pas* (sans nom d'auteur). A Londres, J. de Boffe (1796), brochure in-8° de 143 pp.

(2) Le comte d'Artois fait allusion à l'opinion que M. de Calonne exprime (p. 86) sur « le retour de ce qu'on appelle l'ancienne constitution sans aucun changement; ce qui, dans l'idée factice du plus grand nombre des Français, signifie le retour des anciens abus. » — « Ici, » dit-il en note, « nous prévoyons le cri des enthousiastes qui ne doutent de rien, et des instigateurs qui, ne voyant goutte, poussent hardiment; mais il ne nous empêchera pas d'avouer franchement qu'ayant cherché pendant quarante ans la réalité de cette ancienne constitution, le reposoir de cette arche sainte à laquelle il n'est pas permis de toucher, nous n'avons rien trouvé et ne savons pas encore ni quand ni où elle s'est fixée. Elle est, » répondit un premier président à Henri IV, *écrite au dos de la loi salique qui vous a mis sur le trône*. Cette réponse est fort adroite; mais le fait est qu'il n'y a rien ni dans la loi salique ni sur son dos. »

cerai point ici ce que je t'ai dit plusieurs fois à cet égard. Tu te le rappelleras.

Néanmoins, comme mon cœur me parle toujours en faveur d'un homme dont l'esprit seul peut être égaré, j'ai écrit à M. d'Esterhazy le petit mot que je joins ici sur une feuille séparée. Je ne pouvais rien dire de plus, ni de moins. et d'ailleurs j'ai la preuve certaine que l'impératrice s'est expliquée très publiquement sur ce funeste ouvrage, et je crains que la réception ne soit pas favorable.

Réfléchis à tout cela, et je suis sûr que ton bon esprit approuvera ma conduite.

Je pense comme toi sur les ouvrages de MM. d'Outremont (1), de Blaire (2) et de Mesnil-Durand (3); mais au moins ils ne contiennent point d'hérésie. Ce n'est sûrement pas moi qui ai fait écrire M. de Limon (4), ni M. de Montyon (5); mais j'avoue à mon ami, avec franchise, que ma raison me fait applaudir à la manière dont ils réfutent le malheureux *Tableau de l'Europe*.

Je termine ce triste article par un seul mot. On a pu avoir des torts avec M. de Calonne; mais son ouvrage est

(1) L'ouvrage d'Anselme d'Outremont, dont parle le comte d'Artois, doit être : *Le nouveau siècle, ou la France encore monarchie* (sans nom d'auteur), Londres, 1796, 2 vol. in-8°.

(2) *La France pendant quatorze siècles, ou preuves de la Constitution de la monarchie française dans ses différents âges*, par M. DE BLAIRE. Londres, 1796, in-8° (ouvrage indiqué par Quérard). M. de Blaire avait fait paraître, quelques années auparavant, une réfutation du rapport de Chabroud sur les journées du 5 et du 6 octobre, sous le titre de : « *Les forfaits du 6 octobre, ou examen approfondi du rapport de la procédure du Châtelet*, suivi d'un *Précis historique de la conduite des gardes du corps* (sans nom d'auteur, ni de lieu), 1790, 2 vol. in-8°.

(3) Nous ignorons de quel ouvrage de M. de Mesnil-Durand il peut être ici question.

(4) Dans la liste des ouvrages de Limon donnée par Quérard, nous n'en trouvons aucun qui ait trait à la controverse soulevée par la brochure de M. de Calonne.

(5) *Rapport fait à Sa Majesté Louis XVIII* (Sur les principes de la monarchie française, contre le livre intitulé : « *Tableau de l'Europe* », par M. de Calonne). Imprimé à Constance et réimprimé à Londres, Dulau et C<sup>o</sup>, 1796, in-8° (sans nom d'auteur). M. de Calonne répondit à ce Rapport en publiant : « *Lettre de M. de Calonne au citoyen auteur du prétendu Rapport fait à Sa Majesté Louis XVIII.* » Londres, W. et G. Spilsburg, 1796, in-8°, 31 pp. L'*Essai* resté manuscrit de Courvoisier (V. p. 75, note 1) appartient à cette controverse.

fait pour les justifier, et sois sûr qu'il ne se relèvera dans l'opinion des gens sages qu'en faisant amende publique et honorable, comme M. d'Antraigues au commencement de la Révolution.

Voilà ce que je pense en foi et conscience.

Tout va bien mal de tous les côtés, et l'état de l'armée de Condé est bien regrettable ; mais l'intérieur me soutient et me ranime.

Viens donc, mon ami, bientôt ; tu sais si j'en ai besoin. Si tu as besoin d'un peu d'argent, je t'en enverrai pour la route.

Si ce que je te mande sur M. de Calonne te faisait de la peine, dis-toi que j'en souffre aussi et que je t'aime plus que jamais.

Mon amie te dit mille tendresses ; je t'embrasse de tout mon cœur.

---

## CC

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Portrait de Madame Élisabeth. — Les Mémoires de Bertrand de Moleville.  
— Mauvais état des affaires. — Encore Calonne et son ouvrage.

Édimbourg, ce 14 août 1796.

M. de Montmorin retourné à Londres, mon cher Vaudrenil, et je profite de son départ pour t'écrire un peu plus librement.

Je commence par te dire que je joins ici un paquet pour M. Bertrand, qui renferme le portrait de ma malheureuse sœur, qu'il m'a demandé pour le faire graver. Je lui écris aussi un petit mot ; mais je ne lui dis encore rien sur ses Mémoires, que je n'ai pas eu le temps de lire en entier. Mais à toi tout seul, je te ferai une petite question tout bas. Crois-tu qu'ils doivent produire un très bon effet à l'im-

pression ? Jusqu'ici je ne sais qu'en dire ; mais songe que je n'ai lu que le premier volume. Ne parle de cela à personne, je t'en prie, et n'en fais même pas semblant, car il est très possible que je me sois trompé, en trouvant un peu de minutie dans les détails du commencement.

Je ne te parlerai pas des affaires ; tu sais comme moi à quel point nous sommes en stagnation de ce côté-ci, et celui de l'Allemagne va de mal en pis. On nous fait espérer quelque chose du côté de l'Italie ; je le désire, mais je n'ose pas m'en flatter. D'ailleurs nous ne pouvons compter réellement que sur l'intérieur. On ne le néglige pas, et j'espère qu'il ira : mais le nuage est encore bien épais, bien lourd, et le courage et la patience est certes le plus dur à porter sur les épaules.

J'ai reçu toutes tes lettres, mon ami, et la grande du 21 et 23 juillet ne m'est arrivée qu'avant-hier, dans le paquet du comte de Caraman.

La lettre que tu m'as écrite sur le crime atroce (1), qui eût été pour moi personnellement le plus affreux de tous les malheurs, a fait du bien à mon âme.

L'autre m'a affligé, parce que j'ai la conviction que j'ai fait ce que j'ai dû, et en même temps ce qui, dans la circonstance actuelle, pouvait être le mieux pour un homme que j'ai beaucoup aimé, que je ne cesse pas d'estimer, mais qui, par un faux calcul, de fausses combinaisons, ou peut-être un moment d'humeur que son cœur lui reproche, a élevé un mur d'airain entre lui et moi, à moins d'une *rétractation positive* sur la *personne* et sur les *principes*.

J'ai souligné tous ces mots, parce que ma conscience me les fait regarder comme indispensables. Ah ! qu'il suive mes conseils, qu'il ait le noble courage de se rétracter ! Alors mes bras lui seront ouverts, et tu verras toi-même qu'il n'a d'ennemis que les scélérats. Je ne répéte-

(1) Le 19 juillet 1796, à Dillingen, Louis XVIII avait failli être victime d'un assassinat.

rai point ici ce que je t'ai déjà dit sur le passé ; je partage presque toutes les opinions ; mais le *Tableau FUNESTE de l'Europe* me ferme la bouche et ne me permet plus qu'une opinion. Enfin, mon ami, si on persiste, au nom de Dieu, n'en parlons plus, et songe qu'un objet, rendu tellement public, ne peut rien sur ton cœur ni sur le mien.

Si j'avais pu te dire ce que l'impératrice a dit sur ce funeste livre, tu aurais la certitude que j'ai servi M. de Calonne le plus qu'il m'a été possible, et bien mieux que si je n'avais écrit la phrase qui t'a fait de la peine.

Au surplus ma lettre était partie depuis trois semaines, lorsque j'ai reçu la tienne.

Quant à tous les ouvrages qui paraissent sur les affaires de la France, je les blâme tous sans exception, excepté celui de M. Burke.

Je vais faire faire une procuration pour ton beau-père, et je la lui adresserai.

Mon Dieu, que ma situation me paraît barbare, puisque je suis dans la cruelle impossibilité de faire ce que mon cœur sent si vivement pour toi ! Mais si tu as besoin de cinquante louis pour venir voir ton ami, mande-le-moi, et je pourrai encore te les envoyer.

Roll me mande que tu avais été content de ce que La Rosière a écrit sur la..... (1). Je suis sûr qu'il est capable de bien faire ; mais en général ne penses-tu pas que l'impression est une funeste chose ?

Adieu, mon cher ami ; je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur. Mon amie te dit mille choses.

J'espère que ta femme et ton enfant continuent à se bien porter.

(1) Il y a ici un mot complètement illisible.



## CCI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

La Rosière. — Les Mémoires de Bertrand de Moleville. — Louis XVIII en voie de guérison. — Nouvelle défaite en Italie.

Édimbourg, le 19 août 1796.

J'ai reçu ta lettre du 11, mon ami. Vois si nos cœurs peuvent cesser de s'entendre : tu as craint que ta grande lettre ne me fit de la peine, et moi j'ai éprouvé la même inquiétude pour ma réponse. Mais, au nom de Dieu, en te mettant à ma place, avise si je puis penser autrement, et dis-toi bien ensuite que nos sentiments sont, seront toujours les mêmes.

J'ai pris une telle aversion pour tout ce qui peut être imprimé que je n'ai pas même voulu que la lettre du Roi fût envoyée par moi à l'impression ; j'ai préféré qu'on en donne des copies. Après cela, si elle se trouve imprimée, je n'en serai pas fâché ! Je t'en veux de ton : Le puis-je ? Tu devrais me mieux connaître et mieux juger ma position.

J'ai lu le Mémoire de La Rosière ; il est bon et très bien fait ; c'est une excellente pièce à garder, mais très sûrement je ne le ferai pas imprimer : il serait clair qu'il ne pourrait l'être que par mes ordres, d'après les pièces qui y sont rapportées. Cela aurait l'air d'une espèce de justification, et la seule idée m'en répugne à l'excès. N'en parle pas à La Rosière ; je lui écrirai moi-même ce que j'en pense, et je réponds qu'il en sera content.

J'ai presque fini la lecture des Mémoires de M. Bertrand. Ils m'ont beaucoup intéressé ; je t'écrirai un de ces jours un peu en détail tout ce que j'en pense ; mais je n'aurai pas le droit de m'opposer à l'impression.

Je joins ici une procuration pour ton beau-père ; j'aurais voulu y mettre quelques phrases pour lui, comme je je les sens ; mais je n'ai su où les fourrer, et je l'ai faite

toute simple. Je t'envoie aussi une lettre pour ton beau-père.

J'ai fait directement ce que tu désirais pour Pauline; son père m'a dit qu'elle allait venir bientôt, peut-être même avant l'évêque d'Arras.

Je serai ravi de savoir ta femme accouchée; mais je crains que tu ne puisses pas venir ici avant cette époque, et cela me fait une peine réelle.

J'ai eu des nouvelles du Roi du 3 de ce mois. Il était à merveille et tout près d'une prompte et parfaite guérison. C'est un grand bonheur pour moi sous tous les rapports. Mais sa position est bien cruelle; il ne savait pas encore où il pouvait se fixer.

La crise ne s'adoucit point; on parle aujourd'hui d'une nouvelle défaite en Italie; mais les propos très royalistes qui se tiennent dans toutes les armées soutiennent le courage et animent l'espoir.

Je voudrais bien apprendre que Saint-Domingue est soumis et tranquille; tu en sais les raisons.

Adieu, mon ami; tu sais comme je t'aime; je t'embrasse de même.

Le maudit peintre s'amuse à se mourir, au lieu de finir son vilain portrait; mais j'espère t'en donner bientôt un qui aura du moins l'avantage de me ressembler un peu.

Rappelle-moi au souvenir de ta femme. Mon amie te dit mille tendresses.

---

## CCH

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Louis XVIII ne trouve pas d'asile. — Les Mémoires de Bertrand de Moleville. — Ce qu'il dit des conférences de Mantoue doit être retranché, ainsi qu'une anecdote sur Louis XVI. — Crainte d'une alliance entre l'Espagne et la République française. — Instruction pour parler à Las Casas.

Édimbourg, ce 25 août 1796.

Je ne t'ai pas écrit depuis assez longtemps, mon cher Vaudreuil, parce que j'espérais pouvoir t'envoyer ce vilain portrait; mais le peintre ne finit rien, et d'ailleurs j'espère en avoir bientôt un autre plus ressemblant.

J'écris aujourd'hui à l'évêque de Saint-Pol (1) pour M<sup>me</sup> de Chevigné; le duc d'Harcourt m'a représenté qu'en qualité d'abbesse elle tenait au clergé; mais, d'un côté ou d'un autre, je lui ferai obtenir un petit secours.

Je joins ici ma réponse à l'évêque de Noyon (2).

Je n'ai point de nouvelles du Roi depuis le 3. Alors il était en pleine guérison, et, grâce à Dieu, on ne pouvait plus avoir d'inquiétude sur sa santé; mais sa situation me déchire et me révolte; on a refusé de le recevoir en Saxe, et le baron de Flachslanden ne savait pas même s'il pourrait s'arrêter un moment chez le prince d'Anhalt-Dessau. Cela fait horreur, et la seule réflexion que l'on puisse faire, est que l'Europe doit être bouleversée, puisque le Roi de France ne trouve pas d'asile chez les souverains ses parents et alliés. Je me tais, car j'en dirais trop, et cela ne sert à rien.

Je sais que M. Franklin est de retour. Dieu veuille qu'il

(1) *L'évêque de Saint-Pol*. Jean-François de la Marche, né en 1729, évêque en 1772, mort à Londres le 25 novembre 1806. Ce prélat fut le principal intermédiaire de la charité anglaise auprès des prêtres français réfugiés. V. PLASSE, *Le clergé français réfugié en Angleterre*, chap. I.

(2) *L'évêque de Noyon*. Louis-André de Grimaldi, évêque du Mans en 1767, de Noyon en 1777, mort en avril 1801.

ait pu réussir à faire tes commissions ; ce serait une douleur dont mon cœur a bien besoin, car je ne connais pas de supplice pareil à celui de ne pouvoir pas rendre service à ses amis.

Il faut que je te parle, pour toi seul, d'un objet qui ne laisse pas que de m'embarrasser. M. Bertrand m'a envoyé ses Mémoires ; il m'a bien prié de lui dire ce que j'en penserais. mais il ne m'a point consulté sur leur publicité ; au contraire il m'a mandé que son manque de ressources le forçait à en chercher une dans l'impression de ses Mémoires. D'après cela, je t'avoue que je me trouve fort embarrassé : car mon opinion serait contre la publicité, surtout dans ce moment-ci, et je n'ose pas trop le lui dire franchement.

Comme tu as lu ces Mémoires, je puis te confier quelques réflexions : mais j'exige ta parole que tu n'en parleras point à l'auteur, à moins que tu ne puisses le bien convaincre que ces réflexions ne viennent que de toi.

1° Le récit détaillé des faits est très intéressant en lui-même, et capable de confirmer l'opinion de fermeté que l'on a généralement de l'auteur. Mais je trouve qu'il se diminue un peu lui-même, en entrant dans trop de détails, surtout dans son affaire de Bretagne, et je crains que cet ouvrage ne lui fasse plus d'ennemis que de partisans. J'en serais très fâché, car je l'ai considéré depuis longtemps comme un homme qui pourrait servir le Roi très utilement, et tu sais à quel point l'opinion publique est nécessaire aujourd'hui à tout le monde.

2° L'auteur parle sûrement du feu Roi avec le sentiment, le respect et la vénération qui sont dus à sa mémoire, mais je trouve qu'en développant ses vertus, que tout le monde reconnaît, il confirme de plus en plus l'opinion de faiblesse et d'indécision qui étaient sûrement les grands défauts de mon malheureux frère : et les ennemis de l'auteur ne lui en feront-ils pas un tort ?

3° Je sais que l'auteur a la même opinion que moi sur la prétendue constitution de 1791, et on le voit même

très clairement en lisant avec attention ses Mémoires et surtout la conclusion. Mais la franchise avec laquelle l'auteur s'explique sur plusieurs individus lui fera nécessairement des ennemis, et ces ennemis ne manqueront pas de l'accuser d'être constitutionnel.

Je m'arrête à ces trois réflexions générales, et, avant de passer à d'autres objets, je veux te répéter, mon ami, que, si tu parles de ces trois articles à M. Bertrand, ce ne doit ni ne peut être que de toi seul et sans paraître avoir été inspiré par moi. Je n'ai parlé jusqu'ici que par intérêt pour l'auteur; je puis être dans l'erreur, et je le connais trop peu pour lui donner un avis direct.

Maintenant, je vais te charger de parler à l'auteur, de ma part, sur un chapitre qu'il a ajouté à ses Mémoires, et que je le prie notamment de ne point faire imprimer. Il s'agit du chapitre 39, qui tient à la mission du comte Alphonse de Durfort et à mes conférences à Mantoue avec l'empereur Léopold. Je suis très sensible à la manière dont M. Bertrand parle de moi dans cet article, et la plupart des faits y sont rapportés avec exactitude. Cependant il s'y est mêlé plusieurs erreurs, que je relèverais facilement. D'ailleurs je suis tellement partie intéressée dans cette affaire, et il serait si clairement démontré que j'en aurais autorisé la publication en fournissant des pièces qui ne doivent être connues que de moi, que, loin d'y donner mon approbation, je dois demander positivement à M. Bertrand de retrancher en entier ce chapitre. Je suis sûr que son bon esprit lui fera sentir la force de mes raisons. Je n'en mettrai ici qu'une seule en avant. M. de Bombelles a pu avoir des torts avec moi (1); mais je ne dois pas oublier que sa femme était l'amie de ma malheureuse sœur, et qu'en mourant elle m'a recommandé la famille de son ami. Quant au baron de Breteuil, je crois devoir garder le silence sur ce qui le concerne, et je suis

(1) Sur les griefs que le comte d'Artois croyait avoir contre M. de Bombelles, V. FEUILLET DE COCHES, t. V, p. 238 et suiv.

sûr que cette conduite de ma part est en même temps la plus sage et la plus convenable.

Je te charge encore, mon ami, de demander de ma part à M. Bertrand de retrancher le petit article où il cite l'incongruité qui a échappé au Roi au conseil et la plaisanterie de M. de Narbonne qui en est la suite. Je sais bien que l'auteur a voulu faire valoir l'extrême bonhomie du Roi; mais je pense qu'on doit éviter avec soin tout ce qui pourrait avoir la teinte du ridicule.

Je te prévien d'avance que j'écrirai dans quelques jours à M. Bertrand en lui envoyant son manuscrit. Je lui ferai des compliments généraux; je le renverrai à toi pour les deux objets que je viens de détailler; mais je ne lui parlerai point de ce que je te mande pour toi seul; tu jugeras mieux que moi si tu devras entamer ces objets avec lui, et de quelle manière.

J'ai encore à te charger d'une autre commission à laquelle j'attache beaucoup de prix. Le duc d'Havré me mande du 29 juillet qu'il craint une alliance prochaine entre la cour de Madrid et la République française, et par conséquent une rupture ouverte entre l'Espagne et l'Angleterre. Je répugnerai toujours à croire à une telle union; cependant elle peut se réaliser bientôt, et le départ prochain de M. de Las Casas en serait une suite nécessaire. Je désirerais que tu voies cet ambassadeur avant qu'il ne quitte l'Angleterre, et que vous ayez avec lui une bonne conversation. Cette conférence doit porter sur deux objets. Le premier serait de connaître l'opinion de Las Casas sur la conduite et sur les projets de sa cour. Le duc d'Havré m'assure toujours que le roi d'Espagne conserve le même intérêt à notre branche, ainsi que son ministre, et que ce cabinet sera toujours disposé à servir utilement la cause du Roi. Mais tu sais tous les projets que l'on prête à la cour d'Espagne, et il me serait bien important de pénétrer ce que Las Casas en pense lui-même. Je n'ai pas besoin de te faire sentir combien cet objet est délicat; tu jugeras facilement que Las Casas doit être Espagnol

avant tout, et que ce ne peut être que par adresse que tu pourras parvenir à connaître, ou plutôt à deviner.

Le second objet est plus facile, plus simple, et il doit te servir de prétexte pour arriver doucement à celui dont je viens de parler.

Il s'agit de bien prouver à Las Casas que ma conduite avec l'Espagne a toujours été telle qu'elle a dû être, et que, malgré la paix honteuse de cette puissance, je n'ai pas cessé de témoigner au roi d'Espagne la confiance que je devais à un souverain de ma maison, qui m'a toujours marqué de l'intérêt et de l'amitié. Vous rappellerez donc à Las Casas qu'à mon retour de l'île Dyeu, j'ai chargé le duc de Sérent de lui rendre un compte exact de ma position, afin qu'il en pût informer sa cour. Vous lui rappellerez la lettre que le malheureux comte de Sérent lui écrivit de ma part, à mon arrivée en Écosse. Enfin vous lui rappellerez la conversation que le même comte de Sérent a eue avec lui devant toi à son retour d'Édimbourg. Tout cela est positif. Je désire que Las Casas en soit bien convaincu avant son départ, et qu'il puisse témoigner au roi d'Espagne que je n'ai jamais mérité l'espèce de reproche contenu dans la dernière lettre qu'il m'a écrite ; le roi d'Espagne me dit que je ne l'ai point consulté, et qu'en conséquence il n'a pas pu me donner de conseil.

Quant à la situation présente, on ne la juge que trop bien : mais tu diras à Las Casas de ma part, pour lui et pour sa cour, que les revers et les malheurs ne nous abattront jamais ; que tous nos travaux et tous nos moyens sont tournés vers l'intérieur ; que nous avons la certitude d'y trouver toujours de grandes ressources, et que, si le roi d'Espagne voulait nous donner à cet égard ses conseils et un appui convenable à la circonstance, il verrait que les événements n'ont point altéré nos sentiments pour lui.

Adieu, mon ami ; je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

Tu jugeras mieux que moi la manière dont tu devras



tourner les deux commissions que je te donne ; je n'ai dû que t'en indiquer la substance.

Comme je n'écrirai à M. Bertrand que dans quelques jours, ne lui parle point encore des deux objets que je lui demanderai positivement de ne point faire imprimer.

Je viens d'avoir des nouvelles du Roi ; sa santé est bonne, mais il n'avait point encore d'asile assuré. Cette situation me fait bien mal.

---

### CCHH

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Secours d'argent. — La marraine de l'enfant attendu. — Incertitude sur les événements.

Édimbourg, ce 29 août 1796.

J'ai reçu ta lettre du 23. mon ami, et je m'empresse de t'envoyer ce que j'ai eu de la peine à trouver. Il faut convenir que notre position est bien cruelle sous tous les rapports ; je suis même obligé d'exiger positivement de toi que personne, sans exception, ne sache que je rends un si faible service à mon ancien ami. Cela fait trop de mal ; mais cela est nécessaire pour toi et pour moi.

J'ai toujours compté que ta belle-mère serait la marraine de ton enfant ; c'est pourquoi je ne t'en ai pas parlé. Propose-le-lui donc de ma part. J'aurais désiré que ce pût être ma nièce ; mais les communications avec Vienne seraient trop lentes.

Je renverrai demain ou après-demain les manuscrits de M. Bertrand, et je lui écrirai en même temps dans le sens que je t'ai indiqué. Ainsi tu seras à portée, dans deux jours, de faire ce que je t'ai demandé.

Il y a dans le moment actuel bien de l'incertitude sur

les événements ; mais je crains et je erois que les résultats ne soient bien tristes pour nous tous. Je n'ai point de nouvelles du Roi, ni de l'armée de Condé depuis le 7 de ce mois.

Adieu, mon ami ; je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

---

CCIV

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Croit que l'intérieur offre les plus grandes ressources. — Ne croit pas à la paix. — Les Mémoires de Bertrand de Moleville.

Édimbourg, ce 2 septembre 1796.

J'ai reçu hier, mon ami, la lettre que tu avais donnée au duc de Maillé. J'ai fait ce que j'ai pu pour toi ; mais non certes ce que j'aurais voulu. Crois que je sais mieux que personne tout ce que cette position a de barbare ; mais jusqu'ici mon âme soutient mon cœur. Dieu veuille que cela dure.

Je ne répondrai pas en détail aux raisonnements de la première partie de ta lettre ; il me suffira de te dire que je vois entièrement comme toi, que j'ai la certitude que l'intérieur nous offre les plus grandes ressources ; mais qu'on perdrait tout en voulant trop se presser, et que bien sûrement je n'autoriserai jamais rien de partiel.

Je ne crois plus du tout à la paix, et je ne serais pas étonné que ceci ne finit par une guerre générale de toute l'Europe, et, si cette guerre ne devient pas morale, elle ne sera terminée que par la dissolution totale de l'univers ; mais je veux encore me flatter.

Je n'ai rien à ajouter à ce que je t'ai dit pour Las Casas. Je désire vivement que tu puisses le voir, et je regarderais sa perte comme un vrai malheur.

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'envoie à M. Bertrand la lettre que je lui écris en lui rendant ses manuscrits. Tu m'as parfaitement entendu sur les différents objets que je t'ai indiqués ; mais je dois dire que j'ai mandé à M. Bertrand que tu lui parlerais aussi, de ma part, des avantages que je trouverais à retarder au moins la publication de ses Mémoires. Cela te mettra plus à ton aise, et, s'il insiste, tu en auras plus de droits pour les retranchements.

Adieu, mon ami ; je t'aime et t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

Mon amie me charge de te remercier des souliers, et de te dire bien des choses de sa part.

J'espère que ta femme soutiendra bien la fin de sa grossesse.

---

CCV

## LE COMTE D'ARTOIS AU BARON DE FLACHSLANDEN

Une grande dépêche au Roi. — Castelnau.

Édimbourg, ce 5 septembre 1796.

Je ne laisse jamais partir un courrier, mon cher baron, sans vous parler de mon amitié. Mais je m'en tiens à cette expression de mon cœur ; la grande dépêche que j'adresse au Roi ne me laisse rien à ajouter. Vous examinerez avec attention ce qu'elle contient, et je désire que vous partagiez mes justes craintes et mes opinions.

Soyez sûr que je n'oublie pas le pauvre Castelnau, et j'en parlerai comme il le mérite, lorsqu'il en sera temps.

Adieu, mon cher baron, comptez sur les sentiments d'amitié qui m'attachent à vous pour la vie.

## CCVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

L'abbé Edgeworth. — Le portrait du prince. — Saint-Domingue. —  
M<sup>me</sup> de Chevigné. — Louis XVIII dans le duché de Brunswick. —  
Cazalès. — Las Casas. — Montalembert.

Édimbourg, ce 15 septembre 1796.

J'ai tardé à te répondre, mon ami, parce que j'attendais le départ de l'abbé Edgeworth (1). et que je l'ai retenu un peu plus longtemps que je ne l'avais pensé.

Je désire que tu voies cet homme si marquant et si respectable par sa conduite; je suis sûr que tu en seras content sous tous les rapports. Il a bien prouvé son courage, sa fidélité et son dévouement; mais il y a ajouté une simplicité et une modestie bien dignes d'estime. Enfin c'était ma malheureuse sœur qui l'avait donné au Roi; ainsi juge s'il doit m'attacher.

J'ai enfin le portrait que je t'envoie; de bonne foi, c'est le mieux, et c'est mon cœur qui te le donne. Danloux (2) en a fait un autre, qu'on dit bien et qu'on doit graver; tu le recevras à Londres.

Sir Ralph Abercromby est à la campagne; mais je le verrai très sûrement à son retour, qui doit avoir lieu dans deux jours, et tu sais si je lui parlerai de tes intérêts avec chaleur. On dit cependant qu'il ne doit plus retourner aux Iles.

L'évêque de Saint-Pol a avancé huit guinées à M<sup>me</sup> de

(1) *Edgeworth*. L'abbé Henri-Essex Edgeworth de Firmont, né en 1745, mort en 1807. C'est celui qui assista Louis XVI à ses derniers moments.

(2) *Danloux* (Pierre), peintre d'histoire, né en 1745, mort à Paris en 1809. Ayant émigré en Angleterre, il s'y fit une grande réputation par ses portraits. Delille; au 1<sup>er</sup> chant de son poème de *Malheur et Pitié*, a dit d'un de ses tableaux, composé en Angleterre et exposé au Salon de 1802 :

Nous pleurons, quand Danloux dans la fosse fatale  
Plonge vivante encor sa charmante vestale.

Chevigné; il ne pouvait rien de plus, et je crains que le duc d'Harcourt n'ait pas plus de moyens.

J'ai des nouvelles du Roi du 25; il est dans le duché de Brunswick, et j'espère qu'il y restera; il y sera assez bien pour le moment.

Je t'avoue qu'il m'est impossible de parler ni de l'Espagne ni de tout ce qui se passe; ma tête s'y perd; cependant il faut tâcher de la conserver et d'attendre.

Ta dernière lettre du 10 m'inquiète et m'afflige; mais j'espère que la naissance d'un petit Charles, que nous aimerons, fera cesser les maux physiques, qui ruinent toujours au moral.

Ton idée sur Cazalès ne laisse pas que de me frapper; tâche de le voir, et tu me manderas si tu en auras été content.

Je désire comme toi que Las Casas s'en tire; si tu le vois, tu me manderas en détail tout ce qu'il t'aura dit.

La demande de M. de Montalembert (1) est plus que juste; mais je crois lui avoir donné la croix.

Adieu, mon ami: aime-moi, soigne-toi, dis bien des choses pour moi à ta femme, baise ton enfant de ma part s'il est arrivé déjà, et compte sur moi à la vie et à la mort.

---

## CCVII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Saint-Domingue. — L'abbé Edgeworth. — Esterhazy. — Succès des alliés. — M<sup>me</sup> de Polastron.

Édimbourg, ce 26 septembre 1796.

Le marquis de La Jaille est parti hier au soir, mon ami;

(1) *Montalembert* (Jean Charles, baron de), né en 1757, mort à la Trinité en 1810. Emigré en Angleterre, il y forma une légion de son nom qu'il conduisit en 1794 à Saint-Domingue pour y combattre les nègres rebelles, et qu'il commanda jusqu'à son licenciement, en 1799.

mais, comme je devais voir le général Abereromby ce matin, j'ai remis à l'écrire aujourd'hui. J'ai parlé à ce général comme mon cœur m'inspirait; je crois m'être assez bien exprimé, et je suis sûr qu'il m'a quitté pénétré de l'intérêt si vrai que tu m'inspires. Je n'ai pas pu entrer avec lui dans de grands détails, mais tu les donneras toi-même. Il voulait aller chez toi en arrivant à Londres; mais je lui ai dit que tu irais le trouver, et je crois que tu le trouveras dans de bonnes dispositions. Je te prévien qu'il est parti dès aujourd'hui pour Londres; ainsi prends tes précautions pour savoir où il loge.

J'étais bien sûr que tu serais content de l'abbé Edgeworth: je crois que cet homme conçoit la situation où il se trouve, et ce n'est pas peu dire. En général sa conversation m'a fait plus de bien que de mal.

Ce que tu me mandes des réponses de d'Esterhazy me fait de la peine: mais pouvais-je faire autrement? De bien bonne foi, je ne le crois pas: cependant, si les circonstances m'en donnent l'occasion, je parlerai avec plus d'intérêt de cet objet.

Voilà de bien grands succès des alliés: j'en jouis de tout mon cœur. Dieu veuille qu'on en profite pour agir solidement et moralement!

J'attends le petit Charles avec autant d'impatience que toi. Adieu, mon ami, je t'embrasse comme je t'aime.

Danloux n'ira à Londres que dans un mois.

Mon amie vient d'avoir une très grosse fluxion, dont elle a beaucoup souffert; mais, grâce à Dieu, elle est très bien à présent: elle ne souffre presque plus, et elle me charge de mille tendresses pour toi.

---

## CCVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Moment de crise. — Saint-Domingue. — Du Trésor.

Édimbourg, ce 18 octobre 1796.

Il est vrai, mon ami, que je suis un vilain de ne t'avoir pas écrit depuis longtemps ; mais j'étais étouffé d'affaires, et je n'avais rien à te mander. Quant à notre amie, elle a été bien souffrante ; mais elle est mieux à présent.

Aujourd'hui je te dirai que nous sommes de tous les côtés dans un grand moment de crise ; mais je ne vois pas si en noir, et j'espère un peu pour l'année prochaine.

Ce que Rivière m'a dit de ta santé m'afflige ; mais j'espère que le petit Charles, que j'attends avec autant d'impatience que toi, te délivrera de tout ce qui te fait mal.

Je jouis aussi de tout ce qu'on annonce pour Saint-Domingue ; cela te mettra un jour du baume dans le sang.

La demande de M. du Trésor ne peut pas être accordée puisque le Roi ne veut pas faire de maréchaux de camp, et que je ne reconnais pas ceux de la façon Puisaye. Soigne-toi bien, tâche que le petit attendu soit bien nourri et viens me voir le plus tôt possible ; nous causerons à fond sur bien des objets.

Adieu, mon ami, à la vie et à la mort. Je t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

---



## CCIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Malliaret. — O'Connell. — Mortanges. — Nouvelles inquiétantes de l'armée de Condé.

Édimbourg, ce 28 octobre 1796.

Je ne t'ai pas écrit depuis quelques jours, mon cher Vaudreuil, 1<sup>o</sup> parce que, sans en être positivement inquiet, j'ai été tourmenté de la santé de notre amie ; elle a eu une fièvre de nerfs, dont elle a beaucoup souffert, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle se trouve mieux ; 2<sup>o</sup> parce que je suis fort occupé d'une expédition que je prépare pour le Roi.

J'espère que ce que mon amie t'a mandé sera suffisant pour M. Malliaret ; mais tu peux lui ajouter de ma part que je lui saurai un gré particulier de tout ce qu'il pourra faire pour les colons, et nommément pour toi.

Quant à O'Connell, je désire sûrement lui rendre service ; mais il faudrait qu'il m'envoyât une note que j'adresserais ensuite au duc d'York.

Je te renvoie la lettre de Mortanges ; j'aime assez les .. . . . (1) de cet homme-là.

Les nouvelles sont moins bonnes aujourd'hui, et je suis inquiet de l'armée de Condé. Hélas ! mon Dieu, quand est-ce donc que nous pourrons respirer ?

Tâche donc de m'apprendre bien vite la naissance de votre enfant ; dis à ta femme que cela m'ennuie.

J'aime et j'embrasse mon ami du plus tendre de mon cœur.

(1) Un mot illisible.

## CCX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Naissance de l'enfant attendu. — Mort du roi de Sardaigne. — Post-scriptum de M<sup>me</sup> de Polastron.

Édimbourg, ce 31 octobre 1796.

C'est du fond de mon cœur que je te fais compliment, mon ami, sur la naissance de votre enfant (1); j'embrasse le jeune. je dis bien des choses tendres à la mère, et je veux que tu baises votre petit sur ses joues grasses et blanches.

J'ai fait ta commission pour notre amie; elle t'écrira un petit mot elle-même. Quant à Pauline, elle n'est pas arrivée; mais je l'attends par le premier vent d'est, et je m'en fais une fête. Soigne-toi bien, et, lorsque ta femme et votre petit seront en bon état, viens nous voir; tu seras reçu par le cœur de tes bons amis.

La mort de ce pauvre roi de Sardaigne (2) me fait une vraie peine; il était bien cassé, mais c'est le chagrin qui l'a tué.

Les nouvelles ne sont pas trop bonnes; cependant je ne vois pas en noir, et mes esprits sont assez relevés sans que je puisse m'en rendre une raison bien positive. Cependant, si tu étais là, je te dirais mes petites idées.

On m'ôte la plume, mais je veux encore embrasser mon bon et ancien ami. Mille et mille choses, je t'en prie, au marquis de Vaudreuil et à ma commère.

(1) Cet enfant était un fils, né le 28 octobre 1796. Il reçut les noms de Charles-Philippe-Joseph-Alfred. Sous la Restauration, il devint colonel du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs (22 février 1829). Démissionnaire en 1830, il est mort, à Paris, le 4 février 1880.

(2) Victor-Amédée III, né le 26 juin 1726, mort le 16 octobre 1796, beau-père du comte d'Artois.

*Ce qui suit est de l'écriture de M<sup>me</sup> de Polastron :*

Oui, mon cher cousin, c'est de tout mon cœur que je vous félicite avant tout d'être délivré de vos inquiétudes, et puis du bonheur que vous donne la naissance de votre petit Charles; embrassez-le pour moi, je vous en prie, et dites à M<sup>me</sup> de Vaudreuil mille, et mille choses aimables. Je garde votre lettre pour votre cousin. Nous attendons Pauline et lui à tout instant.

Bonjour, mon cher cousin, je vous embrasse de toute mon âme.

---

## CCXI

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Etat embarrassé des affaires.

Edimbourg, ce 29 novembre 1796.

Je profite, mon ami, du départ du baron de Roll, qui va à Londres pour ses affaires, pour te dire que j'ai partagé tes craintes sur votre petit Charles, et que je jouis bien vivement de ta tranquillité actuelle. J'espère que ta femme achèvera glorieusement sa nourriture.

Les affaires sont bien embarrassées aujourd'hui, et il est difficile de prévoir ce qui arrivera (1); cependant je veux espérer que le Ciel sera juste; au surplus, le baron causera avec toi.

(1) L'impératrice Catherine II venait de mourir (17 novembre 1796). Langeron dit dans ses Mémoires: « Dans l'automne de 1796, l'impératrice, qui commençait à s'effrayer des armées des républicains français et de leurs succès continuels contre les Autrichiens, se décida enfin à faire ce qui plus tôt eût été peut-être très utile. Elle donna l'ordre à Souvarov de marcher avec 60,000 Russes au secours des Autrichiens; tout était préparé pour cette marche, qui devait avoir lieu au mois de novembre. Tout fut suspendu par la mort inopinée de Catherine. »

Tout le monde t'écrit, et je te quitte en t'embrassant du plus tendre de mon cœur.

J'espère que le paquebot de Saint-Domingue arrivera enfin.

---

CCXII

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Une demande de M. de Vaudreuil pour son cousin le vicomte de Vaudreuil.

Mardi.

Calme-toi, ne te désespère pas d'une chose qui n'est pas encore tout à fait manquée et reste tranquille à te soigner.

Nous parlerons demain de ce qui concerne le vicomte de Vaudreuil ; je ne dis point que je me refuse à ce que tu désires, mais, comme ce que j'emploierais à cet objet serait retiré d'autres d'objets du même genre, j'aimerais beaucoup mieux que tu profites des offres de ceux qui ont plus de moyens que nous.

Je t'envoie mon *debet* d'hier.

Adieu, cher ami, à demain.

---

CCXIII

LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

La famille Polignac spécialement recommandée à l'empereur Paul. — Certitude de retourner en France. — Succès des républicains en Italie. — Arrestations à Paris.

Edimbourg, ce 7 février 1797.

Je viens de recevoir, ma chère et bonne mère, votre lettre du 30 septembre. Vous connaissez mon cœur ; vous

savez que rien ne peut altérer la moindre partie des sentimens qui l'attachent à ses anciens et fidèles amis ; ainsi vous aurez jugé d'avance, et la peine que me causent les embarras où vous vous trouvez, et le désir ardent que j'ai de pouvoir être utile à mes amis. M. de Rivière était chargé d'une lettre pour la feue impératrice, qui aura sûrement été remise à son successeur ; de plus, en écrivant à ce prince pour son avènement, je lui ai spécialement recommandé le duc de Polignac et sa famille. Mais, comme je n'aime pas à rien exagérer, je vous dirai franchement, ma bonne mère, que je ne puis rien faire de plus pour le moment. Si la réponse du nouvel empereur est favorable, j'insisterai de manière à obtenir promptement ; si elle est plus fraîche, je trouverai peut-être d'autres moyens. Enfin soyez sûre que les intérêts de mes amis me seront toujours aussi chers que les miens propres. Je ne négligerai pas non plus de me servir de la protection du gouvernement britannique, si cela est nécessaire ; mais, avant d'en parler, il faut que je sache comment Londres est avec Pétersbourg, et je l'ignore encore.

Je n'ai pas été fort exact à écrire, parce que j'ai vu que les lettres étaient souvent perdues. D'ailleurs je n'avais que des choses tristes à mander, et mes amis ne peuvent pas douter de mon cœur. Le ciel est toujours bien orageux, mais rien n'est fait pour décourager, et soyez sûre, bien sûre que ce ne sera ni dans les déserts de l'Ukraine, ni dans le voisinage du pôle, que nous retrouverons le bonheur, mais seulement chez nous, dans l'ancienne France. Eh bien ! croyez-moi, nous y retournerons, et le Ciel nous y réservera de beaux jours.

Soignez votre santé, ma pauvre mère. Dites mille tendresses pour moi à votre frère, à M<sup>me</sup> de Guiche et à tous les enfants ; embrassez-les de ma part, et dites-vous bien tous que la place que vous occupez dans mon cœur vous est acquise jusqu'à ma mort.

Je vous embrasse du plus tendre de mon cœur.

Les cruels désastres d'Italie (1) et les arrestations de Paris (2), que je viens d'apprendre dans l'instant, ne sont pas des nouvelles agréables; mais nous aurons peut-être quelques autres motifs de consolation.

---

CCXIV

M<sup>me</sup> DE POLASTRON A LA COMTESSE DIANE  
DE POLIGNAC

Félicitations sur son établissement en Russie. — Victoire des Anglais.  
— Etat de l'Italie. — Le comte d'Artois.

Edimbourg, ce 18 mars 1797.

M. de Vaudreuil m'avait fait espérer depuis un mois la bonne nouvelle que j'ai reçue hier: mais, comme il croit facilement ce qu'il désire et que je fais précisément le contraire, j'en doutais encore. Enfin cette bonne lettre ne me laisse plus de doute, et je jouis du fond de mon âme de ce que vous venez d'obtenir. Vous voilà donc tranquille sur l'existence de tout ce qui vous est cher. Croyez que personne au monde ne peut prendre plus de part à votre joie et ne vous souhaite plus vivement que moi tout le bonheur que vous méritez si bien.

Il faudrait au mien, quelque chose qui arrive, que nous puissions nous retrouver ensemble, et à présent je n'en désespère plus. On me mande que le bien que vous

(1) Bataille de Rivoli (16 janvier 1797), — occupation de Trente par Joubert (29 janvier 1797), — capitulation de Mantoue (2 février 1797), après laquelle les Autrichiens n'eurent plus de forteresse en Italie.

(2) Le Directoire avait fait arrêter Brottier, Lavilleurnoy, Duverne de Presle et dix-huit autres individus, accusés de conspirer en faveur de Louis XVIII. Le message du Directoire qui annonçait ces arrestations fut lu au Conseil des Cinq-Cents dans la séance du 12 pluviôse an V (31 janvier 1797). V. le *Moniteur* du 13 pluviôse an V, n° 143. Cf. la *Correspondance inédite de MALLET DU PAN*, Paris, Plon, 1884, t. II, p. 227 et suiv., et les *Mémoires de THIBAUDEAU*, Paris, 1824, t. II, p. 86 et suiv.

avez (1) n'est qu'à quatre-vingts lieues de Vienne. C'est encore un peu loin ; mais cette distance ne me paraît pas insurmontable. Et puis, l'idée de vous savoir un peu dédommagée des sacrifices que vous avez faits est une consolation à votre éloignement.

J'aime M. Whitworth (2) à la folie. Je sais que celui-là n'a pas oublié le temps passé et qu'il a été heureux de pouvoir vous en donner des preuves. Je ne veux pas m'arrêter à ce vilain sentiment ; mais je me surprends quelquefois riant de la certaine figure d'une certaine personne que vous avez vue il n'y a pas très longtemps.

J'ai appris par M. de Guiche l'arrivée d'Armand et de M. de Rivière. Je suis tentée de vous en vouloir un peu de ne m'avoir pas encore répondu un petit mot ; mais aujourd'hui je ne peux vous parler que de joie.

M<sup>me</sup> de Coigny (3) m'avait écrit, il y a quelque temps, pour me demander des détails sur votre établissement. Je n'en savais pas qui puissent la satisfaire beaucoup ; mais je viens de lui écrire bien vite cette bonne nouvelle, et je serai heureuse d'être la première à la lui apprendre. Cependant vous lui aurez sûrement écrit tout de suite, et je me consolerais que ma lettre ne soit pas la première qui lui dise ce qu'elle apprendra avec tant de plaisir.

Vous serez certainement bien aise de savoir que la flotte espagnole, qui marchait contre le Portugal, vient d'être complètement battue par les Anglais (4). Le reste de cette flotte et celle des Hollandais nous menacent à présent. Comme on est bien prévenu, je n'ai pas beaucoup d'inquiétude à cet égard. Mais la suspension des paiements de la

(1) La terre d'Opalino (en Volhynie) que l'empereur Paul avait donnée au duc de Polignac. V. p. 255, note 1.

(2) A ce moment ministre d'Angleterre à Saint-Petersbourg.

(3) Il s'agit évidemment de la duchesse de Coigny, née d'Andlau. Mariée en premières noces avec le comte de Châlons, elle épousa, lorsqu'elle devint veuve, le duc de Coigny. V. plus haut, p. 61, note 2.

(4) Le 14 février 1797, la flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral sir John Jervis, défit, près du cap Saint-Vincent (Portugal), une flotte espagnole de vingt-sept vaisseaux et en captura quatre.



Banque m'en donne un peu dans ce pays-ci, d'après l'effet que cela a produit.

Mon Dieu, qu'il serait temps que l'on veuille bien en croire ceux qui ont prévu depuis si longtemps que tout ce qui paraissait d'abord personnel à eux est cependant la cause du monde entier !

Voilà l'Italie totalement abandonnée aux Français. Le Pape est parti pour Naples ; qui nous aurait dit, quand nous l'avons vu, qu'un jour il serait comme nous forcé d'abandonner son pays ? Je finis bien vite toutes mes réflexions politiques : le sujet est trop triste et je ne veux que me réjouir de ce qui vous intéresse.

Adieu. Pensez quelquefois que vous devez un peu d'amitié à tous les anciens sentiments que mon cœur vous a voués pour la vie.

*Ce qui suit dans cette même lettre est de l'écriture du comte d'Artois :*

Je prends la plume pour éviter une seconde lettre. Vous savez, ma pauvre mère, si votre lettre m'a fait du bien. Le bonheur de mes amis est le seul que mon cœur puisse connaître. Mais ne parlez jamais de séparation éternelle : cela ne sera pas, et je n'en supporterais pas l'idée. Enfin jouissons du moment, aimons plus que jamais nos sentiments et nous serons plus heureux. Oui, chère mère, mes enfants et tout ce qui touche à moi savent aimer mes bons amis comme je les aime, et, quand j'aurai une belle-fille, croyez qu'elle sentira et pensera de même.

Chargez-vous d'embrasser bien tendrement toute une famille bien chère, et soyez assez bonne pour remettre la lettre ci-jointe à votre frère.

Nous sommes dans une crise violente, mais l'intérieur va bien, et c'est là où nous trouverons influences et espoir.

Adieu, ma bien chère mère. C'est du fond de mon cœur que je vous embrasse et vous aime pour la vie.

Rivière sait comme je compte sur lui. Ordonnez-lui, en mon nom, de se soigner avec attention. Je l'appellerai à temps.

## CCXV

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Nouvelles du petit Charles. — Spectacle chez le duc de Berry.  
— Moment décisif pour le salut de l'Europe. — Misère.

Édimbourg, ce 30 août 1798.

Ma femme est en courses pour de petites emplettes qu'elle doit remettre à deux heures à M. Williamson qui part pour Londres, et, comme elle n'aura pas le temps de vous écrire, elle me charge de la suppléer.

Notre Charles n'est que mieux portant de sa petite vérole volante, qui ne lui a pas donné le plus léger mouvement de fièvre. Il a toujours ri, sauté, bondi, mangé et dormi comme de coutume. Aussi nous n'avons pas eu un seul moment d'inquiétude, ce qui est extraordinaire, plus encore de ma part que de celle de Joséphine, car, en vérité, c'est moi qui suis la mère. La vivacité prodigieuse de cet enfant me cause à chaque instant des frayeurs que ma femme éprouve beaucoup moins que moi. Ce qui devrait, je l'avoue, me rassurer, c'est sa force et son aplomb; il est ferme sur ses jambes comme un enfant de trois ans: je vois avec beaucoup de plaisir qu'il n'est pas craintif et douillet. S'il se donne quelque tape en tombant, il ne crie point et se contente de dire : *patatra, tombé!* Sa dix-huitième dent est presque visible: encore deux, et nous serons quittes jusqu'à sept ans de la dentition. Jamais réputation d'enfant n'a été égale à celle de notre Charles. Sa beauté est parfaite: il est éclatant, radieux: sa gaieté enfantine est continuelle et remplie de grâce; il n'est pas extrêmement caressant, parce que sa mobilité, sa pétulance l'emportent. Je serais bien étonné s'il n'avait pas dans la suite beaucoup d'esprit, car non seulement il retient et prononce tout ce qu'on veut, mais le plus souvent il le

place à propos. Il a même un genre de plaisanterie à lui qu'il suit avec la plus jolie petite malice. Il ressemble alors à l'Amour qui médite quelque tour, ou qui va décocher une flèche. Oh! il en décochera plus d'une, j'en suis sûr. Il annonce beaucoup de mémoire, et ses petites idées sont toujours justes. Ses moments d'humeur ou de petite colère sont assez vifs, mais très courts. J'ai l'heureux talent de le faire passer des pleurs au rire. Hier, je l'entendais crier, pleurer dans sa chambre: je me faisais la barbe: je cours à lui tout barbouillé de savon: à l'instant même, les éclats de rire succèdent à son chagrin, et me voilà jouant avec lui pendant une demi-heure, le savon séchant sur mon visage. Je crains qu'il ne soit distrait, comme son père et Philippe, car souvent il a l'air de faire les plus profondes réflexions: puis il sort de cette rêverie par des sauts et des bonds. Son esprit est si mobile que si, au milieu de ses petits chagrins, on a l'art de lui présenter un nouvel objet, sa peine est sur-le-champ passée, et le voilà tout occupé de la chose nouvelle qu'on lui a montrée. J'oserais pronostiquer qu'il sera très vif, mais très bon. Il sera, je crois, difficile de l'instruire, à cause de son extrême mobilité, ressemblant à celle de Caroline: mais il y suppléera, j'espère, par la conception et la facilité, ainsi que *tant tante*. Sa voix participe plus de la force de son corps que de la délicatesse de ses traits. Il aura, je n'en doute pas, une bonne basse-taille. Mais aura-t-il ce que nous n'avons plus, un Roi, une patrie, une existence assurée? Comme nos bons paysans le caresseraient! Il saura parler anglais, mais comme je préférerais qu'il parlât le patois de notre pays! Je préfère à tout le langage de Bernard.

Parlons à présent comédie. Hier, nous avons donné à Monsieur cette petite récréation sans qu'il s'en doutât, car il n'y aurait pas consenti par excès de prudence et de circonspection. Il a donc monté dans la chambre de son fils, qui la veille avait été un peu malade. Il y a trouvé un théâtre, formé avec des paravents et les rideaux des croisées, éclairé avec les bougies qui servent ordinairement

au billard. L'orchestre était composé de Pauline, toute seule, jouant du piano-forte; les valets de pied, femmes de chambre et servantes composaient les spectateurs. De là on a joué, et très bien, la petite comédie du *Sourd*, et le proverbe du *Veuf* en vérité fort bien, fort gaiement. Monsieur a beaucoup ri, et cela lui arrive si rarement, que c'était pour nous tous une véritable jouissance de lui voir un moment de distraction à ses peines. Ma femme jouait, à cause de sa rondeur actuelle, le rôle de M<sup>me</sup> Le Gras, maîtresse d'auberge à Avignon. Elle a pris à merveille l'accent provençal et a joué avec beaucoup de naturel et de gaieté. Elle était costumée parfaitement, avec un tablier vert, un bonnet à la provençale. Le vicomte a fort bien joué le rôle du niais, de M. Danières, et M. de Maillé fort bien aussi le rôle du sourd: ce sont les deux rôles principaux, le reste est remplissage. M. le duc de Berry jouait le rôle d'un riche bourgeois, de Doliban, et il était costumé aussi bien qu'on peut l'être: c'est être assurément bien déguisé, riche et bourgeois. Le tout a été parfait et j'en paierai les frais pour une guinée. Assurément, voilà ce qu'on peut appeler un innocent plaisir. Peut-être les méchants y donneront-ils le nom pompeux de fête: qu'y faire? Cela me rappelle l'importance qu'on voulait mettre à Cendrillon, jouée sans aucun frais, par des enfants. Ce souvenir pour nous seuls, je vous prie. Si on vous parle de tout cela, vous voilà bien instruite, et vous saurez ce qu'il y a à répondre, car je vous ai mandé l'exacte vérité.

J'ai remis à Monsieur lettres et mémoires pour Mittau et pour Pétersbourg; mais je n'en attends pas grand'chose. Tout sera porté par M. le duc de Berry, qui partira dimanche, et fortement appuyé par les recommandations de Monsieur.

Nous attendons chaque jour des nouvelles d'Irlande, de Buonaparte et de Rustadt. Ce moment doit être décisif pour le salut ou pour la perte de l'Europe, car l'un et l'autre dépendent du rétablissement ou de la totale destruction de

notre monarchie. Il est inconcevable qu'on balance encore à prendre le seul parti qui puisse tout sauver. celui de se rallier enfin aux principes. et de faire triompher les rois contre les régicides. en reconnaissant et en rétablissant le nôtre. Tout ce qu'on fera hors de là n'amènera que malheurs et destruction, dissolution totale.

Adieu, chère maman ; je vous embrasse tous et toutes du plus tendre de mon cœur.

Aucune nouvelle encore de M. Mellish. J'ai chargé Ser-rant de traiter pour moi avec lui et MM. Pollard et Cooper, conjointement au comte de Duras. De cette décision dépendra notre sort. Il me paraît bien difficile qu'on nous refuse, sur le travail de nos nègres, une pension alimentaire. M. le duc de Bourbon vous communiquera sans doute la lettre que je lui ai écrite hier. En attendant, ayons recours aux amis, s'il en est encore. Lord Moïra ne refusera pas quelques légers secours. Je vais vendre mon piano pour gagner du temps ; il ne me reste plus que cela à sacrifier, et c'est un vrai sacrifice. car Pauline accompagnait ma femme, qui faisait des progrès. Nous ne chanterons plus.

---

## CCXVI

### M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Evacuation de Saint-Domingue par les Anglais. — Anniversaire du petit Charles. — Vente d'une bague.

Edimbourg, ce 27 octobre 1798.

Chaque jour ajoute donc à nos peines ! Nous voilà sûrs du désastre que nous redoutions, et, pour que notre tourment soit plus cruel encore, il s'y joint de ne pas savoir pourquoi cette inconcevable évacuation s'est faite, et com-

ment, à quelle condition, sous quelle garantie elle a été opérée. Nous sommes donc à la fois certains du malheur et incertains sur les causes, l'étendue, les résultats de cet affreux événement.

Rien de plus opposé que le rapport de M. de Contades et celui du chevalier.

Le premier mande : 1<sup>o</sup> Jérémie évacué le 17 août ; 2<sup>o</sup> tout le mois de septembre accordé pour évacuer le Môle ; 3<sup>o</sup> indépendance sous la protection de l'Angleterre, avec amnistie pour tout le monde et conservation des propriétés ; 4<sup>o</sup> stipulation qu'Hédouville sera chassé de l'île ; 5<sup>o</sup> renvoi d'un aide de camp d'Hédouville, que le général Maitland n'a pas voulu admettre à la négociation ; 6<sup>o</sup> que Fontenille reste au Môle et vient d'y louer une maison fort chère ; 7<sup>o</sup> que le brigadier général Spencer reste au Môle pour être chargé de l'évacuation du Môle, pour laquelle on a stipulé tout le mois de septembre.

Le chevalier au contraire semble indiquer que Saint-Domingue est à la République, puisqu'il dit : « *M<sup>lle</sup> de Duras (1). restée en France, aura à elle seule la jouissance de l'habitation.* » Pourquoi aurait-elle seule cette jouissance, si l'indépendance sous protection de l'Angleterre avait lieu ?

Tels sont les faits qu'il faut éclaircir, avant d'avoir une opinion arrêtée relativement à la possession des 112 nègres transportés à la Jamaïque.

Je pense donc, ainsi que je l'ai mandé à cher père, qu'il faut faire part à M. de Duras du fait matériel du transport de 112 nègres à la Jamaïque, mais qu'il serait inutile et déplacé de lui faire part des réflexions exclusives pour lui, comte de Duras, que le chevalier ajoute à sa lettre. Cela seul pourrait le faire clabauder, mais non le fait, qu'il faut bien qu'il sache et qu'il serait injuste de lui cacher.

(1) *M<sup>lle</sup> de Duras*. Fidèle-Joséphine-Maclovie, fille de Charles-Armand-Fidèle de Durfort, comte de Duras, et de Marie-Joséphine Rigaud de Vaudrenil, sœur de M. de Vaudrenil. Elle épousa en émigration le comte Alexis-Charles-Félix de Rotalier, major dans l'armée de Condé.

Dès que je serai plus instruit de la manière et des conditions de cette évacuation et du traité conclu, je vous manderai du fond de ma conscience ce qui me paraîtra juste, et je soumettrai cette opinion au jugement de Calonne et de M. Bertrand, auxquels je demanderai conseil sur ce que je dois faire, selon les règles de la justice la plus impartiale. Je consulterai aussi Serrant, que je prierai de mettre toute partialité et tout intérêt fraternel de côté. Mais nous n'en sommes pas encore là, puisqu'il faut préalablement connaître les conditions du traité pie.

Somme toute, cet événement est affreux, et un pareil traité est un abandon. Ce sera le billet de La Châtre. Tout aboutira par l'égorgement des blancs et par l'établissement d'un empire d'Africains, dont Saint-Dominigue sera la métropole et d'où partira la flamme qui incendiera la Jamaïque et, par suite, tout l'archipel américain.

Un seul espoir me reste, c'est que tout le mois de septembre est donné au brigadier général Spencer pour l'évacuation du Môle; que c'est un officier plein de valeur et d'honneur, indigné sans aucun doute de cette opération abominable; que, pendant le mois de septembre, le général Knox doit arriver au Môle. Qui sait si, maître encore du Môle, le général Knox voudra exécuter l'évacuation du Môle, dont la possession seule peut servir de garantie à l'exécution fidèle du traité quelconque qui aura été stipulé? Voilà la seule pensée sur laquelle je peux encore me reposer, car, sans cela, je n'aperçois qu'horreur, désastres pour nous, et honte et malheur pour l'Angleterre. Attendons, — patiemment, s'il est possible, — que ce traité soit bien connu, et ce que produira l'arrivée de Knox. Je me refuse encore à croire notre total abandon, consenti par le souverain qui nous avait admis au nombre de ses sujets.

Au reste, rassemblons toutes nos forces pour chercher des consolations dans la face plus favorable que prennent les affaires générales. Que notre monarchie soit rétablie, et alors ma femme, mon Charles, ma famille auront une patrie, un Roi, des protecteurs que l'honneur et



la fidélité leur assurent. Quant à moi, j'ai vécu; tous mes vœux sont pour des objets si chers.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Charles, et Monsieur, son auguste parrain, daigne venir passer la journée chez moi et y entendre un peu de musique. Charles paraîtra en culottes et avec un petit frac de drap écarlate, qui lui sied à merveille, car tout lui sied. On me dira peut-être que c'est se bien presser de le mettre en culottes. Je répondrai que je n'ai pas de quoi faire un trousseau au petit ou à la petite qui va arriver, et qu'il faut que les robes de Charles lui servent.

Adieu, chère maman. Je suis soulagé d'un grand poids, en sachant que notre chevalier se porte bien, et pénétré jusqu'aux larmes des soins qu'il se donne pour nous; mais je préférerais de le serrer dans mes bras.

Dites à M. le duc de Bourbon que ma femme ou moi nous aurons l'honneur de lui répondre demain ou après-demain. Aujourd'hui l'anniversaire de Charles absorbe tout notre temps et nos facultés.

Je souhaite bien que vous puissiez tirer quelque parti de ma bague pour payer Rentz et French. Je suis très fâché que les affaires de Léonard aient mal tourné.

Adieu, chère maman; recevez nos embrassements, même ceux de Charles, et distribuez-les à tout ce que de raison.

Je pense que papa pourrait aller chez M. Maitland le remercier des bontés qu'il a eues pour son fils, et des services personnels qu'il m'a rendus; ces remerciements peuvent être au nom de papa et au mien. Cela va mieux qu'une lettre impossible à écrire dans cette circonstance et avant d'être instruit.

Adieu, encore une fois. J'espère que bon Philippe est tout à fait quitte de ses douleurs.

Sachez pourquoi Régnier (1) ne m'écrit pas; il me doit

(1) *Régnier*, propriétaire à Saint-Domingue, ancien conseiller à la cour des aides à Paris, « homme de beaucoup d'esprit, de manières aimables et d'une éducation distinguée. » (MONTLOSIER, *Mémoires*, t. II, p. 308.) D'après Guilhaemy (p. 154, note), il avait fondé à Londres le *Courrier d'Angleterre*, journal qui était continuellement aux prises avec l'*Ambigu* de Peltier.

réponse à deux ou trois lettres. Mais ce qui m'étonne encore plus, c'est que Calonne ne m'écrit plus depuis trois ou quatre mois, et ne répond pas à mes lettres.

---

CCXVII

M. DE VAUDREUIL A M. DE SALIS-MARSCHLINS

Compliments et souvenirs. — Proposition de mettre le comte d'Artois à la tête de la levée en masse des Suisses. — M. de Salis peut être le Monck de la France (1).

Edimbourg, 30 octobre 1798.

De toutes les nouvelles qui, depuis quelque temps, présagent la fin du règne des scélérats, celle qui a fait la plus vive sensation ici, mon cher baron, et qui ranime le plus nos espérances, c'est la levée en masse de vos braves compatriotes, et le choix qu'ils ont fait de vous pour les commander. Vous voilà donc dans une évidence telle que je vous désirais depuis longtemps, d'après ma connaissance de vos nobles sentiments, et ma confiance en vos talents militaires. J'augure bien de cette circonstance pour votre gloire personnelle, pour le salut de votre pays, et pour celui du monde qui me semble attaché à la barrière que vous opposez aux forfaits et à l'usurpation. Je m'empresse de vous faire cet hommage du fond de mon cœur, et j'ose me flatter que l'amitié que vous m'avez témoignée, et celle que j'ai pour vous depuis longtemps, et qui s'était accrue pendant mon séjour à Naples, vous rendront sensible à ce sincère hommage. J'y joindrai une assurance qui, sans aucun doute, vous sera agréable, c'est que les sentiments que je vous témoigne sont partagés ici par le loyal prince auquel j'ai consacré ma vie. C'est de son aveu, et par son désir, que je vous écris, et nous char-

(1) Sur M. de Salis, V. t. 1<sup>er</sup>, p. 105, note 1.

geons le baron de Castelneau de vous faire parvenir ma lettre avec toutes les précautions de la prudence.

Certes, vos vœux pour le rétablissement de la monarchie française sont aussi ardents que lesmiens : il vous est démontré comme à moi qu'il est nécessaire à l'équilibre du monde, à la sûreté de votre pays et à la pacification générale, si nécessaire à tous, et qui ne peut avoir lieu avec ce monstrueux gouvernement dont le système est de tout détruire, et le principe est de fouler aux pieds tout principe, toute promesse, tout traité. Il faut donc que la nouvelle coalition qui se prépare, et dont vous et vos braves compatriotes allez être l'avant-garde et le plus ferme appui, tende à ce but honorable, annonce franchement ce projet loyal, et qu'elle y reste fidèle. La France, indignée du joug qu'elle subit, du gouvernement sanguinaire qui l'opprime, se ralliera à vous en tout ou en partie, dès qu'elle verra, dès qu'elle croira que ce n'est pas à son territoire, mais à ses tyrans que vous déclarez une guerre juste, nécessaire, religieuse. Mais elle se défendra avec fureur, si elle croit que la coalition veut la conquérir. Voilà ce que l'expérience a démontré ; il faut donc qu'elle ratifie le principe et la politique suivis jusqu'à cette époque.

Quel est le meilleur, le seul moyen d'inspirer cette confiance à l'intérieur de la France ? N'est-ce pas de lui montrer un Bourbon à côté de vous ? Quelle plus sûre garantie de la pureté des intentions que de présenter à la France le colonel général des Suisses tenant d'une main l'épée qui menace les tyrans, et de l'autre la branche d'olivier destinée aux fidèles et aux repentants ? Mais pour que ce moyen produise un effet plus décisif, il faut que vous et vos braves compatriotes vous demandiez vous-mêmes cette présence influente, que vous l'appeliez au milieu de vous. C'est le seul moyen peut-être de rallier aux principes toutes les puissances. Au premier mot, il volera vers vous sur les ailes de la gloire. Son nom et son exemple vaudront de nombreux bataillons. Quel beau rôle je vous propose de jouer, mon cher baron ! Je suis sûr que votre cœur et

tressaille. Soyez notre Monck, et vous serez notre connétable, et vous serez l'admiration, la gloire du monde.

Je ne vous demande pas de me répondre en détail, si vous y trouvez le moindre inconvénient : je vous demande seulement de m'accuser la réception de ma lettre, et un mot qui nourrisse mon espoir.

Je vous renouvelle, mon cher baron, l'hommage de ma profonde estime et de ma tendre amitié (1).

---

### CCXVIII

#### M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Nouvelles de la famille. — Les affaires de Saint-Domingue vont mieux  
— Post-scriptum de M<sup>me</sup> de Vaudreuil.

(Édimbourg), ce jeudi 17 janvier 1799.

En vérité, chère maman, j'avais bien besoin du repos que je goûte en ce moment et qui, je l'espère, durera ; car je succombais à toutes les différentes inquiétudes que j'ai éprouvées. Alfred (2), ma femme, puis Charles, tous malades, souffrants ; c'en est mille fois plus qu'il n'en faut pour accabler un cœur comme le mien. Dieu merci, tous les orages sont dissipés, et je suis content. Charles a pris hier de l'ipécacuanha, parce que son rhume lui donnait beaucoup de flegmes que ce remède lui a fait rendre. Aussi

(1) M. de Salis répondit à cette lettre le 6 décembre en déclinant l'honneur qu'on voulait lui faire, en disant qu'il s'était mis de lui-même à l'écart, et que l'Autriche avait pris la direction supérieure des opérations militaires.

(2) Victor-Louis-Alfred, second fils de M. de Vaudreuil, né le 31 décembre 1798. En 1830, au moment de la révolution de Juillet, il était premier secrétaire de l'ambassade de France à Londres et faisait les fonctions de chargé d'affaires ; il obtint, peu de temps après, la place de chargé d'affaires à Weimar, puis celle de ministre à Munich. Il est mort en 1831. V. à l'Appendice I le *Tableau généalogique*.

est-il très bien, très gai. Alfred se débarbouille, et vu la voracité avec laquelle il tète, il sera bientôt gras comme un petit veau de Pontoise.

C'est par hasard que je peux vous écrire aujourd'hui par le baron de Roll, qui part pour être en témoignage pour un de ses compatriotes. Je crois qu'il ne fera qu'un très court séjour à Londres et qu'il reviendra. Ne pourriez-vous pas m'envoyer par lui quelques livres de chocolat à la vanille d'Honorati?

Ne parlez pas de ce que je vais vous dire, parce que la duchesse de Buccleugh ne voudrait pas être citée ni qu'on citât M. Dundas; mais le ministre vient de lui mander que les affaires de Saint-Domingue vont beaucoup mieux qu'elles n'ont jamais été. D'obligeance, la duchesse m'a communiqué cet article; mais n'en parlez pas. Il faut n'y pas compter, mais remercier Dieu de tout ce qui arrivera de là d'heureux et d'inattendu. Voilà le parti que j'ai pris et que je tiens.

Adieu, chère maman. Joséphine veut terminer cette lettre et vous parler de Caroline (1). Vous nous auriez beaucoup inquiété, si je n'avais pas eu cette même maladie chez M<sup>me</sup> d'Andlau, à Verderonne (2): j'eus aussi du délire, mais ce n'est pas une maladie dangereuse; elle est finie le troisième jour. Je me rappelle que j'en fus très effrayé; en un quart d'heure je me trouvais couvert de boutons de la tête aux pieds, comme si on m'avait frotté dans des orties. Je me souviens encore qu'après cette épuration naturelle je me portai à merveille. J'espère que notre chère Caroline sera de même. Adieu.

*Ce qui suit est de l'écriture de M<sup>me</sup> de Vaudreuil.*

Je veux vous rassurer moi-même sur ma santé, ma chère maman. Le baron de Roll vous dira peut-être que

(1) *Caroline*, la jeune sœur de M<sup>me</sup> de Vaudreuil, à qui est adressée la lettre CCXX.

(2) *Verderonne*, village du département de l'Oise, à 9 kilomètres de Clermont.

j'ai été malade. Je veux vous dire que je ne le suis plus. J'ai eu, il est vrai, un accès de fièvre si violent que Forestier prétend n'en avoir jamais vu de si fort à une femme ; mais il n'en est plus question, et il ne me reste plus que de la faiblesse, qui va se dissiper, ayant à présent bon appétit. Il n'est pas étonnant que je me sois ressentie des peines que j'ai éprouvées, des larmes qu'elles m'ont fait répandre. Tout cela avait tellement allumé mon sang que la fièvre ne pouvait qu'être très violente. Mon cher Charles vient d'être très enrhumé. J'ai été obligée de lui donner l'ipécacuanha ; il l'a très bien supporté, et a été d'une raison étonnante pour boire du thé dans les intervalles ; un enfant de dix ans ne l'aurait pas été davantage. Il est très bien depuis hier et aujourd'hui ; mais tout cela m'a tellement tourmentée, que je n'ai retrouvé mon appétit que depuis hier, et ma fille, ma chère Caroline, n'a-t-elle pas aussi été malade ? En vérité, j'ai été trop éprouvée pour une suite de couches ; aussi il n'est pas étonnant que, dix-sept jours après, je ne puisse pas encore marcher ni me soutenir.

J'ai toujours oublié de vous demander, ma chère maman, si vous avez reçu une lettre que je vous écrivis en revenant de la messe de minuit. C'est le vicomte qui s'était chargé de la porter au paquet du secrétaire de Monsieur. N'oubliez pas de me dire si vous l'avez reçue.

Dites, je vous prie, à Rosalie d'écrire à sa mère : elle est désolée qu'elle ne lui ait pas souhaité la bonne année. Je voudrais, ma chère maman, que vous lui achetiez un chapeau de paille ou de velours, ou quelque chose pour une demi-guinée, de la part de sa mère, car je le mettrais à compte de ses gages. Il faut que Rosalie lui écrive pour la remercier. Je n'ai pas pu écrire plus tôt pour tout cela, dont j'étais chargée depuis longtemps.

Adieu, ma chère maman. Je ne puis pas vous écrire plus longuement. le baron m'a promis de vous parler en détail de toute ma famille et de moi ; mais il s'étendra, je crois, davantage sur mon beau Charles, qu'il trouve charmant et

dont tout le monde est fol ici, à commencer par Monsieur, qui a la bonté de l'aimer réellement. et à finir par qui vous voudrez, car tout ce que je connais de la société a la bonté de jouer avec lui et de s'en amuser, tant on le trouve doux, gai et bon enfant. Sa petite maladie a affligé ses amis, qui sont venus le voir avec exactitude. Réellement, c'est un enfant charmant. M. de Vaudreuil en est fol, il ne peut s'en passer un instant. Mon pauvre petit Alfred a bien du chemin à faire dans le cœur de M. de Vaudreuil avant d'arriver au point où est Charles. Pour moi, je l'aime d'avance, comme toutes les bonnes mères: mais un père ne peut aimer ainsi. Quand m'enverrez-vous donc ses petites boucles? Remerciez Monseigneur de la part de Charles de ce joli présent, qui est utile et agréable; j'aurai l'honneur de lui écrire incessamment.

Remettez à M. Dutheil (1) ce que vous désirez me faire passer, en lui recommandant que cela ne me coûte rien. Faites-lui une belle visite pour cela: papa ni vous.....  
(*La fin de cette lettre manque.*)

---

## CCXIX

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE DE LA CHAPELLE

Recommandation en faveur de son cousin. — Protestations de dévouement.

‡

Édimbourg, ce 27 mars 1799.

J'ai recours à votre amitié, Monsieur le comte; je me plais à y compter, et je suis sûr que je la mérite pour celle

(1) *Dutheil* (Jean-François), né vers 1760, mort en 1822. Emigré en 1793, il était revenu en 1792, pendant la captivité de Louis XVI, et s'était exposé aux plus grands dangers pour communiquer avec le Roi: il avait même été arrêté dans la prison du Temple, et c'est par une sorte de miracle qu'il s'était tiré de cette arrestation, après quoi il était retourné en Allemagne. Il accompagna le comte d'Artois dans l'expédition de l'île Dyeu. Revenu avec lui en Angleterre, il fut chargé, conjointement avec le duc d'Harcourt, des affaires du Roi auprès du gouvernement anglais. Il ne rentra en France qu'en 1814, avec la famille à laquelle il était resté constamment fidèle. Il mourut dans le dénuement.



que je vous ai vouée. Monsieur a la bonté de demander au Roi son frère, avec beaucoup d'intérêt, le brevet de colonel pour le comte Philippe de Vaudreuil, mon beau-frère, âgé de trente ans. Je vous prie de considérer et de faire remarquer à S. M. que dans l'émigration il n'y a que trois personnes qui aient eu l'honneur de commander en chef les armées : M. le maréchal de Broglie, M. le maréchal de Castries pour les armées de terre, et le marquis de Vaudreuil, père du comte Philippe, pour les armées navales. J'ajouterai que le marquis de Vaudreuil, en récompense de ses services, avait eu la promesse du feu Roi que son fils serait colonel dès qu'il aurait vingt-trois ans. C'est pour l'aîné, le chef d'une race fidèle à ses rois et à l'honneur, que Monsieur veut bien demander avec chaleur à S. M. cette grâce déjà promise et qui aurait été effectuée à Coblenz même, en 1792, si j'avais été aussi ardent que beaucoup d'autres pour demander. Le mémoire que le marquis de Vaudreuil vient de me charger de remettre à Monsieur explique mieux que je ne le pourrais faire les services du comte Philippe et les titres sur lesquels mon beau-père fonde la liberté qu'il prend pour réclamer les bontés du Roi. Je me flatte de votre appui dans une occasion où il s'agit du bonheur d'un vieillard qui a eu une carrière aussi honorable que celle du marquis de Vaudreuil, et qui serait inconsolable, s'il ne recevait pas cette marque de la satisfaction du Roi pour ses longs, utiles et distingués services. J'ose dire que le chevalier Bayard ne méritait pas plus que mon beau-père le titre de chevalier sans peur et sans reproche.

Il faut espérer, Monsieur le comte, qu'enfin les puissances, éclairées sur leurs dangers, se réuniront contre l'ennemi commun et se rallieront aux principes de la justice et de l'honneur, en mettant notre Roi et nos Princes dans une évidence et une activité, qui seules pourront donner confiance et appui aux royalistes et aux mécontents de l'intérieur de la France et y produire des diversions utiles au grand but du rétablissement de la monarchie française, si

nécessaire à l'équilibre politique du monde. Il n'y a pas un autre moyen d'étouffer l'hydre révolutionnaire dont le souffle impur porte au loin la contagion. Malgré mes soixante ans, ma santé, parfaitement rétablie, me laissera assez de forces pour vivre et seconder le courage de mon auguste maître, et je sens redoubler mon ardeur en voyant approcher ce moment si longtemps attendu et si désiré. Paul I<sup>er</sup> s'ouvre une bien glorieuse carrière : une si noble et si vaste entreprise effacera la gloire de tous ses prédécesseurs, puisqu'elle a pour motifs la religion, la justice et l'honneur.

Je n'ose importuner S. M. en prenant la liberté de lui écrire à l'occasion du mariage de M. le duc d'Angoulême et de me joindre à mon beau-père ; mais je vous prie de mettre à ses pieds mon respect et mon dévouement sans bornes dont je me flatte qu'elle est bien convaincue.

Je vous renouvelle avec empressement l'hommage bien vrai du tendre et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

---

CCXX

M. DE VAUDREUIL A CAROLINE DE VAUDREUIL.  
SA BELLE-SOEUR

Folies royalistes de Caroline. — La remercie des soins qu'elle donne à ses enfants.

(Édimbourg), ce lundi 29 mars 1802.

C'est donc à Caroline que j'écrirai aujourd'hui, puisqu'*enfin* elle a bien voulu m'écrire. Qu'elle remarque ce mot : enfin, souligné, et elle y verra un petit reproche de ce que cette lettre est la première ; mais il n'y a que le premier pas qui coûte à faire, et j'espère que voilà Caroline lancée et m'écrivant tous les jours.

Vous vous moquez un peu de moi, chère petite sœur, et même de votre maman, de notre mutuelle inquiétude; cela s'appelle rire du bout des dents, car je suis persuadé que souvent vous êtes inquiète comme nous-mêmes.

Comment avez-vous pu croire que je ne parle pas de vous à Monsieur et de vos aimables folies royalistes? Comment pouvez-vous penser et écrire que j'oublie de donner une consolation à cet excellent prince en lui prouvant que des vœux ardents sont encore formés pour lui et contre ses ennemis, et cela, surtout au sein de ma famille? Je l'ai touché et à la fois fait rire par vos jolies extravagances.

Mille grâces, chère sœur, de vos soins pour mes enfants, mais ne leur donnez pas trop de bonbons. Charles fait-il des progrès dans la lecture et dans l'écriture? Je veux qu'à mon retour il lise couramment, et qu'il écrive un peu. Votre écriture s'est bien formée; elle est jolie comme vous.

Si le fromage n'est pas parti, Saint-Louis peut le remettre à M. Dutheil, qui en a déjà envoyé un pareil, et qui est arrivé en très bon état; mais je juge que mon conseil ne vous arrivera qu'après le départ du fromage.

Ma santé est beaucoup meilleure; mais je ne me porterai tout à fait bien que lorsque Victoire (1) sera réunie à nous et lorsque la santé de papa sera entièrement rétablie par les beaux jours. Il faudrait encore bien des choses pour que ma santé fût inaltérable; d'abord Philippe marié et revenu à Londres, y menant sa femme. Peu de temps après, je veux qu'il se présente un parti avantageux pour une petite folle, nommée Caroline; et puis Saint-Dominique sauvé, mes biens rendus à ma femme et à mes enfants, la monarchie rétablie, et ma totale conversion. Ainsi soit-il!

Je vous joins ici un petit mot pour M. de Régnier; faites-le-lui porter, je vous prie.

M<sup>me</sup> de Polastron et Louis me chargent de vous remer-

(1) M. de Vaudreuil, qui jusqu'ici appelait toujours sa femme Joséphine, l'appellera dorénavant dans toutes ses lettres Victoire.

cier de votre souvenir et de vous assurer de leur tendre amitié.

Je vous embrasse, chère sœur, de tout mon cœur, et je vous charge d'embrasser pour moi papa, maman et mes enfants.

---

CCXXI

M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE  
DE VAUDREUIL

M<sup>mes</sup> de Serrant et de Fontenu. — Nouvelles de Monsieur.

(Edimbourg), ce samedi 17 avril 1802.

Mes dernières lettres vous auront prouvé, ma chère maman, qu'après un moment d'humeur je suis revenu à des sentiments de justice pour M<sup>me</sup> de Serrant (1); mais il n'en est pas de même pour Monsieur. Il se fait pauvre pour se dispenser d'être obligeant, et ce sont ses bavardages qui nous ont fait plus de mal que tout le reste. Quant à M<sup>me</sup> de Fontenu (2), je ne la connais pas, et je la croyais riche, et ma femme était dans la peine. J'ai passé le but, et je m'en repens. Oui, je me calmerai, ou du moins j'y travaille: mais ce n'est pas une tâche facile.

J'ai adressé l'hommage de votre intérêt et de celui de papa à Monsieur. Il me charge de vous en remercier et de vous dire qu'il y compte bien. Je ne l'ai jamais vu si profondément affecté qu'il l'est depuis quinze jours, et je ne suis pas en état de lui donner des consolations, car je vois encore plus en noir que lui. Quand le chef même de

(1) Sur M<sup>me</sup> de Serrant, ci-devant Valady, V. page 192, note 2.

(2) M<sup>me</sup> de Fontenu. La mère de la marquise de Vaudreuil était Marie-Jacob de Fontenu, mariée à M. de Roquefort, marquis de Marquin. V. l'Appendice I.

l'Église abandonne les intérêts de la religion et la cause des rois, sur qui peut-on à présent compter (1)?

Pas un mot de Régulier. J'avoue que je n'y conçois rien. Je lui ai écrit : peut-être enfin me répondra-t-il.

Voulez-vous bien envoyer cette lettre chez M. de Mortanges, près de mes enfants ?

Il n'est donc plus de printemps ; il n'a pas encore paru ici, et je me flattais qu'à Londres il n'en était pas de même et que papa se promenait au soleil. Vous m'affligez en me mandant le contraire. J'ai pris le parti de sortir malgré le froid, et je m'en trouve mieux pour mes maux de tête. Hier, il a fait un temps passable, mais l'hiver est revenu aujourd'hui.

La peine que Monsieur a éprouvée m'a empêché de lui parler de l'arrangement pour la veuve de Toulan (2) : mais je prendrai mon temps pour y revenir.

Adieu, chère maman ; je vous embrasse tous et toutes du plus tendre de mon cœur.

---

## CCXXII

### M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Affaires de M. de Vaudreuil à Saint-Domingue. — M<sup>me</sup> de Champcencz. — Amnistie pour les émigrés.

Édimbourg, ce 6 mai 1802.

J'attends avec impatience la lettre que vous m'écrirez, ma chère maman, après que vous aurez lu et médité celle

(1) Le Concordat, signé à Paris le 13 juillet 1801, ratifié par le Pape le 15 août, a acquis force de loi en France au commencement d'avril 1802.

(2) *La veuve de Toulan*. Françoise-Germaine Dumasbon, veuve de François-Adrien Toulan, membre de la Commune de Paris, l'un des commissaires chargés de surveiller la famille royale détenue au Temple ; il s'est entendu avec M. de Jarjayes pour faire évader la Reine et ses enfants ainsi que Madame Elisabeth. Il fut guillotiné le 30 juin 1794. V. sur cet émuvant épisode de la Révolution P. Gaxtor, *Un complot sous la Terreur*, Ollendorf, 1889.

que je vous ai envoyée décachetée pour Victoire. Plus je réfléchis, et plus il m'est démontré que nous n'avons pas un autre parti à prendre, pour quelque temps du moins, que celui que je lui conseille. Calcul d'argent, calcul de bonheur, calcul pour l'avenir, tout se trouve dans ce plan, et je serais au désespoir que ma femme s'y refusât. Je lui ai encore écrit directement d'ici sur cet objet, et plus fortement même que dans la lettre que vous avez lue. Aidez-moi à la persuader sur ce point important. Depuis que, me détachant absolument de moi-même, j'ai fait tous mes sacrifices au bonheur de ma femme et de mes enfants, j'éprouve un calme que, depuis bien longtemps, je n'avais pas connu, et j'ose croire que mes motifs sont approuvés et inspirés par le ciel même.

Quand je ne jouirais que par intérêt pour M<sup>lle</sup> de Duras que mon habitation de la Croix-des-Bouquets fût sauvée de l'incendie, ce serait un véritable bonheur. Il sera bien plus grand encore, si dans la suite ma femme et mes enfants peuvent en tirer quelque parti. Et de plus, je me réjouis que mes bons nègres échappent au malheur; ils sont bons sans doute, puisqu'ils n'ont pas incendié comme les autres. Ne pourriez-vous pas voir M. O'Gorman (1) pour savoir de lui si son bon père lui a écrit la même chose qu'à M. de La Cour? Deux autorités valent encore mieux qu'une pour se livrer à quelque espoir.

Oui, j'ai reçu une lettre de Le Cesne et une de Charmilly. Le premier s'excuse d'avoir retiré ses fonds de chez M. Mellish, c'est-à-dire mille livres sterlings, croyant qu'il en resterait encore assez pour assurer ma pension. Il avait, dit-il, besoin de ses fonds pour son acquisition, et, comptant que ses sucres et cafés seraient mieux vendus par MM. Mellish, il était persuadé qu'il leur resterait plus qu'il ne fallait pour ne pas me laisser manquer. Le vieux Gautier, qui loge et vit chez Le Cesne, m'écrit pour appuyer

(1) L'un des deux fils du comte O'Gorman (V. t. I<sup>er</sup>, p. 264, note 1). C'est dans la première moitié de l'année 1802 qu'eut lieu l'expédition envoyée à Saint-Domingue par Bonaparte sous les ordres du général Leclerc.

ce que me mande Le Cesne, et m'assure que Le Cesne est pénétré de douleur des reproches que je lui fais, et des défiances que je lui laisse entrevoir; ensuite, des protestations de la part des deux d'un attachement admirable et d'un intérêt éternel. Ce n'est pas tout. Pour réparer, dit Le Cesne, le déficit que j'éprouve et l'embarras où je dois être, il m'envoie une lettre pour un homme considérable, dans laquelle il le prie de me payer (à son compte de lui, Le Cesne) la somme de cent livres sterlings. Il y a plus d'un mois que j'ai fait remettre cette lettre à son adresse, mais sans écrire moi-même, parce que je ne voulais pas embarrasser la personne et paraître instruit de la lettre de Le Cesne. Je me doutais que c'était une vraie gasconnade de Le Cesne et qu'il n'avait aucun crédit ouvert vis-à-vis de cette personne, et en effet je n'ai entendu parler de rien. Depuis cette première lettre de Le Cesne, j'en ai reçu, il y a huit jours, le duplicata et celui aussi de la lettre qu'il écrit à cette personne. Il y ajoute un post-scriptum. dans lequel il me mande qu'au lieu de cent livres sterlings, il prie qu'on me remette cent cinquante livres sterlings (à son compte de lui, Le Cesne), et qu'il prie qu'on lui indique une maison de commerce autre que celle de MM. Mellish, qui puisse me payer (toujours à son compte) ma pension tous les mois. J'ai encore envoyé cette lettre à son adresse, mais toujours en observant le même silence, et je prévois qu'elle ne produira pas plus d'effet que la première, sûr, comme je le suis, que Le Cesne n'a aucun crédit ouvert avec cette personne.

Charmilly, de son côté, me mande que Le Cesne est un vrai scélérat, qu'il m'a trompé et me trompe, qu'il a fait une détestable acquisition et qu'il est entièrement ruiné. Gardez tout cela pour vous seule. Il ajoute que Le Cesne l'a manifestement volé, et qu'il reste pour lui intenter un procès. Il veut que je me joigne à lui pour l'attaquer en justice, et que je parte aussitôt pour la Jamaïque, afin de suivre moi-même cette affaire. A cela, j'ai répondu que je ne veux pas achever ma ruine en intentant un procès rui-



neux et interminable : que ni ma position, ni ma santé, ni mes devoirs ne me permettent d'aller à la Jamaïque ; que je n'ai pas un écu pour entreprendre un pareil voyage, ni pour entamer un pareil procès, et que j'aime mieux tout perdre, tout abandonner, que de m'embarquer dans une pareille affaire. D'ailleurs la plus grande partie des nègres transportés à la Jamaïque ont déjà péri, et le reste menace de périr ; à peine en retirerais-je les frais du procès. Je mande la même chose à M. Dugrès, qui, *à mon grand étonnement*, ne m'a pas écrit un seul mot par les deux derniers paquebots, quoique Charmilly ait dû lui remettre ma procuration. Je n'entends rien à tout cela ; mais je sais que, pour attaquer un homme en justice, il faut être sûr qu'il a volé et avoir beaucoup d'argent pour suivre l'affaire et souvent pour en retirer très peu. Je crains, et je serais au désespoir, que Charmilly ne mette à tout cela trop de violence. Il a affaire à un homme bien fin, et lui, Charmilly, ne l'est pas autant ; il est loyal, mais emporté.

Le Cesne aussi m'engage à partir pour la Jamaïque, afin, me dit-il, de terminer nos comptes à l'amiable et d'être à portée de me donner de nouvelles preuves de son dévouement. Je n'ai pas répondu à Le Cesne, mais j'ai répondu à M. Gautier, d'une manière polie, mais vague, en lui disant que, si les reproches que j'ai faits à Le Cesne ne sont pas fondés, je m'en repens : que, s'ils ont quelque fondement, je veux les oublier, et je lui en explique les motifs, qui sont moraux et chrétiens. J'ajoute que j'ai envoyé les deux lettres de Le Cesne à leur destination, la première il y a un mois, et que je n'ai pas entendu parler de la personne ; que j'envoie le duplicata à sa destination, mais sans croire qu'il produise aucun effet. Tout cela m'avait produit une agitation que je ne peux vous peindre, et je ne l'ai calmée qu'en mettant tout au pied de la croix et en me résignant.

Oui, j'ai reçu une lettre de M<sup>me</sup> de Champcenetz, et je lui ai répondu : mais ne lui écrivez pas : cela ne serait bon

qu'à lui faire peur et peut-être à la compromettre. Elle me fait des reproches d'indiscrétion, et dit que je suis la cause de son malheur. Elle est en effet malheureuse, et je dois lui pardonner d'être injuste. Cela m'a aussi beaucoup affecté; mais il n'est sur la terre qu'un moyen de tout supporter; je le prends, et, Dieu m'aidant, je le suivrai.

Vous devez avoir vu mon cher Jules (1). Il me manque beaucoup ici; tout jeune qu'il est, son cœur savait m'entendre. Ma lettre ne partira que demain; j'y ajouterai un mot, après avoir reçu mes lettres, s'il m'en vient.

*P.-S.* — Avez-vous vu rien de pareil, de plus dur, de plus humiliant que cette amnistie (2)? Cet homme veut avilir tout ce qui le condamne, les rois, la religion et les sujets fidèles. Et on me verrait là? Non, non! Pardonne-le-moi, ô mon Charles, ô mon Alfred! du moins vous n'aurez pas à rougir de mon parjure.

Ce vendredi.

Point de lettres ni de Victoire, ni de vous, ni de personne. Je vais passer une douloureuse journée. Puisse demain mon réveil m'apprendre que tout ce que j'aime se porte bien! Caroline ne pourrait-elle pas vous suppléer quand vous n'avez pas le temps de m'écrire? Je vous embrasse tous du plus tendre de mon cœur.

---

### CCXXIII

#### RÉFLEXIONS POLITIQUES

Soumises à Sa Majesté (Louis XVIII).

Nous ne pouvons plus lutter à force ouverte contre la révolution qu'un usurpateur habile affermit chaque jour. La paix

(1) Jules de Polignac, second fils de la duchesse, futur ministre de 1830.

(2) L'acte d'amnistie pour les prévenus d'émigration, promulgué le 24 avril 1802.

est faite, toute honteuse, toute dangereuse qu'elle est pour l'Europe (1). L'épuisement des puissances, la lassitude des peuples, le besoin de reprendre haleine rendront cette paix plus ou moins durable. Le premier Consul ne songe qu'à profiter de la paix glorieuse qu'il a procurée à la France pour consolider son pouvoir. Tout est moyen pour lui et pour son ambition insatiable. Son hypocrisie s'empare de la religion même pour légitimer, en quelque sorte, le vol des propriétés et sa propre usurpation. Le chef de l'Église catholique, en sanctionnant la vente des biens du clergé, a rassuré les consciences des acquéreurs. Cette sanction, toute insuffisante qu'elle est pour des âmes pures et pour des hommes éclairés, aura un grand effet sur la multitude, qui ne raisonne pas, et, aux yeux de cette multitude, les acquéreurs jouissent en repos de conscience. Il faut voir le mal tel qu'il est, pour pouvoir y porter remède; ce n'est plus le temps des illusions; il ne faut pas s'en rapporter aux nouvelles et aux raisonnements des faiseurs de bulletins; il faut examiner les faits positifs, les résultats; il n'y a que cela de vrai.

Pourquoi donc continuer à répandre une tache d'infamie sur les pasteurs qui ont accepté des évêchés, sur tous les évêques démissionnaires, et sur les prêtres qui rentrent en France pour y reprendre leurs fonctions? Pourquoi exaspérer des hommes qu'il faut au contraire s'attacher par les plus forts liens, ceux qui, à la longue, auront le plus de moyens pour ramener leurs troupeaux aux vrais principes que la religion commande, et conséquemment à la monarchie? Pourquoi refroidir ou annuler leur zèle, au lieu de l'échauffer? S'ils ont une bonne intention (il y en a sans aucun doute parmi eux), il est injuste de les mal juger et maladroit de les entacher, puisque c'est diminuer leur influence. Pensent-ils mal? Alors il est impolitique d'irriter des hommes qui, calculant leur ambition, pourront un jour se retourner en faveur de l'autorité légitime,

(1) Paix de Lunéville, 9 février 1801. Paix d'Amiens, 25 mars 1802.

si on ne s'en fait pas des ennemis irréconciliables. Il faut considérer que l'état actuel des évêques est précaire, sans honneurs, sans richesses, sans cette considération nécessaire qu'ils avaient pendant la monarchie. Leur intérêt tend donc tout naturellement vers le rétablissement de la monarchie qui, ne pouvant avoir lieu par la force ouverte, ne peut revivre que par le retour de l'opinion. Les évêques conservent leur autorité, leur influence sur les curés et les prêtres qui peuvent avec sagesse diriger l'esprit public. Il est donc bien important d'avoir pour soi cette armée ecclésiastique, qui combat toujours et dont l'usurpateur veut s'emparer. Ne serait-il pas d'une grande prudence que le Roi lui-même autorisât les évêques qui ont refusé leurs démissions à les donner enfin et même à accepter des places ? Peut-on douter de l'emploi qu'ils feraient de leur pouvoir spirituel ? Pourquoi ne pas approuver la décision des casuistes, qui prononcent que le serment exigé est purement passif, qu'il n'attaque pas les consciences, et qu'il ne délie pas du premier serment fait au maître légitime ; mais qu'il n'est qu'une simple soumission à la puissance de fait, tant qu'elle existe.

Je passe à présent à la classe des émigrés laïques. Est-il possible de les empêcher de rentrer ? Il serait donc impolitique d'en témoigner du mécontentement. Le plus grand nombre est même forcé de rentrer, puisque les puissances étrangères qui donnaient asile et secours à un si grand nombre d'émigrés ecclésiastiques et laïques refusent déjà de continuer les secours et peut-être bientôt refuseront l'asile même. Serait-il juste, en ce cas, de les condamner ? Serait-il politique et juste d'exaspérer par le blâme tous ces êtres malheureux, dont le plus grand nombre est fidèle ? Ne vaut-il pas mieux leur montrer confiance en leurs sentiments, intérêt à leur bonheur, joie même de les savoir au sein d'une patrie où ils porteront leur amour pour leur Roi ? C'est ainsi qu'il faut les exalter, c'est ainsi qu'on échauffera leur zèle, qu'on leur inspirera le désir de faire naître d'heureuses circonstances, ou du moins

de les saisir lorsqu'elles s'offriront. Je voudrais même que le Roi allât plus loin, et qu'ils fussent autorisés à accepter des places. Ne vaut-il pas mieux qu'elles soient remplies par eux que par des ennemis ? Leur existence, leur discours détruiront à la longue l'opinion que la calomnie a répandue avec succès. Ils changeront cette opinion injuste qui n'a été que trop propagée et surtout par ceux qui rentrent avec l'idée qu'ils ont perdu aux yeux du Roi le mérite de leur fidélité. En les exaspérant, au lieu de les exalter, si ce n'est pas une injustice, c'est du moins manifestement une grande maladresse.

La force n'existe plus ; les puissances seront soumises ; Bonaparte est vainqueur ; il fait la loi aux gouvernements qu'il a vaincus, et, s'il en est parmi eux de bien intentionnés, il est positif qu'ils ne recommenceront pas la guerre pour notre cause. Dans cette cruelle position, il est de la sagesse de réprimer des mouvements d'indignation et de colère, justes en eux-mêmes, mais impuissants et nuisibles. C'est en France qu'il faut se conserver en grand nombre des partisans de toutes les classes, ecclésiastiques et laïques, car la France seule peut rétablir son souverain : il faut la mener à le vouloir, et pour parvenir à ce but, il faut exalter, et non exaspérer ceux qui pourront agir.

Mais, me dira-t-on, le mal est fait, et il n'est plus possible de le réparer. Voilà ce que je nie. Je pense au contraire que ce mal serait réparé de fait, si le Roi, pour l'intérêt de la religion (sans parler aucunement de celui de la monarchie) autorisait les évêques non démissionnaires à se démettre, par sa permission et d'après le vœu du chef de l'Église, des places qu'ils occupaient et qu'ils devaient à ces deux pouvoirs réunis. La déclaration du Roi ne serait pas difficile à faire et pourrait produire un très grand effet, en ne mettant en avant que le motif de la religion et de l'unité de l'Église catholique.

Cette déclaration (n'eût-elle d'autre but que de rappeler ses droits au souvenir d'une nation qui paraît les oublier) ne serait-elle pas d'une haute importance ? En parais-

sant céder à l'intérêt de la religion, le Roi n'obtiendrait-il pas l'avantage de réveiller l'amour de ses sujets et de leur faire sentir le remords et la honte d'obéir à un usurpateur étranger, qui se sert de la religion même pour affermir sa puissance ? Quel plus beau contraste à montrer au peuple que celui du souverain légitime ne s'occupant que de l'intérêt de la religion, tandis que l'usurpateur hypocrite ne veut que la faire servir à ses vues ambitieuses ? Quoi ! lorsqu'il est question du plus grand des intérêts, celui du rétablissement du culte catholique, le Roi ne parlera pas ? Il se laissera accuser ou d'insouciance pour un si grand objet, ou de menées sourdes pour le combattre ? C'est en quelque sorte donner sa démission de Roi. Son silence dans une circonstance aussi grave ne peut être bien interprété, et il semble se condamner lui-même à l'oubli... A l'oubli ! quand il a une si belle occasion de rappeler au souvenir des Français ses droits indestructibles : quand il peut donner une si grande idée de sa modération, de sa sagesse, de sa piété, et faire revivre le désir d'être gouvernés par elles !

Avec quelle rapidité le tyran marche au titre suprême qu'il ambitionne, pour éterniser l'autorité suprême dont il s'est déjà emparé ! Je me flatte qu'il s'est trop pressé ; qu'il a trop rapproché de son Concordat et de son hypocrisie religieuse le désir orgueilleux de son inamovibilité. J'espère que le Ciel qui, tôt ou tard, punit les superbes, lui a inspiré cette précipitation, ce mouvement d'orgueil, cette audace pour laisser enfin s'écrouler cette puissance d'argile. Mais c'est le moment où il est important que le Roi ne se laisse pas oublier, et qu'il ranime l'amour de son peuple par un acte de piété qui ne peut pas manquer son effet.

Mais, me dira-t-on, ce serait prendre une marche opposée à celle qu'on a prise dans cette grande affaire. Qu'importe ? Ne vaut-il pas mieux revenir sur ses pas que de continuer à marcher dans une fausse route ? N'y a-t-il pas un grand mérite à tout faire céder aux seuls motifs de

l'intérêt de la religion et de l'unité du culte catholique ?

Je me trompe fort si cette pensée, inspirée par mon pur zèle dans un moment aussi important, n'est pas faite pour fixer l'attention de Sa Majesté, qui y donnera par sa sagacité et ses lumières tout le développement dont elle me paraît susceptible.

---

## CCXXIV

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE DE STAHREMBERG (1).

Désir d'aller servir le gouvernement anglais à Saint-Domingue.

Ce 3 décembre 1803.

Je vous prie, Monsieur le comte, d'être bien convaincu de ma reconnaissance pour votre obligeant empressement à me transmettre la réponse très flatteuse de lord Auckland. Je suis bien sûr de la devoir à votre recommandation, qui me flatte sous tous les rapports. Si M. Addington attache quelque prix à une idée que vous avez jugée bonne, et si les circonstances permettent d'y donner de la suite, je serai ardent à employer les dernières années de ma vie à servir à la fois l'Angleterre et mon pays natal, ainsi que l'humanité souffrante dans la plus belle colonie des Antilles et la plus importante par sa grandeur et par sa position centrale. Si mes propositions sont acceptées, je ne me dissimulerai pas que je vous en devrai le succès,

(1) *Stahremberg*. Le comte (plus tard prince) Louis de Stahremberg, né en 1762, mort en 1833. Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Allemagne à Londres. — Ein durch seine Fatalitäten, Schulden, u. s. w. in seiner Art berühmter Herr. » (VENESE, *Geschichte des Oesterreich. Hofes*, t. IX, p. 452.) Il a eu deux fils qui n'ont pas laissé de descendance.



et il m'en sera plus doux. Si au contraire les ministres ne croient pas pouvoir y donner de la suite, j'aurai du moins l'avantage d'avoir prouvé ma reconnaissance et mon zèle et d'avoir été approuvé et servi par vous.

Daignez agréer, Monsieur le comte, l'hommage de ma sensibilité et celui de mon respectueux attachement.

Comte DE VAUDREUIL.

Madame la comtesse de Stahremberg a bien voulu me permettre d'aller entendre la messe chez elle le dimanche, et j'en profiterai demain, si cela ne vous importune pas. J'espère que vous serez plus content de l'état de l'intéressante malade. Je sais que M. Dundas n'en a aucune inquiétude. M<sup>me</sup> de Vaudreuil me charge de vous dire qu'elle partage bien vivement ma reconnaissance.

---

CCXXV

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Bruit d'un changement de ministère en Angleterre. — Souvenir de M<sup>me</sup> de Polastron. — Soumission aux décrets de la Providence.

Londres, ce 23 avril 1804.

Je te remercie de tout mon cœur de m'avoir donné de tes nouvelles. J'aurais voulu seulement qu'elles fussent meilleures; mais j'espère, mon ami, que les poudres et un peu de repos te remettront: j'ai besoin de compter sur cela.

Il n'y a rien de nouveau depuis ton départ. On répand un changement de ministère comme certain. Quels seront les collègues de M. Pitt? Je l'ignore. Que fera M. Pitt? Je l'ignore également.

Quant à moi, je remplirai mes devoirs avec persévérance, peut-être même avec zèle, parce que Dieu me l'ordonne et

que je dois lui obéir. Mais je sens chaque jour de plus en plus que le monde a complètement disparu pour moi ; il est si vrai, si profondément vrai que je n'y tenais que pour un seul objet (1) ! Pardon si je te répète ce que tu sais aussi bien que moi. Malgré le cruel état de mon cœur et de mon âme, ma santé est fort bonne. Je ne le conçois pas, et je crains que la Providence ne veuille prolonger mon supplice ; mais je me soumetts sans murmure à tous ses décrets, et j'espère que rien n'altérera ma résignation.

Dis bien des choses de ma part à ta femme, et embrasse tes enfants pour moi.

Adieu, mon ami : je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

---

## CCXXVI

### LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

Procès de Georges Cadoudal. — M<sup>me</sup> de Polastron.

Londres, le 18 mai 1804.

J'ai reçu hier, ma pauvre mère, votre lettre du 23 avril. Mon silence vis-à-vis de vous et de votre frère avait deux motifs : d'une part, je craignais d'être le premier à vous

(1) Il n'y avait pas un mois que M<sup>me</sup> de Polastron était morte (le 27 mars 1804), à Londres, dans Brompton Grove. *L'Annual Register* pour l'année 1804 (p. 479) nous apprend que l'enterrement se fit avec une grande magnificence. Le corps avait été embaumé et placé dans un cercueil de plomb, lequel était contenu dans une caisse en chêne recouverte de velours cramoisi et d'ornements « du meilleur goût ». Le transport du corps jusqu'au cimetière de Saint-Pancrace (où il a été déposé provisoirement jusqu'au moment où il sera possible de l'inhumer à Paris) s'est effectué dans l'ordre suivant : 1<sup>o</sup> deux employés des pompes funèbres ouvraient le cortège ; 2<sup>o</sup> ensuite venaient quatre prêtres en habits sacerdotaux ; 3<sup>o</sup> puis deux hommes portant l'urne qui renfermait le cœur de la défunte ; 4<sup>o</sup> le cercueil, recouvert d'un drap mortuaire, était porté par les amis de la défunte ; 5<sup>o</sup> enfin derrière le cercueil, marchaient dix-huit personnes en deuil.

instruire des dangers auxquels sont exposés des hommes aussi intrépides que dévoués, et, de l'autre, quelle consolation peut vous offrir celui qui n'en a plus aucune à recevoir en ce monde?

Le sort de nos malheureux amis (1) n'est point encore décidé. Ce retard me laisse un peu d'espoir, et peut-être notre cruel ennemi pensera-t-il qu'il est de son intérêt de montrer une sorte de clémence, surtout d'après ses nouveaux projets. Je n'ai pas besoin de vous dire que je le désire aussi ardemment que je puis souhaiter quelque chose.

Vous me demandez de vous ouvrir mon cœur. J'y suis porté par ma confiance en vous: mais, hélas! que puis-je vous dire, sinon que tout est fini pour moi, et que depuis le 27 mars (2) je n'ai plus sur la terre ni but, ni désir, ni espoir, ni même aucun sentiment. Elle réunissait tout; elle animait tout pour moi, et sa mort a rompu tous les liens de mon cœur, de mon âme et de mon esprit. Ah! ma pauvre mère! personne, non, personne au monde ne peut avoir une idée, que moi seul, de ce que cette créature angélique était pour moi.

Vous serez étonnée d'après cela que j'existe, que je puisse vivre avec des humains, que ma santé se soutienne, et que je me sente même encore la force de remplir les devoirs de mon état. Eh bien! apprenez que c'est elle, et toujours elle qui m'inspire: c'est son exemple que je m'efforce de suivre; ce sont les grandes leçons qu'elle m'a données qui font ma règle: c'est enfin la ferme confiance de la retrouver un jour qui me fait supporter tout ce que l'anéantissement de mon existence a de pénible et de déchirant. Sans cela, — c'est-à-dire sans la Providence qui m'a parlé par sa voix. — soyez certaine que mon supplice serait déjà fini.

Malgré l'excès de mon malheur, croyez bien, ma pauvre

(1) Il est question du procès de Georges Cadoudal, dans lequel étaient impliqués deux des fils du duc de Polignac.

(2) Date de la mort de M<sup>me</sup> de Polastron. V. page précédente.

mère, que mon cœur n'est pas fermé aux peines de mes amis, et que je pense sans cesse à l'état cruel de votre frère. Je reconnais bien son âme à la manière dont il nous parle du danger affreux de ses enfants; excellent homme! Je sens que je pourrais avoir encore un moment de satisfaction, si j'apprenais qu'ils ont échappé à la rage du tigre.

Comme je ne doute pas que votre frère ne vous ait déjà rejoint, et que cette lettre est pour lui autant que pour vous, je ne lui en écris pas d'autre aujourd'hui, et je vous prie de lui remettre ou de lui envoyer celle-ci.

Où, ma pauvre mère, nous sommes bien cruellement malheureux, bien barbaquement déchirés: mais croyez qu'il est possible de se soumettre à la Providence et de s'abandonner à la résignation, puisque j'existe encore.

Parlez de moi à cette pauvre petite Aglaé (1). Corisande (2) est bien gentille, mais je voudrais qu'elle soit avec la Reine ou avec vous. Quelles pertes elles ont faites!

Adieu, ma pauvre mère; aimez-moi: plaignez l'être le plus malheureux, et croyez que ma bien tendre et bien constante amitié ne finira qu'avec moi.

Je ne sais pas où nous en sommes pour les cent ducats que vous devez recevoir par an. Mandez-le moi, je vous en prie, afin que je puisse donner des ordres en conséquence.

---

## CCXXVII

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Insiste pour l'accompagner dans son voyage en Suède.

Twickenham, juillet 1804 (3).

Non, Monseigneur, je ne peux pas me regarder comme refusé pour la demande que je vous ai faite de vous sui-

(1 et 2) Aglaé et Corisande, deux filles du duc de Guiche. La première fut successivement la femme du général russe Davidov et du maréchal Sébastiani; la seconde épousa lord Tankerville.

(3) Cette lettre est publiée d'après un brouillon de l'écriture de M. de Vaudreuil.

vre dans votre voyage à Varsovie (1), s'il a lieu. Je vous avouerai même avec franchise que j'ai été affecté de la froideur avec laquelle vous m'avez répondu sur ce sujet. Moins que jamais je ne veux m'enorgueillir sur le peu que je vauz; mais, en fait de sentiment, de dévouement, je ne puis le céder à personne au monde, et, quant aux moyens d'utilité, je ne veux pas non plus me classer au-dessous de ce que je me sens. De tous ceux que vous pouvez mener avec vous (je ne parle pas de vos capitaines des gardes), je suis peut-être le seul contre lequel le Roi n'a point d'injustes préventions, et je ne crois pas pouvoir nuire par mes manières et par mes principes à ce parfait ensemble, qu'il est si désirable d'établir entre le Roi et vous. On ne craint pas mon ambition, et on rend justice (j'en suis sûr) à la pureté de mon attachement. Il suffit que ce voyage ait quelques dangers pour me donner le désir et, j'oserais dire, le droit de les partager avec vous. Quant à ma santé, elle n'est point un obstacle. La mer ne m'incommode point, et je souffrirais plus de votre absence, de mes inquiétudes et du chagrin d'avoir été refusé, que je ne pourrais souffrir de quelques fatigues que je suis plus que jamais en état de supporter. C'est donc avec toute la chaleur possible que je prends la liberté d'insister en cette occasion, la dernière peut-être qui se présentera à mon zèle. Consolez un serviteur, et daignez rassurer un ami, que vous avez, je l'avoue, sensiblement affligé. Me regardez-vous donc comme un homme fini et devenu tout à fait inutile? Ah! MONSEIGNEUR, mon amour pour

(1) Les différents événements qui avaient marqué la première moitié de l'année 1804 (en février le procès de Moreau, Pichegru et G. Cadoudal, le 21 mars la mort du duc d'Enghien, le 18 mai la proclamation de l'Empire) avaient fait désirer à Louis XVIII une entrevue avec son frère. Elle n'eut lieu qu'un mois d'octobre de cette année, et non pas à Varsovie, mais à Calmar en Suède.

A Calmar, furent arrêtés, d'un commun accord entre les deux frères, les principes qui devaient présider à une restauration de la monarchie des Bourbons. Ils furent rendus publics par la déclaration de Louis XVIII, datée du 2 décembre 1804, sans indication de lieu. Des le 5 juin 1804, Louis XVIII avait protesté auprès de toutes les cours contre la proclamation de l'Empire. (V. E. DAUBET, *Les Bourbons en Russie.*)

vous est un feu sacré, qui ne s'éteindra qu'avec ma vie et qui me donnera toujours des facultés pour vous bien servir tant que j'existerai. Je ne peux me ranger dans la classe où peut-être quelques personnes voudraient me ranger : et j'ose croire que la voix publique m'en dédommage. Mais c'est surtout près de vous que je désire conserver mes anciens droits, et j'ose en appeler à votre cœur et à vos souvenirs. Je ne crois pas qu'il me soit nécessaire de vous renouveler l'assurance que mon premier sentiment est pour vous par devoir, par tendresse et par reconnaissance.

---

## CCXXVIII

### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Le voyage est encore incertain. — Exécution de Georges et de ses co-accusés.

Londres, 8 juillet 1804.

Tu es un drôle d'homme; mais sois sûr, mon ami, que ta lettre est loin de m'avoir fait de la peine. A présent, je te dirai : 1<sup>o</sup> que mon voyage est encore très incertain : 2<sup>o</sup> que, si je le fais, il sera très court : 3<sup>o</sup> enfin que mon projet, si je fais le voyage, est d'aller tout seul avec mon fils et une ou deux personnes insignifiantes pour les affaires. Je pense que je n'ai besoin que de moi dans cette occasion, et que j'en serai plus fort. Voilà, mon ami, pourquoi je t'en ai parlé légèrement : mais crois que je n'en suis pas moins sensible à ce qui me prouve que tu m'aimes bien.

On a répandu hier que le malheureux Georges avait péri avec onze autres, et que ceux qui ont eu leur grâce étaient condamnés à quatre ans de prison. Cela ne s'est

point confirmé aujourd'hui : mais je crains bien que la chose ne soit que trop vraie.

Adieu, cher ami : je te ferai dire quand j'irai te demander à déjeuner ; mais ce ne sera pas de quelques jours.

---

CCXXIX

M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Insiste de nouveau pour accompagner le prince dans son voyage.

Twickenham, juillet 1804 (1).

C'est ce que M. le duc d'Orléans m'a communiqué, Monseigneur (et il m'a dit vous en avoir parlé), qui m'a décidé à insister vivement pour avoir l'honneur de vous suivre dans votre voyage, s'il a lieu. Il paraît que c'est de bon lieu qu'il a reçu l'avis des dangers qu'il allait courir dans sa course, dont Buonaparte est instruit, et vous voulez que je renonce à vous accompagner, lorsque les dangers sont encore plus grands pour vous que pour lui ! Il faudra bien me soumettre à votre volonté ; mais j'en serai bien malheureux, et j'appelle encore de cette détermination et de ce refus.

Vous m'auriez bien mal entendu, Monseigneur, si vous m'aviez cru la prétention de vouloir être de quelque chose dans votre entrevue et dans vos conversations avec le Roi. Je sais parfaitement que pour cet objet vous n'avez besoin de personne, et que, seul (comme vous me le dites), vous n'en serez que plus fort ; mais je dis que ma présence ne déplaira pas, parce que j'ai la certitude que les injustes préventions que le Roi a contre d'autres n'existent pas pour moi. Il n'en résultera donc que le très grand avan-

(1) Imprimé d'après un brouillon de l'écriture de M. de Vaudreuil.



tage pour moi de vous suivre, de veiller sur vous, de pouvoir vous être de quelque utilité pour les écritures, pour les rédactions, s'il y en a à faire.

En outre, il se peut, si le Roi changeait de place et si vous le suiviez dans les premiers moments de son établissement soit en Suède, soit en Russie, il se peut, dis-je, qu'alors il vous fût agréable d'avoir près de vous un homme décoré, honoré de votre amitié, capable de parler avec chaleur, pour l'envoyer d'avance dans une de ces deux cours. Je crois, sans trop me priser, pouvoir être utile dans ce cas plus que des personnes insignifiantes pour les affaires, comme celles que vous comptez mener avec vous.

Non, je ne résisterais pas à mes justes inquiétudes pendant un voyage si dangereux pour vous, si j'en attendais à Londres le résultat; au lieu qu'en vous suivant, je n'en aurais point, puisque j'en partagerais les périls.

A qui pourrez-vous parler mieux qu'à moi du passé, du présent et de l'avenir? Qui vous entendra mieux? Qui sentira comme moi tout ce que vous sentez? Oui, mon cher prince, j'ai l'orgueil de croire que je vous serai agréable, et moi, je sens le besoin d'être avec vous.

J'attache aussi du prix à faire ma cour au Roi, et à M. le duc et M<sup>me</sup> la duchesse d'Angoulême sous vos yeux, d'y paraître comme le plus ancien, le plus dévoué de vos serviteurs, oserai-je dire, de vos amis.

Je me crois propre à toute autre chose qu'à faire votre partie de whist; c'est là surtout que je ne vaudrais rien, et je suis forcé d'en convenir; partout ailleurs je vaudrais quelque chose, parce que je vous aime, pour vous-même, autant qu'on peut aimer.

Je vous supplie de croire, Monseigneur, que je n'ai pas dit un mot à M. le duc d'Orléans de votre projet de voyage; je sens trop la nécessité du secret; mais c'est la communication qu'il m'a faite de la lettre qu'il a reçue, qui a redoublé mon désir de vous suivre. Soyez tranquille à cet égard: je vous donne ma parole de n'en avoir pas parlé.

Les papiers ne disent encore rien de la déplorable nou-

velle qui s'est répandue, et j'espère qu'elle n'est pas fondée. Cependant je suis bien loin d'être sans alarmes. Tant que nos braves amis seront sous la griffe du tigre altéré de sang, je frémirai pour eux. Ah ! que j'envierai leur mort ! Ils auront péri pour vous et pour l'honneur.

Il paraît que la Russie se prononce. Elle doit entraîner le reste, et alors ou vous resterez pour mieux faire, ou vous partirez avec moins de danger ; mais, mon cher prince, n'abandonnez pas au chagrin votre vieux serviteur, qui est encore assez jeune pour vous bien servir.

---

### CCXXX

#### LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Lettre de crédit pour les amis condamnés. — Persiste dans son opinion quant au voyage.

Londres, mercredi 11 juillet (1804).

Je joins ici, mon ami, la lettre de crédit pour M. O'Donnell ; vous la lui enverrez, en le prévenant de l'usage qu'il en doit faire ; mais, comme nos malheureux amis sont condamnés à quatre et à deux ans de prison, je crains qu'ils n'en fassent pas usage d'ici à longtemps. La mort du brave Georges et de onze autres n'est que trop confirmée : il est mort en héros fidèle et chrétien, et il n'en est que plus regrettable.

Tout ce que M. le duc d'Orléans t'a dit ne peut avoir aucun rapport quelconque à mon voyage. S'il a lieu, je persiste dans mon opinion, et je crois que j'ai raison ; mais je t'en écrirai un peu plus.

S'il fait beau samedi, j'irai déjeuner chez toi vers onze heures ; je ne mènerai que le chevalier et Louis.

J'embrasse mon ami de tout mon cœur.

Embrasse tes enfants pour moi. et dis bien des choses à M<sup>me</sup> de Vaudreuil.

---

CCXXXI

LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Lettre à O'Donnell avec l'argent pour les amis condamnés. — Anniversaire du départ de Versailles. — Persiste à faire seul le voyage.

Londres, ce 17 juillet 1804.

J'ai reçu hier au soir, mon ami, tes deux lettres de lundi. Celle que tu éris au comte O'Donnell est parfaitement bien, et, comme nous ne pouvons pas calculer les événements, je ne vois que de l'avantage à ce que tu la fasses partir par le premier courrier du comte de Wurtemberg.

Oui, certes, mon cœur a joui de pouvoir te rendre un petit service; tu as pu deviner l'effet que cela a produit. D'ailleurs il est hors de mon caractère de vouloir faire pitié, et, quand je prends assez sur moi pour me trouver avec du monde, je renferme dans mon cœur ce qui le ronge chaque jour davantage. Hélas ! mon ami, il y a aujourd'hui quinze ans que nous nous éloignons de notre pays pour éviter une mort inutile. La vie m'était bien chère alors : maintenant je n'existe plus que pour demander à Dieu d'abrégier mon supplice et de me pardonner le bonheur dont j'ai joui.

Sois sûr que je ne calcule en rien ; passe encore la fatigue, mais, si le voyage a lieu, j'ai toujours la ferme conviction qu'il vaut mieux que je sois entièrement seul de mon bord.

Il n'y a pas la moindre nouvelle.

Adieu, mon ami ; à vous revoir bientôt ; je t'embrasse de tout mon cœur.

---

## CCXXXII

## RÉFLEXIONS DE M. DE VAUDREUIL

Sur les causes morales qui ont amené la chute de l'Empire Français (inachevé).

Non seulement la révolution qui a plongé dans l'anarchie le royaume le plus florissant doit exciter l'intérêt et la crainte de tous les gouvernements, les réunir tous pour défendre et affermir leur autorité, et leur faire abandonner pour le moment tout autre intérêt politique ; mais ils doivent examiner quels ont été les étranges moyens que les perturbateurs du repos public ont employés pour parvenir à leur coupable but, et les causes qui ont amené une aussi effrayante catastrophe.

Je commencerai par en établir les causes : ensuite je parlerai des moyens, et, dans les unes comme dans les autres, peut-être tous les gouvernements en général trouveront-ils quelques leçons utiles ; mais sûrement chaque roi, chaque ministère y en découvrira qui lui seront plus particulièrement propres.

L'esprit philosophique, qui a succédé au beau siècle de la littérature et des arts, brillanté par le style et les grâces de M. de Voltaire, par les systèmes et les paradoxes de J.-J. Rousseau, d'autant plus dangereux qu'il a été mal entendu et mal interprété, me paraît une des principales causes des troubles qui ont détruit la France et qui menacent toute l'Europe. Les progrès des faux systèmes ont été et ont dû être plus rapides chez un peuple qui a plus d'éclat que de solidité, plus d'esprit que de bon sens, plus d'élan que de suite ; qui, mobile et variable, doit sans cesse changer de modes ; qui saisit les objets avec une étonnante sagacité, mais n'en approfondit jamais aucun, et qui porte la prétention et la fatuité jusque sur les sujets les plus sérieux.

Une des principales fautes du règne de Louis XV a été la

destruction des Jésuites, qui pouvaient avoir quelques dangers pour tel ou tel monarque, mais qui étaient moralement les plus fermes appuis de la monarchie, puisqu'ils étaient les apôtres et les soutiens d'une religion toute monarchique. Ils pouvaient donc (s'il en eût été leurs ennemis) nous faire changer de rois, mais non jamais de constitution. Ils étaient chargés dans toutes les villes du royaume des éducations publiques, qui toutes étaient, d'après leurs principes et leurs intérêts, chrétiennes et monarchiques.

Au moment de la destruction des Jésuites, toutes les éducations publiques ont été détruites comme eux, et l'imprévoyance de M. de Choiseul, qui gouvernait alors le royaume, n'a pas su remédier à cet important objet. Les éducations particulières ont succédé aux collèges, et elles ont été philosophiques. De petits abbés et des gouverneurs à gages, tous admirateurs de M. de Voltaire, tous prétendant au bel-esprit, à l'athéisme et au siège académique, se sont, à leur tour, emparés des éducations et ont formé des Ségur, des Noailles, des Custine, des Narbonne, des Périgord, des Castellane, des Lauzun, qu'on citait dans leur enfance et leur première jeunesse comme des prodiges, parce qu'ils faisaient de petits vers, déclamaient tout haut contre la religion et le gouvernement, se moquaient de leurs parents, et croyaient se mettre glorieusement au-dessus des préjugés, parce qu'ils n'avaient dès lors aucuns principes : aussi les vices de ces jolis enfants, grandissant avec eux, en ont fait de vrais scélérats et les plus zélés partisans de la révolution.

Il existait chez M. le baron d'Holbach, homme riche et instruit, une société de philosophistes, dirigée par M. de Voltaire et nourrie par le baron d'Holbach, où les Diderot, les d'Alembert, les d'Argental, les Damiaville se réunissaient pour composer des ouvrages qui sapèrent les fondements de la religion catholique et ceux de la monarchie. M. Le Roy, lieutenant des chasses du Roi, était le secrétaire de ce tripot littéraire, d'où sont sortis les ouvrages les plus impies et les plus incendiaires, qu'on faisait pa-

raître sous les noms de Fréret, de Boulanger, et souvent comme ouvrages posthumes de ces prétendus philosophes. C'est par M. Le Roy lui-même que j'ai appris ces détails, peu de temps avant sa mort, que ses remords ont produite et expiée.

Je ne prétends pas entrer dans les détails des fautes de l'administration : je veux seulement fixer l'attention sur les causes morales qui, dès le règne même de Louis XV, préparaient insensiblement la chute de l'Empire français.

Je mets au nombre de ces causes l'insolence et l'ingratitude de M. le duc de Choiseul envers son maître et son bienfaiteur, et les insultes publiques que lui et les siens avaient faites à M<sup>me</sup> du Barry. C'est à cette époque seulement qu'on a vu commencer l'esprit de parti et d'opposition contre la Cour, qui produisit dans la société et même dans les familles une division très marquée et qui depuis a toujours été en augmentant. Que M<sup>me</sup> de Grammont, M<sup>me</sup> de Beauvau et surtout M<sup>me</sup> de Choiseul se retirassent sans éclat des cabinets lorsque M<sup>me</sup> du Barry y fut admise et y régnait, personne ne pouvait désapprouver cette conduite, pourvu que les formes du respect envers le Roi fussent observées. Mais les propos et la fière contenance de ces héroïnes furent un sujet de scandale, plus dangereux que l'élévation même de M<sup>me</sup> du Barry. Elles formèrent dès lors une ligue contre la Cour, quoique M. de Choiseul fût toujours ministre du Roi; l'hôtel de Choiseul et Chanteloup étaient en rivalité connue contre Versailles, et ceux qu'on y admettait étaient de petits conjurés (contre la Cour), qui donnaient les noms les plus odieux à ceux qui continuaient de faire leur cour au Roi et à la maîtresse régnante.

Maître encore d'une partie des grâces, M. de Choiseul s'empara des gens de lettres, race mercenaire et méchante, qui obéit avec transport, quand il faut fronder et calomnier. Nul n'avait de l'esprit, du courage, de la probité, du caractère (grand mot dont on a tant abusé) que ceux qui déchiraient M<sup>me</sup> du Barry et ses partisans. C'est

dans la société de MM<sup>mes</sup> de Grammont, de Beauvau, de Tessé, de Choiseul, que j'ai vu faire des réputations qui depuis ont cruellement déchu. C'est là où j'ai entendu dire à M<sup>me</sup> de Beauvau que M. de Liancourt était le plus distingué de tous les jeunes gens par l'esprit, les connaissances, le ton, la figure et le courage.

M. de Choiseul fut enfin renvoyé et exilé à Chanteloup, et la mode y entraîna tous les mécontents de la Cour. Un monument de vanité et d'insolence plutôt que de reconnaissance y consacra en lettres d'or les noms de ceux qui visitèrent M. de Choiseul dans son exil.

Je ne prétends pas ôter à M. de Choiseul des qualités brillantes et de grands talents, qui auraient pu être utiles, si la flatterie ne l'avait pas tant gâté et si la légèreté ne les avait pas annulés. Mais, comme ministre de la guerre, je ne peux m'empêcher de lui reprocher d'avoir ôté les compagnies aux capitaines et donné au choix, et non à l'ancienneté, les lieutenances-colonelles, d'avoir protégé exclusivement des marquis de Boufflers et autres faiseurs de ce genre, qui ont dégoûté tout le militaire et absolument changé l'esprit de l'armée. On conviendra facilement de l'influence que ces fautes ont dû avoir au moment de la révolution qu'elles ont préparée. La défection de l'armée entière n'aurait jamais eu lieu dans l'ancien régime militaire. Comme ministre des affaires étrangères qui lui ont valu une sorte de réputation usurpée, ses fautes me paraissent innombrables, et, sans les détailler, je crois qu'on peut dire avec assertion qu'il était trop esclave de la Cour de Vienne, qu'il a donné au traité de Versailles une extension que jamais M. le cardinal de Bernis, premier auteur de ce funeste traité, n'avait compté lui donner, et que c'est à M. de Choiseul seul qu'on peut justement reprocher les malheurs qui ont résulté pour la France de cette alliance contre nature. Avoir souffert le partage de la Pologne est encore une faute, impolitique à la fois et immorale, dont ses plus zélés partisans ne pourront jamais le laver. Tandis que par un ton d'insolence habituelle



M. de Choiseul choquait et offensait tous les ambassadeurs et ministres étrangers, sa conduite, lâche relativement à la Pologne, fit perdre à la France une partie de son influence dans les affaires politiques de l'Europe. La marine de France fut extrêmement négligée pendant son règne et pendant le ministère de son cousin, M. le duc de Praslin : et c'était à M. de Sartines seul qu'on avait dû le rétablissement de la marine de France, actuellement détruite de manière à ne jamais se relever.

Je passe rapidement au règne désastreux de Louis XVI. Tous les malheurs dans lesquels la France est plongée ont pour première cause le choix que le jeune Roi fit, à la prière de ses tantes, d'un vieux ministre usé, léger, insouciant, né impuissant et jaloux, et qui rata, à sa manière ordinaire, les prémices d'un règne commencé sous les plus heureux auspices.

La première école de ce vieux ministre fut de rappeler les parlements, sans leur imposer des lois qu'ils auraient alors acceptées et qui auraient assuré pour toujours la tranquillité du royaume. M. de Maurepas avait trop d'esprit et de prévoyance pour ne pas sentir que les parlements, rentrés dans la plénitude de leurs prétentions, finiraient par saper les fondements de l'autorité royale ; mais il sentit en même temps que l'influence qu'il conserverait sur eux jusqu'à sa mort empêcherait les troubles d'éclater de son vivant ; et, peu inquiet de ce qui arriverait après lui, assez vicieux pour en jouir peut-être, il digéra paisiblement jusqu'à la fin de sa trop longue vie.

Habile seulement dans l'art de l'intrigue, il sacrifia tous les ministres qui paraissaient prendre quelque crédit près du jeune Roi, et accoutuma ce prince à des changements continuels, qui ont perdu la France. Quels choix, grands dieux, indiqua-t-il au Roi ! Un Turgot, chef de la secte économiste, philosophe ennemi de l'autorité royale ; un Necker, étranger, républicain, protestant, banquier, agio-  
 teur, etc .....

(*La suite manque.*)

## CCXXXIII

M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

(FRAGMENT)

Sur la guerre d'Espagne.

2 juin 1808 (1).

..... L'Espagne présente de bonnes chances; en saura-t-on profiter? Une aussi grande et favorable diversion ne déterminera-t-elle pas la Cour de Vienne, toute l'Allemagne et même la Russie à secouer le joug du monstre? Laissera-t-on encore sortir Bonaparte du mauvais pas où sa fougueuse et inaltérable ambition l'a engagé? Si on ne saisit pas une aussi belle occasion pour délivrer le monde de l'esclavage, les gouvernements actuels et les individus auront mérité cet esclavage honteux.

## CCXXXIV

M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

*Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit**Ceci est mon seul et unique testament*

Londres, ce 22 juillet 1815.

Monseigneur,

Persuadé que je suis que je mourrai de mort subite, d'après les accidents graves et très rapprochés que j'éprouve depuis un an, je veux profiter des moments où j'ai encore

(1) Cette appréciation sur les événements d'Espagne, qui se trouve dans un billet d'invitation à déjeuner, a été écrite à un moment où on connaissait en Angleterre l'abdication forcée de Charles IV et de Ferdinand VII, mais où on ignorait encore le soulèvement général de leurs sujets.

toutes les facultés de ma tête et de mon cœur pour chercher avant tout à être prêt à paraître devant mon Juge suprême et pour remplir un devoir sacré, celui de m'occuper du sort de ma femme et de mes enfants, que je laisse dans cette vallée de larmes dénués de toute espèce de fortune et condamnés à la misère absolue, si l'excellent prince qui depuis trente-cinq ans m'honore de son estime, et j'ose dire de son amitié, ne s'occupe pas de leur sort. Ceci est donc mon testament, qui ne lui sera remis que quand il aura perdu le plus ancien de ses serviteurs, et, permettez-moi de le dire, le plus tendre de ses amis.

Soyez donc, prince adoré, la seconde Providence des trois êtres chéris que je remets avec confiance dans vos mains. Ils portent un nom qui mérite vos bontés et celles du Roi; jamais il n'y eut une race plus fidèle, plus dévouée à ses maîtres et qui les ait servis avec plus de zèle, de courage et d'honneur. Je ne parle pas de mes propres services; quel mérite y a-t-il à vous avoir servi et à vous avoir aimé? mais j'ose réclamer en faveur de ma femme et de mes enfants les services, les vertus de leur père et grand-père le marquis de Vaudreuil, et, remontant plus haut, de toute ma famille en droite ligne et en collatéraux, qui tous, sans exception, ont bien servi leur Dieu et leur Roi, et sans qu'on puisse y trouver une seule tache. Il n'y a point de vanité dans ce que je prends la liberté de mettre sous vos yeux. Le monde a disparu à mes yeux, et je vais en disparaître. Ce n'est plus le moment de l'orgueil; c'est le moment de ressentir d'en avoir eu. J'ai, de mon vivant, supplié Monsieur de m'obtenir de la bonté du Roi un brevet de duc héréditaire, et Monsieur avait daigné me promettre de le demander. Si je l'avais obtenu, mon fils en jouirait à présent et pourrait par là faire un bon mariage qui réparerait la perte absolue de ma fortune. Je lui fais la même supplique en faveur de mon fils aîné. Quant à mon second fils, que je crois propre à la carrière politique, ainsi que j'avais eu l'hon-

neur d'en écrire à Monsieur, à Gand et à son retour à Paris, je supplie Monsieur de daigner s'en occuper et de lui accorder sa protection. J'avais épousé ma femme dans un temps où je croyais ma fortune sauvée, puisque Saint-Domingue était à cette époque sous la puissance de l'Angleterre. Au lieu du sort heureux dont je me flattais de la faire jouir, elle n'a éprouvé que tous les dégoûts de la misère. Elle n'a rien reçu, sa légitime n'étant rien moins qu'assurée, puisque les biens de son père ont été envahis par les acquéreurs de biens nationaux. Je demande à Monsieur de la faire bien traiter pour son mérite personnel, pour son ardent royalisme qu'elle a toujours eu et qu'elle a fait passer dans l'âme de ses enfants, et comme veuve enfin d'un homme que Monsieur a honoré pendant plus de trente-cinq ans du nom de son ami.

Mon cœur s'est soulagé par ce testament de confiance. J'attends plus tranquillement l'heure de ma mort.

Le comte de VAUDREUIL.

---

## APPENDICE I

---

### Tableau généalogique de la famille de Vaudreuil, à partir du XIII<sup>e</sup> degré (1).

*Ne sont indiquées que les personnes citées dans cet ouvrage.*

XIII. — Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada, mort en 1725, ancêtre commun des trois branches décrites dans ce tableau. Il laissait huit fils et trois filles, parmi lesquels :

1. *Louis-Philippe, marquis de Vaudreuil*, qui suit ;
2. *Jean, vicomte de Vaudreuil*, rapporté après la postérité de son aîné ;
3. *Joseph-Hyacinthe*, rapporté après la postérité de ses deux aînés.

#### PREMIÈRE BRANCHE

XIV. — Louis-Philippe, marquis de Vaudreuil, lieutenant général des armées navales, mort en 1763. Épousa Catherine-Élisabeth *Le Moine de Sérigny*, dont :

1. *Louis-Philippe*, qui suit ;
2. *Louis, comte de Vaudreuil*, capitaine de vaisseau, né en 1728. Épousa, en 1766, Anne-Marie *du Breuil de Théon* ;
3. *Louise-Élisabeth*, née en 1725. Épousa, en 1749, Guy *Le Gentil*, marquis de Paroy.

(1) Voir LA CHESNAYE DES BOIS et BADER, *Dictionnaire de la noblesse*, t. XVII, col. 89.

- XV. — Louis-Philippe, marquis de Vaudreuil, lieutenant général des armées navales, né en 1724, mort en 1802. Épousa :  
 1<sup>o</sup> Jeanne-Rose *Durand de Bonneval*, morte sans enfants en 1761 ;  
 2<sup>o</sup> Madeleine Pétronille *de Roquefort de Marquin*, dont :
1. *Philippe*, né en 1769, mort le 7 juillet 1848. Épousa M<sup>lle</sup> *de Morens* ;
  2. *Louise-Elisabeth-Charlotte*, née en 1770. Épousa : 1<sup>o</sup> en 1783, Godefroi *d'Azarn*, marquis *de Valady* ; 2<sup>o</sup> le comte *Walsh de Serrant* (t. II, p. 192) ;
  3. *Louise-Pétronille-Madeleine*. Épousa, le 28 février 1790, Joseph-Denis, comte de *La Tour d'Auvergne-Lauragais*. Morte le 28 mai 1829 (t. II, p. 193) ;
  4. *Caroline*. Épousa le comte *Mastai Feretti* (t. II, p. 300). Morte en 1848 ;
  5. *Marie-Joséphine-Hyacinthe-Victoire*, née en 1774. Épousa son cousin le comte *de Vaudreuil*. Morte le 31 décembre 1851.

## DEUXIÈME BRANCHE

- XIV. — Jean, lieutenant général, gouverneur de Gravelines et Bourbourg, né en 1695, mort en 1780 (1). Épousa Louise-Thérèse *Le Clerc de Fleurigny*, dont :
- XV. — Jean-Louis, lieutenant général, né en 1763, mort le 20 avril 1816 (t. 1<sup>er</sup>, p. 256). Épousa, en 1781, Victoire-Pauline *de Riquet de Caraman*, née en 1764, morte en 1834.

## TROISIÈME BRANCHE

- XIV. — Joseph-Hyacinthe, gouverneur et commandant en chef des Iles sous le Vent, né en 1705, mort en 1764. Épousa, le 12 juin 1732, Marie-Claire-Françoise *Guiot de la Mirande* (2), dont :
1. Une fille morte en bas âge ;

(1) C'est lui qui, comme major des gardes françaises, fut chargé, en 1748, de l'arrestation du prétendant Charles-Edouard. Il en est plusieurs fois question dans les Mémoires de Luynes.

(2) Veuve de X... et mère d'une fille, morte à l'âge de 15 ans. Elle avait une sœur, Catherine-Charlotte *Guiot de la Mirande*, mariée à Joseph-Gabriel *Loménie de Marné*.

2. *Joseph-Hyacinthe-François de Paule*, qui suit ;
3. Une fille morte en bas âge ;
4. *Marie-Joséphine*, née en 1743, morte en 1781. Épousa, en 1765, Charles-Armand-Fidèle *de Durfort*, comte de *Duras* (t. II, p. 290).

XV. -- Joseph-Hyacinthe-François de Paule, comte de Vaudreuil, né le 2 mars 1740, mort le 18 janvier 1817. Épousa, le 8 septembre 1795, Marie-Joséphine-Hyacinthe-Victoire *de Vaudreuil*, fille du marquis Louis-Philippe de Vaudreuil (V. la première branche), dont :

1. *Charles*, qui suit ;
2. *Alfred*, qui vient après son frère.

XVI. — 1° Charles-Philippe-Louis Joseph-Alfred, né à Londres le 28 octobre 1796, mort à Paris le 4 février 1880, sans postérité (t. II, p. 279).

XVI. — 2° Victor-Louis-Alfred, né le 31 décembre 1798, mort le 3 novembre 1834 (t. II, p. 295) (1). Épousa M<sup>lle</sup> *Collot*, fille aînée du directeur général de la Monnaie de Paris, dont : Marguerite. Épousa, en 1853, le comte Gédéon *de Clermont-Tonnerre* ; veuve le 14 décembre 1881.

---

(1) En 1814, au retour des Bourbons, il entra dans les chevau-légers, et, la même année, passa aux hussards de la garde royale. Nommé, en 1816, secrétaire de légation à Naples, il fut transféré en la même qualité à La Haye et à Cassel. Devenu secrétaire d'ambassade à Londres, puis à Lisbonne, il eut l'occasion, dans ce dernier poste, de remplir les fonctions de chargé d'affaires. Il remplissait également ces fonctions à Londres, en l'absence du duc de Laval, lorsqu'éclata la Révolution de 1830, et ce fut lui qui présenta le personnel de l'ambassade à Talleyrand, envoyé extraordinaire de Louis-Philippe. Nommé chargé d'affaires à Weimar, il devint, en 1832, ministre plénipotentiaire à Munich.



## APPENDICE II

---

### État des fonctions, grades et titres du comte de Vaudreuil.

Guidon des gendarmes de Berry (3 mai 1759).

Enseigne des gendarmes d'Aquitaine (4 avril 1760).

Sous-lieutenant des cheveu-légers d'Orléans (20 février 1761).

Sous-lieutenant aux gendarmes Écossais (1764).

Mestre de camp au régiment Dauphin-Dragons (1770).

Brigadier (3 janvier 1770).

Maréchal de camp (1<sup>er</sup> mars 1780).

Gouverneur de la citadelle de Lille.....

Grand fauconnier de France (1780).

Chevalier des ordres du Roi (1<sup>er</sup> janvier 1784).

Emigré en 1789 (1).

Pair de France (4 juin 1814).

Lieutenant général (9 septembre 1816).

Gouverneur du Louvre.....

Membre libre de l'Institut (Académie des beaux arts) (6 avril 1816).

---

(1) On a dit à tort qu'il avait exercé les fonctions de ministre de la guerre, à Coblenz, auprès des Princes. Il faisait simplement partie, sans titre spécial, de leur conseil privé. (CLERMONT-GALLERANDE, *Mémoires*, t. III, p. 207.)

## APPENDICE III

---

### Les Collections Vaudreuil

Le comte de Vaudreuil a laissé la réputation d'un amateur distingué et d'un protecteur généreux des beaux-arts. Il avait entassé chez lui des curiosités de tout genre, « tableaux d'Italie, de Flandre, de Hollande et de France, dessins montés des trois écoles, d'autres en feuilles, figures de marbre et de bronze, vases des mêmes matières, porcelaine colorée du Japon, d'ancien craquelé fin, d'ancien violet, bleu céleste de la Chine, et autres porcelaines; pierres antiques gravées en relief et en creux, montées en bagues; boîtes en cailloux, émaux du célèbre Petitot, miniatures de la Rosalba, et autres de piqué sur écaille, d'ancien laque du Japon, etc. (1) »

A trois reprises, Vaudreuil, sous le coup de nécessités diverses, dut aliéner ses richesses. Ses deux premières ventes, en 1784 et 1787, ont été cataloguées et décrites par Lebrun, mari de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun. La troisième, composée d'épaves échappées à la confiscation révolutionnaire et effectuée à l'étranger, n'eut lieu qu'en 1796 (t. II, p. 246). Celle de 1784, qui fut la plus importante, rendit 300,000 livres, et les *Mémoires de Bachaumont* (16 décembre 1784) nous indiquent en particulier les prix des toiles achetées pour le compte de Louis XVI.

Pour former son cabinet, Vaudreuil avait mis à profit la dispersion des collections réunies par les nombreux amateurs de cette époque, entre autres par le prince de Conti et Randon du Boisset. Toutes les écoles de peinture étaient représentées dans sa galerie. Giorgione, Titien, Corrège y figuraient à côté de Murillo, mais le plus grand nombre de ses tableaux étaient flamands

(1) Catalogue imprimé de la vente faite en 1787.

et hollandais. Ils sont aujourd'hui dispersés à leur tour. Voici ceux qui ont passé de son hôtel dans les appartements de Louis XVI, et de là au Musée du Louvre :

PIETRO DE CORTONE. — *Alliance de Jacob et de Laban* (payé 36,000 francs).

GUERCHIN. — *Loth et ses filles* (acquis en 1817, avec quatre autres tableaux, moyennant 100,000 francs).

RUBENS. — *Portrait d'Hélène Fourment et de deux de ses enfants* (payé 20,000 livres).

BERGHEM. — *Le gué* (le prix d'achat n'est pas indiqué dans le catalogue du Louvre).

DOW (Gérard). — *Portrait de femme âgée* (payé avec le suivant 2,500 livres).

SCHALKEN. — *Vieillard tenant une lettre*.

REMBRANDT. — *Le philosophe en méditation*.

id. Même sujet, pendant du précédent (payés ensemble 13,000 livres).

VAN DE VELDE (Adrien). — *La plage de Scheveningen* (payé 6,801 livres).

DU JARDIN (Karel). -- *Le gué* (payé 2,400 livres).

id. *Le pâturage* (payé 8,901 livres).

POTTER (Paul). — *La prairie* (payé 15,000 livres).

VAN DYCK. — *Portrait du président Richardot* (payé 16,001 livres).

Presque tous ces tableaux ont été gravés dans les recueils de Filliol, de Landon et dans le *Musée français*.

Un Watteau, qui compte parmi les plus célèbres toiles du maître, *Les amusements champêtres*, est aujourd'hui en Angleterre, chez sir Richard Wallace, après avoir passé par les galeries du cardinal Fesch et du duc de Morny.

Un autre chef-d'œuvre, l'*Intérieur hollandais* de Peter de Hoogh, appartient à M. de la Salle. On peut en voir la gravure dans la *Gazette des beaux arts*, 1<sup>re</sup> série, t. XVI, p. 305.

Les contemporains signalent dans la galerie Vaudreuil deux œuvres importantes de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, une *Bacchante assise* et une *Vénus liant les ailes de l'amour*. On y trouvait en outre huit grands panneaux, qui avaient été commandés primitivement à Joseph Vernet par le financier de Laborde, et étaient destinés à orner le château de la Ferté-Vidame. (L. LAGRANGE, *Joseph Vernet*, pp. 192-194.) Ils furent mis inutilement en vente en 1784, au

prix de 68.000 livres; leur dimension effraya sans doute les amateurs. Depuis on perd leur trace pour ne les retrouver qu'en 1824, époque à laquelle ils furent achetés par le Roi et placés à Saint-Cloud. Ils ont péri en 1871 dans l'incendie du palais.

En mai 1785, Vaudreuil commanda à Joseph Vernet un *Coucher de soleil* destiné à faire pendant à une œuvre du même maître qu'il possédait déjà. (L. LAGRANGE, *op. cit.*, p. 357 et 424.) Ce tableau inspira à un anonyme la pièce de vers suivante, qu'on peut lire à la Bibliothèque Nationale, département des Estampes, dans un volume ms. de la collection Deloynes, côté Y 6 281 bis, p. 495.

*Vers adressés à M. (Joseph) Vernet sur le tableau qu'il vient de faire pour M. le comte de Vaudreuil, 1786.*

Quoi ! pour l'automne de tes ans  
 Les fleurs semblent renaître encore !  
 Aussi brillant qu'à son aurore,  
 Ton génie enchaîne le temps !  
 Est-ce un feu divin qui t'arime ?  
 Ton pinceau ne peut-il vieillir ?  
 Ah ! de la palme légitime  
 Qu'à ton âge tu sais cueillir,  
 Homme immortel, peintre sublime,  
 Tu peux, crois-moi, t'enorgueillir.  
 Bien moins heureux que toi, sans doute,  
 Corneille, dans ses longs travaux,  
 Est resté trop tard sur la route  
 Qu'il a frayée à ses rivaux.  
 Dans sa vieillesse languissante,  
 L'auteur du *Cid* et de *Cinna*  
 Esquissa d'une main pesante  
*Agésilas* et *Suréna* ;  
 Mais toi, digne amant de la gloire,  
 Conservant toujours ses faveurs,  
 Et sans rivaux et sans vainqueurs,  
 Tu cours au temple de Mémoire.  
 Poursuis ; loin de te ralentir,  
 Permets que le nouveau Mécène  
 Dont nos arts ont à s'applaudir  
 Te retienne encore dans l'arène,  
 Où tes lauriers vont reverdir ;  
 Redouble d'efforts pour lui plaire ;  
 D'un grand sans morgue et sans fierté,

D'un protecteur plein de bonté,  
Que ton talent soit tributaire.  
Imite l'astre étincelant  
Qui, dans sa brillante carrière,  
Lorsqu'il arrive à son couchant,  
Verse encor des flots de lumière.

---

## APPENDICE IV

---

### Les poésies de M. de Vaudreuil.

A une époque où l'influence sociale se partageait entre les gens de cour et les gens de lettres, une émulation réciproque animait les uns et les autres, ceux-ci prétendant aux bonnes manières, ceux-là aux talents poétiques. Sous le règne de Louis XVI, le goût des petits vers paraît avoir gagné jusqu'au trône. On a parlé de Marie-Antoinette musicienne et actrice du théâtre de Trianon ; mais qui connaît Marie-Antoinette poète ? Voici pourtant des vers d'elle, les premiers, je crois, qu'on ait découverts ; ils sont écrits de sa main sur un agenda qui a appartenu au comte de Fersen, à côté d'une miniature de la reine signé *Boquet, 1788* :

Qu'écrirez-vous sur ces tablettes ?  
Quels secrets leur confierez-vous ?  
Ah ! sans doute elles furent faites  
Pour les souvenirs les plus doux !  
En attendant qu'à cet usage  
Ce souvenir soit employé,  
Qu'il soit permis à l'amitié  
D'en remplir la première page.

A l'exemple de sa souveraine, Vaudreuil ne négligea point l'art, encore plus mondain que littéraire, de la versification. Il savait et il aimait tourner, ordinairement en vers de huit syllabes, des compliments : il cultivait l'épigramme, la chanson, l'impromptu, même la comédie et la fable, et l'habitude de ce caquetage rythmé le poursuivra jusque dans la vieillesse et l'exil.

Voici d'abord, dès 1775, des vers qui datent de l'arrivée de M<sup>me</sup> de Polignac à la Cour :

En voyant la foule importune  
 De ces courtisans empressés  
 Suivre et jalouser ta fortune,  
 Je pleure nos plaisirs passés  
 Et ce bonheur pur et tranquille  
 De ton ancienne obscurité.  
 Nous avons quitté cet asile  
 Où, sans faste et sans vanité,  
 Sans ambition, sans caprices,  
 Tes grâces, ta naïveté  
 Et tes talents et ta gaieté  
 Chaque jour faisaient les délices  
 D'une aimable société.  
 En aussi bonne compagnie,  
 Princes et rois n'étaient admis ;  
 De bons parents, de vrais amis  
 Formaient toute ta coterie.  
 Sûrs de nous voir le lendemain,  
 Nous nous séparions avec peine !  
 Tels étaient de chaque semaine  
 L'heureux emploi, le doux refrain.  
 Quel démon jaloux et barbare  
 Vient troubler un bonheur si rare,  
 Dont nous sentions si bien le prix ?  
 Jamais ton cœur ne fut épris  
 De cette faveur dangereuse,  
 De tout cet éclat emprunté  
 Et de l'apparence trompeuse  
 D'un honneur si cher acheté.  
 En vain une Reine charmante  
 Te promet de t'aimer toujours ;  
 Crois-moi, ce n'est pas dans les Cours  
 Qu'habite l'amitié constante.  
 Tôt ou tard on te punira  
 D'être trop aimable et trop belle :  
 Ton triomphe un jour déplaira,  
 Et quand ton cœur tendre et fidèle  
 De bonne foi s'attachera,  
 Une favorite nouvelle  
 A coup sûr te supplantera.  
 Libre d'une chaîne pesante,  
 Si dans ton paisible manoir  
 Tu pouvais revenir contente,  
 Vers cette époque consolante  
 Je dirigerais mon espoir.



Mais c'est un malheur de déchoir,  
 Et d'ailleurs la philosophie  
 Qui fait dédaigner la grandeur  
 Ne console pas un bon cœur  
 Qui pleure l'amitié trahie.

Acteur lui-même à Trianon, Vaudreuil composa, sans doute pour son théâtre de Gennevilliers, quatre comédies en vers à rimes croisées, qui sont d'une médiocrité, pour ne pas dire d'une fadeur désolante. Elles portent les titres suivants : *Le Fat corrigé par l'amour* (3 actes); *Les Demi-confidences* (3 actes); *Le Mari dédaigneux* (3 actes); *Cendrillon* (2 actes), celle-ci précédée de cet avertissement : « Cette petite comédie a été faite sans prétentions, en deux jours, à la campagne, pour des enfants de dix, onze et douze ans, ce qui oblige de se refuser à beaucoup de plaisanteries et de se resserrer dans les bornes de la plus sévère circonspection. »

La Révolution ne brisa point la plume du courtisan versificateur; en 1790 on le voit de Venise envoyer au comte d'Artois une pièce composée par lui « en rêvant, la nuit » (t. I, p. 281), et, pendant les années suivantes, il semble s'être complu à cet innocent exercice de la poésie dite légère, qui lui permettait de donner, dans la solitude et l'exil, satisfaction à ses affections ou à ses haines. Trois semaines après la mort de M<sup>me</sup> de Polignac, il salue en ces termes la nouvelle année :

Du bon vieux temps suivant l'usage,  
 Quand l'année achève son cours,  
 De parents et d'amis le plus doux assemblage,  
 Minuit sonnait, porte toujours  
 Des vœux ardents, un tendre hommage  
 A l'objet le plus adoré.  
 Jamais le nouvel an ne fut mieux célébré.  
 Mille baisers reçus par le plus beau visage  
 Nous sont rendus avec chaleur.  
 Une gaieté naïve, une décente ardeur  
 Des plus purs sentiments nous présentent l'image  
 Et semblent être le présage  
 D'un nouveau cercle de bonheur.  
 L'année expire, minuit sonne...  
 Courons... volons... arrête!.. Je frissonne...  
 Plus de vœux, plus d'espoir, ô transports superflus!  
 Celle que nous aimons, que nous cherchons, n'est plus.

A la date de 1795 se rapportent un portrait assez prosaïque du prince de Ligne, une épître à l'ambassadeur russe Razoumovsky à l'occasion de sa fête, où il exprime ses vœux pour l'accession active de Catherine II à la coalition, et surtout les hommages adressés par ce mondain soudain rajeuni à sa cousine et fiancée :

Est-il vrai qu'une main chérie  
Se charge d'essuyer mes pleurs  
Et sur le reste de ma vie  
Veut encore semer des fleurs ?  
Quoi ! j'ai passé l'âge de plaire,  
Et cependant je suis aimé !  
Oui, ma Joséphine préfère  
L'amour dont je suis enflammé  
A de plus brillantes conquêtes,  
Et sa tendresse changera  
Mes vieux jours en des jours de fête  
Que le bonheur prolongera.

Plusieurs pièces sont consacrées à ce sujet de prédilection ; citons entre autres ces bouts-rimés :

Joignant un esprit fin au cœur le plus.... *candide*,  
Fuyant l'éclat, aimant son logis, son.... *fauteuil* ;  
Eclairée au flambeau d'une raison.... *lucide*,  
Embellissant les jours du trop heureux.... *Vaudreuil* ;  
Par l'amour du travail repoussant la.... *paresse*,  
Dans l'âge des plaisirs préférant la.... *sagesse*  
Aux charmes décevants d'un frivole... *bonheur*,  
Telle est Victoire ; il faut la fuir comme un.... *voleur*.

Et lorsque la jeune femme s'afflige des calomnies répandues sur son compte, c'est encore en vers que son vieux mari la console :

Aux vaines fureurs de l'envie,  
Joséphine, oppose ta vie,  
Le calme d'un cœur innocent  
Et le charme du sentiment.  
Tendre mère, épouse chérie,  
Vois les grâces de ton enfant  
Qui te sourit ingénument,  
Et lis dans mon âme attendrie  
L'excès de mon ravissement.  
Crois-tu donc être impunément

Vertueuse, aimable et jolie ?  
 Il faut bien qu'on te calomnie,  
 Puisque l'active jalousie  
 Ne peut t'attaquer autrement.  
 Quand ta conduite est la censure  
 Des mœurs de ce siècle empesté,  
 Quand à la vertu la plus pure  
 Tu joins l'esprit et la beauté,  
 Tu dois exciter l'imposture,  
 Et ta sagesse est une injure,  
 Un tort pour la société.  
 D'un vieux époux moitié sans tache,  
 Resplendissante de fraîcheur,  
 Tu fais sa gloire et son bonheur,  
 Et tu ne veux pas qu'on s'attache  
 A troubler la paix de ton cœur !  
 Ah ! c'est trop exiger des femmes !  
 Laisse-les donc se déchaîner,  
 Enrager, au fond de leurs âmes,  
 De ne pouvoir empoisonner  
 Cette union qui fait le charme  
 Et le bonheur de ton époux.  
 Jouis sans trouble et sans alarme  
 De l'intérieur le plus doux,  
 Et ne répands plus une larme  
 Dont triompheraient les jaloux.

A côté de ces galantes épîtres, on rencontre des fables : *Le moineau en cage et son maître, La fronde, la pierre, le chasseur et Jupiter* ; des couplets de circonstance ; çà et là des noms, des vers, des strophes que ses scrupules de vieillard devenu dévot lui ont fait rayer. L'ancien hôte de Trianon accueillait cependant avec joie les plus tendres souvenirs du passé, sans se croire coupable envers le présent. C'est ainsi qu'en 1801 il adresse ces vers à la duchesse de Guiche, fille de M<sup>me</sup> de Polignac :

Tu naquis dans le temps des roses ;  
 Mais, plus heureuse que ces fleurs  
 Qui se fanent à peine écloses,  
 Tu brilles des mêmes couleurs  
 Que j'admiraïs dès ta naissance.  
 Aglaé, j'ai vu ton enfance  
 Et les progrès de ta beauté ;  
 Mais je donne la préférence  
 A tes grâces, à ta bonté,  
 A ton aimable égalité

Qui désarment la jalousie.  
 Quel moyen de porter envie  
 A ta séduisante gaieté,  
 A ta douce coquetterie  
 Qui répand le charme et la vie  
 Au sein de la société?  
 Comment résister au sourire  
 Qui pare tes moindres discours?  
 Comment se soustraire à l'empire  
 Qui soumet en plaisant toujours?  
 Après de ta charmante fille,  
 Qui ne te prendrait pour sa sœur?  
 C'est donc, — je cède à ma douleur, —  
 Un privilège de famille.  
 Devais-je éveiller le regret  
 Le jour de ton anniversaire?  
 En louant son plus doux bienfait,  
 Il fallait bien nommer ta mère.  
 Pourquoi combattre un souvenir  
 Mêlé de douceurs et de charmes?  
 Hélas! je n'ai plus de plaisir  
 Qui ne soit troublé par mes larmes.

Il se souvenait aussi de ses amis d'autrefois, devenus courtisans des puissances du jour, et il mettait le nom de Vigée en tête d'une épître qui ne parvint sans doute jamais à son adresse, mais où il rappela en ces termes ses relations avec cet écrivain :

Moins ennemi des grands, tu prisais les sœurs  
 D'un homme de la Cour à son Gemevilliers.  
 Je t'y voyais souvent jouer la comédie  
 Et très flatté de vivre en telle compagnie.  
 C'est bien là qu'on trouvait l'aimable égalité,  
 Politesse obligeante et douce liberté.  
 Le maître du logis avait, à ce qu'on pense,  
 Acquis des droits sacrés à ta reconnaissance;  
 Tu paraissais l'aimer, et ses moindres desirs  
 Te voyaient toujours prêt à charmer ses loisirs.

Il se consolait également de sa nullité politique en exprimant sous une forme rythmée des sentiments qu'il lui était interdit désormais de traduire en actes; tantôt il se félicitait de la soumission des princes d'Orléans au chef de leur famille; tantôt il déplorait la paix d'Amiens, qui enlevait aux Bourbons leur dernière espérance, si faible qu'elle fût. Une seule fois, — c'était la veille du jour où il apprit la conspiration de la machine infernale

contre Bonaparte, — le regret d'être éloigné de son pays se confondit dans son âme avec le désir de voir le premier Consul jouer le rôle de Monk, et il exprima ainsi, sous la forme de la romance, ce double sentiment :

## 1.

O lieux chéris de mon enfance,  
 Mes yeux ne vous verront-ils plus ?  
 Ai-je donc perdu l'espérance ?  
 Formé-je des vœux superflus ?  
 Ce beau climat de ma patrie,  
 Qui semble inviter au plaisir,  
 Pourrait seul prolonger ma vie  
 Qui se consume en vain désir.

## 2.

Le Ciel ne m'a-t-il rendu père  
 Presque dans l'hiver de mes ans  
 Que pour gémir de la misère  
 Et de l'exil de mes enfants ?  
 Au temps de la chevalerie,  
 Ils au aient pu reconquérir  
 Leur Roi, leur rang et leur patrie,  
 Délivrer la France ou mourir.

## 3.

Mais depuis qu'un tube perfide  
 Lance au loin la foudre et la mort,  
 Force ne peut ; l'or seul décide  
 Et de la victoire et du sort.  
 Bonaparte, dans la carrière  
 Qui fixait les droits et l'honneur,  
 Le premier, sautant la barrière,  
 J'aurais provoqué ta valeur.

## 4.

Vaincu, d'une mort aussi belle  
 Le Ciel m'aurait payé le prix.  
 Vainqueur, par ma gloire immortelle,  
 J'aurais fait revivre les lis.  
 Mais tu commandes une armée,  
 Et l'Europe enchaîne nos bras.  
 Qu'elle sert bien ta renommée,  
 En nous éloignant des combats !

## 5.

Convieus que tout Français fidèle  
 Comme toi sait braver la mort.  
 De plus, vers un Dieu qui l'appelle,  
 Il peut paraître sans remord.  
 Sa valeur n'est jamais féroce ;  
 Il saurait vaincre et pardonner,  
 Tandis qu'un jacobin atroce  
 Te flatte pour t'assassiner.

## 6.

Puisqu'enfin dans tes mains heureuses  
 Le Ciel a remis nos destins,  
 Finis nos guerres désastreuses,  
 Laisse respirer les humains.  
 Préfère une solide gloire  
 A des triomphes passagers.  
 En faisant bénir ta mémoire  
 Dérobe ta tête aux dangers.

## 7.

Tu peux être l'amour du monde  
 Dont tu n'es encor que l'effroi ;  
 Que ta pure gloire se fonde  
 En rendant le trône à son Roi.  
 Bonaparte, rends-nous un père,  
 Rends à la France ses Bourbons.  
 Ta gloire à jamais sur la terre  
 Effacera les plus grands noms.

Je me borne à citer les titres de pièces plus virulentes que spirituelles, *Démission de M. Satan en faveur de M. Buonaparte, Soliloques vraisemblables de l'archiduchesse devenue concubine de Buonaparte*. Dans celle-ci, il suppose Marie-Louise s'excitant, comme Judith, à tuer l'homme qu'on lui a imposé pour époux, et à venger ainsi Andréas Hofer, le héros du Tyrol.

Un fragment en alexandrins relate son retour aux idées et aux pratiques religieuses :

Envers mon Roi du moins mon cœur resté fidèle  
 A touché de mon Dieu la pitié paternelle.  
 J'eus recours à lui seul, il écouta mes vœux ;  
 Sans patrie et sans biens, par lui je suis heureux.

Une autre fois, cet ancien imitateur de Dorat gourmande les incroyables dans le style de J.-B. Rousseau, ou s'excite à la résignation selon les formules de Louis Racine.

En somme, il n'y a guère de genre où il ne se soit exercé ; il n'y a pas non plus de sentiment qu'il ne se soit essayé à traduire, avec plus de bonne volonté et de sincérité que de talent.

---



## APPENDICE V

---

### Élégie sur la mort de M. de Vaudreuil

PAR BRIFAUT.

L'auteur de cette pièce, homme d'esprit qui a fini par arriver à l'Académie française en traversant les salons du faubourg Saint-Germain, avait fréquenté dans sa jeunesse la maison hospitalière de Vaudreuil revenu de l'exil et installé au Louvre. Il le met en scène plusieurs fois dans ses Souvenirs (*Récits d'un vieux parrain à son jeune filleul. Œuvres*, t. I, pp. 322 et suiv. — *Passe-temps d'un reclus*, t. II, pp. 38 et 44). Il l'appelle « l'ana de la cour et le *memento* de la Révolution. » Non content de recueillir quelques-uns de ses récits, il voulut honorer sa mémoire, et il lui consacra la pièce suivante, qui n'a pas été recueillie dans ses œuvres :

Quoi ! les arts sont muets, et leur ami succombe !  
Quoi ! le tribut de leurs regrets  
N'a point eneor paré la tombe  
Du mortel qui sur eux versa tant de bienfaits !  
Réparez cet oubli ; venez, troupe sacrée.  
Pour qui réservez-vous votre encens et vos fleurs ?  
A quels restes chéris donnerez-vous vos pleurs,  
Si vous en refusez à cette ombre adorée ?  
Venez, rassemblez-vous dans un auguste deuil  
Au pied du monument où repose Vaudreuil,  
Et que votre voix inspirée  
Par un chaut de douleur honore son cercueil.

Ainsi je m'exprimais, les yeux mouillés de larmes ;  
Soudain ce cœur qui sut aimer  
Sous le marbre attendri semble se ranimer.  
Je crus entendre eneor des accents pleins de charmes :  
« Non, non, je ne veux point de leurs pompeux apprêts ;

« Je sais le sentiment qui règne dans leur âme.  
 « Qu'ai-je besoin qu'on le proclame,  
 « Les bras chargés d'encens et le front de cyprès ?  
 « J'ai vécu sans orgueil ; j'ai fait le bien sans faste.  
 « De ma carrière noble et vaste  
 « Je sors appauvri d'or, mais enrichi d'honneur,  
 « Vous laissant, ô mes fils, un royal protecteur  
 « Et l'héritage d'un nom chaste ;  
 « C'est assez pour ma gloire et pour votre bonheur. »

Est-ce à moi d'obéir à son refus modeste ?  
 Tairons-nous ses vertus, apanage céleste ?  
 Ah ! c'est trop exiger de nos respects pour lui !  
 En perdant un modèle, oui, le monde aujourd'hui  
 Veut qu'au moins son portrait nous reste.  
 Quelle plus belle image à laisser aux humains ?  
 Tout rayonnant d'esprit, de valeur et de grâces,  
 Affable en ses grandeurs, constant dans ses disgrâces,  
 Il paraissait toujours maître de ses destins.  
 Heureux d'être chéri, plus heureux d'être utile,  
 Combien son cœur était habile  
 A voiler le bienfait qui sortait de ses mains !  
 Vous le savez, ô vous, dont le zèle réclame  
 Le droit de consacrer des traits si précieux,  
 Vous que cherchaient au loin ses dons mystérieux.  
 Comme un trésor d'amour, il répandait son âme :  
 Il soutenait vos pas ; il rapprochait de vous  
 Cette palme de gloire où vous aspiriez tous.  
 Dépouillant à vos yeux l'orgueil de la naissance,  
 Il ôtait sa rudesse à l'orgueil du talent,  
 Et l'on ne voyait plus qu'un échange brillant  
 De soins et de reconnaissance.  
 D'autres sur la terre ont passé  
 Commandant à la crainte un culte intéressé :  
 Vaudreuil se fit aimer, ce fut là sa science.

Vers ton premier séjour va, reprends ton essor,  
 Habitant des sphères divines !  
 Dans mon triste pays entouré de ruines,  
 Tu vis sous un bon roi renaître l'âge d'or.  
 Tu n'en as pas joui ; nous, enfants de la lyre,  
 En chantant ce bonheur qui revient nous sourire,  
 Nous contemplons ta cendre et nous pleurons encor.

---

## APPENDICE VI

---

### Notice bibliographique et iconographique.

#### I

Les lettres et pièces contenues dans ces deux volumes sont toutes celles qu'on a pu recueillir de leur auteur. Elles proviennent de diverses collections publiques et privées, et leurs possesseurs les ont mises à ma disposition avec un empressement dont je ne saurais être trop reconnaissant.

D'autres ont existé, qui faisaient honneur à Vaudreuil parmi ses contemporains. Ainsi nous n'avons plus les lettres qu'il écrivait d'Espagne, en 1782, à M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, et dont la destinataire regrettait si vivement la perte. (Portraits à la suite des *Souvenirs*, art. Delille.) Il nous manque aussi celle qu'il écrivait au comte d'Artois en 1793, et où il s'adressait à lui, selon le témoignage de l'Espagnol Las Casas (dans FOURNERON, *Histoire générale des émigrés*, t. II, p. 196), comme « un ange, avec une force, une éloquence, un sentiment qui m'ont enchanté, pour lui faire sentir que sa nullité le perd, et qu'il est forcé à se montrer ou qu'il se déshonore. »

La plus grande partie de celles-ci, notamment toutes les lettres du comte de Vaudreuil au comte d'Artois, proviennent de la bibliothèque de S. Exc. le prince Labanow, ambassadeur de Russie à Vienne. Elles forment, de la lettre III à la lettre LXXV, une série suivie et numérotée par l'auteur. M. de Vaudreuil attachait aux lettres qu'il écrivait de Rome, au début de l'émigration, une certaine importance; elles lui semblaient propres à servir sa mémoire, en le montrant plus prudent et plus réservé dans ses conseils qu'on ne l'eût supposé d'après sa réputation; aussi pria-

t-il le comte d'Artois de les lui conserver (t. I, pp. 194, 211), et le prince les lui ayant renvoyées, il se proposait d'en faire « en ôtant tout ce qui n'est direct qu'aux sentiments... un petit monument historique. » (T. I<sup>er</sup>, p. 223; cf. pp. 236 et 281.) On comprend de sa part cette dernière précaution, que sa situation à l'égard de son ami lui imposait; aujourd'hui elle serait inutile, fâcheuse même pour leur réputation à tous deux, et une publication intégrale s'imposait, dans l'intérêt de la vérité tout entière.

Diverses pièces n'affectant pas toutes le caractère épistolaire, notamment les nos XCII, XCVIII, CI, CIX, CCXXII, CCXXXI, sont la propriété de M. Régis, qui a bien voulu nous autoriser à en prendre copie.

Les lettres du comte d'Artois sont extraites des archives privées de S. M. le roi des Pays-Bas. Guillaume III. Il est fâcheux que nous n'ayions pas ses réponses à son ami pendant les années 1790 et 1791, et pendant les années suivantes celles qui lui étaient adressées par Vaudreuil. Mais, comme dans une correspondance, une lettre fait souvent deviner le sens de celle qui la précède ou de celle qui la suit, nous avons en somme sous les yeux l'histoire à peu près complète des relations du comte d'Artois avec le plus fidèle de ses amis, le plus sincère, j'aurais voulu ajouter le plus ferme de ses conseillers, de 1789 à 1804.

Les lettres du comte de Vaudreuil à son ami le comte d'Antraigues ont été extraites du Dépôt des affaires étrangères, où elles se trouvent dans la série *France*. Collection des papiers de Louis XVIII.

La lettre CCXXXIV existe en copie dans un des volumes manuscrits contenant les œuvres de Vaudrenil, et appartenant à sa petite-fille M<sup>me</sup> la comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre.

La lettre CCXVI existe en copie dans les papiers du président de Vezet, et m'a été communiquée par M. le comte Edouard de Vezet, son petit-fils.

## II

Les portraits joints à ces deux volumes sont au nombre de quatre.

I. *Le comte de Vaudreuil*. L'original a été peint en 1784 par M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, qui en a depuis exécuté cinq reproductions. M<sup>me</sup> la comtesse de Clermont-Tonnerre, à qui il appartient, a

bien voulu permettre d'en prendre une photographie, d'après laquelle a été exécutée l'héliogravure ci-jointe.

II. *M<sup>me</sup> de Polignac* (en chapeau). L'original, peint en 1787 par M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, fait partie de la collection de portraits qui appartient à M<sup>sr</sup> le grand-duc de Saxe-Weimar. S. A. R. a bien voulu ordonner d'en faire une photographie pour l'exécution de l'héliogravure ci-jointe.

III. *Le comte d'Artois*. Portrait peint par Danloux, gravé par Schiavonetti, et qu'on trouve déjà dans les Mémoires de Weber, éd. de Londres, 1804-1809. Danloux a exécuté plusieurs portraits du comte d'Artois pendant l'émigration : 1° celui que nous offrons. Il doit avoir été gravé d'après un original dont le prince était peu satisfait (t. II, pp. 252, 257) ; 2° Celui qu'il paraît avoir commandé aussitôt après (t. II, pp. 263, 274), et qu'on peut voir en héliogravure dans la *Revue de la Révolution*, t. III ; 3° un autre portrait gravé à Londres, en 1804, par A. Freschi, d'après l'original appartenant au comte François Des Cart (*sic*), me semble avoir été peint également par Danloux, bien que la gravure ne porte aucun nom de peintre.

IV. *M<sup>me</sup> de Polignac*. Peinte par M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, de souvenir, après sa mort (t. II, pp. 174-175). C'est une ébauche largement dessinée, grandeur naturelle. Elle appartient à M<sup>me</sup> la comtesse de Clermont-Tonnerre. Une gravure à l'eau-forte en a été faite à Vienne, en 1794, par Fischer. Au-dessous du titre, on a mis les armes des Polastron et celles des Polignac, encadrées, de droite et de gauche, entre les vers suivants, probablement composés par Vaudreuil :

D'un tendre souvenir le merveilleux effort  
 A pu sur la toile attendrie  
 Donner une nouvelle vie  
 A la beauté que nous ravit le sort.  
 Tu rends à nos regards la plus parfaite amie,  
 Une épouse adorée, une mère chérie.  
 Lebrun, ton art divin triomphe de la mort  
 Par un sublime élan du cœur et du génie.

Cette gravure est devenue excessivement rare, et la Bibliothèque Nationale ne la possède pas. Elle a été copiée (*reingravée*) à Londres par J. Smith, et notre héliogravure a été exécutée d'après cette copie.

# TABLE DES MATIÈRES

---

## LXXXVII

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Indécision de l'Empereur. — Départ de Breteuil pour Bruxelles. — Bruit d'une grande mésintelligence entre le comte d'Artois et le prince de Condé. — Las Casas à Padoue. — Gustave III. — Léopold et La Fayette. — Insurrection en Savoie. — Le Béarn, le Roussillon et le Vivarais vont éclater..... 1

## LXXXVIII

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Nouvelle du départ de la famille royale de Paris. — La Reine justifiée. — Réflexions sur ce qu'il y a à faire pour garantir le trône. — Les Polignac..... 4

## LXXXIX

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

La famille royale sauvée par Bouillé. — Départ de l'auteur. — Fin de la mission du duc de Polignac. — Nécessité d'une étroite union entre le comte d'Artois et le Roi et la Reine. — Vœux pour le sort à venir des Polignac et de Calonne..... 7

## XC

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Arrestation de la famille royale à Varennes. — L'Empereur décidé à déployer toutes ses forces pour rendre au Roi son trône et l'y affermir..... 12

## XCI

### M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIQUES

Nouvelles du comte d'Artois. — Les Suisses. — Désir d'un nouvel ouvrage de d'Antraigues..... 15

## XCII

## MÉMOIRE DE M. DE VAUDREUIL

|  |    |
|--|----|
| Ne pas admettre le baron de Breuille au conseil des Princes..... | 16 |
|--|----|

## XCIII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

|   |    |
|---|----|
| Le comte d'Artois en Allemagne. — Nouvelles de Calonne. — Arrivée de France de l'abbé Louis. — Défense de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Opinion sur un opuscule de d'Antraigues. — Le duc d'Havré en Espagne..... | 20 |
|---|----|

## XCIV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

|  |    |
|--|----|
| Envoi de la déclaration de Pillnitz. — Procédés de l'Espagne. — Progrès de l'émigration..... | 25 |
|--|----|

## XCV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

|  |    |
|--|----|
| Accès de découragement. — Lenteur des puissances, fautes des émigrés. .... | 27 |
|--|----|

## XCVI

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

|  |    |
|--|----|
| Influence probable de l'impératrice Catherine sur l'Espagne. — Avec 6.000 Espagnols et le camp de Jalès, le prince sera maître des provinces méridionales. — Projet d'une nouvelle évasion attribuée au Roi et à la Reine. — Le rassemblement d'Ath. — Gustave III furieux contre l'Empereur. — M <sup>me</sup> de Polignac et sa famille..... | 29 |
|--|----|

## XCVII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

|  |    |
|--|----|
| Conversation avec l'Empereur. — Pas de lettre de Coblenz. — Prochain départ de l'auteur..... | 38 |
|--|----|

## XCVIII

## M. DE VAUDREUIL A L'EMPEREUR LÉOPOLD

|   |    |
|---|----|
| Fausse démarche de Marie-Antoinette. — Urgence d'agir. — Facilité d'une occupation actuelle de la France. — Désespoir de la noblesse émigrée à craindre. — Loyauté des Princes. — L'Europe a les yeux fixés sur l'Empereur. — Excuses pour une lettre écrite sans aucune mission des Princes..... | 41 |
|---|----|



## XCIX

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Insouciance à Vienne pour les affaires de France. — Pas un mot de Coblenze. — Gustave III choqué du silence du comte d'Artois. — Mort de Potemkine. — L'auteur part le 8..... 47

## C

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

L'auteur ne partira que le 12. — La lettre annoncée par Flachslanden n'a pas été reçue. — Les productions du séjour d'Ems..... 49

## CI

## M. DE VAUDREUIL AU DUC DE POLIGNAC

Défend sa lettre à l'Empereur. — Aggravation de la situation en France. — Motifs d'agir de plus en plus pressants. — Nouvelles du Cap... 51

## CII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

Conduite de l'électeur de Mayence. — Dispersion des émigrés. — Nouvelles de Saint-Domingue et des Pays-Bas..... 53

## CIII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Mort de l'Empereur Léopold. — Ses dispositions et celles de son successeur envers la France. — Le maréchal Lascy. — Démarches à faire auprès des électeurs. — Nouvelles instructions à donner au duc de Polignac. — Mort de M<sup>me</sup> d'Andlau. — Breteuil et l'archiduchesse Marie-Christine mal vus du roi de Hongrie..... 58

## CIV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

M<sup>me</sup> de Polignac. — Maladie de l'Impératrice. — Le prince Hohenlohe. — Le comte Colloredo. — Le baron de Simolin. — Bischofswerder. 63

## CV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Détails sur la disgrâce de Florida-Blanca. — Conséquences favorables qu'elle peut avoir pour les affaires de France. — Préparation d'un mémoire pour le roi de Hongrie. — Lettre du Roi à M<sup>me</sup> de Polignac. — Nouvelles de la famille Polignac..... 66

## CVI

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

|   |    |
|---|----|
| Démission de M. de Noailles et de son secrétaire d'ambassade..... | 70 |
|---|----|

## CVII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

|   |    |
|---|----|
| Mémoire envoyé à Catherine II. — Note de Kaunitz. — Lenteurs autrichiennes. — Conférence avec Bischofswerder. — Généraux nommés pour commander l'armée alliée. — Breteuil jugé par Courvoisier. — Un ouvrage anonyme de Wagner. — Cardo. — L'abbé Sabatier..... | 74 |
|---|----|

## CVIII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

|  |    |
|--|----|
| Préparatifs de départ. — Bonnes dispositions de la Cour de Vienne. — Hypothèses dans lesquelles les émigrés pourront se rassembler. — Hostilité de l'Angleterre. — Courvoisier. — L'archiduc Charles. — Dumouriez..... | 78 |
|--|----|

## CIX

## PROJET DE MANIFESTE

|  |    |
|--|----|
| Écrit, au nom de François II, par M. de Vaudreuil..... | 86 |
|--|----|

## CX

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

|  |    |
|--|----|
| Arrivée du duc de Richelieu. — Courrier attendu de France. — Importance de la Cour de Vienne. — La Russie plus occupée des affaires de Pologne que de celles de France. — L'auteur sera le 3 mai à Coblenz.... | 89 |
|--|----|

## CXI

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIQUES

|   |    |
|---|----|
| Se défier de la poste. — Affaires du Midi. — Les désertions en France. — Attitude des puissances. — Nouvelles de Paris. — Manque d'argent. — Bonne volonté de la Prusse. — Négociations avec l'Espagne. — La journée du 20 juin. — Éloge de Calonne. — Breteuil. — Prochaine marche en avant..... | 91 |
|---|----|

## CXII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Misère des Princes et de leur armée..... | 107 |
|--|-----|

## CXIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Projet de voyage pour Saint-Petersbourg..... 410

## CXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Le procès du Roi est imminent. — La régence. — Secours pécuniaires  
envoyés par Catherine II..... 412

## CXV

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Inquiétudes sur le compte de sa famille. — Secours d'argent. — Préparatifs  
pour une campagne prochaine. — L'Angleterre se déclarera. — Position  
affreuse du Roi et de la Reine..... 414

## CXVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Secours d'argent de Catherine II. — M<sup>me</sup> de Polastron. — Procès du Roi.  
..... 416

## CXVII

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Instantes recommandations de venir à Vienne voir sa famille..... 418

## CXVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Procès du Roi. — Calonne. — Le marquis de Vaudreuil. — M<sup>me</sup> de Polas-  
tron..... 419

## CXIX

## LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

Réponse aux condoléances sur la mort de Louis XVI..... 421

## CXX

## M. DE VAUDREUIL A LADY S. FOSTER

Maladie de l'auteur. — Mort de Louis XVI. — Espoir de vengeance. 422

## CXXI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Le corps de Condé. — Séjour en Russie. — Le favori..... 124

## CXXII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Succès du comte d'Artois à Saint-Petersbourg. — Attente d'un courrier d'Angleterre..... 126

## CXXIII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIQUES

Nouvelles personnelles et politiques. — Brunswick et Cobourg. — Dumouriez. — Le comte d'Artois. — Démission donnée du conseil de Monsieur. .... 129

## CXXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Recommande le secret le plus absolu. — Très satisfait de son voyage en Russie. — Prochain départ pour l'Angleterre. — Calonne..... 133

## CXXV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Réunion de Dumouriez aux Autrichiens..... 137

## CXXVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Prochain départ. — Épée donnée par Catherine II..... 138

## CXXVII

## LE PRINCE DE CONDÉ AU BARON DE FLACHSLANDEN

Espérances du comte d'Artois. — Incertitude sur l'état de la Bretagne. — Siège de Mayence..... 139

## CXXVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il n'est ni abattu ni découragé. — Approuve M. de Vaudreuil de rester auprès de M<sup>re</sup> de Polignac..... 140

## CXXIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Envoi du baron de Roll à Vienne. — Brouille entre M<sup>me</sup> de Polastron et M<sup>me</sup> du Poulpry. — Reproche à M. de Vaudreuil de ne pas lui parler de ses embarras d'argent..... 141

## CXXX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Activité et certitude de succès. — Ses amis seront contents de lui. — M<sup>me</sup> de Polastron à Cologne..... 143

## CXXXI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Soins accordés à la famille du marquis de Vaudreuil. — Nouvelles de la Reine..... 144

## CXXXII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Retour du baron de Roll. — Le désir des Polignac sera satisfait... 146

## CXXXIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Succès des royalistes. — Agitation continuelle dans Paris. — Mouvement rétrograde du prince de Cobourg. — Lyon..... 147

## CXXXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Plaisir causé par les nouvelles de la santé de M<sup>me</sup> de Polignac. — Nouvelles plus rassurantes de Paris..... 148

## CXXXV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Nouvelles alarmantes sur le compte de la Reine. — Echec du duc d'York en Hollande. — Toulon. — Lyon. — La Vendée..... 149

## CXXXVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Réception d'une lettre importante. — Tinténiac. — Cruelle position de la Reine..... 151

## CXXXVII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

- Difficultés de correspondance. — M<sup>me</sup> de Polignac. — Effacement des Princes.  
— Nouveaux coopérateurs..... 152

## CXXXVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

- Mort de la Reine. — Correspondance avec la Vendée. — Toulon... 154

## CXXXIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

- Le régent partira pour Toulon. — Projets du comte d'Artois. — Emprunt.  
— Calonne. — Courvoisier..... 156

## CXL

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

- Inquiétudes pour Madame Élisabeth. — Projet de marier Madame à un  
sans-culotte. — Prétendue victoire des Bleus en Vendée..... 158

## CXLI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

- Départ de Monsieur. — Bases arrêtées entre les deux frères. — Désir d'ame-  
ner à l'armée royale quelques-uns des régiments émigrés..... 160

## CXLII

## LE COMTE DE PROVENCE AU DUC DE POLIGNAC

- Dispositions en vue du déplacement du comte de Provence..... 161

## CXLIII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

- Castries et Calonne. — Nouvelles de sa santé. — Une lettre de Hamm. 162

## CXLIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

- Inquiétudes sur le compte de Madame Élisabeth et de M<sup>me</sup> de Polignac. —  
Succès des royalistes en Vendée. — Désespoir du prince de ne pouvoir se  
rendre au seul endroit où il voudrait être..... 164

## CXLV

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

- Mort de M<sup>me</sup> de Polignac..... 165

## CXLVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|   |     |
|---|-----|
| Sur la mort de M <sup>me</sup> de Polignac..... | 168 |
|---|-----|

## CXLVII

## LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

|   |     |
|---|-----|
| Sur la mort de M <sup>me</sup> de Polignac..... | 169 |
|---|-----|

## CXLVIII

## M. DE VAUDREUIL A LADY E. FOSTER

|  |     |
|--|-----|
| Mort de M <sup>me</sup> de Polignac..... | 170 |
|--|-----|

## CXLIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Engage M. de Vaudreuil et les Polignac à quitter Vienne..... | 172 |
|--|-----|

## CL

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Ce serait rabaisser M <sup>me</sup> de Polignac que de vouloir défendre sa mémoire.<br>— Espoir de revoir bientôt M. de Vaudreuil. — Dernier portrait de<br>M <sup>me</sup> de Polignac..... | 173 |
|--|-----|

## CLI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Lettre de l'Empereur. — Lord Moïra toujours à Guernesey..... | 175 |
|--|-----|

## CLII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Évacuation de Toulon et de l'Alsace. — Nouvelles affligeantes de la Vendée.<br>— Lord Moïra à Jersey. — Perpignan..... | 176 |
|--|-----|

## CLIII

## M. DE VAUDREUIL A LADY E. FOSTER

|   |     |
|---|-----|
| Contradictions et dangers de la politique anglaise. — M <sup>me</sup> de Polignac. —<br>Les constitutionnels..... | 177 |
|---|-----|

## CLIV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

|   |     |
|---|-----|
| Regrets et désespoir. — Politique aveugle des puissances. — Las<br>Casas..... | 180 |
|---|-----|



## CLV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il croira au salut de l'Europe le jour où les puissances changeront de système; jusque-là, son attitude actuelle est la seule honorable pour lui.  
..... 181

## CLVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il persiste dans ses opinions. — Saint-Domingue. — Espère que M. de Vaudreuil pourra le rejoindre pour ne plus le quitter. — Nouvelles affligeantes de la Vendée..... 183

## CLVII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il doit continuer à se sacrifier. — Nouvelles affligeantes de la Vendée. — Regrette que le duc de Polignac n'adopte pas son projet..... 184

## CLVIII

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Nécessité pour l'Europe de s'affranchir de l'influence anglaise et de reconnaître la puissance légitime des Bourbons..... 185

## CLIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

S'informer auprès de Las Casas sur les dispositions de l'Espagne à l'égard du prince..... 187

## CLX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il persiste dans son opinion. — Saint-Domingue. — Un passeport pour M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, qui se rend en Russie..... 188

## CLXI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Obligation de s'appuyer sur l'Angleterre. — La Vendée. — Mack. — Monsieur va en Espagne. — Calonne en Russie..... 189

## CLXII

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Projet d'aller avec le marquis et toute sa famille à Pise ou à Lucques.  
..... 191

## CLXIII

## LE PRINCE DE CONDÉ A M. DE VAUDREUIL

Regrette, à mots couverts, que Calonne ne soit plus auprès du comte d'Artois..... 194

## CLXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Rapport de Saint-Just sur une conspiration intérieure. — M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun. — Calonne..... 195

## CLXV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Saint-Domingue. — Robespierre. — Réponse de l'Angleterre. — M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun..... 196

## CLXVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Mort de Llano. — Vassé. — Brillant succès au début de la campagne. — Le prince est décidé à aller à l'armée..... 197

## CLXVII

## M. DE VAUDREUIL A LADY E. FOSTER

La famille du duc de Polignac. — Le château de Kittsee. — Propriétés de M. de Vaudreuil à Saint-Domingue..... 198

## CLXVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Rien à espérer de l'Espagne..... 201

## CLXIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Mort de Madame Élisabeth. — Lettre à l'infant de Parme..... 202

## CLXX

## LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

Sur la mort de Madame Élisabeth..... 203

## CLXXI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Corps d'émigrés à la solde de l'Angleterre. — Monsieur attend toujours les ordres de l'Espagne. — La Vendée..... 204

## CLXXII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Il est content de l'Angleterre. — Arrangements de fortune pris par le comte de Duras. — Corps d'émigrés levés par l'Angleterre..... 205

## CLXXIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Les parents de M. de Vaudreuil seront placés dans les corps levés par l'Angleterre. — Meilleures intentions de l'Espagne à l'égard de Monsieur. .... 206

## CLXXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Dispositions militaires. — Régiment de Mortemart..... 208

## CLXXV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Son voyage sera peut-être retardé, mais sans inconvénient pour les affaires. .... 209

## CLXXVI

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Excellent effet des eaux de Pyrmont sur la santé de l'auteur. — Bonheur de se retrouver prochainement. — Chute de Robespierre et de ses partisans..... 210

## CLXXVII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

L'armée anglaise derrière la Meuse. — Entente entre le duc d'York et le général autrichien Clerfayt..... 212

## CLXXVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Triste état du marquis de Vaudreuil. — Formation du régiment d'Hector. — Espagne..... 213

## CLXXIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Régiment d'Hector. — Nimègue investi par les Français. — La campagne de cette année considérée comme finie..... 214

## CLXXX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Bruits de paix. — Pourquoi le prince n'a pas appelé auprès de lui M. de Vaudreuil. — Nimègue évacué, la campagne finie..... 216

## CLXXXI

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Le silence du marquis et de toute sa famille l'inquiète. — Pas de nouvelles du comte d'Artois. — Médiocrité du maréchal de Castries. — Saint-Domingue..... 217

## CLXXXII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Bonnes nouvelles de la Vendée. — Le cardinal de Bernis. — Las Casas. — Monsieur. — M<sup>me</sup> de Polastron..... 219

## CLXXXIII

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Impatience de recevoir de Londres des nouvelles du marquis. — Fausse politique des puissances. — Les constitutionnels. — Les dettes du comte d'Artois..... 222

## CLXXXIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Retraite de l'armée anglaise en Hollande..... 226

## CLXXXV

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Envoi d'une procuration. — Affaires de famille..... 227

## CLXXXVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Bonnes dispositions de l'Angleterre, mais incertitude sur les projets à venir. .... 229

## CLXXXVII

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

Ne voit pas l'avenir en beau, comme Calonne. — Lettre à Joséphine de Vaudreuil, sa future. — Les calculs de Joséphine pour le temps nécessaire à l'arrivée de M. de Vaudreuil. — Il craint de lui paraître plus aimable de loin que de près..... 231

## CLXXXVIII

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Une boucle de cheveux perdue et retrouvée. — Le duc de Polignac quitte la place de Vienne. — Amour! — Ne peut pas faire la guerre à son pays.<br>..... | 233 |
|--|-----|

## CLXXXIX

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIGUES

|   |     |
|---|-----|
| Avènement de Louis XVIII. — Voiture à vendre..... | 237 |
|---|-----|

## CXC

## CONTRAT DE MARIAGE DE M. DE VAUDREUIL

|       |     |
|-------|-----|
| ..... | 238 |
|-------|-----|

## CXCI

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Fausse nouvelle de la prise de Monsieur (comte d'Artois). — Post-scriptum de l'écriture de M <sup>me</sup> de Vaudreuil..... | 242 |
|--|-----|

## CXCI

## M. DE VAUDREUIL AU MARQUIS DE VAUDREUIL

|   |     |
|---|-----|
| Formalités religieuses oubliées dans le mariage de M. de Vaudreuil. — Volontaires de Moira. — Grossesse de M <sup>me</sup> de Vaudreuil. — Tableaux. — Le comte d'Artois..... | 244 |
|---|-----|

## CXCI

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Le joli jeu! — Déménagement à Londres..... | 248 |
|--|-----|

## CXCI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Mort du comte de Sérent. — Position pénible de Louis XVIII. — Le duc de Bourbon..... | 250 |
|--|-----|

## CXCV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|  |     |
|--|-----|
| Le comte de Sédières. — Louis XVIII à l'armée de Condé. — Las Casas. — La Rosière. — Une lettre à Burke..... | 251 |
|--|-----|

## CXCVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

|   |     |
|---|-----|
| Mémoire de M. de Sédières. — Note politique et militaire du comte d'Artois. — Le prince de Bouillon. — Puisaye. — Le duc de Polignac. | 253 |
|---|-----|

## CXCVII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

M. de Sédières. — Burke. — Mauvaises nouvelles de Vendée apportées par Botherel. — Louis XVIII obligé de quitter l'armée. — Les Polignac. 256

## CXCVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Nouvelles inquiétantes de l'armée de Condé. — Portrait du comte d'Artois. . . . . 257

## CXCIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

La Rosière. — Lettre à Burke. — M<sup>me</sup> de Chevigné. — Le portrait. — Le *Tableau de l'Europe* par Calonne. . . . . 258

## CC

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Portrait de Madame Élisabeth. — Les Mémoires de Bertrand de Moleville. — Mauvais état des affaires. — Encore Calonne et son ouvrage. . 261

## CCI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

La Rosière. — Les Mémoires de Bertrand de Moleville. — Louis XVIII en voie de guérison. — Nouvelle défaite en Italie. . . . . 264

## CCII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Louis XVIII ne trouve pas d'asile. — Les Mémoires de Bertrand de Moleville. — Ce qu'il dit des conférences de Mantoue doit être retranché, ainsi qu'une anecdote sur Louis XVI. — Crainte d'une alliance entre l'Espagne et la République française. — Instruction pour parler à Las Casas. 266

## CCIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Secours d'argent. — La marraine de l'enfant attendu. — Incertitude sur les événements. . . . . 271

## CCIV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Croit que l'intérieur offre les plus grandes ressources. — Ne croit pas à la paix. — Les Mémoires de Bertrand de Moleville. . . . . 272

## CCV

## LE COMTE D'ARTOIS AU BARON DE FLACHSLANDEN

Une grande dépêche au Roi. — Castelnau..... 273

## CCVI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

L'abbé Edgeworth. — Le portrait du prince. — Saint-Domingue. — M<sup>me</sup> de Chevigné. — Louis XVIII dans le duché de Brunswick. — Cazalès. — Las Casas. — Montalembert..... 274

## CCVII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Saint-Domingue. — L'abbé Edgeworth. — Esterhazy. — Succès des alliés. — M<sup>me</sup> de Polastron..... 275

## CCVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Moment de crise. — Saint-Domingue. — Du Trésor..... 277

## CCIX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Malliarct. — O'Connell. — Mortanges. — Nouvelles inquiétantes de l'armée de Condé..... 278

## CCX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Naissance de l'enfant attendu. — Mort du roi de Sardaigne. — Post-scriptum de M<sup>me</sup> de Polastron ..... 279

## CCXI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Etat embarrassé des affaires..... 280

## CCXII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Une demande de M. de Vaudreuil pour son cousin le vicomte de Vaudreuil..... 281



## CCXIII

## LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

La famille Polignac spécialement recommandée à l'empereur Paul. — Certitude de retourner en France. — Succès des républicains en Italie. — Arrestations à Paris..... 281

## CCXIV

M<sup>me</sup> DE POLASTRON A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

Félicitations sur son établissement en Russie. — Victoire des Anglais. — État de l'Italie. — Le comte d'Artois..... 283

## CCXV

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Nouvelles du petit Charles. — Spectacle chez le duc de Berry. — Moment décisif pour le salut de l'Europe. — Misère..... 286

## CCXVI

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Évacuation de Saint-Domingue par les Anglais. — Anniversaire du petit Charles. — Vente d'une bague..... 289

## CCXVII

## M. DE VAUDREUIL A M. DE SALIS-MARSHLINS

Compliments et souvenirs. — Proposition de mettre le comte d'Artois à la tête de la levée en masse des Suisses. — M. de Salis peut être le Monck de la France..... 293

## CCXVIII

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Nouvelles de la famille. — Les affaires de Saint-Domingue vont mieux. — Post-scriptum de M<sup>me</sup> de Vaudreuil..... 295

## CCXIX

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE DE LA CHAPELLE

Recommandation en faveur de son cousin. — Protestations de dévouement..... 298

## CCXX

## M. DE VAUDREUIL A CAROLINE DE VAUDREUIL, SA BELLE-SŒUR

Folies royalistes de Caroline. — La remercie des soins qu'elle donne à ses enfants..... 300

## CCXXI

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

M<sup>mes</sup> de Serrant et de Fontenu. — Nouvelles de Monsieur..... 302

## CCXXII

## M. DE VAUDREUIL A LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Affaires de M. de Vandreuil à Saint-Domingue. — M<sup>me</sup> de Champeenetz. —  
Amnistie pour les émigrés..... 303

## CCXXIII

## RÉFLEXIONS POLITIQUES

Soumises à Sa Majesté (Louis XVII)... 307

## CCXXIV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE DE STAHREMBERG

Désir d'aller servir le gouvernement anglais à Saint-Domingue.... 312

## CCXXV

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Bruit d'un changement de ministère en Angleterre. — Souvenir de M<sup>me</sup> de  
Polastron. — Soumission aux décrets de la Providence..... 313

## CCXXVI

## LE COMTE D'ARTOIS A LA COMTESSE DIANE DE POLIGNAC

Procès de Georges Cadoudal. — M<sup>me</sup> de Polastron..... 314

## CCXXVII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Insiste pour l'accompagner dans son voyage en Suède..... 316

## CCXXVIII

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

Le voyage est encore incertain. — Exécution de Georges et de ses coaccu-  
sés..... 318

## CCXXIX

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

Insiste de nouveau pour accompagner le prince dans son voyage. 319

## CCXXX

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

- Lettre de crédit pour les amis condamnés. — Persiste dans son opinion quant au voyage..... 321

## CCXXXI

## LE COMTE D'ARTOIS A M. DE VAUDREUIL

- Lettre à O'Connell avec l'argent pour les amis condamnés. — Anniversaire du départ de Versailles. — Persiste à faire le voyage seul..... 322

## CCXXXII

## RÉFLEXIONS DE M. DE VAUDREUIL

- Sur les causes morales qui ont amené la chute de l'Empire Français (inachevé)..... 323

## CCXXXIII

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ANTRAIQUES

- Sur la guerre d'Espagne. .... 328

## CCXXXIV

## M. DE VAUDREUIL AU COMTE D'ARTOIS

- Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Ceci est mon seul et unique testament*..... 329

## APPENDICES.

- I. Tableau généalogique de la famille de Vaudreuil..... 331  
 II. État des fonctions, grades et titres du comte de Vaudreuil. 334  
 III. Les collections Vaudreuil..... 335  
 IV. Les poésies de M. de Vaudreuil..... 339  
 V. Élégie sur la mort de M. de Vaudreuil, par Brifaut..... 348  
 VI. Notice bibliographique et iconographique..... 350



# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS PROPRES (1)

- ABERCROMBY (Sir Ralph), II, 274, 276.
- ACTON, I, 39, 143.
- ADHÉMAR (Vicomte d'), I, 232\*.
- AGOULT (D'), évêque de Pamiers, II, 49\*, 94.
- ALBIGNAC (Comte d'), I, 117\*; II, 31.
- ALBIGNAC (Baron d'), II, 31\*.
- Alsace (*Affaires d'*), I, 103, 122, 253, 255, 259, 297, 312; II, 45, 176.
- ALTON (D'), I, 119\*.
- ANDLAU (M<sup>me</sup> d'). V. Châlons (M<sup>me</sup> de).
- Angleterre, I, 74, 94, 96, 99-109, 108, 111-112, 115, 145, 161, 180, 196, 205, 207-208, 240, 243, 279, 305, 311, 333; II, 81, 115, 123-124, 127, 133-136, 160, 179-180, 185-186, 202, 206-207, 213, 220-221, 224-225, 229, 253-254.
- ANTICI (Cardinal), I, 64\*.
- ANTRAIQUES (Comte d'), I, 153, 172, 331, 340, 348, 371, 376, 380, 397, 401-402; II, 37, 67, 261.
- AOSTE (Victor, duc d'), I, 272\*, 277, 280.
- ARANDA (D'), II, 66\*-67, 92, 98-99, 102.
- ARTOIS (Comtesse d'), I, 5, 82.
- Assemblée Nationale*, I, 6, 8, 13, 15, 18, 20, 21, 22, 30, 33, 46, 49, 75, 79, 88, 94, 97, 105, 107, 113, 129-130, 134, 136, 152, 170, 173, 183, 208, 230, 265, 273, 280, 283, 306-307, 320, 350, 383; II, 4, 42.
- AUMONT (M<sup>me</sup> d'), I, 4\*, 49, 54, 77, 190.
- AUTICHAMP (Marquis n'), I, 143\*, 153; II, 154, 255.
- Autriche*. V. Vienne (Cour de), Joseph II, Léopold II, François II.
- AZARA (Chevalier d'), I, 67\*, 126, 128, 135, 277.
- BAGNOLS (Comte de), I, 335.
- BAILLY, I, 49, 85, 168.
- BALBI (M<sup>me</sup> de), I, 10\*, 98; II, 77.
- BALINCOURT (M<sup>me</sup> de), I, 269\*.
- BARBÉ-MARBOIS, II, 61\*.
- BARENTIN, I, 389\*.
- BARRY (M<sup>me</sup> du), II, 325.
- BASSINET (Abbé de), I, 319\*.
- BAUSSET (DE), évêque d'Alais, I, 289\*-290; II, 60.

(1) On n'a pas compris dans cette table les noms du comte de Vaudreuil, du comte d'Artois, de Louis XVI et de Marie-Antoinette, qui reviennent presque à chaque page.

Les numéros suivis d'un astérisque indiquent, à la même page, une note relative au personnage ou à l'événement cité.

- Bavière (Électeur de)*, II, 60 \*.
- BEALMETZ, I, 390 \*, 397; II, 42.
- BÉON (Comte de), II, 97-98, 102.
- BERCHÉNY, II, 222 \*.
- Erllin (Cour de)*, I, 34, 41; II, 82, 104. V. Frédéric-Guillaume II.
- BERNIS (Cardinal de), I, 7\*, 13, 26, 32, 48, 58, 60, 95, 96, 99, 103, 132-133, 140, 151, 158, 166, 170, 171, 176-178, 182, 184-185, 187, 189, 220, 222-223, 236-237, 244-251, 258, 272, 277, 280, 290-291, 298-299, 308-309, 322, 329, 336, 354; II, 18, 221, 226, 326.
- BERRY (Duc de), II, 288.
- BISCHOFSWERDER, I, 397; II, 65, 73-74, 76-78.
- BODKIN DE FITZGÉRALD, I, 110\*, 115, 125.
- BOMBELLES (Marquis de), I, 126\*, 135, 193, 195, 227, 250, 276, 279, 281, 285, 288, 324, 329, 344, 375, 394-395; II, 79, 106, 268.
- BONAPARTE, II, 308, 310-311, 319, 328.
- BONNIÈRES (DE), I, 382\*; II, 3.
- BOTHEREL (Comte de), II, 254\*, 256.
- BOUILLÉ (Comte de), I, 50, 117, 124, 137, 143-145, 149, 180-181, 189, 199, 283, 296, 298-300, 309, 321, 331, 341, 373; II, 8.
- BOULLON (Prince de), II, 254\*-255.
- BOURRON (Duc de), II, 103, 244, 250-251, 292.
- BOURGOING (Chevalier de), 1,022\*.
- BOUZOLS (Marquis de), I, 322\*.
- Brabant (Affaires du)*, I, 52, 64, 74, 78, 205; II, 57.
- BRANCAS (Duchesse de), II, 2\*.
- BRENTANO, I, 247\*, 250.
- Bretagne (Affaires de)*, I, 331, 348; II, 139.
- BRETEUIL (Baron de), I, 237, 378, 386, 394-395, 397-399; II, 2, 10, 12, 16-20, 62, 75, 83, 94, 99-100, 102, 104-106.
- BREUNER (Comte de), I, 271\*.
- BRIENNE (Cardinal de), I, 197, 299, 303, 328.
- BRISSOT, I, 299.
- BROGLIE (Maréchal de), I, 51, 75, 82, 296, 298-299, 312, 331; II, 18.
- BROU, II, 32\*, 36.
- BRUNSWICK (Duc de), II, 75, 100-101, 104, 130-131.
- BURKE, II, 158, 179, 252, 256, 258.
- CABARRUS, I, 110\*.
- CADODAL (Georges), II, 315, 321.
- CALONNE, I, 39-41, 96, 98, 154, 157, 180, 182-183, 195, 203-204, 243, 245, 248, 251, 258, 271, 274, 279-280, 284-286, 290-291, 297, 301, 305, 312, 321, 325, 328, 338-339, 343-344, 348, 354, 358, 361-362, 369-370, 387, 400-402; II, 1, 7, 9, 21, 23-24, 28, 33, 50, 56, 67, 77-78, 91, 94, 102, 104-106, 109, 111, 119, 153, 157, 165, 190, 194-196, 231, 233, 237, 259-263.
- CAMELFORD, II, 123\*, 218.
- CAPELLO (DE), I, 232.
- CARAMAN (Comte de), I, 97\*, 98, 232, 313; II, 252\*-253.
- CARDO (Comte de), II, 77\*.
- CARENCEY (Prince de), I, 114\*.
- CASANOVA, II, 85\*.
- CASSINI (M<sup>me</sup> de), I, 182\*.
- CASTELNAU (Baron de), I, 162, 285; II, 273.
- CASTRIES (Maréchal de), I, 329\*-330; II, 18, 105-106, 157, 162, 202, 218.
- CATHERINE II, I, 118, 142, 312; II, 29-31, 33, 48, 63, 73-75, 79, 81, 93, 95, 99, 111, 113, 116, 126-127, 133-136, 138, 186, 188, 190.
- CAZALÈS, I, 390, 402; II, 275.
- CHABROUD, I, 355\*.
- CHALONS, I, 12\*.
- CHALONS (M<sup>me</sup> de), II, 61\*, 69, 284\*.
- CHAMFORT, I, 312\*.
- CHAMPENETZ (M<sup>me</sup> de), I, 90\*, 155, 158, 169, 197, 393; II, 305-306.
- CHAMPENETZ (M. de), I, 158, 197, 275\*.

- CHAMPENETZ fils, I, 90.
- CHARLES III, roi d'Espagne, I, 101, 113, 245.
- CHARLES IV, roi d'Espagne, I, 93, 94, 113, 129, 245, 310, 331; II, 92, 221. V. Madrid (Cour de), Florida-Blanca.
- CHARLES (Archiduc), II, 82, 83.
- CHARMILLY (M. de), II, 246\*, 249, 305-306.
- CHEVIGNÉ (M<sup>me</sup> de), II, 258, 266.
- CHOISEUL (Baronde), I, 15\*, 52, 188, 191-192; II, 24, 92, 96.
- CHOISUL (Marquis de), II, 24.
- CHOISEUL (Duc de), II, 324, 327.
- CHOISEUL-GOUFFIER (Comte de), I, 248\*, 381.
- CHRISTIN, I, 378, 386, 390; II, 3.
- CIRCELLO, I, 253, 265, 271, 278, 321, 329, 346, 358.
- CLERFAYT, II, 98, 108, 212.
- CLERMONT-GALLERANDE (Marquis de), I, 398, 402.
- COBENZL, II, 59\*.
- COBOURG (Prince de), II, 137, 146, 148.
- COIGNY (Chevalier de), I, 62\*, 68, 233, 255, 284, 337, 348, 398, 402; II, 22.
- COLLOREDO (Comte de), II, 61\*.
- CONDÉ (Prince de), I, 13, 15, 95, 147, 177, 205, 245, 249, 265, 286-288, 348, 351, 360, 362; II, 2, 55, 125, 246.
- CONTI (Prince de), I, 149, 174, 177. *Convention Nationale*, II, 111, 131, 182, 223.
- CONZIÉ (DE), évêque d'Arras, I, 253\*, 285-286, 289, 291, 301, 322, 328, 338, 343-344, 354, 361, 369; II, 138, 142, 153.
- CORDON (DE), I, 233\*, 264.
- COURVOISIER, II, 75\*, 82, 116, 217.
- CREST (M<sup>me</sup> du), II, 243\*.
- CRILLON (Duc de), I, 110\*, 115.
- CRUSSOL (Bailli de), I, 73\*, 134, 248, 283, 364.
- CRUSSOL (Chevalier de), I, 73.
- DAMAS (Roger de), I, 9\*.
- DANLOUX, II, 274\*, 276.
- DILLON (Edouard), I, 41\*, 246.
- DUDON, I, 165\*, 170.
- DUMINIQUE (Baron de), II, 66\*, 68-69, 71-72, 74, 84.
- DEMOURIEZ, II, 73, 85, 117, 131, 137.
- DUPORT (Adrien), I, 230, 253.
- DURAS (Comte de), II, 115\*, 200, 206, 290.
- DURAS (M<sup>lle</sup> de), II, 290\*.
- DURFORT (Comte Louis de), I, 375\*.
- DURFORT (Comte Alphonse de), I, 387\*, 393-394, 397, 398, 402; II, 4, 268.
- DUTHEIL, II, 298\*.
- EDEN (Sir Morton), II, 229\*.
- EDGEWORTH (Abbé), II, 274\*.
- ELISABETH (Madame), I, 12, 73, 79, 88, 93, 96, 136, 151, 235, 263, 302, 310, 398; II, 164, 202-203.
- ESCARS (Duc d'), II, 36\*-37, 47, 156. *Espagne*. V. Charles IV, Florida-Blanca, Madrid (Cour de).
- ESTERHAZY, I, 51\*, 117, 124, 181, 309-310; II, 4, 37, 79, 127, 200. *Etats-Généraux*, I, 8, 20. V. Assemblée Nationale.
- EYMAR (Abbé d'), II, 34\*.
- FAYRAS (Marquis de), I, 86-87, 147.
- FERSEN (Comte de), II, 17, 19.
- FERDINAND (Archiduc), I, 319, 362.
- FERRAND, I, 88\*, 147, 273.
- FLACHSLANDEN (Bailli de), I, 212\*.
- FLACHSLANDEN (Baron de), I, 103\*, 262; II, 49, 266.
- FLAVIGNY (Comte de), I, 23\*, 119; II, 3.
- Florence (Cour de)*, I, 33, 100-101, 108-109.
- FLORIDA-BLANCA, I, 40\*, 45, 67, 92-94, 111, 113, 124, 125-129,



- 131-132, 157, 194, 207-210, 215-216, 218-219, 223, 225-226, 234-236, 241, 258, 277, 279, 290, 311, 315, 331, 359, 362; II, 66-67.  
V. Madrid (Cour de).
- FONFANGES (DE), évêque de Nancy, I, 309\*.
- FONTBRUNE, I, 193\*, 283, 319, 324; II, 50, 65, 94.
- FONTENU (M<sup>me</sup> de), II, 302\*.
- FOX, I, 68, 100.
- Franche-Comté (Affaires de)*, I, 18, 287; II, 43.
- FRANÇOIS II, empereur, II, 59, 67, 74, 79, 103-104, 108, 157, 162, 183, 197.
- FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, I, 8, 11, 41, 108, 118, 342; II, 15, 21, 59, 97, 103, 107, 108, 111, 116.
- FROMENT, I, 213\*, 380-381; II, 26, 91, 95.
- GABARD, II, 71.
- GALLES (Prince de), I, 193; II, 255.
- GEORGES III, I, 46, 94, 106, 132.
- GERMANIANT (Comte de), II, 124\*.
- GODOÏ, II, 66-67.
- GOGUELAT (Baron de), I, 400; II, 3.
- GOJARD, I, 134\*.
- GRAILLY (Chevalier de), I, 14.
- GRIMALDI (DE), évêque de Noyon, II, 266\*.
- GUÉBILLON, II, 61\*, 119-120.
- GUER (Chevalier de), I, 323\*.
- GUIBERT (Comte de), II, 34\*.
- GUICHE (Duc de), I, 52, 103, 361, 365, 382; II, 128.
- GUICHE (Duchesse de), I, 27\*, 190, 191, 195, 319; II, 50, 123.
- GUILFORD (Lord), II, 81.
- GUINES (Duc de), I, 286\*, 329.
- GUSTAVE III, I, 220, 245, 297, 310; II, 2, 17, 19, 36, 47.
- HAMEL (Vicomtesse du), I, 123\*.
- HARCOURT (Duc d'), II, 136\*, 245, 255, 258.
- HAUTEVILLE (Perret d'), I, 24\*, 174.
- HAVRÉ (Duc d'), II, 24\*, 37, 98-99, 102, 155-156, 269.
- HECTOR (D'), II, 214\*, 215.
- HÉLIE (Abbé), I, 78\*.
- HÉNIN (Prince d'), I, 198\*, 245-246; II, 35.
- HÉNIN DE CUVILLERS, I, 349\*.
- HENRI DE PRUSSE (Prince), I, 143, 171, 298.
- HERSAN (Cardinal), I, 63\*.
- HOHENLOHE (Prince de), II, 56\*, 64, 74-75.
- Hollande*, I, 75, 108; II, 208, 226-227.
- Illuminés*, I, 342.
- IMBERT-COLOMÉS, I, 103\*.
- Jésuites*, I, 65, 282; II, 324.
- JOSEPH II, I, 26, 33, 56, 74, 78, 83, 106, 117.
- KAUNITZ, I, 106, 246, 255, 301-302, 307, 324, 329, 382-383; II, 30, 38-39, 72-73, 85.
- KORSAKOV, II, 136\*.
- LA BASTIDE (Abbé de), II, 28\*, 57.
- LACLOS, I, 371-372; II, 73.
- LA FARE (Marquis de), I, 97\*.
- LA FAYETTE I<sup>r</sup>, 4, 19, 51, 54, 75\*, 87, 88, 102, 119, 123, 134, 138-139, 149, 157, 159, 165, 167, 181, 185, 197, 199, 201, 206, 208, 210, 222, 223, 238-239, 257, 261, 273, 307, 319, 326; II, 3, 52, 101, 103.
- LALLY-TOLLENDAL, I, 19, 46, 48, 348.
- LA MARCHE (DE), évêque de Saint-Pol de Léon, II, 266\*, 274.
- LAMBERTYE (M<sup>me</sup> de), I, 147\*, 153.
- LAMETH, I, 46, 48, 66, 201, 206, 222, 240, 371.
- LANGERON (Comte de), II, 40, 125, 127-128.
- Languedoc (Affaires du)*, I, 122,

- 181, 202, 213, 223-224, 240, 322, 328, 333, 362; II, 41.
- LANSDOWNE (Marquis de), I, 71\*-73.
- LA PALISSE (Marquis de Chabannes), I, 247\*, 250; II, 36\*-37, 50, 109.
- LAQUEILLE (Marquis de), I, 212; II, 97.
- LA ROCHEFOUCAULD (Cardinal de), I, 176\*, 177.
- LA ROSIÈRE (Marquis de), I, 122\*, 133; II, 120, 252, 253, 263-264.
- LAS CASAS, I, 123\*-126, 135, 219, 290, 376-378, 380, 382-383, 385, 388, 390, 394, 400; II, 2, 5, 21, 23, 26, 28, 37, 50, 56, 67, 91-93, 96, 106, 130, 142, 153-156, 163, 181, 188, 201, 221, 243, 252, 259, 269-270, 272, 275.
- LASCY (Maréchal de), I, 106; II, 59-60, 77.
- LATIL (Abbé de), II, 244\*.
- LA TOUR D'AUVERGNE (Comtesse de), II, 193\*, 248.
- LAVAL (Duc de), II, 40, 54, 72, 89, 134, 206.
- LAVAL (Duchesse de), I, 182\*.
- LA VAUGUYON (Duc de), I, 40, 114, 202, 291, 331.
- LE CESNE, II, 201, 304-306.
- LE FÉRON (M<sup>l</sup>o), I, 141, 202-203, 375.
- LE HOC, I, 134\*, 167.
- LÉON (Prince de), I, 294\*.
- LÉOPOLD II, I, 108, 116, 118, 198, 205, 246, 253, 262, 271, 307, 310, 319, 329, 333, 346, 359, 370, 375, 386, 392, 394-396, 400; II, 1, 3-5, 8-10, 13-14, 18-19, 29-30, 33, 38-39, 41-46, 51-54, 56-59, 62, 64, 68, 86-87, 268.
- LE ROY, II, 324-325.
- LIANCOURT (Duc de la Rochefoucauld), I, 159, 167-168, 174, 197, 201, 239-240, 340; II, 326.
- LICHTENSTEIN (Prince de), II, 59\*.
- LIGNE (Prince de), II, 59, 76-77, 83.
- LIMON (Marquis de), II, 410\*, 260.
- LLANO (Marquis de), II, 197\*.
- Londres (Cour de)*, V. Angleterre.
- LOUIS XVIII. V. Provence (Comte de).
- LOUIS (Abbé), II, 21\*.
- LUCCHESINI (Marquis de), II, 29\*.
- LUYNES (Duchesse de), I, 98\*, 357.
- Lyon (Ville de)*, I, 20, 26-27, 102-103, 135, 264, 322, 338, 362; II, 148, 150, 177, 193.
- MACK, II, 190\*.
- MACKAU (M<sup>me</sup> de), I, 93\*.
- Madrid (Cour de)*, I, 9, 15, 24, 26\*, 32, 40, 56, 59, 83, 99, 101, 104, 106-109, 111-112, 114-117, 121, 125-129, 131-132, 137, 145, 164, 171, 177, 192, 215-217, 235, 240, 274, 290, 297, 333, 353, 370, 387; II, 11, 20, 25-26, 28, 37, 57, 81, 93, 95, 99, 182, 186, 188, 190, 207, 269-270.
- MAILLEBOIS (Comte de), I, 165\*, 167-168, 174, 178, 182, 192.
- MALDEGHEM (Comte de), II, 84.
- MALIDE (DE), évêque de Montpellier, II, 245\*.
- MALIGNE (M. de), II, 140, 142, 144-145, 150.
- MALIGNY (M. de), I, 21.
- MALSEIGNE (Chevalier de), II, 35\*.
- MARIE (Abbé), I, 28\*, 44, 50, 58, 299, 322.
- MARIE-AMÉLIE, duchesse de Parme, I, 23\*.
- MARIE-CAROLINE, reine de Naples, I, 90.
- MARIE-CAROLINE, reine d'Espagne, I, 108, 113, 129, 245.
- MARIE-CHRISTINE (Archiduchesse), II, 62, 83.
- MARIE-ÉLISABETH (Archiduchesse), I, 296\*, 299.
- MAULEVRIER (Comte de), I, 354\*.
- MAUREPAS, II, 327.
- MAURY (Abbé), I, 252; 299-300, 332, 397, 402.
- Mayence (Électeur de)*, II, 55\*, 60.
- MENOU (Baron de), I, 167, 371.
- MERCY, I, 145, 149, 232, 302; II, 2, 13, 16-17, 22, 107, 157.
- METTERNICH (M. de), II, 96, 107, 109.
- MIRABEAU, I, 66, 75, 145, 149, 167,

- 247, 265, 270, 303, 331-332, 351.  
 MIRAN (Marquis de), I, 198\*, 224, 263.  
 MIRAN (M<sup>me</sup> de), II, 63.  
 MOÏRA (Lord), II, 175, 177, 220, 289.  
 MOLEVILLE (Bertrand de), II, 243, 249, 261-262, 264, 267-268, 271, 273.  
 MONTAGU (Abbé de), I, 132\*.  
 MONTALEMBERT (Baron de), II, 275\*.  
 MONTBAZON (Prince de), I, 294\*.  
 MONTESQUIOU (Abbé de), I, 266\*.  
 MONTESQUIOU, I, 85-86.  
 MONTESSON (Vicomte de), I, 313.  
 MONTMORENCY-LAVAL (Achille de), II, 40\*, 150.  
 MONTMORIN (Comte de), I, 114, 121, 152, 202, 274, 331, 371-372, 381, 397.  
 MORELLET (Abbé), I, 74.  
 MOUNIER, I, 19, 45-46, 48, 348; II, 24.  
 MOUSSEAU (DU), I, 293.  
  
*Nancy (Affaire de)*, I, 296, 299, 300.  
*Naples (Cour de)*, I, 33, 39, 59, 83, 104, 162; II, 39, 119.  
 NARBONNE-FRITZLAR (DE), I, 291, 384.  
 NASSAU (Prince de), I, 9\*, 15, 52, 79, 119, 331; II, 65, 67, 70-71, 74, 79, 90, 96, 104.  
 NECKER, I, 15, 19, 21, 22, 54, 79, 87, 105, 130, 134, 138, 152, 154, 157, 170, 173, 175, 180, 183-185, 205, 238, 303, 320, 324.  
 NICOLAÏ (Comte de), I, 34\*, 45, 47-49, 55, 60, 73, 76, 88, 93, 97.  
 NOAILLES (Marquis de), I, 107\*; II, 29-30, 32, 59, 71, 72, 89.  
 NOAILLES (Vicomte de), I, 201, 222, 390.  
 NOISEVILLE (M<sup>me</sup> de), II, 119\*, 223.  
 NYVENHEIM (Baron de), I, 34\*, 89-90, 114, 121.  
 NYVENHEIM (M<sup>lle</sup> de), I, 155\*.  
  
 O'CONNELL (Comte), I, 124\*, 139, 233, 255, 263, 284; II, 278, 321-322.  
 O'GORMAN (Comte), I, 264\*, 281; II, 161, 304.  
 ORLÉANS (Duc d'), I, 27, 29, 46, 85, 90, 125, 134, 167, 193, 208, 238, 240, 253, 262, 320, 332, 357, 372-374; II, 73, 319-321.  
  
 PANNETIER, II, 25\*.  
*Paris (Ville de)*, I, 13, 15, 20, 116, 167-168, 201, 251, 259, 272-273; II, 52, 68, 148, 158.  
*Parlement de Bordeaux*, I, 146\*, 152, 170.  
*Parlement de Grenoble*, I, 64, 182.  
*Parlement de Metz*, I, 46\*, 48, 64.  
*Parlement de Rennes*, I, 86, 94\*, 103.  
*Parlement de Rouen*, I, 41\*, 48.  
*Parlement de Toulouse*, I, 348\*.  
*Parme (Cour de)*, I, 26.  
*Parme (duc de)*, I, 24\*, 408; II, 203.  
 PÉRIGORD (Archambaud de), I, 281, 306, 323.  
 PIE VI, I, 159, 199, 291; II, 285, 291.  
 PIÉMONT (Prince de), I, 86.  
 PIÉMONT (Princesse de), I, 11\*, 12.  
 PIENNES, M<sup>me</sup> de). (Aumont V. M<sup>me</sup> d').  
 PITT, I, 67, 74, 94, 96, 100, 132, 145, 192, 205, 207-208, 221-222, 225, 243, 280, 297, 301, 315; II, 81, 184, 313.  
 POIX (Prince de), I, 197\*, 201.  
 POLASTRON (Vicomte de), I, 141\*.  
 POLASTRON fils, I, 381\*, 385.  
 POLASTRON (M<sup>me</sup> de), I, 9\*-10, 17, 38, 42-43, 53, 61, 63, 71, 77, 81, 95, 105, 117, 140-142, 149, 156, 158, 160, 162-163, 166, 176, 187, 194-195, 200-202, 204, 220, 222, 254, 281, 293, 313, 315-317, 334-335, 340, 347, 350, 356, 358, 365, 375, 379, 388-389, 401; II, 33, 110-111, 120-121, 125, 127, 134-135, 144, 148, 169, 205, 213, 221, 251, 276, 314\*-315.  
 POLIGNAC (Famille de), I, 2\*-3, 20, 54; II, 199-200, 257, 282.

- POLIGNAC (Duc de). I, 1-2, 58, 136, 189, 304, 309, 313, 334, 340, 365, 375, 377-378, 388, 391-393, 400; II, 9-12, 14, 37-38, 47, 58, 60-62, 68, 70, 72, 74, 76, 79, 80, 84-85, 89-90, 119, 128, 130, 172, 174, 207, 209, 216, 234, 255\*.
- POLIGNAC (Duchesse de), I, 1-3, 25, 30, 42, 54, 58, 60-61, 69, 81, 104, 184, 231, 254, 293, 295, 318-319, 339-340, 356, 375-376, 382, 389; II, 4, 11, 31, 33, 36-37, 40, 48, 61-64, 68, 120, 123, 125, 130, 145, 148, 152, 165-174, 177-178, 221.
- POLIGNAC (Comtesse Diane de). I, 54, 61, 371, 375, 389; II, 4, 37, 40, 48, 128.
- POLIGNAC (Armand de), I, 155\*, 175, 285, 292, 316, 319, 329, 340; II, 5, 8-9, 54, 154-155, 206-207.
- Pologne (Affaires de)*, I, 64, 76, 79, 118, 384-385\*; II, 74, 79, 127, 136.
- POMMELLES (DES), I, 227\*, 402\*.
- Porte Ottomane*, I, 245, 247, 250; II, 77.
- POTEMKINE, II, 48.
- POULPRY (M<sup>me</sup> du), I, 54\*, 77, 95, 141, 202-203, 375; II, 142, 222.
- PRIODCA (Chevalier de), I, 35\*, 78, 82, 175.
- PROVENCE (Comte de), I, 5, 84\*-85\*, 88, 99, 98, 105, 124, 139, 167, 306, 319-320; II, 13, 36, 59, 62, 69, 79, 109, 132, 135, 131, 155, 160, 179, 190, 192, 205, 224, 236-237, 251, 257, 265-266, 271, 275, 317, 319.
- Provence (Affaires de)*, I, 98, 161; II, 83.
- Prusse*, I, 75, 99, 111-112, 142, 171, 307-308, 312, 320; II, 73, 75\*, 96-97, 99. V. Berlin (Cour de) Frédéric-Guillaume II.
- PUSSEUR (DE), I, 66, 246, 253, 260, 268, 278.
- RAZOUKOWSKY (Comte), II, 189\*.
- REBOURGUEIL (DE), I, 233\*.
- REGNIER, II, 292\*, 303.
- RICARDOS, II, 192\*.
- RICHELIEU (Duc de), II, 40, 86\*, 89.
- RIVIÈRE (Marquis de). I, 6\*, 172, 176, 202, 212, 315, 357, 367-369; II, 54, 110, 119, 121, 128, 206-207, 214.
- ROBESPIERRE, II, 164, 196, 211.
- ROHAN (Cardinal de), II, 17-18.
- ROLL (Baron de), I, 394, 397; II, 21, 37, 50, 72, 104, 112, 137, 141-142, 146, 169, 256, 296.
- Rome*, I, 27, 30, 195, 252. V. Pie VI.
- ROQUEFEUIL (DE), I, 384; II, 28.
- ROSEMBERG (Prince de), I, 107; II, 59.
- ROUGEOT, I, 141\*; II, 205.
- Russie*. V. Catherine II.
- SABATIER (Abbé), II, 32\*, 77.
- Saint-Domingue (Troubles de)*, I, 84, 147, 169, 347, 383; II, 54, 56, 99, 183, 188, 200-201, 219, 230, 290-291.
- SAINT-JUST, II, 195.
- SAINT-PATERNE, I, 76\*, 78, 81, 82, 135, 140, 260, 367; II, 135.
- SAINT-PRIEST (Comte de), I, 152\*-153, 241, 401.
- SAINT-SIMON (Duc de), II, 35\*.
- SAINTE-CROIX (Bigot de), II, 55\*, 69, 72.
- SAINTE-CROIX (Princesse de), I, 67\*.
- SALIS (Baron de), I, 105\*.
- Salon français*, I, 227\*, 229, 235, 256, 259-261, 265, 306, 311-312, 319, 324, 358.
- Saxe (Électeur de)*, II, 60\*.
- SAXE-TESCHEN, Duc Albert (de), II, 108.
- SÉDIÈRES (M. de), II, 251\*, 253-254, 256.
- SÉQUIER, I, 390\*.
- SÉGUR (Comte de), I, 107\*, 119, 139, 187.
- SÉRENT (Duc de), I, 10\*, 15, 47, 67, 95, 212; II, 4, 15.
- SÉRENT (M<sup>me</sup> de), I, 88.
- SÉRENT (Armand de), I, 824\*-282; II, 250\*, 270.

- SERRANT (Comte Walsh de), II, 217, 291.
- SILLERY (M<sup>me</sup> de), I, 373.
- SIMOLIN (Baron de), II, 65\*, 76.
- SIRAN (Abbé de), I, 381\*.
- SPIELMANN (Baron de), II, 30\*, 59, 67, 72, 75, 79, 80, 82, 100, 106.
- STAHRENBERG (Comte de), II, 312\*.
- STEIGER, I, 72\*, 136, 148, 170, 235, 241, 246, 259, 274, 279, 304, 308, 322, 339, 359; II, 8.
- Suisse*, I, 198, 327, 331; II, 15, 100. V. Steiger.
- TALLEYRAND, évêque d'Autun, I, 48; II, 81.
- TALLEYRAND (Baron de), I, 83\*, 251-252, 384.
- TANCRÈDE, I, 313\*.
- TARGET, I, 18.
- THÉMINES, évêque de Blois, I, 334\*.
- THOUVENEL, I, 382\*.
- TINTÉNIAC (Chevalier de), II, 151\*.
- TISSARD, I, 228\*, 248.
- Toscane*. V. Florence (Cour de).
- Toulon (*Affaires de*), II, 150\*, 153, 156, 178, 181.
- TOULOUSE-LAUTREC (Comte de), II, 31\*.
- TRÉVOR, I, 221\*; II, 24.
- Troyes (*Evénements de*), I, 19\*.
- TURGOT, I, 65; II, 327.
- Turin (*Cour de*), I, 14-15, 17, 21, 26, 56, 73, 104, 106, 114, 117, 216. V. Victor-Amédée III.
- ULLOA (D'), I, 218-219.
- VALADY (Marquis de), II, 192\*, 302.
- VALLONGUE (DE), I, 295\*, II, 63.
- VASSÉ (Marquis de), I, 116\*, 121, 129, 132, 249, 311-312; II, 35.
- VAUDREUIL (Joséphine, comtesse de), II, 231-235, 239-241, 245, 247, 265, 279, 288, 329.
- VAUDREUIL (Caroline de), II, 296-297, 300-301.
- VAUDREUIL (Marquis de), I, 260, 281, 293; II, 50, 120, 145, 213, 221, 239-240, 299.
- VAUDREUIL (Philippe de), I, 277-278, 293; II, 217, 245, 299, 301.
- VAUDREUIL (Pauline de), I, 17, 27, 31, 52, 61, 77, 81, 95, 135, 176, 220, 255-256\*, 262-263, 283, 303, 310; II, 35, 47, 50, 191, 230, 236, 265, 279.
- VAUDREUIL (Vicomte de), I, 48, 52, 81, 220, 256\*, 283, 331; II, 35, 47, 281.
- VAUDREUIL (Charles de), II, 279\*, 287-288, 292, 295, 297-298, 329.
- VAUDREUIL (Alfred de), II, 295, 298, 329.
- Vendée*, II, 150, 159, 177, 178, 196, 198, 205, 220.
- VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, I, 11\*, 14, 24, 31, 41, 51, 73, 82, 86, 93-94, 105, 116, 125, 161, 276, 280, 283, 308, 326, 383, 397; II, 83, 92, 95, 279\*. V. Turin (Cour de).
- Vienne (Cour de)*, I, 33, 35, 39; II, 82, 100, 104, 108, 117, 133, 253. V. François II, Joseph II, Léopold II.
- VIGÉE-LEBRUN (M<sup>me</sup>), I, 163, 175; II, 174, 189, 193-196, 223.
- VILLEQUIER (Duc de), I, 355\*.
- VILLEROT (DE), I, 379\*; II, 199\*.
- VILLEROY (M<sup>me</sup> de), I, 355\*.
- VIOMÉNIL (Baron de), I, 270\*-273, 276-277, 280, 291, 297, 300, 320, 325, 398, 402; II, 54.
- VOLTAIRE, I, 65; II, 323-324.
- WAGNER, II, 76.
- WALDSTEIN (Comte de), II, 84.
- WILCZEK (Comte), I, 362\*.
- WORONZOV (Simon), II, 135\*.
- WYCOMBE (Lord), I, 75.
- ZOUBOV, II, 125, 127.

## TABLE DES AUTEURS

---

**ARTOIS** (Comte d'), xxxii, lxxvi, lxxvii, lxxxI, cxii à cxiv, cxxiv à cxxvi, cxxviii à cxxxvi, cxxxviii à cxli, cxliv, cxlvi, cxlvii, cxlix à cli, clv à clvii, clix à clxi, clxiv à clxvi, clxviii à clxxv, clxxvii à clxxx, clxxxii, clxxxiv, clxxxvi, cxciv à cciii, ccxxv, ccxxvi, ccxxviii, ccxxx, ccxxxi.

**CONDÉ** (Prince de), cxxvii, clxiii.

**POLASTRON** (M<sup>me</sup> de) ccxiv.

**PROVENCE** (Comte de), cxlii.

**VAUDREUIL** (Comte de), i à xxxi, xxxiii à lxxv, lxxviii à lxxx, lxxxii à cxI, cxv, cxvii, cxix, cxxiii, cxxxvii, cxliii, cxlv, cxlviii, cliii, cliv, clviii, clii, clxvii, clxxvi, clxxxi, clxxxiii, clxxxv, clxxxvii à cxviii, ccxv à ccxxiv, ccxxvii, ccxxix, ccxxxii à ccxxxiv.

---





# TABLE DES DESTINATAIRES

---

**ANTRAIQUES** (Comte d'), xci, xciii à xcvi, cii, cxi, cxxiii, cxxxvii, cxliii, cliv, clxxxix, ccxxxiii.

**ARTOIS** (Comte d'), iii, v à xxxi, xxxiii à lxxv, lxxviii à lxxx, lxxxii à xc, xcvi, xcvi, xcix, c, ciii à cviii, cx, ccxxvii, ccxxxix, ccxxxiii.

**FLACHSLANDEN** (Baron de), lxxvii, cxxvii, ccv.

**FOSTER** (Lady Élisabeth), i, ii, cxx, cxlviii, cliii, clxvii.

**LA CHAPELLE** (Comte de), ccxix.

**LÉOPOLD II**, xcvi.

**POLIGNAC** (Duc de), ci, cxlii.

**POLIGNAC** Comtesse Diane de), xxxii, lxxvi, lxxxi, cxix, cxlvii, clxx, ccxiii, ccxiv, ccxxvi.

**SALIS-MARSCHLINS** (M. de), ccxvii.

**STAHREMBERG** (Comte de), ccxxiv.

**VAUDREUIL** (Comte de), cxii à cxiv, cxvi, cxviii, cxxi, cxxii, cxxiv à cxxvi, cxxviii à cxxxvi, cxxxviii à cxli, cxliv, cxlvi, cxlix à cli, clv à clvii, clix à clxi, clxiii à clxvi, clxviii, clxix, clxxi à clxxv, clxxvii à clxxx, clxxxii, clxxxiv, clxxxvi, cxci à cciv, ccvi à ccxii, ccxxv, ccxxviii, ccxxx, ccxxxi.

**VAUDREUIL** (Marquis de), cxv, cxvii, cxlv, clxxvi, clxxxi, clxxxiii, clxxxv, clxxxvii, cxci, cxcii.

**VAUDREUIL** (Marquise de), clviii, clxii, clxxxviii, cxcii, ccxv, ccxvi, ccxviii, ccxxi, ccxxii.

**VAUDREUIL** (Caroline de), ccxx.

**Pièces diverses**, xcii, cix, cxv, ccxxiii, ccxxxii.

---









